UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

ŒUVRES CHOISIES

DE

F. DE CHATEAUBRIAND

79

LES NATCHEZ

I

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ŒUVRES CHOISIES

DE

F. DE CHATEAUBRIAND

avec études et notices de

MM. GUIZOT, SAINTE-BEUVE, J.-J. AMPÈRE, LE DUC DE BROGLIE, JOHN LEMOINNE, A. DE PONTMARTIN, ETC., ETC.

Publiées dans la collection Michel Lévy.

ATALA — RENÉ — LE DERNIER ABENCÉRAGE	1 vol.
GÉNIE DU CHRISTIANISME	2 —
LES MARTYRS	2 —
LES NATCHEZ	2 —
LE PARADIS PERDU, DE MILTON (traduction)	1 —
VOYAGE EN AMÉRIQUE	1 —
HISTOIRE DE FRANCE. Analyse raisonnée, depuis le règne de Klovigh jusqu'à celui de Philippe VI dit de Valois	2 —
ESSAI SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE	1 —
ÉTUDES HISTORIQUES	2 —
ITINÉRAIRE DE PARIS A JÉRUSALEM	2 —
LES QUATRE STUARTS	1 —

Les autres volumes paraîtront successivement.

Imp. N.-M. DUVAL, 17, rue de l'Echiquier

LES

NATCHEZ

PAR

F. DE CHATEAUBRIAND

PRÉCÉDÉS D'UN ESSAI SUR CHATEAUBRIAND

PAR

LE PRINCE ALBERT DE BROGLIE

I

NOUVELLE ÉDITION

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY, FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1885

Droits de reproduction et de traduction réservés

PQ
2205
N4
1885
t.1

16340
3/10/91

6

M. DE CHATEAUBRIAND

Juillet 185x

D'exemplaires justices ont été faites dernièrement du haut de la tribune. A deux jours de distance, dans la même discussion, deux hommes, dont les lettres ont fait don à la politique, se sont vu reprocher, à la face du pays, dans des philippiques pleines de verve, le scandale de leurs emphatiques palinodies. L'un fait déjà, depuis un an, l'expérience de la tardive justice des peuples ; l'autre, son émule très-inégal, commence aujourd'hui à en sentir l'amertume. Tout le monde a remarqué cette coïncidence. Chacun s'est demandé si c'était le hasard qui réunissait ainsi, pour une même exécution, des travers de cœur et d'esprit tout pareils. N'y avait-il pas là plutôt l'indice de quelque maladie morale répandue dans l'air que nous respirons, à la fois épidémique et contagieuse, et qui s'en prendrait plus volontiers à l'âme des poëtes qu'à celle des hommes ordinaires ? Pendant que cette question s'échangeait de toutes parts entre les spectateurs étonnés, une publication aussi singulière par sa forme que par son contenu, était mise tous les matins sous leurs yeux dans le feuilleton d'un journal quotidien. A cette place qu'occupent ordinairement les fictions vénales des ro-

manciers à la mode, la confession d'un écrivain très-illustre nous était donnée, confession un peu arrangée pour l'effet assurément, mais nullement gênée par les convenances. Nous y pouvions suivre, sinon les événements de sa vie dans toute leur vérité, au moins les mouvements de son âme dans tout leur abandon. Il nous a semblé que cette étude, faite avec attention et sans partialité, en ajoutant des phénomènes nouveaux à la singularité des problèmes du jour, en éclaircissait assez la solution.

Voici un homme, en effet, qui a figuré au premier rang parmi les hommes de son temps. C'était peu de régner, par la magie du style, sur les imaginations. A cet empire moral, qui ne suffit pas toujours pour contenter ce qu'il y a d'âpre, de matériel, pour ainsi dire, dans l'ambition du cœur humain, il lui a été donné de joindre un jour le gouvernement d'un grand parti et d'un grand État. Poëte, il a été ministre; écrivain célébré par toute l'Europe, il a entendu, du haut de la tribune, le délicieux murmure des applaudissements. De cette épreuve, il avait su sortir à temps pour que l'homme d'État ne nuisît pas trop, servît même en quelque mesure à l'homme de talent. Sa vie politique avait conservé une certaine unité, au moins apparente, qui de loin imposait au public. On aimait assez à le voir débuter par une résistance courageuse à l'acte sanglant d'un pouvoir qu'il regardait comme usurpateur, et finir congédié par un acte brutal d'un autre pouvoir qu'il avait défendu comme légitime. Cette double aventure le plaçait déjà devant son temps dans une heureuse perspective, où il n'avait qu'à attendre la postérité. D'ailleurs, nous aimions tous en lui l'enchanteur de notre jeunesse. Il avait réussi de son vivant à s'environner lui-même de cette vapeur brillante dont la poésie en général ne voile que les images glorieuses des morts. Un petit nombre, qui, par respect pour une grande renommée, ne se pressait

pas d'en faire confidence, savait seulement et se disait à l'oreille combien de faiblesses puériles avaient terni l'éclat de son âge mûr, combien d'amertumes séniles s'étaient épanchées tout bas dans la dignité silencieuse de ses dernières années. C'est ce triste secret qu'il a jugé à propos de venir lui-même de sang-froid révéler à tout le monde. C'est lui qui a trouvé bon de nous faire connaître quels orages de vanité mesquine avaient troublé dans ses profondeurs l'âme mélancolique de René ; c'est lui qui s'est chargé de proclamer qu'il avait été d'abord émigré sans conviction, c'est-à-dire qu'il avait porté les armes contre son pays sans avoir l'excuse d'une foi chevaleresque dans la royauté, et qu'il avait défendu ensuite le pouvoir royal jusque dans l'excès de ses vengeances avec une estime sceptique et une prévision indifférente de la république. C'est lui dont le jugement, universellement et témérairement sévère, cachant l'acharnement de la haine sous l'affectation du dédain, témoigne combien le christianisme avait laissé peu de traces dans l'âme de son interprète. En un mot, l'acteur illustre a pris à tâche de faire tomber l'une après l'autre toutes les illusions des spectateurs, et c'est pour cela qu'il nous a parlé de lui-même et de lui seul pendant l'espace de dix volumes ! Étrange égarement de la vanité ! monument à jamais déplorable de l'infatuation personnelle ! Ne dirait-on pas ce moine du moyen-âge, mort en fausse odeur de sainteté, qui, au milieu de son service funéraire, éleva sous son linceul une voix lamentable pour raconter à ses frères les faiblesses cachées de sa vie ?

Dieu sait que c'est à regret que nous tenons ce langage, au risque de ne pas paraître ménager assez les deux choses les plus respectables qu'il y ait en ce monde : la gloire et la mort. Il nous en coûte de faire entendre les accents de la vérité devant un tombeau et de devancer le juge-

ment de la postérité sur un des seuls noms de notre âge qui soient destinés à lui parvenir. Pas plus qu'un autre nous n'avons échappé à cet attrait qu'éprouvaient pour M. de Chateaubriand tous ceux qui, dans les jeunes générations, ont aimé, rêvé ou souffert. De son vivant, M. de Chateaubriand a recueilli beaucoup d'éloges. Il a mérité la renommée, il en a joui : rare et heureuse exception dans des temps d'engouement et d'ingratitude ! Aussi, s'il ne s'agissait que de lui seul, nous tâcherions de dissimuler ce qu'il n'a que trop mis en évidence. Nous voudrions espérer que ses dernières volontés auraient le sort des feuilles légères dont elles ont emprunté la forme, et, en attendant l'oubli, nous commencerions par le silence ; mais c'est le sort des hommes éminents de représenter dans leurs qualités comme dans leurs travers les faiblesses ou les vertus des générations au sein desquelles ils apparaissent. Rien de ce qui émane d'eux n'est indifférent. Organisations plus sensibles et plus délicates, meilleurs conducteurs de l'électricité dont est chargée l'atmosphère qui les environne, ils la concentrent en eux-mêmes pour la propager autour d'eux. Ils sont des maîtres et des types à la fois ; ils s'inspirent d'un sentiment général qui suit à son tour leurs inspirations. Ces conditions ne sont vraies de personne plus que de M. de Chateaubriand. Nul plus que lui n'a su exprimer d'abord et modifier ensuite l'esprit d'une génération tout entière. Tous ses ouvrages portent le cachet de son siècle ; mais ce siècle lui-même garde l'empreinte de sa main. Il a été de son temps, il a fortement agi sur son temps. Ce ne serait donc point une étude isolée que celle qui, débutant par *René*, suivant par le *Génie du Christianisme*, arriverait aux polémiques virulentes des journaux de la restauration pour aboutir à ces pyramides d'un nouveau genre, élevées par l'orgueil d'un mourant, qu'on appelle les *Mémoires d'Outre-Tombe*. Com-

ment une mélancolie maladive mise à l'ombre d'une religion vague peut engendrer des haines de parti acrimonieuses, puis s'épanouir dans un dithyrambe d'orgueil personnel, par quelle filière au dégoût de toutes choses succède le culte exclusif de soi-même, c'est une anatomie morale qui présente quelque intérêt. Combien voyons-nous de nos jours de poëtes mélancoliques qui ont commencé par être lassés de tout pour finir par ne pouvoir se passer de rien ! Presque tous ces hommes dont nous parlions ont fatigué la société du tableau de leurs souffrances intimes avant de la meurtrir par l'explosion de leur amour-propre. Et si cette société s'est laissé faire, si elle a connivé à leurs faiblesses ; si, négligeant d'exercer dans son sein la pression salutaire d'une critique sévère, elle a regardé d'un œil indulgent toutes les bizarreries et tous les scandales ; si, faute de faire intervenir à temps la moindre règle ou de goût ou de morale, elle a laissé sous ses yeux les caractères se dégrader et s'égarer les plus heureux génies, alors elle n'a pas certainement perdu le droit de s'offenser de ce qu'elle voit, mais à la condition qu'un peu de retour sur nous-mêmes accompagne l'indignation, et que cette étude lamentable nous serve en même temps de leçon.

C'est à ce point de vue douloureux que nous nous proposons d'examiner les dernières pages de M. de Chateaubriand. D'autres apprécieront leur mérite littéraire, et cette tâche me paraîtrait, je l'avoue, encore plus pénible qu'aucune autre. Démêler, sous les rides d'un visage vieilli, les traits qui ont orné la jeunesse, je ne sais pas au monde une plus triste occupation. Sans doute, il serait possible d'extraire des *Mémoires d'Outre-Tombe* quelques phrases, quelques pages, quelques descriptions de la nature où la plume de l'auteur de *René* se fait encore sentir ; mais le grand charme de la beauté morale de la poésie

comme de la beauté physique du premier âge, l'harmonie, a disparu. Des métaphores exagérées, des défauts autrefois inaperçus aujourd'hui choquants, des notes discordantes réveillent, repoussent à chaque instant la pensée, et l'empêchent de goûter ce repos que, fatiguée des agitations du monde extérieur, elle demande aujourd'hui surtout au monde idéal dont la litterature ouvre les portes. Ce mort est encore trop vivant; cet homme d'autrefois nous ressemble trop; ce vieillard a trop gardé de nos passions et de nos défauts. Le point de vue purement littéraire ne saurait lui convenir; il n'est plus, mais il n'est pas encore entré dans les régions sereines de l'immortalité.

C'est pourtant une première critique, renfermant un fond moral sous une apparence toute littéraire, que nous adressons aux *Mémoires d'Outre-Tombe.* Le récit commence, comme c'est l'habitude, par de longs détails sur l'enfance, sur la jeunesse, sur les premiers sentiments de l'auteur. Depuis Rousseau, c'est la règle du genre. Il y a des cadres tout tracés à ce sujet : il y a des précédents, des traditions de planche et de coulisse comme au théâtre. Comme autrefois les expositions de tragédies classiques ne pouvaient se passer d'un songe ou d'une tempête, les confessions des grands écrivains ont leurs petits artifices de rigueur. Un vieux château avec quelque tour, d'où l'on voit la campagne se dérouler, d'où l'on entend le vent mugir; une vieille tante qui chantait une romance dont on n'a retenu que quelques paroles; des aventures de collége où se déploie l'énergie bizarre du caractère : tout cela est indispensable, et tout cela a toujours un certain charme de vérité, parce qu'il n'est pas un de nous, même sans être destiné à devenir un grand poëte, qui n'en ait quelque chose dans ses souvenirs d'enfance. Mais dans M. de Chateaubriand, pas plus que chez les autres

imitateurs de Rousseau, ces petits détails ne nous sont pas donnés au hasard, avec la simple complaisance de tout homme pour ses premières impressions. C'est le secret de sa personne et de son génie dont le grand auteur, à bon droit nous croyant curieux, a la bonté de nous faire confidence. Il faut que nous sachions sous quels cieux le talent a fermenté, puis s'est développé dans son âme. Il faut que nous retrouvions dans le récit de sa vie l'origine des fictions qui nous ont charmés, René, Amélie, le château paternel et les plaines de Bretagne, il faut nous donner la réalité de tous ces rêves. Ainsi Rousseau s'est montré lui-même voguant à la dérive sur ce lac délicieux dont Julie doit troubler les ondes. Ainsi M. de Lamartine, aujourd'hui procédant à cette analyse avec l'exactitude méritoire d'un notaire, nous aura bientôt donné, dans son édition nouvelle, le certificat de provenance de chacune de ses *Méditations poétiques*.

Eh bien! nous demandons pardon à de si grands connaisseurs, mais nous persistons à croire qu'il n'y a rien de plus contraire au véritable sentiment de l'art, ni de plus funeste à ses monuments, que cette décomposition posthume qu'on leur fait subir. Il y a là je ne sais quelle violation d'une sorte de pudeur poétique qui instinctivement fait mal, et la réflexion ensuite n'a pas de peine à découvrir d'où provient ce premier mouvement de déplaisir involontaire.

Il s'en faut, en effet, que ces créations ravissantes dont l'imagination d'un poëte enrichit la nôtre soient une propriété personnelle dont il puisse disposer à son gré. C'est un bien devenu commun entre lui et nous. Elles n'ont pris rang dans la poésie que le jour où, détachées de leur berceau, elles ont volé de leurs ailes légères bien au-dessus de la vie réelle. Essayer de les y ramener pour se mettre en scène à leur place, c'est une profana-

tion égoïste et vaine. Il n'y a rien de si faux, sous une apparence de vérité matérielle, que ces explications prétendues des œuvres poétiques par les accidents, les sentiments personnels de leur auteur. C'est bien dans le passé de sa vie, il est vrai, et dans les impressions dont son âme est le théâtre, que le poëte va chercher ses premières inspirations; mais c'est la matière brute, mélangée, d'où, par un feu intérieur, la poésie se dégage. Le talent de l'artiste consiste précisément à détacher de ses impressions propres tout ce qui peut vivre hors de lui, tout ce qui va réveiller un écho dans l'âme des autres, à laisser tomber, au contraire, tout ce qui, trop intimement lié à sa personne, est sans effet sur ses auditeurs. Aussi regardez bien : c'est rarement dans l'âge des fortes passions que les grands accents poétiques se font entendre. La première jeunesse, qui sent si vivement, ne rend que des sons faibles et monotones; les jouissances vives, les souffrances aiguës n'ont presque jamais inspiré les chants devenus populaires. C'est le regret du bonheur écoulé, c'est la douleur assoupie par le temps et transformée en mélancolie, c'est le déclin de la jeunesse vers l'âge mûr qui forment les vraies sources de l'inspiration poétique. Tous les grands chefs-d'œuvre appartiennent à ce second âge de la vie. Pourquoi? Parce que la première vivacité des passions a quelque chose de si âpre, de si exclusif, de si personnel, pour tout dire, que l'âme qui les éprouve, toute concentrée en elle-même, est fermée au reste du monde. Si elle parlait alors, elle ne parlerait que d'elle-même, et avec cette confusion qui naît de l'exubérance des pensées, de l'extrême précipitation des battements du cœur. Quand l'ardeur des passions s'apaise, au contraire, il se fait dans l'âme de l'artiste un grand calme ; mais c'est le calme de la nature par un soir d'été, quand la rosée féconde le sein encore échauffé de la terre, quand

la vapeur qui s'élève va dessiner à l'horizon mille images riantes, fantasques et dorées.

Ce moment de plénitude où la sensibilité vive encore garde l'empreinte de fortes émotions, mais se possède déjà assez, se désintéresse en quelque sorte assez d'elle-même pour se traduire au dehors par une expression saisissante, c'est la vraie maturité du talent. C'est alors que l'homme de génie, combinant ce qu'il a connu et ce qu'il invente, l'imagination et la mémoire, produit les œuvres qui nous enchantent. L'ombre lumineuse de Béatrice; Laure, cette matrone aussi pure qu'une vierge; les larmes jalouses d'Alceste; la tendresse qui inonde le cœur de Bérénice ou de Monime, sont-ce des souvenirs ou des rêves, des réalités ou des fictions? Nous ne savons : c'est l'un et l'autre. Le grand poëte ne le sait pas plus que nous. S'il le sait, qu'il se garde de nous le dire; qu'il se garde de venir faire lui-même le départ de ce que la vie a fourni à la poésie, et de ce que la poésie, en retour, a ajouté à la vie; qu'il se garde de nous dire : Ceci, je l'ai senti; cela, je l'ai rêvé. Cette sèche géométrie détruit les perspectives des plus beaux édifices. Et que pouvez-vous nous dire, ô poëte, excepté ce que vous aviez caché, alors que vous étiez mieux inspiré par la verve même qui vous entraînait, alors que la rapidité même du torrent en purifiait les ondes? Qu'avez-vous à nous faire voir, excepté ce côté faible qui dépare les plus grandes aventures, excepté cet accompagnement vulgaire qu'au fond des plus nobles cœurs les misères secrètes de la nature mêlent à la voix forte des passions? Vous nous aviez donné, dans vos écrits, la meilleure partie de votre être, celle que nous voulions imiter. Que voulez-vous nous raconter maintenant, excepté ce qui n'intéresse et peut-être n'humiliera que vous seul? Vous nous aviez donné votre idéal; pourquoi tenez-vous absolument à ce que nous ayons votre

confession pour le contrôler? Votre enfance gênée et contrainte devant la sévérité du front paternel, la tendre, l'unique amitié de votre sœur, les premiers échos de la voix des forêts dans votre âme, René nous avait dit tout cela dans une page délicieuse, par quelques traits à la fois fermes et sobres, gravés à jamais dans notre cœur. Quand un demi-volume fastidieux nous aura appris maintenant qu'à côté d'un père sévère, vous aviez une mère maussade, à quoi pensez-vous que ce supplément serve? Il valait mieux nous la laisser entrevoir inconnue et regrettée, comme avait fait René, que la dépeindre vivante et grondeuse, comme vous nous l'avez montrée. Quel avantage de transformer cette Amélie, marquée du sceau fatal de la passion, en une Lucile capricieuse, tristement mariée, dure pour un honnête homme de poëte qui l'aimait sincèrement, et chez qui, toute votre sœur qu'elle est, il n'est pas bien sûr que le dérangement du cerveau fût le commencement du génie? Si Lucile, heureusement pour elle et pour la pudeur du toit paternel, n'a pas été une Amélie complète, pourquoi mutiler votre création? Si elle l'a été jusqu'au bout, avant de le faire entendre, avez-vous voilé vos dieux domestiques? Et vous-même, pensez-vous gagner beaucoup à cette situation, qui frise le ridicule et n'évite pas l'immoralité, d'un homme marié délaissant sa femme légitime et voyant mourir une autre femme, noble cœur qui se consume pour lui, sans même s'apercevoir des progrès du mal qui la ronge? Nous voyons bien que vous oubliez le devoir, mais nous ne sommes pas bien sûrs que ce soit pour suivre le sentiment. Je suis fâché de juger tout cela avec une morale si bourgeoise; mais pourquoi René l'Européen, pourquoi Chactas, fils d'Outalissi, ont-ils tenu absolument à se montrer sous les traits d'un premier secrétaire d'ambassade de France à Rome, qui nous exhibe en détail

son extrait de naissance et son contrat de mariage?

Et savez-vous, en définitive, quel est le résultat de ces confidences, parfois si intimes qu'on croit commettre une indiscrétion en les écoutant? C'est de glacer chez le lecteur toute espèce de sympathie. Tant d'égoïsme réveille le mien; je n'ai que faire d'aller donner mon intérêt à celui qui est déjà si riche de son propre fonds. Quelque part, au milieu d'une description détaillée, qui n'est pas sans mérite, du château de Combourg, M. de Chateaubriand est censé s'interrompre en s'écriant : «... J'ai été obligé de m'arrêter; mon cœur battait au point de repousser la table sur laquelle j'écris. Des souvenirs qui se réveillent dans ma mémoire m'accablent de leur force et de leur multitude, et pourtant que sont-ils pour le reste du monde? » Hélas! il a trop raison. Cette interruption douloureuse elle-même nous laisse parfaitement froids, et les battements vigoureux de ce cœur qui suffit à repousser une table n'accélèrent pas le mouvement du nôtre. Et pourtant nous savions par cœur ces quelques phrases de René, dont la seule mélodie nous ravissait avant l'âge même où tous les souvenirs sont mêlés de regrets. « ... Quand j'aperçus les bois où j'avais passé les seuls moments heureux de ma vie, je ne pus retenir mes larmes... Couvrant un moment mes yeux de mon mouchoir, j'entrai sous le toit de mes ancêtres. Je parcourus les appartements sonores, où l'on n'entendait que le bruit de mes pas... Partout les salles étaient détendues, et l'araignée filait sa toile dans les couches abandonnées. Je sortis précipitamment de ces lieux : je m'en éloignai à grands pas sans oser tourner la tête. Qu'ils sont doux, mais qu'ils sont rapides, les moments que les frères et les sœurs passent dans leurs jeunes années sous l'aile de leurs vieux parents!... Le chêne voit germer ses glands autour de lui... Il n'en est pas ainsi des enfants des hommes. » Chose

étrange! l'historien ne nous émeut pas; le romancier nous attendrit. La vérité sèche les larmes que l'art avait fait couler. C'est que la vérité pure, c'est une personne seule, et, qui pis est, un auteur, c'est-à-dire encore une vanité. L'art, au contraire, c'est cette partie élevée des sentiments communs aux êtres mortels, c'est ce qu'il y a de général dans l'individu et d'humanité dans l'homme. Voilà ce qui s'évanouit dans ces froides analyses. Soyons juste cependant pour les *Mémoires d'Outre-Tombe* : il est possible d'imaginer une combinaison plus triste encore. C'est quand l'auteur, qui vient ainsi dépecer, disséquer après coup ses plus belles inspirations, a non-seulement vieilli, mais s'est dépravé; quand il n'a pas perdu seulement le sens du beau, mais le sens du bien ; quand des compagnies singulières, remuées dans les bas-fonds de la société, ont rempli son imagination d'idées choquantes ; alors, non content de décrire minutieusement, il dégradera la vérité. A l'Elvire de sa jeunesse il substituera une matérialiste pédante, plus inquiète de sa santé que de sa pudeur, et vertueuse par ordonnance de médecin. Quel désenchantement! quel dégoût! C'est l'histoire de la fable dépouillée seulement de la grâce antique. La lampe fatale fait pour jamais envoler l'amour.

Nous n'aurions pas si longuement insisté sur ces considérations, si elles ne nous faisaient découvrir dès les premières pages le trait saillant de tout le livre, et, qui pis est, de la personne entière, la prédominance des pensées égoïstes sur toute autre considération. Si M. de Chateaubriand avait tenu moins de place à ses propres yeux et dans son propre cœur, il ne se serait pas mis lui-même, et avec tous les objets de ses affections, dans cette lumière fâcheuse. Le moindre sentiment profond et désintéressé aurait eu plus de pudeur. Le public est un tiers qui embarrasse les affections vraies, tandis que l'égoïsme s'ac-

commode merveilleusement d'un tête-à-tête prolongé et confidentiel avec lui. Cette disposition, qui jette déjà un si triste jour sur ses relations privées, nous allons la retrouver dans le récit de ses premiers actes politiques. C'est dès le début, dans le tableau même qu'il présente de l'émigration, que nous allons voir commencer une tactique qui a dû particulièrement blesser le parti dont M. de Chateaubriand a été l'honneur : le sacrifice constant de ses opinions à sa gloire et de ses amis politiques à son rôle personnel.

Si les *Mémoires d'Outre-Tombe* avaient été écrits par un homme de parti sincère, il leur serait arrivé certainement un bonheur inespéré. Rédigés pendant le triomphe de la cause même que M. de Chateaubriand avait longtemps combattue, triomphe non-seulement obtenu par la force, mais établi dans l'opinion, mais consacré par des années de prospérité, le hasard leur réservait de voir la lumière le lendemain du jour où cette cause avait disparu dans un abîme. Nouveau Siméon, M. de Chateaubriand a vu avant de mourir, sinon l'avénement de ce qu'il aimait (qu'aimait-il ?), au moins la chute de ce qu'il avait cordialement haï. C'était peut-être, pour un cœur fait comme celui qu'il nous dévoile, la plus grande consolation ; mais, au lieu de satisfaire simplement sa haine, un tel événement eût pu servir puissamment sa renommée. Supposez au lendemain de février, au milieu des questions redoutables qui se dressaient dans les esprits, quand le fantôme de la révolution de 93, subitement évoqué, hantait toutes les imaginations ; supposez le héros de la monarchie légitime, l'ennemi du principe révolutionnaire, s'avançant pour raconter sa vie et expliquer ses opinions : quel silence se fût fait autour de lui, si sa voix eût eu l'accent d'une conviction sérieuse ! 1848 remettait non-seulement 1830, mais 1789 en question. Le procès

de la révolution rappelé ainsi soudainement en nouvelle instance, la parole revenait de droit à son plus éloquent contradicteur. Pour notre part, nous l'avouerons, bien que toujours un peu en doute sur la légitimité des prétentions de M. de Chateaubriand à la philosophie de l'histoire, nous ouvrions les *Mémoires d'Outre-Tombe* avec un intérêt curieux que, dans la sécurité du dernier gouvernement, nous n'aurions certainement pas éprouvé. Pour la première fois, nous pensions qu'un homme d'esprit, qui avait servi dans l'armée de Condé, pouvait avoir quelque chose à apprendre à la génération nouvelle.

Nous supplions qu'on veuille bien se rappeler que M. de Chateaubriand avait émigré, et que tout lecteur, en ouvrant ses Mémoires, le savait par avance. Dès lors on ne s'attendait pas à trouver en lui cet instinct, plus fort que toute réflexion, qui a condamné en France, dès le premier jour, l'émigration de 1789, et contre lequel la conscience publique n'a plus jamais admis d'appel. Personnellement, nous sommes très-disposé à regarder ces jugements instinctifs comme les seuls véritables, et à ne recevoir contre eux aucune des oppositions de la logique, très-humble servante, à notre gré, du sens moral ; mais M. de Chateaubriand n'était pas tenu à partager cette opinion : au contraire. Dès-lors ne pouvait-il pas, dans sa situation, trouver quelque chose, et quelque chose même de plausible, à dire en faveur du premier acte de sa jeunesse ? N'y avait-il pas moyen de le présenter comme une protestation imprudente, mais non sans noblesse, contre le point de vue légèrement matérialiste sous lequel le droit public reçu aujourd'hui envisage la patrie ? Y avez-vous suffisamment réfléchi, pouvait-il nous dire avec la gravité qu'il aurait dû avoir, en proclamant sans ménagements, sans distinctions, que le sol natal à lui seul, quel que soit le possesseur improvisé qui l'occupe, représente

et concentre tout cet ordre d'idées et de sentiments que le nom de patrie réveille? Cette théorie, poussée à ses dernières conséquences, ne contient-elle pas une justification implicite de toutes les immorales capitulations de conscience dont rougissent les temps révolutionnaires! Quel appât n'offre pas aux ambitieux de hasard cette doctrine ouvertement prêchée, que, pourvu qu'ils aient, à un jour donné, par je ne sais quel tour de main, confisqué les signes extérieurs et matériels du pouvoir, les voilà, par cela seul, par ce fait brutal et sensible, investis d'une représentation éminente de la patrie, les voilà possédant non-seulement le pouvoir, mais le droit de commander, et pouvant non-seulement nous contraindre, mais nous obliger! La patrie serait donc le premier venu qui parle en son nom, quand bien même ce serait seulement le silence, la stupéfaction générale qui lui permettraient de se faire entendre, quand bien même la nation entière, ou terrifiée se cache, ou surprise se tait! Et supposez qu'on prête encore plus d'élasticité à cette définition déjà large de la patrie, qui la met cavalièrement au-dessus de toutes les formes et de tous les principes, et même de tous les crimes des gouvernements; supposez qu'on arrive à cette considération, que, pour bien servir la patrie ainsi définie, il est nécessaire d'avoir ou de garder une fonction publique avec appointements réglés, et voyez la conséquence commode d'un pareil catéchisme politique! Maintenant imaginez encore qu'une révolution fasse un pas de plus; qu'elle attaque non pas seulement de vieux principes de droit politique dans lesquels l'idée de patrie s'était depuis longtemps incarnée, mais même ces idées fondamentales sur lesquelles repose la conscience humaine, même ces liens sacrés qu'on ne peut rompre sans qu'ils emportent avec eux des lambeaux de notre cœur : direz-vous encore qu'il faut la servir, que

qu'il arrive ? Reconnaîtriez-vous la patrie sans la propriété et la famille, dont elle n'est que la plus haute expression? Y aurait-t-il une patrie, en dépit de l'étymologie et du sens des mots, là où il n'y aurait plus de toit paternel ? Voilà par quels arguments puissants M. de Chateaubriand aurait pu combattre les jugements sévères de la société nouvelle. Je ne dis pas assurément que celle-ci se fût tenue pour battue, ni même qu'elle n'eût pas trouvé de bons arguments en réplique ; mais la veille d'un nouveau 93, et peut-être d'une guerre européenne entreprise pour le plus grand honneur des sociétés secrètes, je suis sûr qu'un tel langage eût fait fléchir tout le monde ; au moins il nous eût rendus plus indulgents pour ces Français d'un autre âge qui n'avaient pas voulu reconnaître le sol de France caché sous des monceaux de cadavres.

M. de Chateaubriand a été mis un instant sur la trace de cet ordre d'idées lorsqu'il nous raconte son entretien avec M. de Malesherbes, qui, tout en restant lui-même dans la France révolutionnaire, moins pour conjurer le supplice de son roi que pour acquérir le droit de le partager, lui conseilla, dit-il, l'émigration. « Tout gouvernement, lui dit ce philosophe, qui, au lieu d'offrir des garanties aux lois fondamentales de la société, les transgresse lui-même, n'existe plus et rend l'homme à l'état de nature. » Ce grave langage d'un sage resté seul au milieu d'une société folle et perverse; cet homme de bien allant chercher au-dessus de sa patrie bouleversée le monde des idées morales, patrie sereine des âmes pures; ce dialogue d'un vieillard illustre et d'un jeune homme destiné à la gloire, raconté avec quelque émotion, eût formé un tableau d'une grandeur saisissante. La question débattue entre eux, celle de savoir si l'indignation morale peut jamais l'emporter sur le dévouement patriotique, si la conscience, en un mot, est au-dessus de la patrie, c'est un de ces points

ardus de casuistique sublime qu'affectionnait le grand Corneille. Quelque chose de l'âme du vieil Horace ou de Sertorius dut parler alors par la bouche du dernier des Lamoignon. Pourquoi le souffle n'en est-il pas arrivé jusqu'à nous? Pourquoi cette scène, qui aurait pu être grande, ne fait-elle aucune impression? C'est que M. de Chateaubriand a trouvé bon d'en détruire lui-même tout l'effet par le ton (appelons les choses par leur nom) d'incomparable fatuité avec lequel il en rend compte : « Je revenais, dit-il, en courant, pour fendre la révolution, le tout étant terminé en deux ou trois mois... Je sentais parfaitement que l'émigration était une folie et une sottise... Mon peu de goût pour la monarchie absolue ne me laissait aucune illusion sur le parti que je prenais... » Avec trois ou quatre phrases comme cela, c'en est fait : je vous défie de prendre le moindre intérêt à une conduite qui se raconte ainsi elle-même, et ce jugement superbe en finit d'un coup avec toute la grandeur de la question morale. Et pourquoi M. de Chateaubriand fait-il ainsi les honneurs de sa propre cause? Sauf erreur, voici la raison : c'est que cette cause ayant été vaincue, assez tristement vaincue après tout; c'est que le jugement de Dieu semblant s'être prononcé contre elle au moment où s'écrivaient les *Mémoires d'Outre-Tombe*, la sagacité de l'auteur ne peut souffrir d'avoir été dupe, même un seul jour. On veut bien avoir été du parti du plus faible, c'est générosité; mais on ne veut pas avoir été de son avis, ce serait erreur, manque d'esprit et de prévoyance. On veut bien avoir été vaincu, mais non pas trompé. On veut avoir été avec les vaincus par le cœur, par l'esprit avec les vainqueurs, chevalier et philosophe, se dévouant pour le passé et comprenant l'avenir : on trahit ainsi par l'intelligence la cause qu'on avait servie par les armes.

Eh bien! non, tout cela n'est pas. L'esprit n'avait rien

prévu, mais le cœur n'avait rien senti. Tous ces calculs de coquetterie personnelle que nous retrouverons jusqu'au bout, et avec plus d'évidence encore dans le récit de la carrière politique de M. de Chateaubriand, tous ces détours manquent leur but : ils ne font point d'honneur à son jugement; ils font du tort à ses sentiments. Il n'y avait pas grand mérite à écrire en 1820 ou 1830 quelques phrases assez rebattues sur l'innocente folie de vieux gentilshommes *coiffés d'un bonnet de nuit sous un castor à trois cornes*, qui s'imaginaient mettre la révolution en fuite en brandissant une vieille épée rouillée; et cela ne prouve nullement que l'auteur de ces froides plaisanteries eût vu lui-même de bonne heure la grandeur de l'événement contre lequel venaient se heurter en jouant de ses faibles moyens; mais si ce ton déplacé ne prouve rien en faveur de la portée philosophique de son esprit, pour un vieillard parlant de ses camarades et de ses souvenirs de jeunesse, pour le champion d'une cause malheureuse racontant ses revers, il atteste une insensibilité qui répugne. Quand Béranger voit passer le marquis de Carabas, il nous fait rire, parce qu'il rit. Chateaubriand grimace et nous déplaît. Il a suffi à Walter Scott, protestant, sincèrement attaché à la monarchie libérale de 1688, de souffler sur les cendres refroidies des Stuarts pour évoquer mille images gracieuses et touchantes, et un gentilhomme français, qui ne nous laisse rien ignorer de sa noblesse et qui savait ses parchemins assez bien par cœur, n'a rien trouvé de mieux, pour célébrer les derniers soupirs de la loyauté aristocratique, que d'emprunter des quolibets à des chansonniers de la révolution! Il n'y avait donc, parmi cette jeunesse rieuse et vaillante, ni Évandale secouant ses beaux cheveux et caracolant devant les dames, ni Claverhouse portant dans le commandement militaire une fermeté hautaine et courtoise. Quand ces régiments

défilaient, aucune Flore Mac Ivor n'écarta les rideaux de sa fenêtre et n'agita son mouchoir en signe de constance et de loyauté. Il faut qu'aucun de ces types délicieux n'ait alors frappé les yeux du jeune émigré, car aucun ne s'est retrouvé sur la plume du vieil historien. Je me rappelle pourtant avoir traversé autrefois le petit vallon de Bretagne qui fut rougi par le sang des victimes de Quiberon, et où s'élève le monument qui porte leur nom. Je n'oublierai pas le serrement de cœur qui me saisit en parcourant la liste de cette hécatombe choisie. Toute cette tragédie était vivante et comme dégouttante de sang devant mes yeux. Il me semblait voir la tendresse de l'âge, le charme des manières, les habitudes d'une vie délicate, aux prises avec la rudesse des révolutions, ces jeunes qui avait tant ri, tant aimé, qui se battaient si bien et qui allaient mourir! Je réfléchissais à ce sort malheureux de notre pays qui destinait le général Hoche à décimer tant de braves gens dignes de lui, comme Bonaparte à finir la race des Condé, et, en regardant l'horizon étroit et mélancolique de la vallée par un jour d'automne, je croyais voir la nature elle-même s'attendrir et *couler ces larmes des choses* dont parle le poëte latin. Aucune de ces émotions, aucune *goutte de cette pluie*, comme disait René, n'est venue mouiller les pages des *Mémoires d'Outre-Tombe*. Ce n'est pas qu'elles soient gaies ni consolantes assurément : il est peu de lectures plus amères; mais c'est la tristesse chagrine d'un vieillard contre la vie : ce n'est pas la douleur solennelle d'un homme qui a vu tomber ce qu'il aimait. Il pleure d'avoir vieilli encore plus que d'avoir survécu; c'est de l'humeur plus que de la douleur. Une seule pensée semble avoir occupé l'écrivain : le contraste entre le métier de soldat qu'il faisait alors et le métier de poëte qu'il devait faire plus tard. Le contraste

est grand, en effet; mais le bon moyen de le faire sentir eût été de chanter en poëte ce qu'on avait vu comme soldat. Qu'il nous raconte le camp de l'émigration, qu'il sache se peindre lui-même et ses camarades, comme Eudore savait peindre les légions romaines, et nous verrons bien assez, sans qu'il nous le dise, la poésie passer par les deux coins de sa giberne.

Après l'émigration vient le consulat, et, avec cette époque de renaissance, la première aurore de la grande renommée de M. de Chateaubriand. Heureux homme dont le nom demeure irrévocablement attaché à la résurrection de la France! heureux qui vit grandir sa renommée en même temps que croissait, autour de lui, la gloire de sa patrie, et qui ne sentit pas longtemps le contraste de la jeunesse intérieure avec les défaillances d'une société décrépite! Bien que de bonne heure en méfiance contre le régime impérial, M. de Chateaubriand ne put échapper au premier ravissement qui s'emparait alors de la France entière. Il y eut un moment où le Premier Consul ne fut, pour tout le monde, que l'image de la France sortant de l'ombre de la mort et subitement illuminée. Ce fut au milieu de cette joie générale, quand la gloire débordait, que M. de Chateaubriand vint en réclamer et en obtenir sa part. Il vint aider à cette réaction qui l'avait inspiré. Il n'arrivait pas dans ces temps malheureux d'apathie

... Où la rame inutile
Fatigue vainement une mer immobile.

Le *Génie du Christianisme*, en sortant du port, trouva un temps radieux, le vent en poupe; il put déployer toutes ses couleurs. Au souvenir de pareils jours, nous pardonnerions volontiers à l'écrivain des *Mémoires d'Outre-Tombe* quelques mouvements un peu vifs de cet or-

gueil qui nous choque partout ailleurs. Ce doit être en effet une si délicieuse impression pour un homme d'un mérite véritable que de voir éclater au dehors, se propager de bouche en bouche le secret de son génie, qu'il renfermait depuis tant d'années dans le fond d'une âme agitée ! Tant d'incertitude, une telle alternative d'enthousiasme et de découragement, ont dû précéder le moment ineffable où le jugement du public vient confirmer les suggestions inquiètes de l'amour-propre et de la conscience ! Ces regards d'admiration subitement tournés vers l'homme inconnu hier, aujourd'hui célèbre, doivent lancer comme autant de flammes qui portent l'incendie dans ses veines ! Joignez-y, pour l'auteur d'*Atala*, les premiers jours du retour de l'exil, les charmes d'une société choisie où son cœur ne resta pas longtemps indifférent. Tenez compte surtout de ce fait singulier, qu'au premier rang parmi ses admirateurs il fallait compter la religion, reconnaissante de l'éclat qu'il lui prêtait, qu'ainsi l'encens qu'on brûlait avait le parfum du sanctuaire, et que Dieu même semblait se mettre de la partie, et vous comprendrez qu'en arrivant à cette période de sa vie, nous étions disposé à ouvrir à l'exaltation d'une fierté permise une assez raisonnable carrière.

Dans le premier moment même (telle est la simplicité d'un sentiment vrai), nous avons cru nous être trompé. Le succès d'*Atala*, de *René*, du *Génie du Christianisme*, nous a paru modestement raconté. En décrivant l'effet immédiatement produit par cette diversion puissante qui prit à rebours la philosophie du XVIIIe siècle et la désarçonna, M. de Chateaubriand ne nous dit rien que de vrai, et ce récit est assez convenablement placé dans sa bouche. Il est parfaitement vrai que « le *heurt* donné aux esprits par le *Génie du Christianisme* fit sortir le XVIIIe siècle de l'ornière et le jeta pour jamais hors de sa voie. » Nous

dirons tout à l'heure deux mots de la voie nouvelle où il a fait entrer le XIXe; mais le *heurt*, ou plus simplement le choc, est incontestable et atteste la force de la main robuste qui l'imprima. A la singularité du terme près, l'image est juste et simple. Il semble que l'auteur ait compris qu'un grand résultat se passe de beaucoup de paroles, de même qu'une courte inscription sied aux grands monuments. Le tableau de la société au milieu de laquelle tomba le succès inattendu de ce livre original est peint avec la même vérité. Les portraits du petit nombre d'amis qui se groupèrent autour de l'auteur avec une sorte de culte sont finement touchés Et quoique nous ayons peu de goût, nous l'avons dit, aux publications de correspondance, quoique ces secrétaires ouverts devant le public nous inspirent même peu de curiosité, les lettres de madame de Beaumont ont une simplicité touchante qui fait aimer celui qui fut digne d'être aimé d'elle. Ce demi-volume est peut-être la seule partie complétement agréable des *Mémoires d'Outre-Tombe*. On se réconcilie avec l'écrivain, parce qu'il a eu le bon goût de s'oublier un instant; hélas! le réveil ne se fait pas attendre bien longtemps.

Nous avons entendu demander à quelques personnes ce que venait faire, au milieu des Mémoires de M. de Chateaubriand, l'histoire éloquente de l'empire et de l'empereur. Le prétexte qu'on nous donne, la nécessité de mettre le lecteur au courant de l'état des affaires politiques au moment où l'auteur entre dans la vie publique, n'a pas paru suffisant pour excuser une telle digression. La vie de Bonaparte donnée simplement comme moyen d'expliquer quelques luttes de presse ou de parlement, le cadre dépassait ridiculement le tableau. Personne n'a voulu supposer M. de Chateaubriand capable d'une telle faute de goût. Historien, a-t-il simplement voulu saisir l'occasion de faire réparation au grand homme qu'il s'était cru,

en qualité de chef de parti, autorisé, obligé peut-être à calomnier ? Auteur d'une invective fameuse qui figurera auprès des monuments de l'éloquence antique et parmi ceux de l'injustice contemporaine, a-t-il voulu, par une appréciation plus saine, réhabiliter son jugement aux yeux de la postérité ? Ou bien encore avait-il quelques traits d'éloquence à placer sur un ton différent de ceux qu'il avait fait entendre pendant sa vie ? Rhéteur avant toutes choses, comme le sont les amants passionnés de la forme, après avoir tiré de l'indignation et de la haine tout ce qu'elles contenaient d'effets oratoires, aurait-il eu regret à ne pas fouiller, à leur tour, les *lieux-communs* de l'admiration et de la gloire ? Tous ces motifs ont pu contribuer à égarer ainsi sa narration sur le chemin de tous les champs de bataille de l'Europe. Il serait difficile cependant de n'en pas supposer un plus direct, plus personnel encore : il perce, suivant nous, à toutes les lignes, sous des formes diverses, un peu timides, un peu honteuses, mais qui ne permettent pas de s'y méprendre.

Rapprochez seulement ces passages, qui paraissent écrits par une main tremblante, d'une passion contenue ; en premier lieu, le récit de son entrevue avec le Premier Consul, qui venait de le nommer secrétaire d'ambassade à Rome, à la suite de la publication du *Génie du Christianisme*. « J'étais dans la galerie lorsque Napoléon entra... Il m'aperçut et il me reconnut, *j'ignore à quoi*. Quand il se dirigea vers ma personne, on ne savait qui il cherchait : les rangs s'ouvraient successivement ; chacun espérait que le Consul s'arrêterait à lui ; il avait l'air d'éprouver une certaine impatience de ces méprises. Je m'enfonçais derrière mes voisins. Bonaparte éleva tout à coup la voix et me dit : Monsieur de Chateaubriand ! Je restai seul alors en avant... Bonaparte m'aborda avec simplicité, sans me faire de compliments, sans question oiseuse, sans

préambule, comme si j'eusse été de son intimité et comme s'il n'eût fait que continuer une conversation déjà commencée... » Puis il revient de Rome, nommé, par une faveur très-spéciale et malgré une conduite politique assez puérile, ministre en Valais. Il se présente aux Tuileries la veille de la condamnation du duc d'Enghien... « A mesure, dit-il, que Bonaparte s'approchait de moi, je fus frappé de l'altération de son visage : ses joues étaient dévalées et livides , ses yeux âpres, son teint pâle et brouillé, son air sombre et terrible. L'attrait qui m'avait précédemment poussé vers lui cessa. Au lieu de rester sur son passage, je fis un mouvement pour l'éviter. Il me jeta un regard comme pour chercher à me reconnaître, dirigea quelques pas vers moi, puis se détourna et s'éloigna. Lui étais-je apparu comme un avertissement ? » Enfin le crime est consommé, et M. de Chateaubriand, par un acte de grand courage, dont il se vante à bon droit, envoie sa démission motivée au meurtrier, déjà despote, et qui allait devenir souverain. Mais écoutez la réflexion : « En osant quitter Bonaparte, *je me plaçais à son niveau ;* il était animé contre moi de toute sa forfaiture, comme je l'étais contre lui de toute ma loyauté. Jusqu'à sa chute, il a tenu le glaive suspendu sur ma tête ; il revenait quelquefois à moi par un penchant naturel, et cherchait à me noyer dans ses fatales prospérités : quelquefois j'inclinais vers lui par l'admiration qu'il m'inspirait, par l'idée que j'assistais à une transformation sociale, non à un simple changement de dynastie ; mais, antipathiques sous beaucoup de rapports, nos deux natures reparaissaient , et s'il m'eût fait fusiller volontiers, en le tuant je n'aurais pas senti beaucoup de peine. » Puis suit cette phrase, qui n'a qu'une explication possible, mais dont l'orgueil même de l'écrivain paraît s'être embarrassé, car il l'a tournée en termes énigmatiques : « La mort fait ou défait un grand

homme ; elle l'arrête au pas qu'il allait descendre ou au degré qu'il allait monter : c'est une destinée accomplie ou manquée. Dans le premier cas, on est à l'examen de ce qu'elle eût été ; dans le second, aux conjectures de ce qu'elle aurait pu devenir. »

Sera-ce maintenant une interprétation forcée de donner à tout ceci un sens qui, à nos yeux, n'est pas douteux ? Voici, suivant nous, la pensée que M. de Chateaubriand nous a laissé à compléter. A bon entendeur demi-mot. Le XIXe siècle a vu naître deux hommes *placés au même niveau :* Bonaparte et Chateaubriand. Ces deux hommes se sont recherchés, repoussés, attirés, consultés tout le temps de leur existence commune. Quand leurs regards se sont rencontrés par hasard, ils ont éprouvé l'un et l'autre un coup et un contre-coup, une attraction et une répulsion magnétiques. On sait ce que l'un a été ; on ne sait pas ce que l'autre aurait pu être, si son égal ne lui avait fait obstacle ; la vie de l'un complète, explique celle de l'autre, et voilà pourquoi, pour que le tableau soit exact, il faut les mettre tous les deux en pendant et en parallèle.

Comme les mêmes faits pourtant frappent diversement la diversité des esprits ! Pendant que M. de Chateaubriand plaçait ainsi résolûment son piédestal à la hauteur et en face du trône du monde, une idée nous venait en tête, et nous ne pouvions nous en défaire. Le récit de ses actes d'opposition au pouvoir absolu de l'empereur, tout en nous inspirant une juste estime pour son courage, nous suggérait cependant une question dont nous ne trouvions pas sur-le-champ la réponse. Nous l'exposerons sans détour. L'empereur n'aimait pas à être contrarié, encore moins bravé en public : il avait ses raisons pour cela. L'auteur de *l'Allemagne* en sut quelque chose dans son exil : il fit entendre sa volonté assez clairement, quand M. Lainé se permit, à la tête du Corps législatif, de trou-

ver la campagne de Russie affligeante et de faire des vœux pour la paix. Et cependant ni *l'Allemagne*, ni le discours de M. Lainé ne renfermaient des allusions aussi directes, des vérités aussi outrageantes que celles que M. de Chateaubriand inséra dans le fameux article du *Mercure* de 1807, ou dans le discours qui dut être et ne fut pas lu à l'Académie. Jamais madame de Staël ne prononça le nom de Tibère en regardant au-dessus d'elle, ni celui de Tacite en se regardant elle-même; jamais M. Lainé ne demanda, même pour le Corps législatif, la liberté de parole et de discussion que M. de Chateaubriand réclamait pour l'Académie. Aucun d'eux surtout n'osa réveiller l'écho de Vincennes et ébranler ainsi la fibre la plus sensible du cœur du maître. En fait de hardiesse, par conséquent, il faut reconnaître que M. de Chateaubriand est allé plus loin qu'aucun des rares adversaires du régime impérial. D'où vient qu'il fut mieux traité qu'aucun autre? d'où vient que, jouant ainsi témérairement avec la colère du lion, il ne réussit qu'à l'impatienter un instant, jamais à le faire écumer ni rugir? C'est de lui-même que nous tenons cette singularité. Sa démission à la suite de la mort du duc d'Enghien fut accueillie par ces deux secs monosyllabes : C'est bon. Deux menaces, trop violentes pour être sérieuses, répondirent à ses deux tentatives de publications libérales; il ne fut pas même question de les mettre à exécution, à moins qu'il ne faille voir un *cul-de-basse-fosse* dans la place de surintendant général des bibliothèques de France qui, deux mois après, fut offerte à l'offenseur par l'offensé. En fait de persécution, nous ne voyons guère qu'un petit voyage à Dieppe, entrepris sur un ordre verbal du préfet de police : ordre que nous avons entendu contester par un témoignage fort compétent. Enfin, il est impossible de reconnaître un autocrate bien irrité dans cette petite anecdote que les

Mémoires nous racontent eux-mêmes à propos d'un portrait de Girodet qui figurait au Salon, et qu'on avait éloigné des regards de l'Empereur : « Où est, dit Bonaparte, le portrait de Chateaubriand? » Il savait qu'il y devait y être, on fut obligé de tirer le proscrit de sa cachette. Bonaparte, dont la bouffée généreuse était exhalée, dit en regardant le portrait, qui était fort noir : « Il a l'air d'un conspirateur qui descend par la cheminée. »

Il est donc avéré que M. de Chateaubriand fit tout ce qu'il put pour irriter Bonaparte, et que Bonaparte s'irrita très-peu. N'ayant pas songé à la communication secrète et magnétique de ces deux natures, et n'étant pas très-touché de cette explication mystique, voici, faute de mieux, ce que nous avions imaginé pour résoudre ce problème. En fait de despotisme et surtout de persécution, Napoléon n'aimait pas le superflu, et, si l'on ne peut dire qu'il se soit toujours borné au nécessaire, il se contentait au moins de l'utile. La sincérité de ses grandes colères a toujours été mise fortement en doute par ceux qui l'approchaient. On pouvait le gêner, l'inquiéter facilement : il se fâchait et surtout s'emportait malaisément, et jamais mal à propos. Il était ombrageux et n'était pas susceptible. Ce qui pouvait nuire à son pouvoir, à l'ordre précaire si péniblement rétabli en France, il le frappait sans pitié. Nous n'avons jamais vu qu'il se soit montré très-jaloux sur ce qui ne touchait qu'à sa personne. Il n'appartient qu'aux grands hommes de taille humaine d'avoir un amour-propre plus étendu encore que leurs facultés : le sien disparaissait dans l'immensité de son pouvoir et de son génie. Tel que nous le connaissons, armé comme il l'était d'une censure toute-puissante, il devait s'inquiéter peu des invectives de M. de Chateaubriand, qu'il était sûr de pouvoir toujours arrêter à temps. La nature et surtout la mesure de ses opinions lui plaisaient. Pour l'em-

pire français, la religion du *Génie du Christianisme* lui convenait et lui suffisait.

Avant tout, Napoléon se croyait prédestiné à terminer la révolution française; disons mieux, il croyait qu'elle avait déjà trouvé son terme en lui. Il pensait avoir résumé et satisfait en sa personne tous ses intérêts; il détestait ses passions, il redoutait ses doctrines. Plus même leur expression était élevée, plus leur organe était pur, plus il en concevait d'ombrage. Il tenait 93 muselé et logeait les régicides dans son conseil d'État avec plus de dédain que de crainte; mais l'ombre seule de 89, surtout quand elle lui apparaissait dépouillée du linceul sanglant de la terreur, le faisait involontairement pâlir. Telle était la raison de son inimitié systématique contre tous ceux qui avaient conservé l'inspiration de cette époque mémorable. Avait-il raison dans cette haine qui ne faisait pas de distinction? A coup sûr, on n'attend pas que je décide cette question. Dans les ténèbres où nous sommes plongés, bien hardi qui se prononcera sur le résultat final de la révolution française. Depuis soixante ans qu'elle court le monde avec son cortége mélangé de biens et de maux, elle n'a pas besoin de répondants; elle est assez grande pour répondre d'elle-même. *Elle a de l'âge, interrogez-la.* Toujours est-il que M. de Chateaubriand avait rendu à l'empereur un des services qu'on n'oublie pas, en détachant les esprits de l'idéal de 89. Au type de liberté généreuse et d'égalité imaginaire que le XVIIIe siècle avait eu sans cesse devant les yeux, il avait substitué un type nouveau, qui se prétendait ancien, ce qui était un mérite de plus. A la place des Romains de théâtre cachant un poignard sous leur toge, et qui avaient si bien passé par les fenêtres au 18 brumaire, il avait fait éclore des chrétiens, des chevaliers qui n'étaient pas de beaucoup meilleur aloi, mais qui figuraient beaucoup plus convenable-

ment autour de l'autel de Notre-Dame et du trône impérial. Parlant sérieusement, il avait mis l'imagination et la poésie de complicité dans l'œuvre de restauration sociale à laquelle Napoléon attachait son nom et qu'il comptait léguer à sa dynastie. Or, Napoléon ne dédaignait ni la poésie ni l'imagination ; il avait trop à faire avec elles ; il savait de quel poids sont ces deux divinités mobiles dans ces conseils suprêmes où se décident les destinées des empires. En Égypte, à Arcole, à Marengo, il avait entendu le bruit de leurs ailes passer au-dessus de sa tente : il tenait à rester leur favori.

Tel était le secours que M. de Chateaubriand avait prêté, peut-être sans le savoir, à la politique de Napoléon. En dépit de son hostilité contre le nouveau maître de la France, il n'était au fond qu'un des ouvriers de son œuvre. Il avait chanté pendant que l'autre agissait. Aux yeux de la politique impériale, cela valait mieux que des compliments et faisait passer sur ses insolences. Cette politique lui savait gré de ce qu'il avait fait, et peut-être aussi, disons tout, de n'avoir pas fait davantage. Elle était bien aise qu'il eût remis le christianisme, cette grande institution conservatrice, en honneur; mais elle n'était pas fâchée qu'en la réhabilitant il en eût fait une affaire de mode et de sentiment plus que de conviction sérieuse. On le sait en effet, on l'a dit cent fois : le *Génie du Christianisme* n'est pas un apologétique sérieux de la religion. La démonstration se borne à ceci : qu'en fait d'inspiration poétique, la Bible vaut l'Iliade, et que les traditions chrétiennes ont autant de charme que les fables homériques. M. de Chateaubriand a rendu ainsi au christianisme les proportions d'une mythologie brillante animant une morale saine ; mais de la simplicité sévère de ses dogmes, mais de l'esprit de vie qui les anime, mais de ces appels directs et pressants par lesquels ils gourmandent la con-

science individuelle, mais de ces traits acérés qui, au sein de la corruption du monde romain, allaient toucher et faire tressaillir tant d'âmes païennes, vous n'en retrouverez rien dans les écrits de M. de Chateaubriand. Il n'y prétendait pas, je le sais bien ; il n'était pas prédicateur, il n'était ni Augustin, ni Jérôme, ni Bossuet, ni Pascal, et c'est justement parce qu'il n'avait rien de commun avec un Père de l'Église que l'empereur le prenait en si bonne part. Que la grande ombre de l'auteur du concordat nous pardonne : nous savons parfaitement qu'il comprenait par le génie toute la majesté de la sainte religion de nos pères ; mais nous doutons que, lorsqu'elle lui apparaissait dans toute sa sévérité morale, avec l'esprit d'indépendance qui l'anime, avec les limites qu'elle impose à toute autorité humaine, elle fût entièrement de son goût. Dans le fond de la pensée évangélique, il retrouvait encore trop de philosophie. Du sein de la conscience, il voyait renaître la liberté. Lui qui ne put vivre en partage de pouvoir avec le plus benin des papes, il n'eût pas longtemps vécu en bonne amitié d'intelligence avec un grand esprit chrétien dans toute la force et l'étendue du terme. Il eût rencontré là des rapports d'égalité qu'il n'aurait pu tolérer. Si cet antagonisme s'était trouvé sur son chemin, s'il y avait eu place sous son règne pour des Athanase ou des saint Bernard, c'est alors que le monde eût assisté à de grands combats. M. de Chateaubriand a-t-il pensé, par hasard, avoir donné un de ces spectacles ? A-t-il pensé avoir résumé en lui l'ordre moral, tandis qu'il voyait dans Napoléon la représentation de l'ordre matériel ? Il se serait gravement trompé. Sa religion poétique convenait parfaitement à la religion politique de l'empereur. Le souverain se sentait la main sur elle et la dominait encore de toute la tête. Une religion extérieure et brillante, qui aurait diverti les imaginations, garanti les

intérêts, et lui aurait abandonné les consciences, cela faisait très-bien son affaire. C'eût été un aliment pour l'exaltation des têtes jeunes et vives et un préservatif pour le bon ordre de la société. Voilà pourquoi il tenait tant à envoyer l'auteur du *Génie du Christianisme* secrétaire d'ambassade à Rome. C'était le complément du concordat. Une œuvre d'art gracieuse correspondait assez exactement à un acte de gouvernement sensé.

Seulement l'œuvre de l'empereur, fondée sur le bon sens, s'est consolidée en durant; celle de M. de Chateaubriand, confiée à l'imagination, s'est égarée sur les pas de ce guide aventureux. L'Église catholique, rétablie matériellement par le concordat, a affermi et étendu son empire. La réaction religieuse, provoquée par le *Génie du Christianisme*, qui n'avait pas pénétré à une très-grande profondeur dans le sol, et qui avait plus rapidement porté des fleurs qu'elle ne pouvait pousser de racines, n'a pas tardé à se dénaturer. D'un peu frivole qu'elle était dans l'origine, elle est bientôt devenue profane et plus tard sacrilége. M. de Chateaubriand avait dégagé la poésie du christianisme : la poésie n'a pas tardé à s'y faire maîtresse et à le traiter comme son bien. Elle y a ajouté, elle l'a élargi, assoupli, énervé à sa fantaisie. Il avait établi des comparaisons qui manquaient un peu de respect entre les charmes de la vérité et ceux de l'erreur. Les comparaisons ont tourné en confusion et en mélange. Il avait élevé, dans *les Martyrs*, des autels à la fois au Dieu des chrétiens et aux dieux d'Homère, si bien parés l'un et l'autre qu'on hésitait entre eux, mais assez distincts cependant pour qu'on ne pût pas s'y méprendre. Ses successeurs ont tout fait rentrer dans un panthéon en désordre, où Dieu et les démons, le bien et le mal, le vrai et le faux, la passion et la vertu, reçoivent le même encens souillé et entendent les mêmes cantiques verbeux. Il n'est

personne aujourd'hui qui ne souffre de la profanation des choses saintes, qui est le mal de la littérature et de la société actuelles. Nous serons condamnés au dernier jour par le second article du Décalogue : Vous ne prendrez pas le nom de Dieu en vain. La génération précédente se jouait du christianisme, celle-ci joue avec lui. Le sacrilége a succédé à l'incrédulité. Il serait injuste assurément de faire remonter jusqu'au *Génie du Christianisme* la solidarité de pareils travers. Ni la langue de M. de Chateaubriand ni son esprit ne se prêtaient à de tels écarts. Un sens droit et une phrase nette l'ont toujours distingué du vague panthéisme de son école ; mais il est certain que l'entreprise de réhabiliter le christianisme, plutôt encore comme beau que comme vrai, au point de vue de l'art plus que du dogme, a été le commencement de ces traitements familiers et blasphématoires que nous lui voyons subir, et que le premier qui a dit que Dieu était un grand poëte a autorisé d'autres à penser, s'il ne pensait déjà lui-même, qu'en qualité de confrères, tous les poëtes sont de petits dieux.

Mais reprenons le fil des *Mémoires* : la hardiesse de M. de Chateaubriand contre l'empereur tout-puissant eut du moins pour lui cet avantage, qu'elle lui donna le droit de l'attaquer sans ménagement lorsqu'il n'était déjà plus le maître du monde, mais seulement un défenseur du sol français, serré contre les murs de sa capitale par cinq armées victorieuses que son bras seul tenait en échec. Ce fut, il nous le raconte, dans le petit bois de la Vallée-aux-Loups, au bruit du canon des alliés, qu'il écrivit les premières notes qui servirent à la brochure *de Bonaparte et des Bourbons*. Par parenthèse, il nous paraît plus que douteux qu'à la date indiquée par les *Mémoires* (en décembre 1813), on pût entendre du Val-aux-Loups le canon d'armées qui étaient encore à cinquante lieues de

Paris, et nous sommes heureux de le penser. Ce tableau d'un patriote établi dans une petite maison de campagne et écrivant à tête reposée un pamphlet contre le général des armées françaises, au son des armes étrangères, n'a, quoi qu'on fasse, rien qui plaise, et on aurait pu nous épargner ce détail répugnant, surtout s'il est contraire à la vérité. A cela près, nous ne ferons pas le procès à M. de Chateaubriand pour l'amertume de son invective contre un vaincu. Il a très-bien démontré qu'il n'a pas dépassé ce jour-là le diapason de l'injure habituel en France le lendemain de la chute d'un pouvoir, quel qu'il soit. En s'emportant contre Bonaparte, il faisait comme beaucoup de ses meilleurs amis de la veille. En désignant les Bourbons aux regards de la France abattue, il ne leur rendit pas un service, il leur imposa une lourde charge. Les Bourbons, rentrant à la suite de l'invasion, subirent alors une fatalité de leur situation. Le malheur fut pour eux ; l'avantage fut pour la France écrasée, à qui ils épargnèrent une occupation prolongée, qui, pour un temps, l'aurait réduite au sort de la Pologne. M. de Chateaubriand démontre cela avec beaucoup de vérité et de noblesse ; nous constatons cette défense généreuse avec plaisir. Nous aimons qu'on soit de son parti, qu'on défende sa cause, quels que soient cette cause et ce parti. C'est un plaisir que M. de Chateaubriand ne nous fait pas souvent dans le récit de sa carrière politique.

De 1814 à 1848, la France a fait pendant trente-quatre ans l'essai du gouvernement représentatif. Trois fâcheuses dispositions ont principalement contribué à donner par deux fois à cette tentative une si triste issue : un esprit d'opposition général et systématique contre le pouvoir, l'excès des prétentions, la vivacité des inimitiés personnelles. Ces trois traits du caractère de la nation, communs à presque tous nos hommes politiques, ont

rendu le gouvernement à peu près impossible avec des institutions dont la liberté encourage la résistance, excite l'ambition, donne carrière aux ressentiments. Nous n'avons pas souvenir de les avoir jamais vus nulle part si prononcés que dans le portrait vivant qui nous est tracé par les *Mémoires d'Outre-Tombe*. Homme public pendant quinze ans, mêlé à la politique par ses préoccupations, quand il ne l'était plus par ses actes, M. de Chateaubriand a fait opposition à tous les pouvoirs : il a prétendu à tout; il a fini par détester tout le monde. Les griefs de ces oppositions constantes, le dépit de toutes ces vanités blessées, le fiel de toutes ces haines contenues, voilà ce qui compose les quatre derniers volumes de ses *Mémoires*.

Plus d'un lecteur se sentira, comme nous, en abordant cette partie de l'ouvrage, dans une situation d'esprit tout opposée à celle qui l'inspira. M. de Chateaubriand ne décolère pas (passez-moi le mot) contre les partis et les hommes qui se sont succédé au pouvoir. Pour notre part, le récit de ces belles années de liberté et de paix nous inspire un sentiment de reconnaissance qui s'étend à ceux dont le nom s'y trouve mêlé. La tâche entreprise par les deux monarchies constitutionnelles dans des conditions différentes nous paraîtra toujours, quel qu'en ait été le succès, la plus noble qu'aucun gouvernement se soit jamais proposée. Concilier le principe de l'autorité royale avec les garanties de la liberté publique; sur le terrain rasé par la révolution française, élever un édifice social nouveau, qui pût se tenir debout, par les seules forces du bon sens et de la raison, sans demander à personne le sacrifice d'aucun droit légitime, sans reconnaître d'autres priviléges que ceux de l'inégalité naturelle des intelligences; se charger de la protection commune de tout le monde, en se laissant attaquer par le premier venu : voilà le problème qu'ont résolu pour le bien de la France

pendant trente-quatre ans, les deux gouvernements monarchiques. Ne disons pas, pour notre honneur, ce que la France a fait pour eux. L'histoire sera juste, nous le pensons, pour tous les hommes qui ont mis sincèrement la main à cette œuvre, quels que soient leur nom et leur origine, de quelque bout de l'horizon qu'ils soient partis, quel que soit l'écueil où ils sont venus se briser. Elle sera plus juste pour chacun d'eux que tour à tour ils ne l'ont été les uns pour les autres ; elle prendra probablement à leur égard le contre-pied de l'opinion contemporaine. Impitoyable pour cet esprit frondeur et taquin qui a sapé toutes les bases de l'ordre social, elle demandera compte aux hommes d'État de tous les sacrifices qu'ils ont faits pour lui complaire, et leur tiendra compte des efforts qu'ils ont faits pour le dompter; elle leur fera payer cher une popularité factice; elle les vengera d'une impopularité encourue au service du pays. En un mot, elle sera indulgente pour les gouvernements, sévère pour les oppositions. Ce sera une manière de rendre et de faire justice à peu près de tous les côtés, car il n'est personne qui tour à tour, depuis trente ans, n'ait joué les deux rôles. Au sein d'une liberté presque sans limites et d'une sécurité sans nuage, l'opinion fut à son aise pour se montrer constamment ingrate. Depuis que nous nous sommes aperçus que ces deux biens ont quelque prix, l'histoire, pour être presque toujours reconnaissante, n'aura besoin que d'être équitable.

A ce compte, elle sera sévère pour M. de Chateaubriand; car, nous le répétons, l'opposition a été son élément et sa vie. Sur les quinze ans du gouvernement de son choix, il en a passé douze dans l'opposition, et dans une opposition non pas silencieuse ni modérée, mais passionnée, vitupérative, s'exhalant de mois en mois en brochures qui épuisaient le vocabulaire de l'invective. Les trois an-

nées où M. de Chateaubriand s'est tu sont celles où il était ambassadeur ou ministre, et il nous apprend lui-même, par ses *Mémoires*, que si les convenances d'État le condamnaient alors au silence, le démon de l'opposition n'y perdait rien. Envoyé, il écrivait à ses ministres des dépêches qui valaient des pamphlets; ministre, son silence même lui servait d'instrument d'opposition contre ses collègues, et ce fut un de ces silences significatifs qui emporta hors des bornes de la prudence et de la politesse l'impatience de M. de Villèle. Encore si cette ligne d'opposition avait toujours été la même, il aurait droit de se poser, comme il fait, en Cassandre prophétique, dont les avertissements négligés n'ont pu arrêter la chute d'Ilion. Mais il convient lui-même que cette ligne est brisée brusquement à un point déterminé : sa sortie du ministère. Il a sa première et sa seconde opposition, dirigées en sens directement contraires (c'est lui qui les désigne ainsi), comme un grand peintre a sa première et sa seconde manière. Ces oppositions coïncident avec les deux systèmes de gouvernement que la restauration a tour à tour employés et les deux seuls entre lesquels elle pût choisir. Placée entre deux partis ennemis qu'elle était tenue de concilier, entre deux ordres d'idées qu'elle avait pour tâche de faire vivre ensemble, la Restauration n'avait guère d'autre alternative que de donner le pouvoir à l'un de ces deux partis, en le chargeant de se plier du mieux qu'il pourrait aux habitudes de l'autre. Il fallait abandonner l'autorité aux hommes de la révolution, en s'efforçant de les rendre monarchiques : ce fut le système que M. Decazes professa courageusement; ou la concentrer tout entière entre les mains des hommes monarchiques par excellence, pour les engager à s'accommoder aux habitudes constitutionnelles : ce fut le système que M. de Villèle pratiqua adroitement. M. de Chateaubriand y fut

associé quelques jours. La France aurait beaucoup gagné, si l'un ou l'autre de ces systèmes avait rencontré en face de lui des adversaires moins impatients de le renverser que soigneux de le contenir et de le ramener à ce juste point d'équilibre dont les gouvernements au fond tendent toujours à se rapprocher. Tout gouvernement qui aurait duré dans l'enceinte de la charte aurait affermi cette charte même; tout ministère renversé au nom de la charte l'ébranlait dans sa chute. Si M. de Chateaubriand avait été ce qu'il prétend, un monarchique libéral, son rôle eût été précisément celui de ce modérateur des oppositions, qui ne s'est jamais trouvé en France. C'est le rôle opposé qu'il a joué; dans les deux sens, il a mis le feu aux inimitiés; il a reculé les limites de la passion et de l'injure. Il a traité M. Decazes d'assassin et M. de Villèle de marchand d'âmes et de consciences; il a emprunté à ses opinions successives uniquement ce qui pouvait rendre son opposition plus dangereuse et plus poignante pour l'ennemi qu'il combattait. Ce fut lui qui, dans sa première opposition, enseigna au parti religieux et monarchique à emprunter la forme injurieuse, le langage et les habitudes de la presse radicale. Lisez *le Conservateur*; c'est le ton de l'anarchie mis au service des principes de la monarchie de droit divin et de l'autorité catholique, douloureux mélange dont le brevet d'invention appartient à M. de Chateaubriand, mais qui n'a pas manqué d'imitateurs pendant dix-huit ans, et dont la révolution de février a eu le mérite de nous délivrer. En revanche, s'il y eut, comme on l'a beaucoup dit, une portion du parti libéral qui emprunta hypocritement le langage des institutions monarchiques pour arriver à les renverser, la seconde opposition de M. de Chateaubriand dut la servir à souhait. Ainsi il donna tour à tour à l'opinion monarchique les allures révolutionnaires, aux tendances révolutionnaires

la consécration monarchique. Avec une naïveté sans pareille, il croit que les détails très-blessants, en effet, de sa disgrâce, excusent complétement ce changement de front, et il couvre tout de ces trois mots, écrits en gros caractères en tête d'un chapitre : *Je change de public.* Et de conscience, en avait-il aussi changé par la même occasion? Nous ne connaissons que le soleil qui change de point de vue sans changer de place, et qui passe sans bouger de l'orient à l'occident. Y a-t-il dans le monde des esprits des étoiles fixes autour desquelles les idées, les gouvernements et les nations tournent comme d'humbles satellites?

M. de Chateaubriand se vante beaucoup du retentissement qu'eurent sa sortie du ministère et son passage de la première à la seconde opposition. L'impression fut grande, il est vrai : elle eut sur beaucoup d'esprits un effet décisif. L'étroite, mais loyale intelligence de Charles X dut éprouver autant de colère que de scandale à voir l'homme des passions de 1815, le ministre de la guerre d'Espagne, aller prendre rang du soir au matin, pour une disgrâce, dans l'armée libérale. La défection de l'orateur et du poëte chevaleresque de la droite dut lui fournir un argument de plus sur l'incompatibilité des institutions libérales et du caractère des Français. De son côté, le public (fort libéral alors), charmé de l'expression véhémente de la colère de M. de Chateaubriand, qui, succédant à une longue intimité, avait tout le charme d'une indiscrétion, s'affermit de plus en plus dans l'opinion qu'on ne pouvait vivre, même sur un pied d'étiquette polie, avec un parti et des gens dont l'amitié tournait si court. Chacun, public et souverain, s'enfonça ainsi dans ses tendances naturelles, et il en résulta qu'un jour, le roi ayant cherché l'occasion de se délivrer des institutions, le public ne la trouva que trop bonne pour se délivrer aussi du roi.

Voilà le service le plus net que M. de Chateaubriand ait rendu à cette conciliation à jamais regrettable de la vieille monarchie et de la France nouvelle, à laquelle il prétend avoir consacré sa vie. Qu'importe qu'il ait voulu établir un lien d'unité entre ses deux oppositions en montrant qu'il avait, aux deux époques, défendu la liberté de la presse et ce qu'on a nommé depuis la théorie du gouvernement parlementaire? Ne sait-on pas que toutes les constitutions libérales contiennent un arsenal d'opposition où toutes les causes en minorité peuvent aller se fournir d'armes? La liberté de la presse et le gouvernement parlementaire sont des moyens de résistance qu'on peut employer indifféremment au service d'une opposition aristocratique ou démocratique, royaliste ou républicaine, et, pourvu qu'on ait soin d'en tirer des conséquences qui rendent tout gouvernement impossible, on peut, avec une apparence de consistance, combattre, par les mêmes arguments et pour servir la même ambition, les systèmes de politique opposés. Il est tel journaliste, de nos jours, qui en remontrerait à M. de Chateaubriand sur cet art de tourner, pour ainsi dire, sur pivot, et de dire toujours la même chose en défense des opinions les plus contraires; mais les gens de bonne foi ne sont pas dupes de ces artifices de polémique. Ce qui importe, ce ne sont pas les moyens, c'est l'esprit général, ce sont les sentiments dominants d'une opposition, c'est surtout le ton qu'elle affecte. Qu'on reconnaisse, si l'on peut, l'ami passionné de la monarchie légitime, je ne dis pas seulement dans les derniers pamphlets de M. de Chateaubriand, mais même dans les chapitres de ses Mémoires où de sang-froid, à tête reposée, il raconte sa dernière campagne politique. Un ami, même affligé, résiste, mais n'offense pas. A l'âcre saveur du langage, on reconnaît non pas l'amitié contristée, mais la personnalité outrée que la vengeance

même n'a pu calmer. Relisez seulement son discours à la Chambre des pairs le lendemain de la révolution de juillet : il a bien eu le courage de le réimprimer! je m'adresse au cœur des gens de bien; ils savent s'il est quelque chose de plus déchirant et de plus délicat au monde que de retrouver dans le malheur un ancien ami qui nous a blessé. C'est la pierre de touche des sentiments généreux. Une parole, un geste, une inflexion de voix, tout a du prix dans ces moments solennels. Que dire d'un confident, d'un serviteur, qui n'a pas trouvé d'autre adieu à envoyer sur la trace d'une famille exilée que de lui dire qu'elle est chassée *à coups de fourche* par l'indignation publique? Que cette rhétorique est donc bien placée dans sa bouche! En fait de phrases, qu'il faut avoir le cœur à l'ouvrage pour broder sur un tel thème! Il renonçait pour cette famille à sa dignité, dira-t-on, dans ce moment-là. De grâce, laissons-le se draper dans ce contraste auquel il a sans doute assez songé en descendant de la tribune. Je ne sais comment les choses se passent entre souverains et sujets; mais, entre gens du monde, un ami qui offre un sacrifice sur ce ton-là s'expose fort à ce qu'on lui jette sa bourse et ses dons par le milieu du visage.

Ce discours, le dernier qu'il ait prononcé, puisqu'il y donnait sa démission de pair de France, est aussi le chef-d'œuvre du genre. Placé au confluent de deux gouvernements, on ne sait qui y est le plus outragé du pouvoir naissant ou du pouvoir tombé. C'est là aussi qu'on voit commencer certaines flatteries pour la république, certaines douceurs à l'adresse de la démocratie future, qui couronnent étrangement le récit de cette vie monarchique. Je passe, et pour toutes sortes de raisons dont la plus grande est une insurmontable répugnance, les trivialités que M. de Chateaubriand n'a pas dédaignées dans sa

narration plus qu'infidèle de la révolution de juillet. Je ne m'étonne pas qu'un homme de parti ait pu les écrire ; je m'étonne qu'un homme de goût ait pu les relire. Mais c'est une étude morale que je fais et non une discussion politique que je veux engager. Il est d'ailleurs par le monde des grandeurs tombées qui, dans leur retraite pleine de dignité, ne pardonneraient pas à un défenseur maladroit d'accepter une discussion sur leur compte engagée dans un tel langage. Le moment n'est pas venu où l'impartiale postérité dira que la lourde responsabilité des révolutions pèse sur ceux qui les provoquent et non pas sur ceux qui les terminent. N'anticipons pas sur son jugement ; mais, dans ces journées de révolution, où le sol de Paris tremblait et brûlait sous les pas, où M. de Chateaubriand eut le malheur, à ce qu'il nous dit, de ne rencontrer parmi ses amis que des parjures ou des poltrons, tandis que chacun sauvait l'ordre social comme il pouvait, les uns en essayant de conserver un vieux trône à un jeune roi, les autres de fonder une monarchie nouvelle, M. de Chateaubriand eut, lui, quelque part, sur les quais, une aventure populaire qui paraît lui avoir laissé de grands souvenirs. Il fut porté en triomphe à la Chambre des pairs par une cinquantaine d'étudiants, qui répétèrent bénévolement tous les cris qu'il leur fit pousser. Ceux qui l'ont vu arriver à la tête de ce cortége disent qu'il était singulièrement exalté, et qu'il lui échappa de dire : « Eh ! qu'on détruise la monarchie ! En huit jours, avec la liberté de la presse, je l'aurai rétablie. » Il eut évidemment, en ce moment, quelque pressentiment du rôle de paratonnerre. Il lui vint en tête de mettre à flot quelque brochure sur la vague populaire. Cette idée évidemment ne l'a plus quitté, et les espérances d'un avenir républicain percent jusque dans sa correspondance avec madame la duchesse de Berri. Peu s'en faut que pendant sa déten-

tion préventive dans le salon de M. Gisquet, qu'il appelle un cachot, il ne se crût un demi-martyr de la société nouvelle et du républicanisme. Il paraît très-préoccupé que la jeune France ne le prenne pas pour *un rabâcheur de panache blanc et de lieux-communs sur Henri IV*. Il ne veut pas qu'on le croie capable *d'un attendrissement de nourrice transmis de maillot en maillot depuis le berceau de Henri IV jusqu'à celui du jeune Henri*. Avouez que nous voilà bien loin de la *Vie et de la mort du duc de Berri*. En fait de palinodie, nous avons vu bien mieux, je le sais ; mais il y a quelque chose de tout particulier chez M. de Chateaubriand : c'est un mélange d'humeur et d'adulation, c'est une tentative de flatter à la fois et de maudire la société nouvelle, de s'associer à ses espérances plus ou moins chimériques de régénération en continuant à traiter la Révolution française de décadence, de greffer en soi le républicain sans donner tort au royaliste. Le but de ces alternatives est évident : c'est un effort pour concilier le mérite de la consistance politique avec celui de ces intelligences souples qui savent se prêter à la marche de l'opinion populaire ; mais le résultat suggère une comparaison un peu vulgaire que nous ne hasardons que parce que M. de Chateaubriand s'en est permis tant qui lui ressemblent. On dirait les propos d'une femme âgée qui, tout en médisant des mœurs de la génération nouvelle, lance par habitude une œillade oblique à quelque jeune homme.

Ce n'est là, au fond, qu'un trait de plus du caractère général que M. de Chateaubriand a manifesté, une prétention universelle à tous les genres d'intelligence. En fait de facultés intellectuelles, la Providence l'avait gâté ; s'il est permis de le dire, elle lui avait en quelque sorte tendu un piége ; il n'est pas le seul qui s'y soit laissé prendre. Son talent d'écrivain lui fit illusion sur toutes ses autres

facultés. En dépit de ses prétentions à la qualité d'homme politique, d'historien et de penseur, M. de Chateaubriand reste et restera avant toutes choses un grand écrivain. A part quelques défauts qui n'étaient pas inhérents à sa manière d'écrire, et qu'il a recherchés dans le but de produire un effet exagéré, c'est un écrivain de la grande école, du bon temps de la langue française, de ce temps où la lucidité faisait le mérite principal du style, où on ne pouvait écrire qu'à la condition de se comprendre bien soi-même et de se faire bien comprendre des autres. Le style de M. de Chateaubriand est net avant même d'être brillant. Alors même que le fond des idées est parfois vague, le contour de la phrase est toujours précis. Chaque membre a son sens déterminé, chaque mot, même étrange, a sa valeur. Les combinaisons de mots sont quelquefois forcées, jamais jetées à l'aventure. Parfois le style même a fait à la pensée une heureuse violence et l'a forcée de s'éclaircir en s'exprimant. Lorsqu'aux premiers jours de la restauration M. de Chateaubriand se mit à l'œuvre pour traiter de politique, cette heureuse manière d'écrire fit un effet inattendu. Cette phrase acérée, ce tour net, relevés à des temps justes par une métaphore pleine d'éclat, appliqués à des sujets longtemps défendus, ravirent un public fatigué de silence, avide de publicité. Cette voix brillante avait je ne sais quoi de strident qui lui donnait un immense écho. Il n'en fallut pas davantage à M. de Chateaubriand pour se croire transformé en homme d'État, et surtout, comme il le dit avec une complaisance mal déguisée sous une apparence de dédain, en homme positif et pratique. Il se trompait. S'il eut parfois le langage des affaires, le fond lui manqua toujours. Il écrivit bien sur les affaires, il ne les fit jamais bien. Une étude attentive de ses écrits le démontre. Il suffit de relire ses livres de doctrine politique : à première vue, ils abon-

dent en idées sensées vivement exprimées. Regardez de près : que d'incohérences ! que d'antithèses puériles ! Le bon sens, la raison, sont pour ainsi dire d'emprunt et à la surface ; la chimère et l'inconséquence sont au fond ; on dirait que ce sont les paroles bien tournées qui ont suggéré les pensées justes, et que le besoin d'être intelligible a donné à l'intelligence une extension momentanée, qui, l'instant d'après, l'abandonne. Même spectacle dans ses dépêches du congrès de Vérone : c'est l'accent, et, comme on dirait, la note musicale des affaires ; mettez-les à côté des lettres de M. de Villèle, c'est un personnage à côté d'une personne. Tout le monde ne s'y trompait pas. Plus d'un de ses correspondants augustes d'alors (dont il a cité toutes les dépêches) laisse percer son impression par une flatterie ironique, par un petit sourire du coin des lèvres dont M. de Chateaubriand ne s'aperçoit pas. Son rusé collègue ne s'y faisait pas plus d'illusion et n'aimait pas qu'on s'en fît ; mais M. de Chateaubriand lui-même était sincèrement dupe de ses propres phrases, et, de bonne foi se croyant le plus grand diplomate et le plus grand ministre du monde, il n'a jamais compris ce qui a manqué à ses succès et ce qui a causé ses disgrâces.

Aussi, pensant avoir tous les mérites, il était simple qu'il prétendît à tous les honneurs. Il faut voir avec quel naturel et quel sans-gêne de vanité ! Il y a un chapitre intitulé *Présomption*, auprès duquel toutes les tirades des marquis de Molière pâlissent. Puis il faut voir aussi les joie enfantines que lui causent les plus simples signes extérieurs attachés aux dignités, dont, après tout, il fut comblé, le nombre de ses gens, la livrée de ses domestiques, l'éclat de ses fêtes ou de ses diners, sa maison remplie de beau monde et sa poitrine chamarrée de cordons ! Heureux mortel, que les prétentions aristocratiques ne privent d'aucune des joies des parvenus ! Tout cela,

bien entendu, est raconté négligemment avec un souverain dédain qui n'a pas empêché de tout compter, de tout remarquer et de tout dire. Règle générale nécessaire à l'intelligence des *Mémoires* : toutes les fois que l'auteur a prétendu à quelque chose, il a soin d'en parler avec dédain. On est confondu du nombre de choses auxquelles il a pensé et dont il ne s'est jamais soucié. Ce procédé étant général et passé à l'état d'habitude, que penser de phrases comme celle-ci : « Rois de la terre, gardez vos couronnes, et surtout ne me les offrez pas, car je n'en veux mie; » ou bien encore : « Je pourrais m'adresser aux monarques; comme j'ai tout perdu pour leur couronne, il serait assez juste qu'ils me nourrissent; mais cette idée qui devrait leur venir ne leur vient pas, et à moi elle vient encore moins. Plutôt que de m'asseoir au banquet des rois, j'aimerais mieux recommencer la diète. » Puisque cette idée n'est venue à personne, on se demande comment elle se trouve imprimée tout au long.

Ces élans d'amour-propre seraient des petitesses innocentes, si toute vanité n'avait un revers de médaille, et si une si grande complaisance pour soi-même n'engendrait toujours une déplaisance égale pour autrui. On dit en philosophie que le non-moi est la limite du moi. M. de Chateaubriand paraît avoir cruellement senti cette vérité et ce moi, dont le domaine tenait tant de place, en a cordialement voulu à tout ce qui lui servait de frontière; mais ici vraiment on ne se sent plus le courage de railler. Aussi bien on ne rit pas de bon cœur devant la mort, et nous touchons à un tort moral d'une telle gravité, qu'il passe les bornes de la plaisanterie, et servira d'excuse en même temps qu'il mettra le comble à la sévérité de notre jugement.

Il y eut un homme au XVIIe siècle doué d'une âme à la fois haineuse et honnête, profondément aigrie par le spec-

tacle d'une immoralité fastueuse et par le silence obligé d'une cour. Il eut des amis chauds qu'il servit loyalement; il eut des ennemis qu'il combattit en face. Retiré des affaires, vieillissant au fond d'un château, il se consolait de l'âge en racontant des souvenirs de sa jeunesse. Une phrase abrupte, éclairée par une imagination vive, a fait passer jusqu'à nous l'ardeur de ses inimitiés; mais quelle chaleur dans ses affections! quel accent de sincérité dans ses regrets! Comme l'indignation de l'ami du bien, comme la hauteur naturelle du grand seigneur, comme la sagacité de l'observateur ont plus de part encore à ses jugements impitoyables que la passion personnelle! Comme on sent que le présent est fini pour lui, que le monde n'existe déjà plus alors même que la jeunesse de l'âme évoque si vivement les souvenirs du passé! Et pourtant, du fond de sa retraite et du milieu de sa colère, cet homme conserva un tel sentiment de son devoir, un tel tact des convenances de la société des honnêtes gens, qu'il laissa son manuscrit dans le silence et lui interdit le jour pour un demi-siècle. Nul n'en soupçonna l'existence de son vivant, et, quand ses arrêts sont venus à la connaissance du public, il n'y avait plus rien de commun entre sa société et la nôtre. Les fils, les petits-fils, avaient suivi les aïeux dans la tombe. Le temps, comme le fleuve infernal, avait déroulé par neuf fois entre lui et nous les anneaux des révolutions.

M. de Chateaubriand n'a pas attendu la mort au fond d'un château; elle l'a trouvé tranquillement assis dans le salon d'une femme gracieuse et bonne, dont aucun sentiment haineux n'approcha. A l'ombre de cette protection paisible, les hommes de tous les partis se pressaient autour de lui, heureux d'oublier des griefs surannés et d'environner de respect et d'honneurs la vieillesse du dernier grand écrivain de la France. Il put rencontrer là,

jusqu'au dernier jour, d'anciens adversaires, des successeurs et des rivaux. Je jurerais volontiers que le moindre ressentiment ne se fit jamais sentir ni dans l'expression de leur visage, ni dans l'inflexion de leur voix. Les passions politiques se taisaient devant le déclin solennel du génie.

M. de Chateaubriand n'a point écrit ses Mémoires dans le silence ni pour la postérité. Sauf la publicité directe, tous les moyens détournés ont été employés pour les faire connaître. Les confidences partielles ont été nombreuses; les indiscrétions de la presse ont été tolérées, sinon provoquées. Par une anticipation sans exemple, par une fraude faite aux droits de la mort, M. de Chateaubriand a escompté le succès, disons tout, bien que le mot fasse mal, le profit de son œuvre posthume. Il a su, il a parfaitement su au milieu de quelle société allait tomber cette œuvre attendue, prônée, payée. Il a pu connaître tous ses lecteurs par leur nom et mesurer la portée de toutes ses phrases.

Et cependant, quand ce livre tant annoncé a été enfin livré à notre impatience légitime, il s'est trouvé contenir des volumes entiers inconnus aux confidents les mieux informés, et qui ne sont qu'une longue diatribe personnelle frappant à droite et à gauche, amis et ennemis, adversaires et collègues, femmes et hommes, vivants et morts, sans plus de ménagements pour la vérité des faits que pour l'intégrité des caractères. L'élégie ou l'épopée des premiers volumes, on en avait fait des lectures complaisantes; le libelle des derniers livres avait été gardé secret pour la surprise du public, et quand ces traits envenimés sont entrés dans des plaies encore saignantes, quand des vieillards sont venus réclamer pour leur honneur que les révolutions même avaient respecté, quand les fils ont voulu justifier la mémoire offensée de leur père,

la défense légitime et la piété filiale n'ont plus trouvé à qui s'en prendre. C'était un mort qui revenait de nuit pour calomnier, et disparaissait sans attendre le jour. La tombe se rouvrait un instant pour laisser passer l'injure ; elle se refermait aussitôt pour repouser la vérité, qui venait s'émousser sur sa pierre !

Nous serions au désespoir qu'on nous soupçonnât d'exagération, peut-être de ressentiment, pour tout ce qui a pu froisser, dans l'ouvrage de M. de Chateaubriand, des sympathies qui nous sont chères. Aussi, j'admets qu'on ne doit rien, pas même la vérité, et surtout pas la justice, à d'anciens adversaires politiques ; j'admets que le regret d'avoir été et le dépit de ne plus être excusent, légitiment même, si l'on veut, la profondeur des rancunes et l'amertume des expressions ; j'admets que le dernier gouvernement, fondé trop exclusivement sur la raison, en dehors des traditions du passé et des chimères de l'avenir, ne disait rien à l'imagination d'un artiste, et j'abandonne cette époque heureuse et libre aux violences de son ennemi comme à la justice intérieure que chacun lui rend aujourd'hui. Je passe tout à M. de Chateaubriand quand il sert son inimitié ; mais quand il trahit l'amitié, quand il met son amour-propre en dehors de la noble solidarité d'une cause vaincue, quand il nous introduit dans les confidences de la défaite et de l'exil, pour nous faire voir comme il y fut seul sage, seul courageux, au milieu de l'imbécillité et de la lâcheté générales, je sens mon indignation renaître, et je la crois d'autant plus sincère qu'elle est alors pleinement désintéressée. Des ennemis, soit ; mais d'anciens amis, mais des corps de l'État au sein desquels on a siégé, une cour proscrite qui joint la dignité du rang à celle du malheur, quelle raison, quel prétexte d'étaler aux yeux des contemporains leurs portraits dénaturés, leurs secrètes douleurs dévoilées, leurs faiblesses mali-

gnement commentées ? Parmi tant de révélations que M. de Chateaubriand nous fait sur le compte de ce parti monarchique au sein duquel il a vécu, il en est que nous ne savions pas et que nous ne croirons jamais ; il en est que nous savions et que nous n'avions nul besoin d'entendre. Nous ne croirons jamais, par exemple, que, parmi tant de serviteurs du vieux roi, qui, en 1830, se jetèrent entre lui et la fureur populaire, il ne se soit pas trouvé un homme de cœur. Il ne dépendra pas de M. de Chateaubriand d'altérer la réputation de loyauté attachée à certains noms ; il ne réussira pas, après vingt ans, à noircir la bonne foi de ce noble médiateur qui accourut de Saint-Cloud au péril de sa vie, et dont, au milieu de l'effervescence d'un peuple, la parole, si elle ne fut pas écoutée par tout le monde, ne fut mise en doute par personne. En revanche, pense-t-il nous avoir rien appris lorsqu'il nous fait voir en détail ce que tout le monde sait, à savoir que, quand les rois ont le malheur d'avoir des cours qui se mêlent de leurs affaires, l'exil même ne les préserve pas des intrigues ? Mais, en vérité, va-t-on en pèlerinage chez les rois détrônés pour raconter ensuite les petites misères qui les entourent ? Ce voyage solitaire en Bohême, ce journal maussade tenu dans une auberge, voilà peut-être la lecture la plus mélancolique que ces dix volumes présentent. On y lit jusqu'au fond de cette âme dévastée. L'orgueil courbé par l'âge erre sur ces ruines, où passent aussi par moments des images presque inconvenantes, de passagères, d'impuissantes lubies de jeune homme. Puis nous entrons dans ce vieux palais, et les sentiments qu'y porte l'auteur nous paraissent aussi froids que les murs démeublés qu'il dépeint. C'est un prince qui commanda des armées françaises, qui espéra le trône, et dont la douleur muette est tournée en imbécillité ridicule. C'est un vieux serviteur *à qui une congestion religieuse embarrasse le cerveau ;* c'en

est un autre qui est un grand seigneur avorté, *un amateur des arts sans imagination, un libertin à la glace*, qui a enterré *la monarchie à Hartwell, à Gand, à Édimbourg, à Prague, toujours veillant à la dépouille des puissants défunts, comme ces paysans des côtes qui recueillent les objets naufragés que la mer rejette sur ses bords* : voilà ce qu'un mourant écrivit sur les compagnons fidèles du malheur.

Que devait faire maintenant devant ce singulier monument une critique sincèrement admiratrice du talent, mais plus respectueuse encore pour la morale ? Sera-t-il dit que ce calcul aura réussi ? Sera-t-il dit qu'après s'être livré en paix à ces solitaires épanchements de fiel, il aura préservé jusqu'à sa mémoire de la revendication de la vérité ? Cette idée est insupportable. M. de Chateaubriand n'est plus. Son souvenir, ses exemples vivent. Nous vivons aussi pour les interroger, et en tirer pour la génération présente d'utiles enseignements. Ces longs volumes renferment une grande leçon. Ne craignons pas de l'envisager.

M. de Chateaubriand nous a donné son secret. Il fut un sublime égoïste ; il ne pensa qu'à lui-même ; il a vécu, il est mort dans cette pensée. Au-dessus de ses sentiments de famille et ses épanchements d'amour, de ses dévouements politiques, sa personne passe toujours ; elle survit, à peine atteinte par les impressions du dehors, profondément dévorée par le feu d'une ambition intérieure ; elle a débordé toutes les dignités dont il a été revêtu ; elle a fait éclater tous les partis qui l'ont reçu dans leurs rangs. Son égoïsme n'eut point la mesquinerie d'un calcul ; il eut la grandeur d'une passion. Comme tous les sentiments vrais, cet égoïsme a produit des actes de courage et même de sacrifice. Il est arrivé à M. de Chateaubriand de sacrifier son intérêt à sa gloire et sa place à son rôle ; mais, sur l'autel où il s'immolait, il était dieu en même temps que victime.

Le mal qui consumait sa vieillesse chagrine fait ravage autour de nous, la scène politique est envahie par ces égoïsmes démesurés qui réussissent à troubler, à absorber peut-être quelque jour en eux-mêmes l'existence de toute une nation, et vont sécher ensuite sur quelque plage abandonnée, rejetés par tous les partis. Contenu par le régime salutaire de la discussion chez les hommes politiques proprement dits, ce mal semble surtout n'épargner aucun de ceux qui des lettres passent aux affaires. L'irritable vanité poétique, illustre dans tous les temps, est devenue aujourd'hui un véritable fléau populaire. Nous ne pensons pourtant pas qu'il ait été réservé à notre époque d'ajouter au fond la moindre dose à l'incurable égoïsme du cœur humain; mais il est en général, dans les sociétés, des conditions d'équilibre moral presque aussi essentielles à leur existence que la densité physique de l'air qu'elles respirent. Autrefois, quand l'homme heureusement doué par la nature sentait s'éveiller en lui les premiers aiguillons du talent, il apercevait en même temps devant ses yeux des corps constitués, des dignités héréditaires, des grandeurs de tout genre qui l'étonnaient de leur élévation ; il sentait peser sur sa tête une société régulière avec ses traditions et ses doctrines, et ce poids salutaire doublait en la contenant l'élasticité du génie. Aujourd'hui, sur notre terrain mis à nu, quiconque s'élève un peu a tout de suite la tête par-dessus tout le monde ; il n'aperçoit plus que des fronts inclinés devant le sien. De là ces développements monstrueux de la vanité, véritables phénomènes moraux que l'étranger étonné vient admirer parmi nous. La pression atmosphérique manque partout autour de nous, et l'âme des poëtes, formée d'une matière plus volatile qu'aucune autre, est la première à mettre au jour ces prodiges d'une ébullition spontanée.

Aucune règle morale ne supplée, je le sais bien, aux

contre-poids naturels d'une société bien organisée. La raison publique, quand elle fait un effort sérieux et qu'elle s'appuie surtout sur d'éternelles vérités, n'est pourtant pas tout à fait impuissante. Discussion politique, jugement historique et philosophique, critique littéraire, il est temps de convier solennellement toutes les forces de cette raison à une croisade contre le mal qui nous envahit. Il ne s'agit point ici de plaisir d'esprit, de raffinement du goût. Le mauvais goût, les mauvais cœurs, les malheurs publics, tout se tient intimement ; si nous ne le voyons pas, nous sommes bien aveugles. Dans un temps où la littérature fait les révolutions, pourquoi la critique ne se croirait-elle pas, pour sa part, chargée de les prévenir ? Si M. de Fontanes avait vécu, nous n'aurions jamais eu la douleur des *Mémoires d'Outre-Tombe*, et si, heureusement pour M. de Chateaubriand, cette explosion a été si tardive, c'est sans doute à la saine, à la sévère critique de ses premières années que nous en sommes redevables. Si, le jour où le chantre encore pur des *Méditations* aventura la religion dans la caverne de *Jocelyn*, quelque voix se fût élevée pour dénoncer la profanation cachée sous l'emphase, nous n'aurions peut-être pas vu commencer cette ligne de déviation morale qui passa par les *Girondins* pour aboutir à l'Hôtel de Ville. Il n'est pas jusqu'au grand apostat de notre âge, jusqu'à ce prêtre sur qui le monde s'est chargé d'exécuter les sentences de Dieu, à qui une critique hardie, faite à temps, n'eût peut-être épargné l'anathème. Malheureusement la critique, comme toutes choses, dans ces temps heureux, profitait de la liberté commune pour se passer des fantaisies. On avait un gouvernement pour défendre la société ; à lui les blâmes revenaient de droit : les directeurs naturels, devenus les corrupteurs de l'esprit public, n'entendaient qu'un concert d'adulation. La royauté sociale était chaque jour outragée ; la prétendue royauté

du talent conservait seule des courtisans et des flatteurs. Instruite par l'expérience, affranchie par le scandale, il est temps que la critique se mette à l'œuvre aujourd'hui pour crever ces outres de vanités littéraires d'où sortent par intervalles les orages des révolutions. Il est temps qu'elle reprenne ses règles et ses droits. Elle retrouvera ses règles, depuis longtemps oubliées, réfugiées aux pieds de la loi morale dont elles émanent. Ses droits sont ceux de la vérité qu'elle interprète et des générations nouvelles qu'elle enseigne ; ils l'autorisent à parler de pair à tout le monde, et à traiter avec une franchise égale la réputation des vivants et la mémoire des morts.

LE PRINCE ALBERT DE BROGLIE

PRÉFACE

Lorsqu'en 1800 je quittai l'Angleterre pour rentrer en France sous un nom supposé, je n'osai me charger d'un trop gros bagage : je laissai la plupart de mes manuscrits à Londres. Parmi ces manuscrits se trouvait celui des *Natchez*, dont je n'apportais à Paris que *René*, *Atala*, et quelques descriptions de l'Amérique.

Quatorze années s'écoulèrent avant que les communications avec la Grande-Bretagne se rouvrissent. Je ne songeai guère à mes papiers dans le premier moment de la Restauration; et d'ailleurs comment les retrouver? Ils étaient restés renfermés dans une malle, chez une Anglaise qui m'avait loué un petit appartement à Londres. J'avais oublié le nom de cette femme; le nom de la rue et le numéro de la maison où j'avais demeuré étaient également sortis de ma mémoire.

Sur quelques renseignements vagues et même contradictoires que je fis passer à Londres, MM. de Thuisy eurent la bonté de commencer des recherches; ils les poursuivirent avec un zèle, une persévérance dont il y a très-peu d'exemples : je me plais ici à leur en témoigner publiquement ma reconnaissance.

Ils découvrirent d'abord avec une peine infinie la maison que j'avais habitée, dans la partie ouest de Londres. Mais

mon hôtesse était morte depuis plusieurs années, et l'on ne savait ce que ses enfants étaient devenus. D'indications en indications, de renseignements en renseignements, MM. de Thuisy, après bien des courses infructueuses, retrouvèrent enfin, dans un village à plusieurs milles de Londres, la famille de mon hôtesse.

Avait-elle gardé la malle d'un émigré, une malle remplie de vieux papiers à peu près indéchiffrables? N'avait-elle point jeté au feu cet inutile ramas de manuscrits français?

D'un autre côté, si mon nom, sorti de son obscurité, avait attiré dans les journaux de Londres l'attention des enfants de mon ancienne hôtesse, n'auraient-ils point voulu profiter de ces papiers, qui dès lors acquéraient une certaine valeur ?

Rien de tout cela n'était arrivé : les manuscrits avaient été conservés; la malle n'avait pas même été ouverte. Une religieuse fidélité, dans une famille malheureuse, avait été gardée à un enfant du malheur. J'avais confié avec simplicité le produit des travaux d'une partie de ma vie à la probité d'un dépositaire étranger, et mon *trésor* m'était rendu avec la même simplicité. Je ne connais rien qui m'ait plus touché dans ma vie que la bonne foi et la loyauté de cette pauvre famille anglaise.

Voici comme je parlais des *Natchez* dans la préface de la première édition d'*Atala :*

« J'étais encore très-jeune lorsque je conçus l'idée de faire l'*épopée de l'homme de la nature*, ou de peindre les mœurs des sauvages, en les liant à quelque événement connu. Après la découverte de l'Amérique, je ne vis pas de sujet plus intéressant, surtout pour des Français, que le massacre de la colonie des Natchez à la Louisiane, en 1727. Toutes les tribus indiennes conspirant, après deux siècles d'oppression, pour rendre la liberté au Nouveau-Monde, me parurent offrir un sujet presque aussi heureux que la conquête du Mexique. Je jetai quelques fragments de cet ouvrage sur le papier ;

mais je m'aperçus bientôt que je manquais des vraies couleurs, et que si je voulais faire une image semblable, il fallait, à l'exemple d'Homère, visiter les peuples que je voulais peindre.

» En 1789, je fis part à M. Malesherbes du dessein que j'avais de passer en Amérique. Mais, désirant en même temps donner un but utile à mon voyage, je formai le dessein de découvrir par terre le *passage* tant cherché, et sur lequel Cook même avait laissé des doutes. Je partis; je vis les solitudes américaines, et je revins avec des plans pour un second voyage, qui devait durer neuf ans. Je me proposais de traverser tout le continent de l'Amérique septentrionale, de remonter ensuite le long des côtes, au nord de la Californie, et de revenir par la baie d'Hudson, en tournant sous le pôle [1]. M. de Malesherbes se chargea de présenter mes plans au gouvernement, et ce fut alors qu'il entendit les premiers fragments du petit ouvrage que je donne aujourd'hui au public. La Révolution mit fin à tous mes projets. Couvert du sang de mon frère unique, de ma belle-sœur, de celui de l'illustre vieillard leur père; ayant vu ma mère, et une autre sœur pleine de talent, mourir des suites du traitement qu'elles avaient éprouvé dans les cachots, j'ai erré sur les terres étrangères.

» De tous mes manuscrits sur l'Amérique, je n'ai sauvé que quelques fragments, en particulier *Atala*, qui n'était elle-même qu'un épisode des *Natchez*. *Atala* a été écrite dans le désert, et sous les huttes des sauvages. Je ne sais si le public goûtera cette histoire, qui sort de toutes les routes connues, et qui présente une nature et des mœurs tout à fait étrangères à l'Europe. »

Dans le *Génie du Christianisme*, tome II des anciennes éditions, au chapitre du *Vague des passions*, on lisait ces mots :

« Nous serait-il permis de donner aux lecteurs un épisode

1. M. Mackenzie a depuis exécuté une partie de ce plan.

extrait, comme *Atala*, de nos anciens *Natchez*? C'est la vie de ce jeune René à qui Chactas a raconté son histoire, » etc.

Enfin, dans la préface générale de l'édition de mes Œuvres, j'ai déjà donné quelques renseignements sur les *Natchez*.

Un manuscrit dont j'ai pu tirer *Atala*, *René*, et plusieurs descriptions placées dans le *Génie du Christianisme*, n'est pas tout à fait stérile. Il se compose, comme je l'ai dit ailleurs, de deux mille trois cent quatre-vingt-trois pages in-folio. Ce premier manuscrit est écrit de suite, sans section : tous les sujets y sont confondus, voyages, histoire naturelle, partie dramatique, etc; mais auprès de ce manuscrit d'un seul sujet il en existe un autre partagé en livres, qui malheureusement n'est pas complet, et où j'avais commencé à établir l'ordre Dans ce second travail non achevé, j'avais non-seulement procédé à la division de la matière, mais j'avais encore changé le genre de la composition, en la faisant passer du roman à l'épopée.

La révision, et même la simple lecture de cet immense manuscrit, a été un travail pénible : il a fallu mettre à part ce qui est voyage, à part ce qui est histoire naturelle, à part ce qui est drame; il a fallu beaucoup rejeter et brûler encore davantage de ces compositions surabondantes. Un jeune homme qui entasse pêle-mêle ses idées, ses inventions, ses études, ses lectures, doit produire le chaos; mais aussi dans ce chaos il y a une certaine fécondité qui tient à la puissance de l'âge, et qui diminue en avançant dans la vie.

Il m'est arrivé ce qui n'est peut-être jamais arrivé à un auteur : c'est de relire, après trente années, un manuscrit que j'avais totalement oublié. Je l'ai jugé comme j'aurais pu juger l'ouvrage d'un étranger : le vieil écrivain formé à son art, l'homme éclairé par la critique, l'homme d'un esprit calme et d'un sang rassis, a corrigé les essais d'un auteur inexpérimenté, abandonné aux caprices de son imagination.

J'avais pourtant un danger à craindre. En repassant le pin-

ceau sur le tableau, je pouvais éteindre les couleurs ; une main plus sûre, mais moins rapide, courait risque de faire disparaître les traits moins corrects, mais aussi les touches plus vives de la jeunesse : il fallait conserver à la composition son indépendance et pour ainsi dire sa fougue ; il fallait laisser l'écume au frein du jeune coursier. S'il y a dans les *Natchez* des choses que je ne hasarderais qu'en tremblant aujourd'hui, il y a aussi des choses que je n'écrirais plus, notamment la lettre de René, dans le second volume.

Partout, dans cet immense tableau, des difficultés considérables se sont présentées au peintre : il n'était pas tout à fait aisé, par exemple, de mêler à des combats, à des dénombrements de troupes à la manière des anciens, de mêler, dis-je, des descriptions de bâtailles, de revues, de manœuvres, d'uniformes et d'armes modernes. Dans ces sujets mixtes, on marche constamment entre deux écueils, l'affectation ou la trivialité. Quant à l'impression générale qui résulte de la lecture des *Natchez*, c'est, si je ne me trompe, celle qu'on éprouve à la lecture de *René* et d'*Atala* : il est naturel que le tout ait de l'affinité avec la partie.

On peut lire dans Charlevoix (*Histoire de la Nouvelle-France*, tome IV, page 24) le fait historique qui sert de base à la composition des *Natchez*. C'est de l'action particulière racontée par l'historien que j'ai fait, en l'agrandissant, le sujet de mon ouvrage. Le lecteur verra ce que la fiction a ajouté à la vérité.

J'ai déjà dit qu'il existait deux manuscrits des *Natchez* : l'un divisé en livres, et qui ne va guère qu'à la moitié de l'ouvrage ; l'autre, qui contient le tout sans division, et avec tout le désordre de la matière. De là une singularité littéraire dans l'ouvrage tel que je le donne au public : le premier volume s'élève à la dignité de l'épopée, comme dans les *Martyrs ;* le second volume descend à la narration ordinaire, comme dans *Atala* et dans *René*.

Pour arriver à l'unité du style, il eût fallu effacer du premier volume la couleur épique, ou l'étendre sur le second : or, dans l'un ou l'autre cas, je n'aurais plus reproduit avec fidélité le travail de ma jeunesse.

Ainsi donc, dans le premier volume des *Natchez* on trouvera le *merveilleux*, et le merveilleux de toutes les espèces : le merveilleux *chrétien*, le merveilleux *mythologique*, le merveilleux *indien ;* on rencontrera des muses, des anges, des démons, des génies, des combats, des personnages allégoriques : la Renommée, le Temps, la Nuit, la Mort, l'Amitié. Ce volume offre des invocations, des sacrifices, des prodiges, des comparaisons multipliées, les unes courtes, les autres longues, à la façon d'Homère, et formant de petits tableaux.

Dans le second volume, le *merveilleux* disparaît, mais l'intrigue se complique et les personnages se multiplient : quelques-uns d'entre eux sont pris jusque dans les rangs inférieurs de la société. Enfin le roman remplace le poëme, sans néanmoins descendre au-dessous du style de *René* et d'*Atala*, et en remontant quelquefois, par la nature du sujet, par celle des caractères et par la description des lieux, au ton de l'épopée.

Le premier volume contient la suite de l'histoire de Chactas et son voyage à Paris. L'intention de ce récit est de mettre en opposition les mœurs des peuples chasseurs, pêcheurs et pasteurs, avec les mœurs du peuple le plus policé de la terre. C'est à la fois la critique et l'éloge du siècle de Louis XIV, et un plaidoyer entre la civilisation et l'état de nature : on verra que le juge décide la question.

Pour faire passer sous les yeux de Chactas les hommes illustres du grand siècle, j'ai quelquefois été obligé desserrer les temps, de grouper ensemble des hommes qui n'ont pas vécu tout à fait ensemble, mais qui se sont succédé dans la suite d'un long règne. Personne ne me reprochera sans doute ces légers anachronismes, que je devais pourtant faire remarquer ici.

Je dis la même chose des événements, que j'ai transportés et renfermés dans une période obligée, et qui s'étendent, historiquement, en deçà et au delà de cette période.

On ne me montrera, j'espère, pas plus de rigueur pour la critique des lois. La procédure criminelle cessa d'être publique en France sous François 1er, et les accusés n'avaient pas de défenseurs. Ainsi, quand Chactas assiste à la plaidoirie d'un jugement criminel, il y a anachronisme pour les lois : si j'avais besoin sur ce point d'une justification, je la trouverais dans Racine même. Dandin dit à Isabelle :

Avez-vous jamais vu donner la question?

ISABELLE

Non, et ne le verrai, que je crois, de ma vie.

DANDIN.

Venez, je vous en veux faire passer l'envie.

ISABELLE.

Hé! monsieur, peut-on voir souffrir des malheureux?

DANDIN.

Bon! cela fait toujours passer une heure ou deux.

Racine suppose qu'on voyait, de son temps, donner la question, et cela n'était pas : les juges, le greffier, le bourreau et ses garçons assistaient seuls à la torture.

J'espère enfin, qu'aucun véritable savant de nos jours ne s'offensera du récit d'une séance à l'Académie, et d'une innocente critique de la science sous Louis XIV, critique qui trouve, d'ailleurs, son contre-poids au *Souper chez Ninon*. Ils ne s'en offenseront pas davantage que les gens de robe ne se blesseront de ma relation d'une audience au Palais. Nos avocats, nobles défenseurs des libertés publiques, ne parlent plus comme le Petit-Jean des *Plaideurs*, et dans notre siècle, où la science a fait de si grands pas et créé tant de prodiges, la pédanterie est un ridicule complétement ignoré de nos illustres savants.

On trouve aussi, dans le premier volume des *Natchez*, un livre d'un *Ciel chrétien* différent du *Ciel* des *Martyrs* : en le

lisant, j'ai cru éprouver un sentiment de l'infini qui m'a déterminé à conserver ce titre. Les idées de Platon y sont confondues avec les idées chrétiennes, et ce mélange ne m'a paru présenter rien de profane ou de bizarre.

Si on s'occupait encore de style, les jeunes écrivains pourraient apprendre, en comparant le premier volume des *Natchez* au second, par quels artifices on peut changer une composition littéraire et la faire passer d'un genre à un autre. Mais nous sommes dans le siècle des faits, et ces études de mots paraîtraient sans doute oiseuses. Reste à savoir si le style n'est pas, cependant, un peu nécessaire pour faire vivre les faits : Voltaire n'a pas mal servi la renommée de Newton. L'histoire, qui punit et qui récompense, perdrait sa puissance si elle ne savait peindre : sans Tite-Live, qui se souviendrait du vieux Brutus ? sans Tacite, qui penserait à Tibère ? César a plaidé lui-même la cause de son immortalité dans ses Commentaires, et il l'a gagnée. Achille n'existe que par Homère. Otez de ce monde l'art d'écrire, il est probable que vous en ôterez la gloire. Cette gloire est peut-être une assez belle inutilité pour qu'il soit bon de la conserver, du moins encore quelque temps.

La description de l'Amérique *sauvage* appellerait naturellement le tableau de l'Amérique *policée;* mais ce tableau me paraîtrait mal placé dans la préface d'un ouvrage d'imagination. C'est dans le volume où se trouveront les souvenirs de mes voyages en Amérique, qu'après avoir peint les déserts, je dirai ce qu'est devenu le Nouveau-Monde et ce qu'il peut attendre de l'avenir. L'histoire ainsi fera suite à l'histoire, et les divers sujets ne seront pas confondus.

LES NATCHEZ

PREMIÈRE PARTIE

LIVRE PREMIER

A l'ombre des forêts américaines, je veux chanter des airs de la solitude tels que n'en ont point encore entendu des oreilles mortelles; je veux raconter vos malheurs, ô Natchez! ô nation de la Louisiane! dont il ne reste plus que les souvenirs! Les infortunes d'un obscur habitant des bois auraient-elles moins de droits à nos pleurs que celles des autres hommes? et les mausolées des rois dans nos temples sont-ils plus touchants que le tombeau d'un Indien sous le chêne de sa patrie?

Et toi, flambeau des méditations, astre des nuits, sois pour moi l'astre du Pinde! marche devant mes pas, à travers les régions inconnues du Nouveau-Monde, pour me découvrir à ta lumière les secrets ravissants de ces déserts!

René, accompagné de ses guides, avait remonté le cours du Meschacebé; sa barque flottait au pied des trois

collines dont le rideau dérobe aux regards le beau pays des enfants du Soleil. Il s'élance sur la rive, gravit la côte escarpée, et atteint le sommet le plus élevé des trois coteaux. Le grand village des Natchez se montrait à quelque distance dans une plaine parsemée de bocages de sassafras : çà et là erraient des Indiennes, aussi légères que les biches avec lesquelles elles bondissaient; leur bras gauche était chargé d'une corbeille suspendue à une longue écorce de bouleau ; elles cueillaient des fraises, dont l'incarnat teignait leurs doigts et les gazons d'alentour. René descend de la colline et s'avance vers le village. Les femmes s'arrêtaient à quelque distance pour voir passer les étrangers, et puis s'enfuyaient vers les bois : ainsi des colombes regardent le chasseur du haut d'une roche élevée et s'envolent à son approche.

Les voyageurs arrivent aux premières cabanes du grand village; ils se présentent à la porte d'une de ces cabanes. Là une famille assemblée était assise sur des nattes de jonc; les hommes fumaient le calumet, les femmes filaient des nerfs de chevreuil. Des melons d'eau, des plakmines sèches et des pommes de mai étaient posés sur des feuilles de vigne vierge au milieu du cercle : un nœud de bambou servait pour boire l'eau d'érable.

Les voyageurs s'arrêtèrent sur le seuil, et dirent : « Nous sommes venus. » Et le chef de la famille répondit : « Vous êtes venus, c'est bien. » Après quoi chaque voyageur s'assit sur une natte et partagea le festin sans parler. Quand cela fut fait, un des interprètes éleva la voix et dit : « Où est le Soleil [1] ? » Le chef répondit : « Absent. » Et le silence recommença.

Une jeune fille parut à l'entrée de la cabane. Sa taille haute, fine et déliée tenait à la fois de l'élégance du pal-

1. Le *Soleil*, le Grand Chef ou l'empereur des Natchez.

mier et de la faiblesse du roseau. Quelque chose de souffrant et de rêveur se mêlait à ses grâces presque divines. Les Indiens, pour peindre la tristesse et la beauté de Céluta, disaient qu'elle avait le regard de la Nuit et le sourire de l'Aurore. Ce n'était point encore une femme malheureuse, mais une femme destinée à le devenir. On aurait été tenté de presser cette admirable créature dans ses bras, si l'on n'eût craint de sentir palpiter un cœur dévoué d'avance aux chagrins de la vie.

Céluta entre en rougissant dans la cabane, passe devant les étrangers, se penche à l'oreille de la matrone du lieu, lui dit quelques mots à voix basse et se retire. Sa robe blanche d'écorce de mûrier ondoyait légèrement derrière elle, et ses deux talons de rose en relevaient le bord à chaque pas. L'air demeura embaumé sur les traces de l'Indienne du parfum des fleurs de magnolia qui couronnaient sa tête : telle parut Héro aux fêtes d'Abydos ; telle Vénus se fit connaître, dans les bois de Carthage, à sa démarche et à l'odeur d'ambroisie qu'exhalait sa chevelure.

Cependant les guides achèvent leur repas, se lèvent et disent : « Nous nous en allons. » Et le chef indien répond : « Allez où le veulent les génies. » Et ils sortent avec René, sans qu'on leur demande quels soins le ciel leur a commis.

Ils passent au milieu du grand village, dont les cabanes carrées supportaient un toit arrondi en dôme. Ces toits de chaume de maïs entrelacé de feuilles s'appuyaient sur des murs recouverts en dedans et en dehors de nattes fort minces. A l'extrémité du village, les voyageurs arrivèrent sur une place irrégulière que formaient la cabane du Grand Chef des Natchez et celle de sa plus proche parente, la *Femme Chef*[1].

1. Le fils de cette femme héritait de la royauté.

Le concours d'Indiens de tous les âges animait ces lieux. La nuit était survenue, mais des flambeaux de cèdre allumés de toutes parts jetaient une vive clarté sur la mobilité du tableau. Des vieillards fumaient leurs calumets en s'entretenant des choses du passé; des mères allaitaient leurs enfants, ou les suspendaient dans leurs berceaux aux branches des tamarins; plus loin, de jeunes garçons, les bras attachés ensemble, s'essayaient à qui supporterait plus longtemps l'ardeur d'un charbon enflammé; les guerriers jouaient à la balle avec des raquettes garnies de peaux de serpents; d'autres guerriers avaient de vives contentions aux jeux des pailles et des osselets; un plus grand nombre exécutait la danse de la guerre ou celle du buffle, tandis que des musiciens frappaient avec une seule baguette une sorte de tambour, soufflaient dans une conque sauvage, ou tiraient des sons d'un os de chevreuil percé à quatre trous, comme le fifre aimé du soldat.

C'était l'heure où les fleurs de l'hibicus commencent à s'entr'ouvrir dans les savanes, et où les tortues du fleuve viennent déposer leurs œufs dans les sables. Les étrangers avaient déjà passé sur la place des jeux tout le temps qu'un enfant indien met à parcourir une cabane, quand, pour essayer sa marche, sa mère lui présente la mamelle et se retire en souriant devant lui. On vit alors paraître un vieillard Le ciel avait voulu l'éprouver : ses yeux ne voyaient plus la lumière du jour. Il cheminait tout courbé, s'appuyant d'un côté sur le bras d'une jeune femme, de l'autre sur un bâton de chêne.

Le patriarche du désert se promenait au milieu de la foule charmée; les sachems mêmes paraissaient saisis de respect, et faisaient, en le suivant, un cortége de siècles au vénérable homme qui jetait tant d'éclat et attirait tant d'amour sur le vieil âge.

René et ses guides l'ayant salué à la manière de l'Eu-

rope, le sauvage averti s'inclina à son tour devant eux, et, prenant la parole dans leur langue maternelle, il leur dit : « Étrangers, j'ignorais votre présence parmi nous. Je suis fâché que mes yeux ne puissent vous voir ; j'aimais autrefois à contempler mes hôtes et à lire sur leurs fronts s'ils étaient aimés du ciel. » Il se tourna ensuite vers la foule qu'il entendait autour de lui : « Natchez, comment avez-vous laissé ces Français si longtemps seuls? Êtes-vous assurés que vous ne serez jamais voyageurs loin de votre terre natale? Sachez que, toutes les fois qu'il arrive parmi vous un étranger, vous devez, un pied nu dans le fleuve et une main tendue sur les eaux, faire un sacrifice au Meschacebé, car l'étranger est aimé du Grand Esprit. »

Près du lieu où parlait ainsi le vieillard, se voyait un catalpa au tronc noueux, aux rameaux étendus et chargés de fleurs : le vieillard ordonne à sa fille de l'y conduire. Il s'assied au pied de l'arbre avec René et les guides. Des enfants montés sur les branches du catalpa éclairaient avec des flambeaux la scène au-dessous d'eux. Frappés de la lueur rougeâtre des torches, le vieil arbre et le vieil homme se prêtaient mutuellement une beauté religieuse ; l'un et l'autre portaient les marques des rigueurs du ciel, et pourtant ils fleurissaient encore, après avoir été frappés de la foudre.

Le frère d'Amélie ne se lassait point d'admirer le sachem. Chactas (c'était son nom) ressemblait aux héros représentés par ces bustes antiques qui expriment le repos dans le génie, et qui semblent naturellement aveugles. La paix des passions éteintes se mêlait, sur le front de Chactas, à cette sérénité remarquable chez les hommes qui ont perdu la vue ; soit qu'en étant privés de la lumière terrestre nous commercions plus intimement avec celle des cieux, soit que l'ombre où vivent les aveugles ait un

calme qui s'étende sur l'âme; de même que la nuit est plus silencieuse que le jour.

Le sachem, prenant le calumet de paix chargé de feuilles odorantes du laurier de montagne, poussa la première vapeur vers le ciel, la seconde vers la terre, et la troisième autour de l'horizon. Ensuite il le présente aux étrangers. Alors le frère d'Amélie dit : — Vieillard, puisse le ciel te bénir dans tes enfants ! Es-tu le pasteur de ce peuple qui t'environne ? permets-moi de me ranger parmi ton troupeau.

— Étranger, repartit le sage des bois, je ne suis qu'un simple sachem, fils d'Outalissi. On me nomme Chactas, parce qu'on prétend que ma voix a quelque douceur ; ce qui peut provenir de la crainte que j'ai du Grand Esprit. Si nous te recevons comme un fils, nous ne devons point en retirer de louanges. Depuis longtemps nous sommes amis d'Ononthio [1], dont le Soleil [2] habite de l'autre côté du lac sans rivage [3]. Les vieillards de ton pays ont discouru avec les vieillards du mien et mené dans leur temps la danse des forts, car nos aïeux étaient une race puissante. Que sommes-nous auprès de nos aïeux ? Moi-même qui te parle, j'ai habité jadis parmi tes pères : je n'étais pas courbé vers la terre comme aujourd'hui, et mon nom retentissait dans les forêts. J'ai contracté une grande dette envers la France. Si l'on me trouve quelque sagesse, c'est à un Français que je la dois ; ce sont ses leçons qui ont germé dans mon cœur : les paroles de l'homme, selon les voies du Grand Esprit, sont des graines fines, que les brises de la fécondité dispersent dans mille climats où elles se développent en pur maïs ou en fruits délicieux. Mes os,

1. Le gouverneur français.
2. Le roi de France.
3. La mer.

ô mon fils! reposeraient mollement dans la cabane de la mort, si je pouvais, avant de descendre à la contrée des âmes prouver ma reconnaissance par quelque service rendu aux compatriotes de mon ancien hôte du pays des blancs.

En achevant de prononcer ces mots, le Nestor des Natchez se couvrit la tête de son manteau et parut se perdre dans quelque grand souvenir. La beauté de ce vieillard, l'éloge d'un homme policé prononcé au milieu du désert par un sauvage, le titre de fils donné à un étranger, cette coutume naïve des peuples de la nature de traiter de parents tous les hommes, touchaient profondément René.

Chactas, après quelques moments de silence, reprit ainsi la parole : — Étranger du pays de l'Aurore, si je t'ai bien compris, il me semble que tu es venu pour habiter les forêts où le soleil se couche. Tu fais là une entreprise périlleuse : il n'est pas aussi aisé que tu le penses d'errer par les sentiers du chevreuil. Il faut que les manitous du malheur t'aient donné des songes bien funestes, pour t'avoir conduit à une pareille résolution. Raconte-nous ton histoire, jeune étranger : je juge par la fraîcheur de ta voix et en touchant tes bras je vois par leur souplesse que tu dois être dans l'âge des passions. Tu trouveras ici des cœurs qui pourront compatir à tes souffrances. Plusieurs des sachems qui nous écoutent connaissent la langue et les mœurs de ton pays; tu dois apercevoir aussi, dans la foule des blancs, tes compatriotes du fort Rosalie, qui seront charmés d'entendre parler de leur pays.

Le frère d'Amélie répondit d'une voix troublée : — Indien, ma vie est sans aventures, et le cœur de René ne se raconte point.

Ces paroles brusques furent suivies d'un profond silence : les regards du frère d'Amélie étincelaient d'un feu sombre ; les pensées s'amoncelaient et s'entr'ouvraient sur son front comme des nuages ; ses cheveux avaient

une légère agitation sur ses tempes. Mille sentiments confus régnaient dans la multitude : les uns prenaient l'étranger pour un insensé, les autres pour un génie revêtu de la forme humaine.

Chactas, étendant la main dans l'ombre, prit celle de René. — Étranger, lui dit-il, pardonne à ma prière indiscrète : les vieillards sont curieux; ils aiment à écouter des histoires, pour avoir le plaisir de faire des leçons.

Sortant de l'amertume de ses pensées et ramené au sentiment de sa nouvelle existence, René supplia Chactas de le faire admettre au nombre des guerriers natchez et de l'adopter lui-même pour son fils.

— Tu trouveras une natte dans ma cabane, répondit le sachem, et mes vieux ans s'en réjouiront. Mais le Soleil est absent : tu ne peux être adopté qu'après son retour. Mon hôte, réfléchis bien au parti que tu veux prendre. Trouveras-tu dans nos savanes le repos que tu viens y chercher? Es-tu certain de ne jamais nourrir dans ton cœur les regrets de la patrie? Tout se réduit souvent, pour le voyageur, à échanger dans la terre étrangère des illusions contre des souvenirs. L'homme entretient dans son sein un désir de bonheur qui ne se détruit ni ne se réalise; il y a dans nos bois une plante dont la fleur se forme et ne s'épanouit jamais : c'est l'espérance.

Ainsi parlait le sachem : mêlant la force à la douceur, il ressemblait à ces vieux chênes où les abeilles ont caché leur miel.

Chactas se lève à l'aide du bras de sa fille. Le frère d'Amélie suit le sachem, que la foule empressée reconduit à sa cabane. Les guides retournèrent au fort Rosalie.

Cependant René était entré sous le toit de son hôte, qu'ombrageaient quatre superbes tulipiers. On fait chauffer une eau pure dans un vase de pierre noire, pour laver les pieds du frère d'Amélie. Chactas sacrifie aux manitous

protecteurs des étrangers ; il brûle en leur honneur des feuilles de saule : le saule est agréable aux génies des voyageurs, parce qu'il croît au bord des fleuves, emblèmes d'une vie errante. Après ceci, Chactas présenta à René la calebasse de l'hospitalité, où six générations avaient bu l'eau d'érable. Elle était couronnée d'hyacinthes bleues, qui répandaient une bonne odeur. Deux Indiens, célèbres par leur esprit ingénieux, avaient crayonné sur ses flancs dorés l'histoire d'un voyageur égaré dans les bois. René, après avoir mouillé ses lèvres dans la coupe fragile, la rendit aux mains tremblantes du patron de la solitude. Le calumet de paix, dont le fourneau était fait d'une pierre rouge, fut de nouveau présenté au frère d'Amélie. On lui servit en même temps deux jeunes ramiers qui, nourris de baies de genévrier par leur mère, étaient un mets digne de la table d'un roi. Le repas achevé, une jeune fille aux bras nus parut devant l'étranger, et, dansant la chanson de l'hospitalité, elle disait :

« Salut, hôte du Grand Esprit ! salut, ô le plus sacré des hommes ! Nous avons du maïs et une couche pour toi : salut, hôte du Grand Esprit ! salut, ô le plus sacré des hommes ! » La jeune fille prit l'étranger par la main, le conduisit à la peau d'ours qui devait lui servir de lit, et puis elle se retira auprès de ses parents. René s'étendit sur la couche du chasseur, et dormit son premier sommeil chez les Natchez.

Tandis que la nation du Soleil s'occupe encore de jeux et de fêtes, une fatale destinée précipite de toutes parts les événements. Abandonnant les champs fertilisés par les sueurs de leurs aïeux, de jeunes hommes, plantes étrangères arrachées au doux sol de la France, viennent en foule peupler de leur fructueux exil le fort qui gourmande le Meschacebé, et qui fait redire à ses bords le nom charmant de Rosalie. Perrier, qui gouverne à la Nouvelle-

Orléans les vastes champs de la Louisiane, Perrier ordonne à Chépar, vaillant capitaine des Français aux Natchez, de faire le dénombrement de ses soldats, afin de porter ensuite, si telle était la nécessité, le soc ou la bêche jusque dans les tombeaux des Indiens. Chépar commande aussitôt à ses bataillons de se déployer à la première aurore sur les bords du fleuve.

A peine les rayons du matin avaient jailli du sein des mers Atlantiques, que le bruit des tambours et les fanfares des trompettes font tressaillir le guerrier dans sa tente assoupi. Le désert s'épouvante et secoue sa chevelure de forêts; la terreur pénètre au fond de ses demeures, qui, depuis la naissance du monde, ne répétaient que les soupirs des vents, le bramement des cerfs et le chant des oiseaux.

A ce signal, le démon des combats, le sanguinaire Areskoui [1], et les autres esprits des ombres, poussent un cri de joie. L'ange du Dieu des armées répond à leurs menaces en frappant sa lance d'or sur son bouclier de diamant : telles sont les rumeurs de l'Océan lorsque les fleuves américains, enflant leurs urnes, fondent tous ensemble sur leur vieux père : l'Océan, fracassant ses vagues entre les rochers, étincelle; il se soulève indigné, se précipite sur ses fils, et, les frappant de son trident, les repousse dans leur lit fangeux. Le soldat français entend ces bruits; il se réveille, comme le cheval de bataille qui dresse l'oreille au frémissement de l'airain, ouvre ses narines fumantes, remplit l'air de ses grêles hennissements, mord les barreaux de sa crèche, qu'il couvre d'écume, et décèle dans toutes ses allures l'impatience, le courage, la grâce et la légèreté.

Un mouvement général se manifeste dans le camp et

[1] Génie ou dieu de la guerre chez les sauvages.

dans le fort. Les fantassins courent aux faisceaux d'armes, les cavaliers voltigent déjà sur leurs coursiers; on entend le bruit des chaînes et les roulements de la pesante artillerie. Partout brille l'acier, partout flottent les drapeaux de la France : drapeaux immortels couverts de cicatrices, comme des guerriers vieillis dans les combats. Bientôt l'armée se déroule le long du Meschacebé. Le chœur des instruments de Bellone anime de ses airs triomphants tous ces braves, tandis que l'on voit s'agiter en cadence le bonnet du grenadier, qui, reposé sur ses armes, bat la mesure avec une gaieté qui inspire la terreur.

Fille de Mnémosyne à la longue mémoire! âme poétique des trépieds de Delphes et des colombes de Dodone, déesse qui chantez autour du sarcophage d'Homère sur quelque grève inconnue de la mer Égée; vous qui, non loin de l'antique Parthénope, faites naître le laurier du tombeau de Virgile : Muse, daignez quitter un moment tous ces morts harmonieux et leurs vivantes poussières! abandonnez les rivages de l'Ausonie, les ondes du Sperchius et les champs où fut Troie; venez m'animer de votre divin souffle : que je puisse nommer les capitaines et les bataillons de ce peuple indompté, dont les exploits fatigueraient même, ô Calliope! votre poitrine immortelle!

Au centre de l'armée paraissait ce bataillon vêtu d'azur, qui lance les foudres de Bellone : c'est lui qui, dans presque tous les combats, détermine la fortune à suivre la France; instruit dans les sciences les plus sublimes, il fait servir le génie à couronner la victoire. Nulle nation ne peut se vanter d'une pareille troupe. Folard la commande, l'impassible Folard, qui peut, dans les plus grands dangers, mesurer la courbe du boulet ou de la bombe, indiquer la colline dont il faut se saisir, tracer et résoudre sur l'arène sanglante, au milieu des feux et de la mort, les figures et les problèmes de Pythagore.

L'infanterie, blanche et légère comme la neige, se forme rapidement devant les lentes machines qui vomissent le fer et la flamme. Marseille, dont les galères remontent l'antique Égyptus; Lorient, qui fait voguer ses vaisseaux jusque dans les mers de Taprobane; la Touraine, si délicieuse par ses fruits; la Flandre aux plaines ensanglantées; Lyon la Romaine; Strasbourg la Germanique; Toulouse, si célèbre par ses troubadours; Reims, où les rois vont chercher leur couronne; Paris, où ils viennent la porter : toutes les villes, toutes les provinces, tous les fleuves des Gaules, ont donné ces fameux soldats à l'Amérique.

Leurs armes ne sont plus l'épée ou l'angon; ils ne se parent plus du large bracha et des colliers d'or : ils portent un tube enflammé, surmonté du glaive de Bayonne; leur vêtement est celui du lis, symbole de l'honneur virginal de la France.

Divisée en cinquante compagnies, cinquante capitaines choisis commandent cette infanterie formidable. Là se montrent et l'infatigable Toustain, qui naquit aux plaines de la Beauce, où les moissons roulent en nappes d'or; et le prompt Armagnac, qui fut plongé en naissant dans ce fleuve dont les ondes inspirent le courage et les saillies; et le patient Tourville, nourri dans les vallées herbues où dansent des paysannes à la haute coiffure et au corset de soie. Mais qui pourrait nommer tant d'illustres guerriers : Beaumanoir, sorti des rochers de l'Armorique; Causans, que sa tendre mère mit au jour au bord de la fontaine de Laure; d'Aumale, qui goûta le vin d'Aï avant le lait de sa nourrice; Saint-Aulaire de Nîmes, élevé sous un portique romain; et Gauthier de Paris, dont la jeunesse enchantée coula parmi les roses de Fontenay, les chênes de Sénard, les jardins de Chantilly, de Versailles et d'Ermenonville?

Parmi ces vaillants capitaines, on distingue surtout le jeune d'Artaguette à la beauté de son visage, à l'air d'humanité et de douceur qui tempère l'intrépidité de son regard. Il suit le drapeau de l'honneur, et brûle de verser son sang pour la France; mais il déteste les injustices, et plus d'une fois, dans les conseils de la guerre, il a défendu les malheureux Indiens contre la cupidité de leurs oppresseurs.

A la gauche de l'infanterie s'étendent les lestes escadrons de ces espèces de centaures au vêtement vert, dont le casque est surmonté d'un dragon. On voit sur leurs têtes se mouvoir leurs aigrettes de crin, qu'agitent les mouvements du coursier, retenu avec peine dans le rang de ses compagnons. Ces cavaliers enfoncent leurs jambes dans un cuir noirci, dépouille du buffle sauvage; un long sabre rebondit sur leur cuisse, lorsque, balayant la terre avec les flancs de leur coursier, ils fondent, le pistolet à la main, sur l'ennemi. Selon les hasards de Bellone, on les voit quitter leurs chevaux à la crinière dorée, combattre à pied sur la montagne, s'élancer de nouveau sur leurs coursiers, descendre et remonter encore. Ces guerriers ont presque tous vu le jour non loin de ce fleuve où le soleil mûrit un vin léger, propre à éteindre la soif du soldat dans l'ardeur de la bataille ; ils obéissent à la voix du brillant Villars.

A l'aile opposée du corps de l'armée, paraît immobile, la pesante cavalerie, dont le vêtement, d'un sombre azur, est ranimé par un pli brillant emprunté du voile de l'Aurore. Les glands, d'un or filé et tordu, sautent en étincelant sur les épaules des guerriers, au trot mesuré de leurs chevaux. Ces guerriers couvrent leurs fronts du chapeau gaulois, dont le triangle bizarre est orné d'une rose blanche qu'attacha souvent la main d'une vierge timide, et que surmonte de sa cime légère un gracieux faisceau de

plumes. C'était vous, intrépide Nemours, qui meniez ces fameux chevaux aux combats.

Mais pourrai-je oublier cette phalange qui, placée derrière toute l'armée, devait la défendre des surprises de l'ennemi? Sacré bataillon de laboureurs, vous étiez descendus des rochers de l'Helvétie, vêtus de la pourpre de Mars; la pique dont vos aïeux percèrent les tyrans est encore dans vos mains rustiques : au milieu du désordre des camps et de la corruption du nouvel âge, vous gardez vos vertus premières. Le souvenir de vos demeures champêtres vous poursuit ; ce n'est qu'à regret que vous vous trouvez exilés sur de lointains rivages, et l'on craint de vous faire entendre ces airs de la patrie qui vous rappellent vos pères, vos mères, vos frères, vos sœurs, et le mugissement des troupeaux sur vos montagnes.

D'Erlach tient sous sa discipline ces enfants de Guillaume Tell ; il descend d'un de ces Suisses qui teignirent de leur sang, auprès de Henri III, les lis abandonnés. Heureux si, sur les degrés du Louvre, les fils de ces étrangers ne renouvellent point leur sacrifice!

Enfin le Canadien Henry dirige à l'avant-garde cette troupe de Français demi-sauvages, enfants sans souci des forêts du Nouveau-Monde. Ces chasseurs, assemblés pêle-mêle à la tête de l'armée, portent pour tout vêtement une tunique de lin qu'une peinture rapproche de leurs flancs : une corne de chevreuil, renfermant le plomb et le salpêtre, s'attache par un cordon, en forme de baudrier, sur leur poitrine ; une courte carabine rayée se suspend comme un carquois à leurs épaules : rarement ils manquent leur but, et poursuivent les hommes dans les bois comme les daims et les cerfs. Rivaux des peuples du désert, ils en ont pris les goûts, les mœurs et la liberté ; ils savent découvrir les traces d'un ennemi, lui tendre des embûches ou le forcer dans sa retraite. En

vain les pandours, qui les accompagnent sur leurs petits chevaux de race tartare, en vain ces cavaliers du Danube, aux longs pantalons, aux vestes fourrées flottant en arrière, au bonnet oriental, aux moustaches retroussées, veulent devancer les coureurs canadiens : moins rapide est l'hirondelle effleurant les ondes, moins léger le duvet du roseau qu'emporte un tourbillon.

Les troupes ainsi rassemblées bordaient les rives du fleuve, lorsque, monté sur une cavale blanche, élevée vagabonde dans les savanes mexicaines, voici venir Chépar au milieu d'un cortége de guerriers.

Né sous la tente des Luxembourg et des Catinat, le vieux capitaine ne voyait la société que dans les armes ; le monde pour lui était un camp. Inutilement il avait traversé les mers, sa vue restait circonscrite au cercle qu'elle avait jadis embrassé, et l'Amérique sauvage ne reproduisait à ses yeux que l'Europe civilisée : ainsi le ver laborieux, qui ourdit la plus belle trame, ne connaît cependant que sa voûte d'or et ne peut étendre ses regards sur la nature.

Le chef s'avance et s'arrête bientôt à quelques pas du front des guerriers : les roulements des tambours se font entendre, les capitaines courent à leur poste, les soldats s'affermissent dans leurs rangs. Au second signal, la ligne se fixe et devient immobile, semblable alors au mur d'une cité au-dessus duquel flottent les drapeaux de Mars.

Les tambours se taisent, une voix s'élève et va se répétant le long des bataillons, de chef en chef, comme d'écho en écho. Mille tubes enlevés de la terre frappent ensemble l'épaule du fantassin ; les cavaliers tirent leurs sabres, dont l'acier, réfléchissant les rayons du soleil, mêle ses éclairs aux triples ondes de feu des baïonnettes : ainsi, durant une nuit d'hiver, brille une solitude où des tribus canadiennes célèbrent la fête de leurs génies ; réu-

nies sur la surface solide d'un fleuve, elles dansent à la lueur des pins allumés de toutes parts ; les cataractes enchaînées, les montagnes de neige, les forêts de cristal, se revêtent de splendeur, tandis que les sauvages croient voir les esprits du Nord voguer dans leurs canots aériens, avec des pagaies de flammes, sur l'aurore mouvante de Borée.

Cependant les rangs de l'armée s'entr'ouvrent et présentent au commandant des allées régulières : il les parcourt avec lenteur, examinant les guerriers soumis à ses ordres, comme un jardinier se promène entre les files des jeunes arbres dont sa main affermit les racines et dirige les rameaux.

Aussitôt que la revue est finie, Chépar veut que les capitaines exercent les troupes aux jeux de Mars. L'ordre est donné, le coup de baguette retentit. Soudain vous eussiez vu le soldat tendre et porter en avant le pied gauche, avec l'assurance et la fermeté d'un Hercule. L'armée entière s'ébranle ; ses pas égaux mesurent la marche que frappent les tambours. Les jambes noircies des soldats ouvrent et ferment une longue avenue, en se croisant comme les ciseaux d'une jeune fille qui découpe d'ingénieux ouvrages. Par intervalles, les caisses d'airain, que recouvre la peau de l'onagre, se taisent au signe du géant qui les guide ; alors mille instruments, fils d'Éole, animent les forêts, tandis que les cymbales du nègre se choquent dans l'air et tournent comme deux soleils.

Rien de plus merveilleux et de plus terrible à la fois que de voir ces légions marcher au son de la musique, comme si elles ouvraient les danses de quelque fête : nul ne peut les regarder sans se sentir possédé de la fureur des combats, sans brûler de partager leur gloire et leurs périls. Les fantassins s'appuient et tournent sur leurs ailes de cavalerie comme sur deux pôles ; tantôt ils s'ar-

rêtent, ébranlent la solitude par de pesantes décharges, ou par un feu successif qui remonte et redescend le long de la ligne comme les orbes d'un serpent ; tantôt ils baissent tous à la fois la pointe de la baïonnette, si fatale dans des mains françaises : coucher leurs armes à terre, les reprendre, les lancer à leur épaule, les présenter en salut, les charger ou se reposer sur elles, ce n'est pas la durée d'un moment pour ces enfants de la Victoire.

A cet exercice des armes succèdent de savantes manœuvres. Tour à tour l'armée s'allonge et se resserre, tour à tour s'avance et se retire : ici elle se creuse comme la corbeille de Flore ; là elle s'enfle comme les contours d'une urne de Corinthe : le Méandre se replie moins de fois sur lui-même, la danse d'Ariadne, gravée sur le bouclier d'Achille, avait moins d'erreurs que les labyrinthes tracés sur la plaine par ces disciples de Mars. Leurs capitaines font prendre aux bataillons toutes les figures de l'art d'Uranie : ainsi des enfants étendent des soies légères sur leurs doigts légers ; sans confondre ou briser le dédale fragile, ils le déploient en étoile, le dessinent en croix, le ferment en cercle, et l'entr'ouvrent doucement sous la forme d'un berceau.

Les Indiens assemblés admiraient ces jeux qui leur cachaient des tempêtes.

LIVRE DEUXIÈME

Satan, planant dans les airs, au-dessus de l'Amérique, jetait un regard désespéré sur cette partie de la terre, où le Sauveur le poursuit comme le soleil qui, s'avançant des

portes de l'Orient, chasse devant lui les ténèbres : le Chili, le Pérou, le Mexique, la Californie, reconnaissent déjà les lois de l'Évangile; d'autres colonies chrétiennes couvrent les rivages de l'Atlantique, et des missionnaires ont enseigné le vrai Dieu aux sauvages des déserts. Satan, rempli de projets de vengeance, va aux enfers rassembler le conseil des démons.

Il déroule, devant ses compagnons de douleurs, le tableau de ce qu'il a fait pour perdre la race humaine, pour partager le monde créé avec le Créateur, pour opposer le mal au bien sur la terre, et, au delà de la terre, l'enfer au ciel. Il propose aux légions maudites un dernier combat; il veut armer toutes les nations idolâtres du nouveau continent, il veut unir toutes ces nations dans un vaste complot, afin d'exterminer les chrétiens.

C'est au milieu des Natchez qu'il aperçoit les passions propres à seconder son entreprise. « Dieux de l'Amérique, s'écrie-t-il, anges tombés avec moi, vous qui vous faites adorer sous la forme d'un serpent; vous que l'on invoque comme les génies des castors et des ours; vous qui, sous le nom de manitous, remplissez les songes, inspirez les craintes ou entretenez les espérances des peuples barbares; vous qui murmurez dans les vents, qui mugissez dans les cataractes, qui présidez au silence ou à la terreur des forêts, allez défendre vos autels. Répandez les illusions et les ténèbres; soufflez de toute part la discorde, la jalousie, l'amour, la haine, la vengeance. Mêlez-vous aux conseils et aux jeux des Natchez; que tout devienne prodige chez des hommes où tout est fêtes et combats. Je vous donnerai mes ordres : soyez attentifs à les exécuter. »

Il dit, et le Tartare pousse un rugissement de joie qui fut entendu dans les forêts du Nouveau-Monde. Areskoui, démon de la guerre; Athaënsic, qui excite à la vengeance; le génie des fatales amours, mille autres puissances infer-

nales se lèvent à la fois pour seconder les desseins du prince des ténèbres. Celui-ci va chercher sur la terre le démon de la renommée, qui n'avait point assisté au conseil infernal.

Le soleil ne faisait que de paraître à l'horizon, lorsque le frère d'Amélie ouvrit les yeux dans la demeure d'un sauvage. L'écorce qui servait de porte à la hutte avait été roulée et relevée sur le toit. Enveloppé dans son manteau, René se trouvait couché sur sa natte de manière que sa tête était placée à l'ouverture de la cabane. Les premiers objets qui s'offrirent à sa vue, en sortant d'un profond sommeil, furent la vaste coupole d'un ciel bleu où volaient quelques oiseaux, et la cime des tulipiers qui frémissaient au souffle des brises du matin. Des écureuils se jouaient dans les branches de ces beaux arbres, et des perruches sifflaient sous leurs feuilles satinées. Le visage tourné vers le dôme azuré, le jeune étranger enfonçait ses regards dans ce dôme, qui lui paraissait d'une immense profondeur et transparent comme le verre. Un sentiment confus de bonheur, trop inconnu à René, reposait au fond de son âme, en même temps que le frère d'Amélie croyait sentir son sang rafraîchi descendre de son cœur dans ses veines, et par un long détour remonter à sa source : telle l'antiquité nous peint des ruisseaux de lait s'égarant au sein de la terre, lorsque les hommes avaient leur innocence et que le soleil de l'âge d'or se levait aux chants d'un peuple de pasteurs.

Un mouvement dans la cabane tira le voyageur de sa rêverie : il aperçut alors le patriarche des sauvages assis sur une natte de roseau. Auprès du foyer, Saséga, laborieuse matrone, faisait infuser des dentelles de Loghette avec des écorces de pin rouge, qui donnent une pourpre éclatante. Dans un lieu retiré, la nièce de Chactas empennait des flèches avec des plumes de faucon. Céluta, son

amie, qui l'était venue visiter, semblait l'aider dans son travail; mais sa main arrêtée sur l'ouvrage annonçait que d'autres sentiments occupaient son cœur.

Le frère d'Amélie s'était endormi l'homme de la société, il se réveillait l'homme de la nature. Le ciel était sur sa tête, comme le dais de sa couche; des courtines de feuillages et de fleurs semblaient pendre de ce dais superbe; des vents soufflaient la fraîcheur et la santé; des hommes libres, des femmes pures, entouraient la couche du jeune homme. Il se serait volontiers touché pour s'assurer de son existence, pour se convaincre qu'autour de lui tout n'était pas illusion. Tel fut le réveil du guerrier aimé d'Armide, lorsque l'enchanteresse, trouvant son ennemi plongé dans le sommeil, l'emporta sur une nue et le déposa dans les bocages des îles Fortunées.

René se lève, sort, se plonge dans l'onde voisine, respire l'odeur des sassafras et des liquidambars, salue la lumière de l'Orient, les flots du Meschacebé, les savanes et les forêts, et rentre dans la cabane.

Cependant les femmes souriaient des manières de l'étranger; c'était de ce sourire de femmes qui ne blesse point. Céluta fut chargée d'apprêter le repas de l'hôte de Chactas: elle prit de la farine de maïs, qu'elle pétrit avec de l'eau de fontaine; elle en forma un gâteau qu'elle présenta à la flamme, en le soutenant avec une pierre. Elle fit ensuite bouillir de l'eau dans un vase en forme de corbeille; elle versa cette eau sur la poudre de la racine de smilax : ce mélange, exposé à l'air, se changea en une gelée rose d'un goût délicieux. Alors Céluta retira le pain du foyer et l'offrit au frère d'Amélie : elle lui servit en même temps, avec la gelée nouvelle, un rayon de miel et de l'eau d'érable.

Ayant fini ces choses avec un grand zèle, elle se tint debout fort agitée devant l'étranger. Celui-ci, enseigné

par Chactas, se leva, imposa les deux mains en signe de deuil sur la tête de l'Indienne, car elle avait perdu son père et sa mère, et elle n'avait plus pour soutien que son frère Outougamiz. La famille poussa les trois cris de douleur, appelés cris de veuve : Céluta retourna à son ouvrage ; René commença son repas du matin.

Alors Céluta, chargée d'amuser le guerrier blanc, se mit à chanter. Elle disait :

« Voici le plaqueminier ; sous ce plaqueminier il y a un gazon ; sous ce gazon repose une femme. Moi qui pleure sous le plaqueminier, je m'appelle Céluta : je suis fille de la femme qui repose sous le gazon ; elle était ma mère.

» Ma mère me dit en mourant : Travaille ; sois fidèle à ton époux quand tu l'auras trouvé ; s'il est heureux, sois humble et timide ; n'approche de lui que lorsqu'il te dira : Viens, mes lèvres veulent parler aux tiennes.

» S'il est infortuné, sois prodigue de tes caresses ; que ton âme environne la sienne, que ta chair soit insensible aux vents et aux douleurs. Moi, qui m'appelle Céluta, je pleure maintenant sous le plaqueminier ; je suis la fille de la femme qui repose sous le gazon. »

L'Indienne, en chantant ces paroles, tremblait, et des larmes coulaient comme des perles le long de ses joues : elle ne savait pourquoi, à la vue du frère d'Amélie, elle se souvenait des derniers conseils de sa mère. René sentait lui-même ses yeux humides. La famille partageait l'émotion de Céluta ; et toute la cabane pleurait de regret, d'amour et de vertu. Tel fut le repas du matin.

A peine cette scène était terminée, qu'un guerrier parut : il apportait une hache en présent à l'étranger, pour qu'il se bâtit une cabane. Il conduisait en même temps une vierge plus belle et plus jeune que Chryséis, afin que le nouveau fils de Chactas commençât un lit dans le désert. Céluta baissa la tête dans son sein : Chactas, averti de ce

qui se passait, devina le reste. Alors d'une voix courroucée : « Veut-on faire un affront à Chactas ? Le guerrier adopté par moi ne doit pas être traité comme un étranger. »

Consterné à cette réprimande du vieillard, l'envoyé frappa des mains et s'écria : « René, adopté par Chactas, ne doit pas être regardé comme un étranger. »

Cependant Chactas conseilla au frère d'Amélie de faire un présent à Mila, dans la crainte d'offenser une famille puissante qui comptait plus de trente tombeaux. René obéit : il ouvrit une cassette de bois de papaya ; il en tira un collier de porcelaine : ce collier était monté sur un fil de la racine du tremble, appelé l'arbre du refus, parce que la liane se dessèche autour de son tronc. René faisait ces choses par le conseil de Chactas ; il donna le collier à Mila, à peine âgée de quatorze ans, en lui disant : « Heureux votre père et votre mère ! plus heureux celui qui sera votre époux ! » Mila jeta le collier à terre.

La paix descendit sur la cabane le reste de la journée ; Céluta retourna chez son frère Outougamiz ; Mila, chez ses parents ; et Chactas alla converser avec les sachems.

Le soir, on se rassembla sous les tulipiers : la famille prit un repas sur l'herbe, semée de verveine empourprée et de ruelles d'or. Le chant monotone du will-poor-will, le bourdonnement du colibri, le cri des dindes sauvages, les soupirs de la nonpareille, le sifflement de l'oiseau moqueur, le sourd mugissement des crocodiles dans les glaïeuls, formaient l'inexprimable symphonie de ce banquet.

Échappés du royaume des ombres et descendant sans bruit à la clarté des étoiles, les songes venaient se reposer sur le toit des sauvages. C'était l'heure où le cyclope européen rallume la fournaise dont la flamme se dilate ou se concentre aux mouvements des larges soufflets. Tout à

coup un cri retentit : réveillées en sursaut dans la cabane, les femmes se dressent sur leur couche ; Chactas prête l'oreille ; une Indienne soulève l'écorce de la porte, et ces mots se pressent sur ses lèvres : « Les méchants manitous sont déchaînés : sortez ! sortez ! » La famille se précipite sous les tulipiers.

La nuit régnait : des nuages brisés ressemblaient, dans leur désordre sur le firmament, aux ébauches d'un peintre dont le pinceau se serait essayé au hasard sur une toile azurée. Des langues de feu livides et mouvantes léchaient la voûte du ciel. Soudain ces feux s'éteignent : on entend quelque chose de terrible passer dans l'obscurité, et du fond des forêts s'élève une voix qui n'a rien de l'homme.

Dans ce moment un guerrier se présente à la porte de la cabane ; il adresse à Chactas ces paroles précipitées : « Le conseil de la nation s'assemble ; les blancs se préparent à lever la hache contre nous ; il leur est arrivé de nouveaux soldats. D'une autre part, le trouble est dans la nation : la Femme Chef, mère du jeune Soleil, est en proie aux mauvais génies ; Ondouré paraît possédé d'une passion funeste. Le grand-prêtre parle d'oracles et de songes ; on murmure sourdement contre le Français que vous voulez faire adopter. Vous êtes témoin des prodiges de la nuit : hâtez-vous de vous rendre au conseil. »

En achevant ces mots, le messager poursuit sa route et va réveiller Adario. Chactas rentre dans sa cabane : il suspend à son épaule gauche son manteau de peau de martre ; il demande son bâton d'hicory, surmonté d'une tête de vautour. Miscoue avait coupé ce bâton dans sa vieillesse ; il l'avait laissé en héritage à son fils Outalissi, et celui-ci à son fils Chactas, qui, appuyé sur ce sceptre héréditaire, donnait des leçons de sagesse aux jeunes chasseurs réunis au carrefour des forêts. Un Indien complétement armé vient chercher Chactas, et le conduit au conseil.

Tous les sachems avaient déjà pris leur place : les guerriers étaient rangés derrière eux ; les matrones, ayant à leur tête la Femme Chef, mère de l'héritier de la couronne, occupaient les siéges qui leur étaient réservés, et au-dessous d'elles s'asseyaient les prêtres.

Adario, chef de la tribu de la Tortue, se lève : inaccessible à la crainte, insensible à l'espérance, ce sachem se distingue par un ardent amour de la patrie ; implacable ennemi des Européens, qui avaient massacré son père, mais les abhorrant encore plus comme tyrans de son pays, il parlait incessamment contre eux dans les conseils. Quoiqu'il révérât Chactas et qu'il se plût à confesser la supériorité du sachem aveugle, il était cependant presque toujours d'un avis opposé à celui de son vieil ami.

Les bras pendants et immobiles, les regards attachés à la terre, il prononça ce discours :

« Sachems, matrones, guerriers des quatre tribus, écoutez .

» Déjà l'aloès avait fleuri deux fois, depuis que Ferdinand de Soto, l'Espagnol, était tombé sous la massue de nos ancêtres ; déjà nous étions allés combattre les tyrans loin de nos bords, lorsque le Meschacebé raconta à nos vieillards qu'une nation étrangère descendait de ses sources. Ce peuple n'était point de la race superbe des guerriers de feu [1]. Sa gaieté, sa bravoure, son amour des forêts et de nos usages, le faisaient chérir. Nos cabanes eurent pitié de sa misère et donnèrent à Lasalle [2] tout ce qu'elles pouvaient lui offrir.

» Bientôt la nation légère aborde de toutes parts sur nos rives : d'Iberville, le dompteur des flots, fixe ses guerriers au centre même de notre pays. Je m'opposai à cet établis-

1. Les Espagnols.
2. Il descendit le premier le Mississipi.

sement ; mais vous attachâtes le grand canot de l'étranger aux buissons, ensuite aux arbres, puis aux rochers, enfin à la grande montagne ; et, vous asseyant sur la chaîne qui liait le canot des blancs à nos fleuves, vous ne voulûtes plus faire qu'un peuple avec le peuple de l'Aurore.

» Vous savez, ô sachems, quelle fut la récompense de votre hospitalité ! Vous prîtes les armes ; mais, trop prompts à les quitter, vous rallumâtes le calumet de paix. Hommes imprudents ! la fumée de la servitude et celle de l'indépendance pouvaient-elles sortir du même calumet ? Il faut une tête plus forte que celle de l'esclave pour n'être point troublée par le parfum de la liberté.

» A peine avez-vous enterré la hache[1], à peine, vous reposant sur la foi des colliers[2], commencez-vous à éclaircir la chaîne d'union, que, par la plus noire des perfidies, le chef actuel des Français veut vous attaquer sur vos nattes. La biche n'a pas changé plus de fois de parure que je n'ai de doigts à cette main mutilée en défendant mon père, depuis que les derniers attentats des blancs ont souillé nos savanes. Et nous hésitons encore !

» Peut-être, enfants du Soleil, peut-être comptez-vous changer de désert, abandonner à vos oppresseurs la terre de la patrie ? Mais où voulez-vous porter vos pas ? Au couchant, au levant, vers l'étoile immobile[3], vers ces régions où le génie du jour s'assied sur la natte de feu[4], partout sont les ennemis de votre race. Ils ne sont plus ces temps où vous pouviez disposer de toutes les solitudes, où tous les fleuves coulaient pour vous seuls. Vos tyrans ont demandé de nouveaux satellites ; ils méditent une nouvelle

1. Faire la paix.
2. Lettres, contrats, traités, etc.
3. Le nord.
4. Le midi.

invasion de nos foyers. Mais notre jeunesse est florissante et nombreuse ; n'attendons pas qu'on vienne nous surprendre et nous égorger comme des femmes. Mon sang se rallume dans mes veines, ma hache brûle à ma ceinture. Natchez, soyez dignes de vos pères, et le vieil Adario vous conduit dès aujourd'hui aux batailles sanglantes ! Puissent les fleuves rouler à la grande eau les cadavres des ennemis de ma patrie ! Puissiez-vous, ô terre trop généreuse des chairs rouges, étouffer dans votre sein le froment empoisonné qu'y jeta la main de la servitude ! Puissent ces moissons impies, épandues sur la poussière de nos aïeux, ne porter sur leur tige que des semences de la tombe ! »

Ainsi parle Adario. Les guerriers, les matrones, les vieillards mêmes, troublés par sa mâle éloquence, s'agitent comme le blé dans le boisseau bruyant qui le verse à la meule rapide. Ondouré se lève au milieu de l'assemblée.

Le Grand Chef des Natchez, bien qu'il fût encore d'une force étonnante, touchait aux dernières limites de la vieillesse : sa plus proche parente, la violente Akansie, était mère du jeune fils qui devait hériter du rang suprême ; ainsi l'avait réglé la loi de l'État. Akansie nourrissait au fond de son cœur une passion criminelle pour Ondouré, un des principaux guerriers de la nation ; mais Ondouré, au lieu de répondre à l'amour d'Akansie, brûlait pour Céluta, dont le cœur commençait à incliner vers l'étranger, hôte du vénérable Chactas.

Dévoré d'ambition et d'amour, ayant contracté tous les vices des blancs, qu'il détestait, mais dont il avait l'adresse de se faire passer pour l'ami, Ondouré avait pris la résolution de se taire dans le conseil, afin de se ménager, comme à son ordinaire, entre les deux partis ; mais son amour pour Céluta et sa jalousie naissante contre René l'entraînèrent à prononcer ces paroles : « Pères de la patrie, qu'attendons-nous ? Le grand Adario ne nous a-t-il

pas tracé la route? Je ne vois ici que le sage Chactas qui puisse s'opposer à la levée de la hache. Mais enfin le vénérable fils d'Outalissi montre un trop grand penchant pour les étrangers. Fallait-il qu'il introduisît encore parmi nous cet hôte dont l'arrivée a été marquée par des signes funestes? Chactas, cette lumière des peuples, sentira bientôt que sa générosité l'emporte au delà des bornes de la prudence : il sera le premier à renier ce fils adoptif, à le sacrifier, s'il le faut, à la patrie. »

Comme autrefois une bacchante que l'esprit du dieu avait saisie courait échevelée sur les montagnes, qu'elle faisait retentir de ses hurlements, la jalouse mère du jeune Soleil se sent transportée de fureur à ces paroles d'Ondouré : elle y découvre la passion de ce guerrier pour une rivale. Ses joues pâlissent, ses regards lancent des éclairs sur l'homme dont elle est méprisée : tous ses membres sont agités comme dans une fièvre ardente. Elle veut parler, et les mots manquent à ses pensées. Que va-t-elle dire? que va-t-elle proposer au conseil? La guerre ou la paix? Exigera-t-elle la mort ou le bannissement de l'étranger qui augmente l'amour d'Ondouré pour la fille de Tabamica? Demandera-t-elle, au contraire, l'adoption du nouveau fils de Chactas, afin de désoler, par la présence de René, l'ingrat qui la dédaigne, afin de lui faire éprouver une partie des tourments qu'elle endure? Ces paroles tombent de ses lèvres décolorées et tremblantes :

« Vieillards insensés, n'avez-vous point songé au danger de la présence des Européens parmi nous? Avez-vous des secrets pour rendre le sein des femmes aussi froid que le vôtre? Lorsque la vierge trompée sera comme le poisson que le filet a jeté palpitant sur le sable aride ; lorsque l'épouse aura trahi l'époux de sa couche ; lorsque la mère, oubliant son fils, suivra éperdue dans les forêts le guerrier qui l'entraîne, vous reconnaîtrez, mais trop tard, votre

imprudence. Réveillez-vous de l'assoupissement de vos années ! Oui, il faut du sang aujourd'hui ! La guerre ! il faut du sang ! les manitous l'ordonnent ! un feu dévorant coule dans tous les cœurs. Ne consultez point les entrailles de l'ours sacré : les vœux, les prières, les autels, sont inutiles à nos maux. »

Elle dit : sa couronne de plumes et de fleurs tombe de sa tête. Comme un pavot frappé des rayons du soleil se penche vers la terre et laisse échapper de sa tige les gouttes amères du sommeil, ainsi la femme jalouse, dévorée par les feux de l'amour, baisse son front, dont la mort semble épancher des sueurs glacées. La confusion règne dans l'assemblée; une épaisse fumée, répandue par les esprits du mal, remplit la salle de ténèbres ; on entend les cris des matrones, les mouvements des guerriers, la voix des vieillards. Ainsi, dans un atelier, des ouvriers préparent les laines d'Albion ou de l'Ibérie : ceux-ci battent les toisons poudreuses, ceux-là les transforment en de merveilleux tissus; plusieurs les plongent dans la pourpre de Tyr ou dans l'azur de l'Hindostan : mais si quelque main mal assurée vient à répandre sur la flamme la liqueur des cuves brûlantes, une vapeur s'élève avec un sifflement dans les salles, et des clameurs sortent de cette soudaine nuit.

Toutes les espérances se tournaient vers Chactas; lui seul pouvait rétablir le calme; il annonce par un signe qu'il va se faire entendre. L'assemblée devient immobile et muette, et l'orateur, qui n'a pas encore parlé, semble déjà faire porter aux passions les chaînes de sa paisible éloquence.

Il se lève : sa tête couronnée de cheveux argentés, un peu balancée par la vieillesse et par d'attendrissants souvenirs, ressemble à l'étoile du soir, qui paraît trembler avant de se plonger dans les flots de l'Océan. Adressant

son discours à son ami Adario, Chactas s'exprime de la sorte :

« Mon frère l'Aigle, vos paroles ont l'abondance des grandes eaux, et les cyprès de la savane sont enracinés moins fortement que vous sur les tombeaux de nos pères. Je sais aussi les injustices des blancs; mon cœur s'en est affligé. Mais sommes-nous certains que nous n'avons rien à nous reprocher nous-mêmes? Avons nous fait tout ce que nous avons pu pour demeurer libres? Est-ce avec des mains pures que nous prétendons lever la hache d'Areskoui? Mes enfants (car mon âge et mon amour pour vous me permettent de vous donner ce nom), je déplore la perte de l'innocente simplicité qui faisait la beauté de nos cabanes. Qu'auraient dit nos pères, s'ils avaient découvert dans une matrone les signes qui viennent de troubler le conseil? Femme, portez ailleurs l'égarement de vos esprits; ne venez point au milieu des sachems, avec le souffle de vos passions, tirer des plaintes du feuillage flétri des vieux chênes.

» Et toi, jeune chef, qui as osé prendre la parole avant les vieillards, crois-tu donc tromper Chactas? Tremble que je ne dévoile ton âme, aussi creuse que le rocher où se renferme l'ours du Labrador !

» Préparons-nous aux jeux d'Areskoui, exerçons notre jeunesse, faisons des alliances avec de puissants voisins; mais auparavant prenons les sentiers de la paix : renouons la chaîne d'alliance avec Chépar; qu'il parle dans la vérité de son cœur, qu'il dise dans quel dessein il rassemble ses guerriers. Mettons les manitous équitables de notre côté; et si nous sommes enfin forcés à lever la hache, nous combattrons avec l'assurance de la victoire ou d'une mort sainte, la plus belle et la plus certaine des délivrances. J'ai dit. »

Chactas jette un collier bleu, symbole de paix, au milieu

de l'assemblée, et se rassied. Tous les guerriers étaient émus : « Quelle expérience! disaient les uns; quelle douceur et quelle autorité! disaient les autres. Jamais on ne retrouvera un tel sachem. Il sait la langue de toutes les forêts; il connaît tous les tombeaux qui servent de limites aux peuples, tous les fleuves qui séparent les nations. Nos pères ont été plus heureux que nous : ils ont passé leur vie avec sa sagesse; nous, nous ne le verrons que mourir. » Ainsi parlaient les guerriers.

L'avis de Chactas fut adopté : quatre députés portant le calumet de paix furent envoyés au fort Rosalie. Mais Areskoui, fidèle aux ordres de Satan, riant d'un rire farouche, suivait à quelque distance les messagers de paix, avec la Trahison, la Peur, la Fuite, les Douleurs et la Mort.

Cependant le prince des enfers était arrivé aux extrémités du monde, sous le pôle, dont l'intrépide Cook mesura la circonférence à travers les vents et les tempêtes. Là, au milieu des terres australes qu'une barrière de glaces dérobe à la curiosité des hommes, s'élève une montagne qui surpasse en hauteur les sommets les plus élevés des Andes dans le Nouveau-Monde, ou du Thibet dans l'antique Asie.

Sur cette montagne est bâti un palais, ouvrage des puissances infernales. Ce palais a mille portiques d'airain; les moindres bruits viennent frapper les dômes de cet édifice dont le silence n'a jamais franchi le seuil.

Au centre du monument est une voûte tournée en spirale, comme une conque, et faite de sorte que tous les sons qui pénètrent dans le palais y aboutissent : mais, par un effet du génie de l'architecte des mensonges, la plupart de ces sons se trouvent faussement reproduits; souvent une légère rumeur s'enfle et gronde en entrant par la voie préparée aux éclats du tonnerre, tandis que les roulements

de la foudre expirent, en passant par les routes sinueuses destinées aux faibles bruits.

C'est là que, l'oreille placée à l'ouverture de cet immense écho, est assis sur un trône retentissant un démon, la Renommée. Cette puissance, fille de Satan et de l'Orgueil, naquit autrefois pour annoncer le mal : avant le jour où Lucifer leva l'étendard contre le Tout-Puissant, la Renommée était inconnue. Si un monde venait à s'animer ou à s'éteindre ; si l'Éternel avait tiré un univers du néant, ou replongé un de ses ouvrages dans le chaos ; s'il avait jeté des soleils dans l'espace, créé un nouvel ordre de séraphins, essayé la bonté d'une lumière, toutes ces choses étaient aussitôt connues dans le ciel, par un sentiment intime d'admiration et d'amour, par le chant mystérieux de la céleste Jérusalem. Mais, après la rébellion des mauvais anges, la Renommée usurpa la place de cette intuition divine. Bientôt précipitée aux enfers, ce fut elle qui publia dans l'abîme la naissance de notre globe, et qui porta l'ennemi de Dieu à tenter la chute de l'homme. Elle vint sur la terre avec la Mort, et dès ce moment elle établit sa demeure sur la montagne, où elle entend et répète confusément ce qui se passe sur la terre, aux enfers et dans les cieux.

Satan, arrivé au palais, pénètre jusqu'au lieu où veillait la Renommée.

« Ma fille, lui dit-il, est-ce ainsi que tu me sers ? Peux-tu ignorer les projets que je médite ? Toi seule n'as point paru dans l'assemblée des puissances infernales. Cependant, fille ingrate, pour qui travaillé-je en ce moment, si ce n'est pour toi ? Quel est l'ange que j'ai aimé plus tendrement que je ne t'aime ? Lorsque l'Orgueil, mon premier amour, te donna naissance, je te pris sur mes genoux, je te prodiguai les caresses d'un père. Hâte-toi donc de me prouver que tu n'as pas rompu les liens qui nous unissent

Viens, suis-moi ; le temps presse; il faut que tu parles, il faut que tu répètes ce que je t'apprendrai ; ton silence peut mettre en danger mon empire. »

Le démon de la Renommée, souriant au prince des ténèbres, lui répond d'une voix éclatante :

« O mon père ! je n'ai pas rompu les liens qui nous unissent. J'ai entendu les bruits répandus par toi chez les Natchez, j'ai vu avec transport les grandes choses que tu prépares ; mais il me venait dans ce moment d'autres bruits de la terre : j'étais occupée à redire au monde la gloire d'un monarque de l'Europe. Ces Français m'accablent de leurs merveilles; il me faudrait des siècles pour les entendre et les raconter. Cependant je suis prête à te suivre, et j'abandonne tout pour servir tes desseins. »

En achevant ces mots, la Renommée descend de son trône : de toutes les voûtes, de tous les dômes, de tous les souterrains du palais ébranlé, s'échappent des sons confus et discordants : tels sont les rugissements d'un troupeau de lions lorsque, la gueule enflammée, la langue pendante, ils élèvent la voix durant une sécheresse, dans l'aridité des sables africains.

Satan et la Renommée sortent du sonore édifice, s'abattent comme deux aigles au pied de la montagne, où la Nuit leur amène un char. Ils y montent. La Renommée saisit les rênes, qui flottaient embarrassées dans les ailes des deux coursiers : démon fantastique, dans les ténèbres elle ressemble à un géant; à la lumière, elle n'est plus qu'un pygmée. L'Étonnement la précède, l'Envie la suit de près, et l'Admiration l'accompagne de loin.

Le couple pervers franchit ces mers inexplorées qui s'étendent entre la coupole de glace et ces terres que n'avaient point encore nommées les Cook et les La Pérouse. La Renommée, dirigeant ses coursiers sur la Croix du sud, tourne le dos à ces constellations australes qu'un œil

humain ne vit jamais; puis, par le conseil de Satan, de peur d'être aperçue de l'ange qui garde l'Asie, au lieu de remonter l'océan Pacifique, elle descend vers l'orient, pour voler sur la plaine humide qui sépare l'Afrique du nouveau continent. Elle ne voit point O-Taïti avec ses palmiers, ses chants, ses chœurs, ses danses et ses peuples qui recommençaient la Grèce. Plus rapide que la pensée, le char double le cap où un océan, si longtemps ignoré, livre d'éternels combats aux mers de l'ancien monde.

Satan et la Renommée laissent loin derrière eux les flammes qui s'élèvent des terres Magellaniques; phare lugubre qu'aucune main n'allume, et qui brûle sans gardien, au bord d'une mer sans navigateur. Ils vous saluèrent, ruines fumantes de Rio-Janeiro, monuments de ta valeur, ô mon fameux compatriote!

Satan frappe de sa lance les coursiers haletants, et bientôt il a passé ce promontoire qui reçut jadis une colonie des Carthaginois. L'Amazone découvre son immense embouchure, ces flots que La Condamine, conduit par la céleste Uranie, visita dans sa docte course, et que Humboldt devait illustrer.

A l'instant même le char traverse la ligne que le soleil brûle de ses feux, entre dans l'autre hémisphère, et laisse sur la gauche la triste Cayenne, que l'avenir a marquée pour l'exil et la douleur. Les deux puissances infernales, en perdant de vue cette terre qui les fait sourire, volent au-dessus des îles des Caraïbes, et se trouvent engagées dans l'achipel du golfe Mexicain. La montueuse Martinique, qui n'était point encore soumise à la valeur française; la Dominique, conquise par les Anglais, disparaissent sous les roues du char. Saint-Domingue, qui depuis s'enivra de richesses, de sang et de liberté; Saint-Domingue, dont les destinées devaient être si extraordinaires, se montrait alors en partie sauvage, tel que les intrépides

flibustiers l'avaient laissé en héritage à la France. Et toi, île de San Salvador, à jamais célèbre entre toutes les îles, tu fus découverte par l'œil de la Renommée, bien qu'une ingrate obscurité ait succédé à ta gloire. Élevant la tête entre tes sœurs de Bahama, ce fut toi qui souris la première à Colomb ; ce fut toi qui vis descendre de ses vaisseaux l'immortel Génois, comme le fils aîné de l'Océan ; ce fut sur tes rivages que se visitèrent les peuples de l'Occident et de l'Aurore, qu'ils se saluèrent mutuellement du nom d'hommes ! Tes rochers retentissaient du bruit d'une musique guerrière annonçant cette grande alliance, tandis que Colomb tombait à genoux et baisait cette terre, autre moitié de l'héritage des fils d'Adam.

A peine la Renommée a-t-elle quitté San Salvador qu'elle aborde à l'isthme des Florides : elle arrête le char, s'élance avec l'archange sur les grèves, dont la mer se retire. Satan promène un moment ses regards sur les forêts, comme s'il apercevait déjà dans ces solitudes des peuples destinés à changer la face du monde. La Renommée jette un nuage sur son char, étend ses ailes, donne une main à son compagnon : tous deux, renfermés dans un globe de feu, s'élèvent à une hauteur démesurée et retombent au bord du Meschacebé. Là, Satan quitte sa trompeuse fille pour voler à d'autres desseins, tandis qu'elle se hâte d'exécuter les ordres de son père.

Elle prend la démarche et la contenance d'un vieillard, afin de donner un plus grand air de vérité à ses paroles. Sa tête se dépouille, son corps se courbe sur un arc détendu qu'elle tient à la main en guise de bâton; ses traits ressemblent parfaitement à ceux du sachem Ondaga, un des plus sages hommes des Natchez. Ainsi transformé, le démon indiscret va frappant de cabane en cabane, racontant le doux penchant de Céluta pour René, et ajoutant toujours quelque circonstance qui éveille la curiosité, la

haine, l'envie ou l'amour. La jalouse mère du jeune Soleil, Akansie, pousse un cri de joie à ces bruits semés par la Renommée, car elle espérait qu'ainsi rejeté de Céluta, Ondouré reviendrait peut-être à l'amante qu'il avait dédaignée ; mais le faux vieillard ajoute aussitôt qu'Ondouré est tombé dans le plus violent désespoir, et qu'il menace les jours de l'étranger.

Ces dernières paroles glacent le cœur d'Akansie. La femme infortunée s'écrie : « Sors de ma cabane, ô le plus imprudent des vieillards ! Va continuer ailleurs tes récits insensés. Puissent les sachems faire de toi un exemple mémorable, et t'arracher cette langue qui distille le poison ! »

En prononçant ces mots, Akansie, nouvelle Médée, se sent prête à déchirer ses enfants et à plonger un poignard dans le cœur de sa rivale.

La Renommée quitte la Femme Chef, et va chercher Ondouré. Elle le trouva derrière sa cabane, travaillant dans la forêt à la construction d'un canot d'écorce de bouleau ; fragile nacelle destinée à flotter sur le sein des lacs, comme le cygne, dont elle imitait la blancheur et la forme.

La Renommée s'avance vers le guerrier, et examine d'abord en silence son ouvrage. Contempteur de la vieillesse et des lois, Ondouré dit au faux Ondaga, en le regardant d'un air moqueur : « Tu ferais mieux, sachem, d'aller causer avec les autres hommes dont l'âge a affaibli la raison et rendu les pensées semblables à celles des matrones. Tu sais que j'aime peu les cheveux blancs et les longs propos. Éloigne-toi donc, de peur qu'en bâtissant ce canot je ne te fasse sentir, sans le vouloir, la pesanteur de mon bras. Je t'étendrais à terre comme un if qui n'a plus que l'écorce et que le vent traverse dans sa course.

— Mon fils, semblable au terrible Areskoui [1], répondit le rusé vieillard, je ne m'étonne pas des propos odieux que tu viens de tenir à un père de la patrie : la colère doit être dans ton cœur, et la vengeance agiter les panaches de ta chevelure. Lorsque la perfide Endaé, plus belle que l'étoile qui ne marche pas [2], rejeta autrefois mes présents pour recevoir ceux de Mengade, mon cœur brûla de la fureur qui possède aujourd'hui le tien. Je méconnus mon père lui-même, et, dans l'égarement de ma raison, je levai mon tomahawk [3] sur celle qui m'avait porté dans son sein et qui m'avait donné un nom parmi les hommes. Mais Athaënsic [4] plongea bientôt ma flèche dans le cœur de mon rival, et Endaé fut le prix de ma victoire. Malgré le poids des neiges [5], ma mémoire a conservé fidèlement le souvenir de cette aventure, comme les colliers [6] gardent les actions des aïeux. Je pardonne à l'impudence de tes paroles. »

A peine la Renommée achevait ce perfide discours, que le fer dont Ondouré était armé échappe à sa main. Les yeux du sauvage se fixent, une écume sanglante paraît et disparaît sur ses lèvres ; il pâlit, et ses bras roidis s'agitent à ses côtés. Soudain, recouvrant ses sens, il bondit comme un torrent du haut d'un roc, et disparaît.

Alors le démon de la Renommée, reprenant sa forme, s'élève triomphant dans les airs : trois fois il remplit de son souffle une trompette dont les sons aigus déchirent les oreilles. En même temps Satan envoie à Ondouré l'In-

1. Génie de la guerre.
2. L'étoile polaire.
3. Massue.
4. Génie de la vengeance.
5. Années.
6. Traités, contrats, lettres, etc.

jure et la Vengeance : la première le devance, en répandant des calomnies qui, comme une huile empoisonnée, souillent ce qu'elles ont touché; la seconde le suit, enveloppée dans un manteau de sang. Le prince des ténèbres veut qu'une division éclatante sépare à jamais René et Ondouré, et devienne le premier anneau d'une longue chaîne de malheurs. Cependant Ondouré ne sent pas encore pour Céluta tous les feux d'amour qui le brûleront dans la suite et qui l'exciteront à tous les crimes; mais son orgueil et son ambition sont à la fois blessés ; il ne respire que vengeance. Il va exhalant son dépit en paroles insultantes.

« Quel est donc ce fils de l'étranger qui prétend m'enlever la femme de mon choix? Lui donne-t-on, comme à moi, la première place dans les festins et la portion la plus honorable de la victime? Où sont les chevelures des ennemis qu'il a enlevées? Vile chair blanche qui n'a ni père ni mère, qu'aucune cabane ne réclame! lâche guerrier, à qui je ferai porter le jupon d'écorce de la vieille femme, et que je formerai à filer le nerf de chevreuil! »

Ainsi parlait ce chef, environné d'une légion d'esprits qui remplissait son âme de mille pensées funestes. Lorsque l'autonne a mûri les vergers, on voit des hommes agrestes, montés sur l'arbre cher à la Neustrie, abattre avec de longues perches la pomme vermeille, tandis que les jeunes filles et les jeunes laboureurs ramassent pêle-mêle, dans une corbeille, les fruits dont le jus doit troubler la raison : ainsi les anges du mal jettent ensemble leurs dons enivrants dans le sein d'Ondouré. Jalousie insensée! l'amour ne pouvait entrer dans le cœur du frère d'Amélie : Céluta aimait seule. Ces passions, de tous côtés non partagées, ne promettaient que des malheurs sans ressource et sans terme.

LIVRE TROISIÈME

Le départ de Chactas pour le conseil avait laissé René à la solitude. Il sortait et rentrait dans la cabane, suivait un sentier dans le désert ou regardait le fleuve couler. Un bois de cyprès avait attiré sa vue. Perdu quelque temps dans l'épaisseur des ombres, il se trouva tout à coup auprès de l'habitation de Céluta. Devant la hutte s'élevaient quelques gordonias qui étalaient l'or et l'azur dans leurs feuilles vieillies, la verdure dans leurs jeunes rameaux et la blancheur dans leurs fleurs de neige. Des copalmes se mêlaient à ces arbustes, et des azaléas formaient un buisson de corail à leurs racines.

Conduit par le chemin derrière ce bocage, le frère d'Amélie jeta les yeux dans la cabane, où il aperçut Céluta : ainsi, après son naufrage, le fils de Laërte regardait, à travers les branches de la forêt, Nausicaa, semblable à la tige du palmier de Délos.

La fille des Natchez était assise sur une natte; elle traçait en fil de pourpre, sur une peau d'orignal, les guerres des Natchez contre les Siminoles. On voyait Chactas au moment d'être brûlé dans le cadre de feu et délivré par Atala. Profondément occupée, Céluta se penchait sur son ouvrage : ses cheveux, semblables à la fleur d'hyacinthe, se partageaient sur son cou et tombaient des deux côtés de son sein, comme un voile. Lorsqu'elle venait à tirer en arrière un long fil, en déployant lentement son bras nu, les Grâces étaient moins charmantes.

Non loin de Céluta, Outougamiz était assis sur des herbes parfumées, sculptant une pagaie. On retrouvait le

frère dans la sœur, avec cette différence qu'il y avait dans les traits du premier plus de naïveté, dans les traits de la seconde plus d'innocence. Égale candeur, égale simplicité, sortaient de leurs cœurs par leurs bouches : tels, sur un même tronc, dans une vallée du Nouveau-Monde, croissent deux érables de sexe différent; et cependant le chasseur qui les voit du haut de la colline les reconnaît pour frère et sœur à leur air de famille, et au langage que leur fait parler la brise du désert.

Le frère d'Amélie était le chasseur qui contemplait le couple solitaire; et, bien qu'il ne comprît pas ses paroles, il les écoutait pourtant, car les deux orphelins échangeaient alors de doux propos.

Génie des forêts à la voix naïve, génie accoutumé à ces entretiens ignorés de l'Europe, qui font à la fois pleurer et sourire, refuseriez-vous de murmurer ceux-ci à mon oreille?

« Je ne veux plus voir dormir les jeunes hommes, disait la fille des Natchez. Mon frère, quand tu dors sur ta natte, ton sommeil est un baume rafraîchissant pour moi : est-ce que les hommes blancs n'ont pas le même repos? »

Outougamiz répondit : « Ma sœur, demandez cela aux vieillards. »

Céluta repartit : « Il m'a semblé voir le manitou de la beauté qui ouvrait et fermait tour à tour les lèvres du guerrier blanc, pendant son sommeil, chez Chactas.

— Un esprit, dit Outougamiz, m'est apparu dans mes songes. Je n'ai pu voir son visage, car sa tête était voilée. Cet esprit m'a dit : « Le grand jeune homme blanc porte » la moitié de ton cœur. »

Ainsi parlaient les deux innocentes créatures; leur tendresse fraternelle enchantait et attristait à la fois le frère d'Amélie. Il fit un mouvement, et Céluta, levant la tête, découvrit l'étranger à travers la feuillée. La pudeur monta

au front de la fille des Natchez, et ses joues se colorèrent : ainsi un lis blanc, dont on a trempé le pied dans la sève purpurine d'une plante américaine, se peint en une seule nuit de la couleur brillante, et étonne au matin l'empire de Flore par sa prodigieuse beauté.

A demi caché dans les guirlandes du buisson, René contemplait Céluta, qui lui souriait du même air que la divine lo souriait au maître des dieux, lorsqu'on ne voyait que la tête de l'immortel dans la nue. Enfin, la fille de Tabamica ouvrit ses lèvres comme celles de la persuasion, et d'une voix dont les inflexions ressemblaient aux accents de la linotte bleue : « Mon frère, voilà le fils de Chactas. »

Outougamiz, le plus léger des chasseurs, se lève, court à l'étranger, le prend par la main, et le conduit dans sa cabane de bois d'ilicium, dont les meubles reflétaient l'éclat des essences qui les avaient embaumés. Il le fait asseoir sur la dépouille d'un ours longtemps la terreur du pays des Esquimaux; lui-même il s'assied à ses côtés, en lui disant : « Enfants de l'Aurore, les étrangers et les pauvres viennent du Grand Esprit. »

Céluta, dans la couche de laquelle aucun guerrier n'avait dormi, essaya de continuer son ouvrage ; mais ses yeux ne voyaient plus que des erreurs sans issue dans les méandres de ses broderies.

Il est une coutume parmi ces peuples de la nature, coutume que l'on trouvait autrefois chez les Hellènes : tout guerrier se choisit un ami. Le nœud, une fois formé, est indissoluble ; il résiste au malheur et à la prospérité. Chaque homme devient double, et vit de deux âmes ; si l'un des deux amis s'éteint, l'autre ne tarde pas à disparaître. Ainsi ces mêmes forêts américaines nourrissent des serpents à deux têtes, dont l'union se fait par le milieu, c'est-à-dire par le cœur : si quelque voyageur écrase l'un des deux chefs de la mystérieuse créature, la partie

morte reste attachée à la partie vivante, et bientôt le symbole de l'amitié périt.

Trop jeune encore lorsqu'il perdit son père, le frère de Céluta n'avait point fait le choix d'un ami. Il résolut d'unir sa destinée à celle du fils adoptif de Chactas; il saisit donc la main de l'étranger, et lui dit : « Je veux être ton ami. » René ne comprit point ce mot, mais il répéta dans la langue de son hôte le mot *ami*. Plein de joie, Outougamiz se lève, prend une flèche, un collier de porcelaine [1], et fait signe à René et à Céluta de le suivre.

Non loin de la cabane habitée, on voyait une autre cabane déserte, dans laquelle Outougamiz était né · un ruisseau en baignait le toit tombé et les débris épars. Le jeune Indien y pénètre avec son hôte; Céluta, comme une femme appelée en témoignage devant un juge, demeure debout à quelque distance du lieu marqué par son frère. Outougamiz, parvenu au milieu des ruines, prend une contenance solennelle; il donne à tenir à René un bout de la flèche, dont l'autre bout repose dans sa main. Élevant la voix, et attestant le ciel et la terre :

« Fils de l'étranger, dit-il, je me confie à toi sur mon berceau, et je mourrai sur ta tombe. Nous n'aurons plus qu'une natte pour le jour, qu'une peau d'ours pour la nuit. Dans les batailles, je serai à tes côtés. Si je te survis, je donnerai à manger à ton esprit, et, après plusieurs soleils passés en festins ou en combats, tu me prépareras à ton tour une fête dans le pays des âmes. Les amis de mon pays sont des castors qui bâtissent en commun. Souvent ils frappent leurs tomahawks [2] ensemble; et, quand ils se trouvent ennuyés de la vie, ils se soulagent avec leur poignard.

1. Sorte de coquillage.
2. Massues.

» Reçois ce collier; vingt graines rouges marquent le nombre de mes neiges [1]; les dix-sept graines blanches qui les suivent indiquent les neiges de Céluta, témoin de notre engagement; neuf graines violettes disent que c'est dans la neuvième lune, ou la lune des chasseurs, que nous nous sommes juré amitié; trois graines noires succèdent aux graines violettes: elles désignent le nombre des nuits que cette lune a déjà brillé. J'ai dit. »

Outougamiz cessa de parler, et des larmes tombèrent de ses paupières. Comme les premiers rayons du soleil descendent sur une terre fraîchement labourée et humectée de la rosée de la nuit, ainsi l'amitié du jeune Natchez pénétra dans l'âme attendrie de René. A la vivacité du frère de Céluta, au mot d'ami souvent répété, au choix extraordinaire du lieu, René comprit qu'il s'agissait de quelque chose de grand et d'auguste; il s'écria à son tour : « Quel que soit ce que tu me proposes, homme sauvage, je te jure de l'accomplir; j'accepte les présents que tu me fais. » Et le frère d'Amélie presse sur son sein le frère de Céluta. Jamais cœur plus calme, jamais cœur plus troublé ne s'étaient approchés l'un de l'autre.

Après ce pacte, les deux amis échangèrent les manitous de l'amitié. Outougamiz donna à René le bois d'un élan, qui, tombant chaque année, chaque année se relève avec une branche de plus, comme l'amitié, qui doit s'accroître en vieillissant. René fit présent à Outougamiz d'une chaîne d'or. Le sauvage la saisit d'une main empressée, parla tout bas à la chaîne, car il l'animait de ses sentiments, et la suspendit sur sa poitrine, jurant qu'il ne la quitterait qu'avec la vie : serment trop fidèlement gardé ! Comme un arbre consacré dans une forêt à quelque divinité, et

1. Années.

dont les rameaux sont chargés de saintes reliques, mais qui va bientôt tomber sous la cognée du bûcheron, ainsi parut Outougamiz portant à son cou l'offrande de l'amitié.

Les deux amis plongèrent leurs pieds nus dans le ruisseau de la cabane, pour marquer que désormais ils étaient deux pèlerins devant finir l'un avec l'autre leur voyage.

Dans la fontaine qui donnait naissance au ruisseau, Outougamiz puisa une eau pure où Céluta mouilla ses lèvres afin de se payer de son témoignage et de participer à l'amitié qui venait de naître dans l'âme des deux nouveaux frères.

René, Outougamiz et Céluta errèrent ensuite dans la forêt; Outougamiz s'appuyait sur le bras de René; Céluta les suivait. Outougamiz tournait souvent la tête pour la regarder, et autant de fois il rencontrait les yeux de l'Indienne, où l'on voyait sourire des larmes. Comme trois vertus habitant la même âme, ainsi passaient dans ce lieu ces trois modèles d'amitié, d'amour et de noblesse. Bientôt le frère et la sœur chantèrent la chanson de l'amitié; ils disaient :

« Nous attaquerons avec le même fer l'ours sur le tronc des pins : nous écarterons avec le même rameau l'insecte des savanes : nos paroles secrètes seront entendues dans la cime des arbres.

» Si vous êtes dans un désert, c'est mon ami qui en fait le charme; si vous dansez dans l'assemblée des peuples, c'est encore mon ami qui cause vos plaisirs.

» Mon ami et moi nous avons tressé nos cœurs comme des lianes : ces lianes fleuriront et se dessécheront ensemble. »

Tels étaient les chants du couple fraternel. Le soleil, dans ce moment, vint toucher de ses derniers rayons les gazons de la forêt : les roseaux, les buissons, les chênes s'animèrent; chaque fontaine soupirait ce que l'amitié a

de plus doux, chaque arbre en parlait le langage, chaque oiseau en chantait les délices. Mais René était le génie du malheur égaré dans ces retraites enchantées.

Rentrés dans la cabane, on servit le festin de l'amitié : c'étaient des fruits entourés de fleurs. Les deux amis s'apprenaient à prononcer dans leur langue les noms de père, de mère, de sœur, d'épouse. Outougamiz voulut que sa sœur s'occupât d'un vêtement indien pour l'homme blanc. Céluta déroule aussitôt un ruban de lin; elle invite René à se lever, et appuie une main tremblante sur l'épaule du fils de Chactas, en laissant pendre le ruban jusqu'à terre. Mais lorsque, passant le ruban sous le bras de René, elle approcha son sein si près de celui du jeune homme qu'il en ressentit la chaleur sur sa poitrine; lorsque, levant sur le frère d'Amélie des yeux qui brillaient à travers ses longues paupières; lorsque, s'efforçant de prononcer quelques mots, les mots vinrent expirer sur ses lèvres, elle trouva l'épreuve trop forte et n'acheva point l'ouvrage de l'amitié!

Douce journée! votre souvenir ne s'effaça de la cabane des Natchez que quand les cœurs que vous aviez attendris cessèrent de battre. Pour apprécier vos délices, il faut avoir élevé comme moi sa pensée vers le ciel, du fond des solitudes du Nouveau-Monde.

Cependant les quatre guerriers portant le calumet de paix étaient arrivés au fort Rosalie. Chépar a rassemblé le conseil, où se trouvent avec les principaux habitants de la colonie les capitaines de l'armée. Un riche trafiquant se lève, prend la parole, et, après avoir traité les Indiens de sujets rebelles, il veut que les députés des Natchez soient repoussés et que l'on s'empare des terres les plus fertiles.

Le père Souël se lève à son tour. Une grande doctrine, une vaste érudition, un esprit capable des plus hautes sciences, distinguaient ce missionnaire : charitable comme

Jésus-Christ, humble comme ce divin Maître, il ne cherchait à convertir les âmes au Seigneur que par des actes de bienfaisance et par l'exemple d'une bonne vie; pacifique envers les autres, il aspirait ardemment au martyre.

Il ne devait point rester au fort Rosalie, son ancienne résidence : la palme des confesseurs, qu'il demandait au Roi de gloire, lui devait être accordée à la mission des Yazous. C'était pour la dernière fois qu'il plaidait la cause de ses néophytes natchez.

Toujours vêtu d'un habit de voyage, le père Souël avait l'air d'un pèlerin qui ne fait qu'un séjour passager sur la terre, et qui va bientôt retourner à sa patrie céleste : lorsqu'il ouvrit la bouche, un silence profond régna dans le conseil.

Le saint orateur remonta, dans son discours, jusqu'à la découverte de l'Amérique; il traça le tableau des crimes commis par les Européens au Nouveau-Monde. De là, passant à l'histoire de la Louisiane, il fit un magnifique éloge de Chactas, qu'il peignit comme un homme d'une vertu digne des anciens sages du paganisme. Il nomma avec estime Adario, et invita le conseil à se défier d'Ondouré. Exhortant les Français à la modération et à la justice, il conclut ainsi :

« J'espère que notre commandant et cette assemblée voudront bien pardonner à un religieux d'avoir osé expliquer sa pensée. A Dieu ne plaise qu'il ait parlé dans un esprit d'orgueil! Ayons, pour l'amour de Jésus-Christ, notre doux Seigneur, quelque pitié des pauvres idolâtres; tâchons, en nous montrant vrais chrétiens, de les appeler à la lumière de l'Évangile. Plus ils sont misérables et dépourvus des biens de la vie, plus nous devons plaindre leurs faiblesses. Missionnaire du Dieu de paix dans ces déserts, puissé-je vivre et mourir en semant la parole de l'Agneau! Puisse mon sang servir au maintien de la con-

corde ! Mais à tous n'est pas réservée une si grande bénédiction; à moi n'appartient pas d'aspirer à la gloire des Brébœuf et des Jogues, morts pour la foi en Amérique. »

Le père Souël s'inclina devant le commandant, et reprit sa place. O véritable religion ! que tes délices sont puissantes sur les cœurs ! que ta raison est adorable ! que ta philosophie est haute et profonde ! Dans celle des hommes, il manque toujours quelque chose; dans la tienne, tout est surabondant. Le conseil, touché des paroles du missionnaire, croyait sentir les inspirations de la miséricorde de Dieu.

Le démon de l'or, envoyé par Satan, craignait l'effet du discours du père Souël, en voyant les âmes s'attendrir à la voix du juste. Cet esprit infernal, à la tête chauve, aux lèvres minces et serrées, au corps diaphane, au cœur sans pitié, à l'esprit toujours plein de nombres, au regard avide et inquiet, aux manières défiantes et cachées, cet esprit souffle sa concupiscence sur le conseil. Aussitôt les sentiments généreux s'éteignent. Robert, Salency, Artagnan, veulent répliquer au religieux : Fébriano obtient la parole.

Né parmi les Francs, sur les côtes de la Barbarie, cet aventurier, chrétien dans son enfance, ensuite parjure à l'Évangile, fut, dans l'ordre des seyahs, disciple zélé du Coran. Jeté en Europe par un coup de fortune, entré dans la carrière des armes, trop noble pour lui, il est redevenu extérieurement chrétien ; mais il continue à détester les serviteurs du vrai Dieu, et à observer en secret les abominables lois du faux prophète. Chépar l'a rencontré dans les champs, et le traître, moitié moine, moitié soldat, a pris sur le loyal militaire l'ascendant que la bassesse exerce sur les caractères impérieux, et la finesse sur les esprits bornés. Fébriano dispose presque toujours de la volonté de Chépar, qui croit suivre ses propres résolutions, lorsqu'il ne fait qu'obéir aux inspirations de Fébriano. Ce

vagabond était, du reste, un de ces scélérats vulgaires qui ne peuvent briller au rang des grands infâmes, et qui meurent oubliés dans la portion obscure du crime. Jouet d'Ondouré, dont il recevait les présents, il en avait les vices sans en avoir le génie. Rencontré par le frère d'Amélie à la Nouvelle-Orléans, traité par lui avec hauteur dans une contention passagère, Fébriano nourrissait déjà contre René un sentiment de haine et de jalousie. Le renégat élève ainsi la voix contre le pasteur de l'Évangile :

— Les moines se devraient tenir dans leur couvent ou avec les femmes, et laisser à l'épée le soin de l'épée. Le brave commandant saura bien ce qu'il doit faire, et sa sagesse n'a pas besoin de nos conseils. Les Natchez sont des rebelles qui refusent de céder leurs terres aux sujets du roi. Qu'on me charge de l'expédition, je réponds d'amener ici enchaînés, et cet insolent Adario, et ce vieux Chactas qui reçoit dans ce moment même un homme dont on ignore la famille et les desseins, un homme qui pourrait n'être que l'envoyé de quelque puissance ennemie.

De bruyants éclats de rire et de longs applaudissements couvrirent ce discours : les habitants de la colonie portaient aux nues l'éloquence de Fébriano. Le père Souel, sans changer de contenance, soutint le mépris des hommes comme il aurait reçu leurs caresses. Mais, indigné de l'affront fait au missionnaire, d'Artaguette rompt le silence, qu'il avait gardé jusqu'alors.

A jamais cher à la France, à jamais cher à l'Amérique, qui le vit tomber avec tant de gloire, ce jeune capitaine offrait en lui la loyauté des anciens jours et l'aménité des mœurs du nouvel âge. Placé entre son inclination et son devoir, il était malheureux aux Natchez ; car, avec une âme bien née, il n'avait cependant point ce caractère vigoureusement épris du beau, qui nous précipite dans le

parti où nous croyons l'apercevoir. D'Artaguette aurait été l'ennemi des extrêmes, s'il avait pu être l'ennemi de quelque chose : il ne blâmait et ne louait rien absolument ; il cherchait à amener tous les hommes à une tolérance mutuelle de leurs faiblesses ; il croyait que les sentiments de nos cœurs et les convenances de notre état se devaient céder tour à tour. C'est ainsi qu'en aimant les sauvages, il se trouva toute sa vie engagé contre eux : tel un fleuve plein d'abondance et de limpidité, mais dont le cours n'est pas assez rapide, tourne à chaque pas dans la plaine; repoussé par les moindres obstacles, il est sans cesse obligé de remonter contre le penchant de son onde.

— Ornement de notre ancienne patrie dans cette France nouvelle, dit d'Artaguette s'adressant au père Souel, vous n'avez pas besoin d'un défenseur tel que moi. Je supplie le commandant de prendre le temps nécessaire pour peser les ordres qu'il a reçus du gouverneur général ; je le supplie d'accepter le calumet de paix des sauvages. Le vénérable missionnaire, rempli de sagesse et d'expérience, ne peut avoir fait des objections tout à fait indignes d'être examinées. Il ne m'appartient point de juger les deux premiers sachems des Natchez, encore moins ce jeune voyageur, qui ne devait guère s'attendre à trouver son nom mêlé à nos débats : il me semble téméraire de hasarder légèrement une opinion sur l'honneur d'un homme, surtout quand cet homme est Français.

La noble simplicité avec laquelle d'Artaguette prononça ce peu de paroles charma le conseil sans le convaincre. On attendait avec inquiétude la décision du commandant. incapable de la moindre bassesse, plein de probité et d'honneur, Chépar commettait cependant une foule d'injustices qui ne sortaient point de la droiture de son cœur, mais de la faiblesse de sa tête. Il blâma Fébriano d'avoir violé l'ordre et la discipline en parlant avant son supé-

rieur, le capitaine d'Artaguette ; mais il reprocha à celui-ci sa tiédeur et sa modération.

— Ce n'était pas ainsi, s'écria-t-il, qu'on servait à Malplaquet et à Denain, lorsque j'enlevai un drapeau à l'ennemi et que je reçus un coup de feu dans la poitrine. Les vieillards auraient été bien étonnés de tous ces beaux discours de la jeunesse actuelle; les Marlbrough, qu'avaient élevés les Turenne, auraient eu bon marché d'une armée d'orateurs et n'auraient pas acheté si cher leurs victoires.

Chépar s'emporta contre les chefs des sauvages, soutint qu'Ondouré était le seul Indien attaché aux Français, quel que fût d'ailleurs le dernier discours prononcé par cet Indien, discours que Chépar prenait pour une ruse d'Ondouré. Le commandant menaça de sa surveillance et de sa colère ces Européens sans aveu, qui venaient, disait-il, s'établir au Nouveau-Monde. Mais enfin les ordres du gouverneur de la Louisiane n'étaient pas assez précis pour établir immédiatement la colonie sur les terres des Natchez : Chépar donc consentit à recevoir le calumet de paix et à prolonger les trêves.

C'était ainsi que la fatalité attachée aux pas de René le poursuivait au delà des mers : à peine avait-il dormi deux fois sous le toit d'un sauvage, que les passions et les préjugés commençaient à se soulever contre lui chez les Français et chez les Indiens. Les esprits de ténèbres profitaient du malheur du frère d'Amélie pour étendre ce malheur sur tout ce qui environnait la victime : poussant Ondouré à la tentative d'un premier forfait, ils grossirent le germe des divisions.

Lorsqu'un sanglier, la terreur des forêts, a découvert une laie avec son amant sauvage, excité par l'amour, le monstre hérisse ses soies, creuse la terre avec la double corne de son pied, et, blessant de ses défenses le tronc des hêtres, se cache pour fondre sur son rival : ainsi On-

douré, transporté de jalousie par le récit de la Renommée, cherche et trouve le lieu écarté qui doit lui livrer l'Européen dont les maléfices ont déjà troublé le cœur de Céluta.

Entre la cabane de Chactas et celle d'Outougamiz, s'élevait un bocage de smilax qui répandait une ombre noire sur la terre; les chênes verts dont il était surmonté en augmentaient les ténèbres. Le frère d'Amélie, revenant de prêter le serment de l'amitié, s'était assis auprès d'une source qui coulait parmi ce bois : ainsi que l'Arabe accablé par la chaleur du jour s'arrête au puits du chameau, René s'était reposé sur la mousse qui bordait la fontaine. Soudain un cri perce les airs : c'était ce cri de guerre des sauvages, dont il est impossible de peindre l'horreur, cri que la victime n'entend presque jamais, car elle est frappée de la hache au moment même : tel le boulet suit la lumière; tel le cri du fils de Pélée retentit aux rives du Simoïs, lorsque le héros, la tête surmontée d'une flamme, s'avança pour sauver le corps de Patrocle : les bataillons se renversèrent, les chevaux effrayés prirent la fuite, et douze des premiers Troyens tombèrent dans l'éternelle nuit.

C'en était fait des jours du frère d'Amélie, si les esprits attachés à ses pas ne l'avaient eux-mêmes sauvé du coup fatal, afin que sa vie prolongée devînt encore plus malheureuse, plus propre à servir les desseins de l'enfer. Docile aux ordres de Satan, la Nuit, toujours cachée dans ces lieux, détourna elle-même la hache, qui, sifflant à l'oreille de René, alla s'enfoncer dans le tronc d'un arbre.

A cette attaque imprévue, René se lève. Furieux d'avoir manqué le but, Ondouré se précipite, le poignard à la main, sur le frère d'Amélie, et le blesse au-dessous du sein. Le sang s'élance en jet de pourpre, comme la liqueur de Bacchus jaillit sous le fer dont une troupe de joyeux vignerons a percé un vaste tonneau.

René saisit la main meurtrière et veut en arracher le poignard; Ondouré résiste, jette son bras gauche autour du frère d'Amélie, essaye de l'ébranler et de le précipiter à terre. Les deux guerriers se poussent et se repoussent, se dégagent et se reprennent, font mille efforts, l'un pour dominer son adversaire, l'autre pour conserver son avantage. Leurs mains s'entrelacent sur le poignard que celui-ci veut garder, que celui-là veut saisir. Tantôt ils se penchent en arrière, et tâchent par de mutuelles secousses de s'arracher l'arme fatale; tantôt ils cherchent à s'en rendre maîtres, en la faisant tourner comme le rayon de la roue d'un char, afin de se contraindre à lâcher prise par la douleur. Leurs mains tordues s'ouvrent et changent adroitement de place sur la longueur du poignard; leur genou droit plie, leur jambe gauche s'étend en arrière, leur corps se penche sur un côté, leurs têtes se touchent, et mêlent leurs chevelures en désordre.

Tout à coup, se redressant, les adversaires s'approchent poitrine contre poitrine, front contre front : leurs bras tendus s'élèvent au-dessus de leurs têtes, et leurs muscles se dessinent comme ceux d'Hercule et d'Antée. Dans cette lutte, leur haleine devient courte et bruyante; ils se couvrent de poussière, de sang et de sueur : de leurs corps meurtris s'élève une fumée, comme cette vapeur d'été que le soir fait sortir d'un champ brûlé par le soleil.

Sur les rivages du Nil ou dans les fleuves des Florides, deux crocodiles se disputent au printemps une femelle brillante : les rivaux s'élancent des bords opposés du fleuve, et se joignent au milieu. De leurs bras, ils se saisissent; ils ouvrent des gueules effroyables; leurs dents se heurtent avec un craquement horrible; leurs écailles se choquent comme les armures de deux guerriers; le sang coule de leurs mâchoires écumantes, et jaillit en gerbes de leurs naseaux brûlants : ils poussent de sourds mu-

gissements, semblables au bruit lointain du tonnerre. Le fleuve, qu'ils frappent de leur queue, mugit autour de leurs flancs comme autour d'un vaisseau battu par la tempête. Tantôt ils s'abîment dans des gouffres sans fond, et continuent leur lutte au voisinage des enfers : un impur limon s'élève sur les eaux; tantôt ils remontent à la surface des vagues, se chargent avec une furie redoublée, s'enfoncent de nouveau dans les ondes, reparaissent, plongent, reviennent, replongent, et semblent vouloir éterniser leur épouvantable combat : tels se pressent les deux guerriers, tels ils s'étouffent dans leurs bras, serrés par les nœuds de la colère. Le lierre s'unit moins étroitement à l'ormeau, le serpent au serpent, la jeune sœur au cou d'une sœur chérie, l'enfant altéré à la mamelle de sa mère. La rage des deux guerriers monte à son comble. Le frère d'Amélie combat en silence son rival, qui lui résiste en poussant des cris. René, plus agile, a la bravoure du Français; Ondouré, plus robuste, a la férocité du sauvage.

L'Éternel n'avait point encore pesé dans ses balances d'or la destinée de ces guerriers; la victoire demeurait incertaine. Mais enfin le frère d'Amélie rassemble toutes ses forces, porte une main à la gorge du Natchez, soulève ses pieds avec les siens, lui fait perdre à la fois l'air et la terre, le pousse d'une poitrine vigoureuse, l'abat comme un pin, et tombe avec lui. En vain Ondouré se débat : René le tient sous ses genoux, et le menace de la mort avec le poignard arraché à un main déloyale. Déjà généreux par la victoire, le frère d'Amélie sent sa colère expirer : un pêcher couvert de ses fleurs, au milieu des plaines de l'Arménie, cache un moment sa beauté dans un tourbillon de vent; mais il reparaît avec toutes ses grâces lorsque le tourbillon est passé, et le front de l'arbre charmant sourit immobile dans la sérénité des airs : ainsi René

reprend sa douceur et son calme. Il se relève, et, tendant la main au sauvage : « Malheureux, lui dit-il, que t'ai-je fait? » René s'éloigne, et laisse Ondouré livré non à ses remords, mais au désespoir d'avoir été vaincu et désarmé.

LIVRE QUATRIÈME

L'ange protecteur de l'Amérique, qui montait vers le soleil, avait découvert le voyage de Satan et du démon de la Renommée : à cette vue, poussant un soupir, il précipite le mouvement de ses ailes. Déjà il a laissé derrière lui les planètes les plus éloignées de l'œil du monde ; il traverse ces deux globes que les hommes, plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie, profanèrent par les noms de Mercure et de Vénus. Il entre ensuite dans ces régions où se forment les couleurs du soleil couchant et de l'aurore ; il nage dans des mers d'or et de pourpre ; et, sans être ébloui, les regards fixés sur l'astre du jour, il surgit à son orbite immense.

Uriel l'aperçoit ; après l'avoir salué du salut majestueux des anges, il lui dit :

— Esprit diligent, que le Créateur a placé à la garde d'une des plus belles parties de la terre, je connais le sujet qui vous amène : tandis que vous remontiez jusqu'à moi, l'ange de la Croix du sud descendait sur ce soleil, pour m'apprendre qu'il avait vu Satan et sa compagne s'élancer du pôle du midi. J'aurais déjà communiqué cette nouvelle aux archanges des soleils les plus reculés, si je n'avais aperçu deux illustres voyageuses qui viennent comme

vous de la terre, et qui bientôt arriveront à nous : elles continueront ensuite leur route vers les tabernacles éternels. Reposez-vous donc en les attendant ici ; il n'y a point d'ange qui ne soit effrayé de la course à travers l'infini : les deux saintes pourront se charger de votre message ; elles témoigneront de votre vigilance, et vous redescendrez au poste où vous rappelle l'audace du prince des ténèbres.

L'ange de l'Amérique répondit : « Uriel, ce n'est pas sans raison que l'on vous loue dans les parvis célestes : vos paroles sont véritablement pleines de sagesse, et les yeux dont vous êtes couvert ne vous laissent rien ignorer. Vous daignerez donc rendre compte de mon zèle ? Vous savez que les flèches du Très-Haut sont terribles, et qu'elles dévorent les coupables. Puisque les deux patronnes des Français s'élèvent aux sanctuaires sublimes, dans le même dessein qui m'a conduit à l'astre dont vous dirigez le cours, je vais retourner à la terre. J'aurai peut-être à livrer des combats, car Satan semble avoir pris une force nouvelle. »

Uriel repartit : « Ne craignez point cet archange ; le crime est toujours faible, et Dieu vous enverra sa victoire. Votre empressement est digne d'éloges ; mais vous pouvez vous arrêter un moment pour délasser vos ailes. »

En parlant ainsi, l'ange du soleil présenta à celui de l'Amérique une coupe de diamant, pleine d'une liqueur inconnue : ils y mouillèrent leurs lèvres, et les dernières gouttes du nectar, tombées en rosée sur la terre, y firent naître une moisson de fleurs.

L'ange de l'Amérique, regardant les champs du soleil, dit à Uriel : « Brûlant chérubin, si toutefois ma curiosité n'est point déplacée et qu'il soit permis à un ange de mon rang de connaître de tels secrets, ce qu'on dit de l'astre auquel vous présidez est-il vrai ? ou n'est-ce qu'un bruit né de l'ignorance humaine ? »

Uriel, avec un sourire paisible :

— Esprit rempli de prudence, votre curiosité n'a rien d'indiscret, puisque vous n'avez pour but que de glorifier l'œuvre du Père, cette œuvre que le Fils conserve et que l'Esprit vivifie. Je puis aisément vous satisfaire.

Non, cet astre qui sert de marchepied à l'Éternel ne fut point formé comme se le figurent les hommes. Lorsque la créaticn sortit du néant à la parole éternelle, et que le ciel eut célébré le soir et le matin du premier jour, la clarté émanée du Saint des saints faisait seule la lumière du monde.

Mais cette lumière, toute tempérée qu'elle pouvait être, trop forte encore pour l'univers, menaçait de le consumer. Emmanuel pria Jéhovah de reployer ses rayons et de n'en laisser échapper qu'un seul. Le Fils prit ce rayon dans sa main, le rompit, et du brisement s'échappa une goutte de feu, que le Fils nomma soleil.

Alors brilla dans les cieux ce luminaire qui lie les planètes autour de lui, par les fils invisibles qu'il tire sans interruption de son sein inépuisable. Je reçus l'ordre de m'asseoir à son foyer, moins pour veiller à la marche des sphères que pour empêcher leur destruction : car, lorsque Jéhovah, rentré dans la profondeur de son immensité, appelle à lui ses deux autres principes, lorsqu'il enfante avec eux ces pensées qui donnent la vie à des millions d'âmes et de mondes, dans ces moments de conception du Père, il sort de tels feux du tabernacle, que tout ce qui est créé serait dévoré. Placé au centre du soleil, je me hâte d'étendre mes ailes et de les interposer entre la création et l'effusion brûlante, afin de prévenir l'embrasement des globes. L'ombre de mes ailes forme dans l'astre du jour ces taches que les hommes découvrent et que, dans leur science vaine, ils ont diversement expliquées.

Ainsi s'entretenaient les deux anges, et cependant Ca-

therine des Bois et Geneviève touchaient au disque du soleil.

Peuple guerrier et plein de génie, Français, c'est sans doute un esprit puissant, un conquérant fameux, qui protége du haut du ciel votre double empire? Non! c'est une bergère en Europe, une fille sauvage en Amérique. Geneviève du hameau de Nanterre, et vous, Catherine des bois canadiens, étendez à jamais votre houlette et votre crosse de hêtre sur ma patrie; conservez-lui cette naïveté, ces grâces naturelles qu'elle tient sans doute de ses patronnes!

Née d'une mère chrétienne et d'un père idolâtre, sous le toit d'écorce d'une famille indienne, Catherine, élevée dans la religion de sa mère, annonça dès son enfance que l'Époux céleste l'avait réservée pour ses chastes embrassements. A peine avait-elle accompli quatre lustres, qu'elle fut appelée dans ces domaines incorruptibles, où les anges célèbrent incessamment les noces de ces femmes qui ont divorcé avec la terre pour s'unir au ciel. Les vertus de Catherine resplendirent après sa mort; Dieu couvrit son tombeau de miracles riches et éclatants, en proportion de la pauvreté et de l'obscurité de la sainte ici-bas. Elle fut publiquement honorée comme patronne du Canada; on lui rendit un culte au bord d'une fontaine, sous le nom de la *bonne Catherine des Bois*. Cette vierge ne cesse de veiller au salut de la Nouvelle-France et de s'intéresser aux habitants du désert. Elle revenait alors du séjour des hommes avec Geneviève.

Les patronnes des fils de saint Louis s'étaient alarmées des malheurs dont Satan menaçait l'empire français en Amérique : un même mouvement de charité les emportait aux célestes habitacles, pour implorer la miséricorde de Marie. Tristes, autant que des substances spirituelles peuvent ressentir notre douleur, elles versaient ces larmes

intérieures dont Dieu a fait présent à ses élus; elles éprouvaient cette sorte de pitié que l'ange ressent pour l'homme, et qui, loin de troubler la pacifique Jérusalem, ne fait qu'ajouter aux félicités qu'on y goûte.

Geneviève porte encore dans sa main sa houlette garnie de guirlandes de lierre ; mais cette houlette est plus brillante que le sceptre d'un monarque de l'Orient. Les roses qui couronnent le front de la fille des Gaules ne sont plus les roses fugitives dont la bergère se parait aux champs de Lutèce ; ce sont ces roses qui ne se fanent jamais, et qui croissent dans les campagnes merveilleuses, sur les pas de l'Agneau sans tache. Geneviève, une nue blanche forme ton vêtement ; des cheveux d'un or fluide accompagnent divinement ta tête : à travers ton immortalité on reconnaît les grâces pleines d'amour, les charmes indicibles d'une vierge française !

Plus simple encore que la patronne de la France policée est peut-être la patronne de la France sauvage. Catherine brille de cet éclat qui apparut en elle lorsqu'elle eut cessé d'exister. Les fidèles accourus à sa couche de mort lui virent prendre une couleur vermeille, une beauté inconnue qui inspirait le goût de la vertu et le désir d'être saint. Catherine retint, avec la transparence de son corps glorieux, la tunique indienne et la crosse du labour : fille de la solitude, elle aime celui qui se retira au désert avant de s'immoler au salut des hommes.

Ainsi voyagent ensemble les deux saintes : l'une, qui sauva Paris d'Attila ; Geneviève, qui précéda le premier des rois très-chrétiens ; qui, dans une longue suite de siècles, opposa l'obscurité et la vertu de ses cendres à toutes les pompes et à toutes les calamités de la monarchie de Clovis : l'autre, qui ne devança sur la terre que de peu d'années le dernier des rois très-chrétiens ; Catherine, qui ne sait que l'histoire de quelques apôtres de

la Nouvelle-France, semblables à ceux que vit la pastourelle de Nanterre, lorsque l'Évangile pénétra dans les vieilles Gaules.

Les épouses du Seigneur se chargèrent du message de l'ange de l'Amérique, qui se précipita aussitôt sur la terre, tandis qu'elles continuèrent leur route vers le firmament.

Dans un champ du soleil, dans des prairies dont le sol semble être de calcédoine, d'onyx et de saphir, sont rangés les chars subtils de l'âme, chars qui se meuvent d'eux-mêmes, et qui sont faits de la même matière que les étoiles. Les deux saintes se placent l'une auprès de l'autre sur un de ces chars. Elles quittent l'astre de la lumière, s'élèvent par un mouvement plus rapide que la pensée, et voient bientôt le soleil suspendu au-dessous d'elles dans les espaces, comme une étoile imperceptible.

Elles suivent la route tracée en losange de lumière par les esprits des justes qui, dégagés des chaînes du corps, s'envolent au séjour des joies éternelles. Sur cette route passaient et repassaient des âmes délivrées, ainsi qu'une multitude d'anges. Ces anges descendaient vers les mondes pour exécuter les ordres du Très-Haut, ou remontaient à lui, chargés des prières et des vœux des mortels.

Bientôt les saintes arrivent à cette terre qui s'étend au-dessous de la région des étoiles, et d'où l'on découvre le soleil, la lune et les planètes tels qu'ils sont en réalité, sans le milieu grossier de l'air qui les déguise aux yeux des hommes. Douze bandes de différente couleur composent cette terre épurée, dont la nôtre est le sédiment matériel : l'une de ces bandes est d'un pourpre étincelant; l'autre, d'un vif azur ; une troisième, d'un blanc de neige. Ces couleurs surpassent en éclat celles de notre peinture, qui n'en sont que les ombres.

Catherine et Geneviève traversent cette zone sans s'arrêter, et bientôt elles entendent cette harmonie des

sphères que l'oreille ne saurait saisir, et qui ne parvient qu'au sens intérieur de l'âme. Elles entrent dans la région des étoiles, qu'elles voient comme autant de soleils, avec leurs systèmes de planètes tributaires. Grandeur de Dieu, qui pourra te comprendre? Déjà les saintes s'approchent de ces premiers mondes placés à des distances que la balle poussée par le salpêtre mettrait des millions d'années à franchir ; et cependant les deux vierges ne sont que sur les plus lointaines limites du royaume de Jéhovah, et des soleils après des soleils émergent de l'immensité, et des créations inconnues succèdent à des créations plus inconnues encore.

Un homme qui, pour comprendre l'infini, se plaçant en imagination au milieu des espaces, chercherait à se représenter l'étendue suivie de l'étendue, des régions qui ne commencent et ne finissent en aucun lieu, cet homme, saisi de vertiges, détournerait sa pensée d'une entreprise si vaine : tels seraient mes inutiles efforts si j'essayais de tracer la route que parcouraient Geneviève et Catherine. Tantôt elles s'ouvrent une voie au travers des sables d'étoiles ; tantôt elles coupent les cercles ignorés où les comètes promènent leurs pas vagabonds. Les deux saintes croient avoir fait des progrès, et elles ne touchent encore qu'à l'essieu commun de tous les univers créés.

Cet axe d'or vivant et immortel voit tourner tous les mondes autour de lui dans des révolutions cadencées. A distance égale, le long de cet axe, sont assis trois esprits sévères : le premier est l'ange du passé; le second, l'ange du présent ; le troisième, l'ange de l'avenir. Ce sont ces trois puissances qui laissent tomber le temps sur la terre, car le temps n'entre point dans le ciel et n'en descend point. Trois anges inférieurs, semblables aux fabuleuses sirènes pour la beauté de la voix, se tiennent aux pieds de ces trois premiers anges, et chantent de toutes leurs

forces. Le son que rend l'essieu d'or du monde, en tournant sur lui-même, accompagne leurs hymnes. Ce concert forme cette triple voix du temps qui raconte le passé, le présent et l'avenir, et que des sages ont quelquefois entendue sur la terre en approchant l'oreille d'un tombeau durant le silence des nuits.

Le char subtil de l'âme vole encore : les épouses de Jésus-Christ abordent à ces globes où se pressent les âmes des hommes que l'Éternel créa par sa seconde idée, après avoir pensé les anges Dieu forma à la fois tous les exemplaires des âmes humaines, et les distribua dans diverses demeures, où ils attendent le moment qui les doit unir à des corps terrestres. La création fut une et entière. Dieu n'admet point de succession pour produire.

Les chastes pèlerines furent émues au spectacle de ces âmes égales en innocence, qui devaient devenir inégales par le péché, les unes restant immaculées, les autres portant la marque des clous avec lesquels les passions les attacheraient un jour au sang et à la chair.

Par delà ces globes où sommeillent les âmes qui n'ont point encore subi la vie mortelle, se creuse la vallée où elles doivent revenir pour être jugées, après leur passage sur la terre. Les saintes aperçoivent dans la formidable Josaphat le cheval pâle monté par la Mort, les sauterelles au visage d'homme, aux dents de lion, aux ailes bruyantes comme un chariot de bataille. Là, paraissent les sept anges avec les sept coupes pleines de la colère de Dieu; là, se tient la femme assise sur la bête de couleur écarlate, au front de laquelle est écrit *Mystère*. Le puits de l'abîme fume à l'une des extrémités de la vallée, et l'ange du jugement, approchant peu à peu la trompette de ses lèvres, semble prêt à la remplir du souffle qui doit dire aux morts *Levez-vous !*

En sortant de la mystique vallée, Geneviève et Cathe-

rine entrèrent enfin dans ces régions où commencent les joies du ciel. Ces joies ne sont pas, comme les nôtres, sujettes à fatiguer et à rassasier le cœur; elles nourrissent, au contraire, dans celui qui les goûte, une soif insatiable de les goûter encore.

A mesure que les patronnes de la France approchent du séjour de la Divinité, la clarté et la félicité redoublent. Aussitôt qu'elles découvrent les murs de la Jérusalem céleste, elles descendent du char, et se prosternent comme des pèlerines aux champs de la Judée, lorsque, dans la splendeur du midi, Sion se montre tout à coup à leur foi ardente. Geneviève et Catherine se relèvent, et, glissant dans un air qui n'est point un air, mais qu'il faut appeler de ce nom pour se faire comprendre, elles entrent par la porte de l'Orient. Au même instant, le bienheureux Las Casas et les martyrs canadiens Brébœuf et Jogues se pressent sur les pas de Catherine. Toujours brûlés de charité pour les Indiens, ils ne cessent de veiller à leur salut. Par un effet de la gloire de Dieu, plus ces confesseurs ont souffert de leurs ingrats néophytes, plus ils les chérissent. Las Casas, adressant la parole à la patronne de la France nouvelle :

— Servante du Seigneur, quelque péril menacerait-il nos frères des terres américaines? La tristesse de votre visage et celle qui respire sur le front de Geneviève me feraient craindre un malheur. Nous avons été occupés à chanter la création du monde, et je n'ai pu descendre aux régions sublunaires.

— Protecteur des cabanes, répondit Catherine, votre bonté ne s'est point en vain alarmée. Satan a déchaîné l'enfer sur l'Amérique : les Français et leurs frères sauvages sont menacés. L'ange gardien du Nouveau-Monde s'est vu forcé de monter vers Uriel pour l'instruire des attentats des esprits pervers. Je viens, chargée de son message,

avec la vierge de la Seine, supplier Marie d'intercéder auprès du Rédempteur. Prélat, et vous confesseurs de la foi, joignez-vous à nous, implorons la miséricorde divine.

Tandis que la fille des torrents parlait de la sorte, les saints, les anges, les archanges, les séraphins et les chérubins, rassemblés autour d'elle, ressentaient une religieuse douleur. Las Casas et les missionnaires canadiens, tout resplendissants de leurs plaies, se réunissent aux deux illustres femmes. Voici venir le saint roi Louis, la palme à la main, qui se met a la tête des enfants de la France, et dirige les suppliants vers les tabernacles de Marie. Ils s'avancent au milieu des chœurs célestes, à travers les champs qu'habitent à jamais les hommes qui ont pratiqué la vertu.

Les eaux, les arbres, les fleurs de ces champs inconnus n'ont rien qui ressemble aux nôtres, hors les noms : c'est le charme de la verdure, de la solitude, de la fraîcheur de nos bois, et pourtant ce n'est pas cela ; c'est quelque chose qui n'a qu'une existence insaisissable.

Une musique qu'on entend partout, et qui n'est nulle part, ne cesse jamais dans ces lieux : tantôt ce sont des murmures comme ceux d'une harpe éolienne que la faible haleine du zéphyr effleure pendant une nuit de printemps ; tantôt l'oreille d'un mortel croirait ouïr les plaintes d'une harmonie divine, ces vibrations qui n'ont rien de terrestre et qui nagent dans la moyenne région de l'air. Des voix, des modulations brillantes sortent tout à coup du fond des forêts célestes ; puis, dispersés par le souffle des esprits, ces accents semblent avoir expiré. Mais bientôt une mélodie confuse se révèle dans le lointain, et l'on distingue, ou les sons veloutés d'un cor sonné par un ange, ou l'hymne d'un séraphin qui chante les grandeurs de Dieu au bord du fleuve de vie.

Un jour grossier, comme ici-bas, n'éclaire point ces

régions ; mais une molle clarté, tombant sans bruit sur les terres mystiques, s'y fond pour ainsi dire comme une neige, s'insinue dans tous les objets, les fait briller de la lumière la plus suave, leur donne à la vue une douceur parfaite. L'éther, si subtil, serait encore trop matériel pour ces lieux : l'air qu'on y respire est l'amour divin lui-même ; cet air est comme une sorte de mélodie visible qui remplit à la fois de splendeur et de concerts toutes les blanches campagnes des âmes.

Les passions, filles du temps, n'entrent point dans l'immortel Éden. Quiconque, apprenant de bonne heure à méditer et à mourir, s'est retiré au tombeau, pur des infirmités du corps, s'envole au séjour de vie. Délivrée de ses craintes, de son ignorance, de ses tristesses, cette âme, dans des ravissements infinis, contemple à jamais ce qui est vrai, divin, immuable et au-dessus de l'opinion : toutefois, si elle n'a plus les passions du monde, elle conserve le sentiment de ses tendresses. Serait-il de véritable bonheur sans le souvenir des personnes qui nous furent chères, sans l'espoir de les voir se réunir à nous ? Dieu, source d'amour, a laissé aux prédestinés toute la sensibilité de leur cœur, en ôtant seulement à cette sensibilité ce qu'elle peut avoir de faible : les plus heureux, comme les plus grands saints, sont ceux qui ont le plus aimé.

Ainsi s'écoulent rapidement les siècles des siècles. Les élus existent, pensent et voient tout en Dieu : la félicité dont cette union les remplit est délectable. A la source de la vraie science, ils y puisent à longs traits et pénètrent dans les artifices de la sagesse. Quel spectacle merveilleux ! et que l'éternité même, passée dans de telles extases, doit être courte !

Les secrets les plus cachés et les plus sublimes de la nature sont découverts à ces hommes de vertu. Ils connaissent les causes du mouvement de l'abîme et de la vie

des mers, ils voient l'or se filtrer dans les entrailles de la terre ; ils suivent la circulation de la séve dans les canaux des plantes, et l'hysope et le cèdre ne peuvent dérober à l'œil du saint la navette qui croise la trame de leurs feuilles et le tissu de leur écorce.

Mais que dis-je ? ce ne sont point de si curieux secrets qui occupent uniquement les bienheureux : Jéhovah leur donne d'autres joies et d'autres spectacles. Ils embrassent de leurs regards les cercles sur lesquels roulent les astres divers ; ils connaissent la loi qui gouverne les globes, qui les chasse ou les attire ; ils découvrent les chaînes qui retiennent ces globes, et reviennent aboutir à la main de Dieu ; chaînes que son doigt pourrait rompre avec la facilité de l'ouvrier qui brise une soie. Les élus voient les comètes accourir aux pieds du Très-Haut, recevoir ses ordres, et partir avec des yeux rougis et une chevelure flamboyante, pour fracasser quelque monde. O paradis ! ton chantre ne peut suffire à peindre tes grandeurs ! O Vertu ! prête-moi tes ailes pour atteindre à ces régions de béatitude ! Déserts, et vous, rochers, venez à moi ! prenez-moi dans votre sein, afin que, nourri loin de la corruption des hommes, je puisse, au sortir de cette misérable vie, monter au séjour de l'éternelle science et de la souveraine beauté !

Dans les régions de la grâce et de l'amour, le saint roi et les saintes patronnes de la France vont chercher le trône de Marie. Un chant séraphique leur annonce le lieu où réside la Vierge qui renferma dans son flanc celui que l'univers ne peut contenir. Ils découvrent dans une crèche resplendissante, au milieu des anges en adoration, au milieu d'un nuage d'encens et de fleurs, la libératrice du monde, ornée des sept dons du Saint-Esprit. Seule de tous les justes, Marie a conservé un corps. Une tendre compassion pour les hommes, dont elle fut la fille, une

patience, une douceur sans égale, rayonnent sur le front de la mère du Sauveur.

Geneviève, Catherine, Louis, roi dans le ciel comme sur la terre, le bienheureux Las Casas, les saints martyrs de la Nouvelle-France, s'avancent au milieu de la foule céleste, qui, s'entr'ouvrant sur leur passage, les laisse approcher du trône de Marie ; ils s'y prosternent. Catherine :

— Mère d'Emmanuel, seconde Ève, reine dont je suis la plus indigne des servantes, prenez pitié d'un peuple prêt à périr. Le serpent dont vous avez écrasé la tête est retourné au monde pour persécuter les hommes, et surtout l'empire nouveau de saint Louis. O Marie ! recevez les humbles vœux de la fille d'une nouvelle Église, de la première vierge consacrée au bord du torrent ! écoutez la prière de cette autre vierge et de ces saints, profondément humiliés à vos pieds !

Divine Mère de Dieu, vous ouvrîtes vos lèvres : un parfum délicieux remplit l'immensité du ciel. Telles furent vos paroles :

— Vierges du désert, charitables patronnes des deux Frances, saint roi, miséricordieux prélat, et vous, courageux martyrs, vos prières ont trouvé grâce à mon oreille : je vais monter au trône de mon fils.

Elle dit et part comme une colombe qui prend son vol. Ses yeux sont levés vers le séjour du Christ, ses bras sont déployés en signe d'oraison ; ses cheveux flottent, portés par des faces de chérubins d'une beauté incomparable. Les plis de la tunique dont elle se revêtait sur la terre enveloppent ses pieds, qui se découvrent à travers le voile immortalisé. Les vierges et les saints, tombés à genoux, regardent, éblouis, son ascension : Gabriel précède la consolatrice des affligés, en chantant la salutation, que les échos sacrés répètent. Moins ravissant était dans l'anti-

quité ce mode de musique, expression du charme d'un ciel où le génie de la Grèce se mariait à la beauté de l'Asie.

Marie approche du Calvaire immatériel : l'aspect du paradis commence à prendre une majesté plus terrible. Là, aucun saint, quelle que soit l'élévation de son bonheur et de ses vertus, ne peut paraître; là, les anges, les archanges, les trônes, les dominations, les séraphins, n'osent errer : les seuls chérubins, premiers-nés des esprits, peuvent supporter l'ardeur du sanctuaire où réside Emmanuel. Dans ces abîmes flottent des visions comme celle qui réveilla Job au milieu de la nuit, et qui fit hérisser le poil de sa chair. Les unes ont quatre têtes et quatre ailes, les autres ne sont qu'une main, la main qui saisit Ézéchiel par les cheveux, ou qui traça les mots inexplicables au festin de Balthazar. Ces lieux sont obscurs à force de lumière, et le foudre à trois pointes les sillonne.

Un rideau, dont celui qui dérobait l'arche aux regards des Hébreux fut l'image, sépare les régions inférieures du ciel de ces régions sublimes ; toute la puissance réunie des hommes et des anges n'en pourrait soulever un pli ; la garde en est confiée à quatre chérubins armés d'épées flamboyantes. A peine ces ministres du Très-Haut ont aperçu la fille de David, qu'ils s'inclinent, et la charité ouvre sans effort le rideau de l'éternité. Le Sauveur apparaît à Marie : il est assis sur une tombe immortelle, à travers laquelle il communique avec les hommes.

Marie, saisie d'un saint respect, touche à cet autel de l'Agneau ; elle y présente ses vœux et ceux de la terre, que le Christ à son tour va porter aux pieds du Père tout-puissant. Qui pourrait redire l'entretien de Marie et d'Emmanuel ? Si la femme a pour son enfant des expressions si divines, qu'étaient-ce que les paroles de la mère d'un Dieu, d'une mère qui avait vu mourir son fils sur la croix,

et qui le retrouvait vivant d'une vie éternelle ? Que devaient être aussi les paroles d'un fils et d'un Dieu ? Quel amour filial ! Quels embrassements maternels ! Un seul moment d'une pareille félicité suffirait pour anéantir dans l'excès du bonheur tous les mondes.

Le Christ sort de son trône, avec un labarum de feu qui se forme soudainement dans sa main ; sa mère reste au sanctuaire de la croix. Marie elle-même ne pourrait entrer dans ces profondeurs du Père, où le Fils et l'Esprit se plongent. Dans le tabernacle le plus secret du Saint des saints sont les trois idées existantes d'elles-mêmes, exemplaires incréés de toutes les choses créées. Par un mystère inexplicable, le chaos se tient caché derrière Jéhovah. Lorsque Jéhovah veut former quelque monde, il appelle devant lui une petite partie de la matière, laissant le reste derrière lui ; car la matière s'animerait à la fois, si elle était exposée aux regards de Dieu.

Une voix unique fait retentir éternellement une parole unique autour du Saint des saints. Que dit-elle ?

LIVRE CINQUIÈME

L'Éternel révéla à son Fils bien-aimé ses desseins sur l'Amérique : il préparait au genre humain, dans cette partie du monde, une rénovation d'existence. L'homme, s'éclairant par des lumières toujours croissantes et jamais perdues, devait retrouver cette sublimité première d'où le péché originel l'avait fait descendre; sublimité dont l'esprit humain était redevenu capable, en vertu de la rédemption du Christ. Cependant le souverain du ciel per-

met à Satan un moment de triomphe, pour l'expiation de quelques fautes particulières. L'enfer, profitant de la liberté laissée à sa rage, saisit et fait naître toutes les occasions du mal.

Le bruit du combat d'Ondouré et du frère d'Amélie s'était répandu chez les Natchez. Akansie, qui n'y voyait qu'une preuve de plus de l'amour d'Ondouré pour Céluta, éprouvait de nouvelles angoisses. Le parti des sauvages nourri dans les sentiments d'Adario demandait pourquoi l'on recevait ces étrangers, instruments de trouble et de servitude; les Indiens qui s'attachaient à Chactas louaient, au contraire, le courage et la générosité de leur nouvel hôte. Quant au frère d'Amélie, qui ne trouvait ni dans les sentiments de son cœur, ni dans sa conduite, les motifs de l'inimitié d'Ondouré, il ne pouvait comprendre ce qui avait porté ce sauvage à tenter un homicide. Si Ondouré aimait Céluta, René n'était point son rival : toute pensée d'hymen était odieuse au frère d'Amélie; à peine s'était-il aperçu de la passion naissante de la sœur d'Outougamiz.

Cependant le retour du Grand Chef des Natchez était annoncé : on entendit retentir le son d'une conque. — Guerrier blanc, dit Chactas à son hôte, voici le Soleil : prête-moi l'appui de ton bras, et allons nous ranger sur le passage du chef. Aussitôt le sachem et René, dont la blessure n'était que légère, s'avancent avec la foule.

Bientôt on aperçoit le grand-prêtre et les deux lévites, maîtres de cérémonies du temple du Soleil : ils étaient enveloppés de robes blanches; le premier portait sur la tête un hibou empaillé. Ces sacrificateurs affectaient une démarche grave; ils tenaient les yeux attachés à terre, et murmuraient un hymne sacré. Chactas apprit à René que le principal jongleur était un prêtre avide et crédule, qui pouvait devenir dangereux, à l'instigation de quelques hommes plus méchants que lui.

Après les lévites s'avançait un vieillard que ne distinguait aucune marque extérieure. — Quel est, demanda le frère d'Amélie à son hôte, quel est le sachem qui marche derrière les prêtres, et dont la contenance est affable et sereine?

— Mon fils, répondit Chactas, c'est le Soleil : il est cher aux Natchez, par le sacrifice qu'il a fait à sa patrie des prérogatives de ses aïeux. C'est un homme d'une douceur inaltérable, d'une patience que rien ne peut troubler, d'une force presque surnaturelle à supporter la douleur. Il a lassé le temps lui-même, car il est au moment d'accomplir sa centième année. J'ai eu le bonheur de contribuer avec lui et Adario à la révolution qui nous a rendu l'indépendance. Les Natchez veulent bien nous regarder comme leurs trois chefs, ou plutôt comme leurs pères.

A la suite du Soleil venait une femme qui conduisait par la main son jeune fils. René fut frappé des traits de cette femme, sur lesquels la nature avait répandu une expression alarmante de passion et de faiblesse. Le frère d'Amélie la désigna au sachem.

— Elle se nomme Akansie, répondit Chactas : nous l'appelons la Femme Chef : c'est la plus proche parente du Soleil, et c'est son fils, à l'exclusion du fils même du Soleil, qui doit occuper un jour la place de Grand Chef des Natchez : la succession au pouvoir a lieu, parmi nous, en ligne féminine.

Hélas! mon fils, ajouta Chactas, nous autres habitants des bois, nous ne sommes pas plus à l'abri des passions que les hommes de ton pays. Akansie nourrit pour Ondouré, qui la dédaigne et la trahit, un amour criminel : Ondouré aime Céluta, cette Indienne qui prépara ton premier repas du matin, et qui est la sœur de ce naïf sauvage dont l'amitié t'a été jurée sur les débris d'une cabane ; Céluta a toujours repoussé le cœur et la main d'Ondouré.

Tu as déjà éprouvé jusqu'où peuvent aller les transports de la jalousie. Si jamais Ondouré s'attachait à Akansie, il est impossible de calculer les maux que produirait une pareille union.

Immédiatement après la Femme Chef marchaient les capitaines de guerre. L'un d'eux ayant touché en passant l'épaule de Chactas, René demanda à son père adoptif quel était ce sachem au visage maigre, dont l'air rigide formait un si grand contraste avec l'air de bonté des autres vieillards.

— C'est le grand Adario, répondit Chactas, l'ami de mon enfance et de ma vieillesse. Il a pour la liberté un amour qui lui ferait sacrifier sa femme, ses enfants et lui-même. Nous avons combattu ensemble dans presque toutes les forêts. Il y a cinquante ans que nous nous estimons, quoique nous soyons presque toujours en opposition d'idées et de desseins. Je suis le rocher, il est la plante marine qui s'est attachée à mes flancs : les flots de la tempête ont miné nos racines ; nous roulerons bientôt ensemble dans l'abîme sur lequel nous nous penchons tous deux. Adario est l'oncle de Céluta, et lui sert de père.

Lorsque les chefs de guerre furent passés, on vit paraître les deux officiers commis au règlement des traités et l'édile chargé de veiller aux travaux publics. Cet édile songeait à se retirer, et Ondouré convoitait sa place. Cette place, la première de l'État après celle du Grand Chef, donnait le droit de régence dans la minorité des Soleils. Une troupe de guerriers, appelés Allouez, qui jadis composaient la garde du Soleil, fermait le cortége ; mais ces guerriers, dispersés dans les tribus, n'existaient plus comme un corps distinct et séparé.

Le Grand Chef, accompagné de la foule, s'étant arrêté sur la place publique, Chactas se fit conduire vers lui, en poussant trois cris. Il dit alors au Soleil qu'un Français

demandait à être adopté par une des tribus des Natchez. Le Grand Chef répondit : « C'est bien ; » et Chactas se retira en poussant trois autres cris un peu différents des premiers. Le frère d'Amélie apprit que l'on traiterait de son adoption dans trois jours.

Il employa ces jours à porter de cabane en cabane les présents d'usage : les uns les reçurent, les autres les refusèrent, selon qu'ils se prononçaient pour ou contre l'adoption de l'étranger. Quand René se présenta chez les parents de Mila, la petite Indienne lui dit : « Tu n'as pas voulu que je fusse ta femme, je ne veux pas être ta sœur ; va-t'en. » La famille accepta les dons que l'enfant était fâchée de refuser.

René offrit à Céluta un voile de mousseline, qu'elle promit, en baissant les yeux, de garder le reste de sa vie : elle voulait dire qu'elle le conserverait pour le jour de son mariage ; mais aucune parole d'amour ne sortait de la bouche du frère d'Amélie. Céluta demanda timidement des nouvelles de la blessure de René ; et Outougamiz, charmé de la valeur du compagnon qu'il s'était choisi, portait avec orgueil la chaîne d'or qui le liait à la destinée de l'homme blanc.

Le jour de l'adoption étant arrivé, elle fut accordée sur la demande de Chactas, malgré l'opposition d'Ondouré. La honte d'une défaite avait changé en haine implacable, dans le cœur de cet homme, un sentiment de jalousie. Aussi impudent que perfide, ce sauvage s'osait montrer après son attentat. Les lois, chez les Indiens, ne recherchent point l'homicide : la vengeance de ce crime est abandonnée aux familles ; or René n'avait point de famille.

Le renouvellement des trêves rendit l'adoption de René plus facile ; mais le prince des ténèbres fit jaillir de cette solennité une nouvelle source de discorde. Au moment où l'adoption fut proclamée à la porte du temple, le jon-

gleur, dévoué à la puissance d'Akansie, et gagné par les présents d'Ondouré, annonça que le serpent sacré avait disparu sur l'autel. La foule se retira consternée : l'adoption du nouveau fils de Chactas fut déclarée désagréable aux génies et de mauvais augure pour la prospérité de la nation.

En ramenant la saison des chasses, l'automne suspendit quelque temps l'effet de ces craintes superstitieuses et de ces machinations infernales. Chactas, quoique aveugle, est désigné maître de la grande chasse du castor, à cause de son expérience et du respect que les peuples lui portaient. Il part avec les jeunes guerriers. René, admis dans la tribu de l'Aigle et accompagné d'Outougamiz, est au nombre des chasseurs. Les pirogues remontent le Meschacebé et entrent dans le lit de l'Ohio. Pendant le cours d'une navigation solitaire, René interroge Chactas sur ses voyages aux pays des blancs, et lui demande le récit de ses aventures : le sachem consent à le satisfaire. Assis auprès du frère d'Amélie, à la poupe de la barque indienne, le vieillard raconte son séjour chez Lopez, sa captivité chez les Siminoles, ses amours avec Atala, sa délivrance, sa fuite, l'orage, la rencontre du père Aubry, et la mort de la fille de Lopez.

— Après avoir quitté le pieux solitaire et les cendres d'Atala, continua Chactas, je traversai des régions immenses sans savoir où j'allais : tous les chemins étaient bons à ma douleur, et peu m'importait de vivre.

» Un jour, au lever du soleil, je découvris un parti d'Indiens qui m'eut bientôt entouré. Juge, ô René! de ma surprise, en reconnaissant, parmi ces guerriers de la nation iroquoise, Adario, compagnon des jeux de mon enfance. Il était allé apprendre l'art d'Areskoui [1] chez

1. Génie de la guerre.

les belliqueux Canadiens, anciens alliés des Natchez.

» Je m'informai avec empressement des nouvelles de ma mère ; j'appris qu'elle avait succombé à ses chagrins, et que ses amis lui avaient fait les dons du sommeil. Je résolus de suivre l'exemple d'Adario, de me mettre à l'école des combats chez les Cinq-Nations[1]. Mon cœur était animé du désir de mêler la gloire à mes regrets; je brûlais de confondre les souvenirs de la fille de Lopez avec une action digne de sa mémoire. Déjà je comptais plusieurs neiges, et je n'avais fait aucun bien. Si le Grand Esprit m'eût appelé alors à son tribunal, comment lui aurais-je présenté le collier de ma vie, où je n'avais pas attaché une seule perle?

» Lorsque nous entrâmes dans les forêts du Canada, l'oiseau de rizière était prêt à partir pour le Couchant, et les cygnes arrivaient des régions du Nord. Je fus adopté par une des nations iroquoises. Adario et moi, nous fîmes le serment d'amitié; notre cri de guerre était le nom d'Atala, de cette vierge tombée dans le lac de la Nuit, comme ces colombes du pays des Agniers, qui se précipitent, au coucher du soleil, dans une fontaine où elles disparaissent.

» Nous nous engageâmes, sur le bâton de nos pères, à faire nos efforts pour rendre la liberté à notre patrie, après avoir étudié les gouvernements des nations.

» Je me livrai, dans l'intervalle des combats, à l'étude des langues iroquoises ou yendates, en même temps que j'apprenais la langue polie ou la langue des traités, c'est-à-dire la langue algonquine, dont les Indiens du Nord se servent pour communiquer d'une nation à l'autre. Je m'étais approché de l'ami du père Aubry, du père Lamberville, missionnaire chez les Iroquois. Aidé de lui, je

1. Les Iroquois.

parvins à entendre et à parler facilement la langue française, et je m'instruisis dans l'art des colliers [1] des blancs.

» Le religieux me racontait souvent les souffrances de ce Dieu qui s'est dévoué pour le salut du monde. Ces enseignements me plaisaient, car ils rappelaient tous les intérêts de ma vie, le père Aubry et Atala. La raison des hommes est si faible, qu'elle n'est souvent que la raison de leurs passions. Poursuivi de mes souvenirs, je cherchais à me sauver au sanctuaire de la miséricorde, comme le prisonnier racheté des flammes se réfugie à la cabane de paix.

» On commençait à m'aimer chez les peuples; mon nom reposait agréablement sur les lèvres des sachems. J'avais fait quelque bruit dans les combats : c'est une malheureuse nécessité de s'habituer à la vue du sang; et ce qu'il y a de plus triste encore, diverses qualités dépendent de celle qui fait un guerrier. Il est difficile d'être compté comme homme avant d'avoir porté les armes.

» Je vis pourtant avec horreur les supplices réservés aux victimes du sort des combats. En mémoire d'Atala, je donnai la vie et la liberté à des guerriers arrêtés de ma propre main. Et moi aussi j'avais été prisonnier loin de la douce lumière de ma patrie!

» J'eus le bonheur d'arracher ainsi à la mort quelques Français. Ononthio [1] me fit offrir en échange les dons de l'amitié; il me proposait même une hache de capitaine parmi ses soldats. Mais, comme ses paroles étaient celles du secret, et qu'il y joignait des sollicitations peu justes,

1. L'art d'écrire, de lire, etc.

2. Nom que les sauvages donnaient à tous les gouverneurs du Canada. Il signifie la *grande montagne*. Ainsi *Ononthio*-Denonville, *Ononthio*-Frontenac, etc.

je priai les présents de retourner vers les richesses d'Ononthio.

» Le printemps s'était renouvelé autant de fois qu'il y a d'œufs dans le nid de la fauvette, ou d'étoiles à la constellation des chasseurs, depuis que j'habitais chez les nations iroquoises. Elles avaient fumé le calumet de paix avec les Français. Cette paix fut bientôt rompue : Athaënsic [1] balaya les feuilles qui commençaient à couvrir les chemins de la guerre, et fit croître l'herbe dans les sentiers du commerce.

» Après divers succès, on proposa une suspension d'armes ; des députés furent envoyés par les Iroquois au fort Catarakoui. J'étais du nombre de ces guerriers, et je leur servais d'interprète. A peine entrés dans le fort, nous fûmes enveloppés par des soldats. Nous réclamâmes la protection du calumet de paix : le chef qui nous arrêta nous répondit que nous étions des traîtres, qu'il avait ordre d'Ononthio de nous embarquer pour Kanata [2], d'où nous serions menés en esclavage au pays des Français. On nous enleva nos haches et nos flèches, on nous serra les bras et les pieds avec des chaînes : nous fûmes jetés dans des pirogues qui nous conduisirent au port de Québec, par le fleuve Hochelaga [3]. De Kanata, un large canot nous porta au delà des grandes eaux, à la contrée des mille villages, dans la terre où tu es né.

» Les cabanes [4] où nous abordâmes sont bâties sous un ciel délicieux, au fond d'un lac intérieur [5], où Michabou, dieu des eaux, ne lève point deux fois le jour son front

1. Génie de la vengeance.
2. Québec.
3. Le fleuve Saint-Laurent.
4. Marseille.
5. La Méditerranée.

vert couronné de cheveux blancs, comme sur les rives canadiennes.

» Nous fûmes reçus aux acclamations de la foule. L'amas des cabanes, des grands canots et des hommes, tout ce spectacle, si différent de celui de nos solitudes, confondit d'abord nos idées. Je ne commençai à voir quelque chose de distinct que lorsque nous eûmes été conduits à la hutte de l'esclavage [1].

» Peut-être, mon jeune ami, seras-tu étonné qu'après avoir été traité de la sorte, je conserve encore pour ton pays de l'attachement. Outre les raisons que je t'en donnerai bientôt, l'expérience de la vie m'a appris que les tyrans et les victimes sont presque également à plaindre, que le crime est plus souvent commis par ignorance que par méchanceté. Enfin, une chose me paraît encore certaine : le Grand Esprit, qui mêle le bien et le mal dans ta justice, a quelquefois rendu amer le souvenir des bienfaits, et toujours doux celui des persécutions. On aime facilement son ennemi, surtout s'il nous a donné occasion de vertu ou de renommée. Tu me pardonneras ces réflexions: les vieillards sont sujets à allonger leurs propos. »

René répondit : — Chactas, si les discours que tu vas me faire sont aussi beaux que ceux que tu m'as déjà faits, le soleil pourrait finir et recommencer son tour avant que je fusse las de t'écouter. Continue à répandre dans ton récit cette raison tendre, cette douce chaleur des souvenirs qui pénètrent mon cœur. Quelle idée de la société dut avoir un sauvage aux galères !

Chactas reprit le récit de ses aventures. Ses paroles étaient toutes naïves : il y mêla une sorte d'aimable enjouement ; on eût dit que, par une délicatesse digne des

1. Les bagnes.

grâces d'Athènes, ce sauvage cherchait à rendre sa voix ingénue, pour adoucir aux oreilles de René l'histoire de l'injustice des Français.

— Une forte résolution de mourir, dit-il, m'empêcha d'abord de sentir trop vivement mon malheur dans la hutte de l'esclavage : trois jours entiers nous chantâmes notre chanson de mort, moi et les autres chefs. Jusqu'alors je m'étais cru la prudence d'un sachem, et pourtant, loin d'enseigner les autres, je reçus des leçons de sagesse.

» Un Français, mon frère de chaîne, s'était rendu coupable d'une action qui l'avait fait condamner au tribunal de tes vieillards. Jeune encore, Honfroy prenait légèrement la vie. Charmé de m'entendre parler sa langue, il me racontait ses aventures ; il me disait : « Chactas, tu es un sauvage, et je suis un homme civilisé. Vraisemblablement tu es un honnête homme, et moi je suis un scélérat. N'est-il pas singulier que tu arrives exprès de l'Amérique pour être mon compagnon de boulet en Europe, pour montrer la liberté et la servitude, le vice et la vertu, accouplés au même joug ? Voilà, mon cher Iroquois, ce que c'est que la société. N'est-ce pas une très-belle chose ? Mais prends courage et ne t'étonne de rien : qui sait si un jour je ne serai point assis sur un trône ? Ne t'alarme pas trop d'être appareillé avec un criminel au char de la vie ; la journée est courte, et la mort viendra vite nous dételer. »

» Je n'ai jamais été si étonné qu'en entendant parler cet homme : il y avait dans son insouciance une espèce d'horrible raison qui me confondait. Quel est, disais-je en moi-même, cette étrange nation, où les insensés semblent avoir étudié la sagesse, où les scélérats supportent la douleur comme ils goûteraient le plaisir ? Honfroy m'engagea à lui ouvrir mon cœur : il me fit sentir qu'il y avait lâcheté

à se laisser vaincre de chagrin. Ce malheureux me persuada : je consentis à vivre, et j'engageai les autres chefs à suivre mon exemple.

» Le soir, après le travail, mes compagnons s'assemblaient autour de moi, et me demandaient des histoires de mon pays. Je leur disais comment nous poursuivions les élans dans nos forêts, comment nous nous plaisions à errer dans la solitude avec nos femmes et nos enfants. A ces peintures de la liberté, je voyais des pleurs couler sur toutes les mains enchaînées. Les galériens me racontaient à leur tour les diverses causes du châtiment qu'ils éprouvaient. Il m'arriva à ce sujet une chose bizarre : je m'imaginai que ces malfaiteurs devaient être les véritables honnêtes gens de la société, puisqu'ils me semblaient punis pour des choses que nous faisons tous les jours sans crime dans nos bois.

» Cependant notre vêtement et notre langage excitaient la curiosité. Les premiers guerriers et les principales matrones nous venaient voir : lorsque nous étions au travail, ils nous apportaient des fruits, et nous les donnaient en retirant la main. Le chef des esclaves nous montrait pour quelque argent ; l'homme était offert en spectacle à l'homme.

» Nous n'étions pas sans consolation. Le Grand Chef de la prière du village [1] nous visitait : ce digne pasteur, qui me rappelait le père Aubry, nous amenait quelquefois ses parents.

» — Chactas, me disait-il, voilà ma mère ! figure-toi que c'est la femme qui t'a nourri et qui t'a porté dans la peau d'ours, comme nous l'apprennent nos missionnaires. » A ce souvenir de ma famille et des coutumes de mon pays, mon cœur était noyé d'amertume et de plaisir. Ce prêtre

1. L'évêque de Marseille.

charitable nous laissait toujours, en nous quittant, des pleurs pour effacer les maux de la veille, des espérances pour nous conduire à travers les maux du lendemain.

» Le chef de la hutte des chaînes, dans la vue de prolonger notre existence, utile à ses intérêts, nous permettait quelquefois de nous promener avec lui au bord de la mer.

» Un soir, j'errais ainsi sur les grèves : mes yeux, parcourant l'étendue des flots, tâchaient de découvrir dans le lointain les côtes de ma patrie. Je me figurais que ces flots avaient baigné les rives américaines. Dans l'illusion de ma douleur, la mer me semblait murmurer des plaintes comme celles des arbres de mes forêts ; alors je lui racontais mon malheur, afin qu'elle le redît à son tour aux tombeaux de mes pères.

» Le gardien, occupé avec d'autres guerriers, oublia de me ramener à mes chaînes. Des millions d'étoiles percèrent la voûte céleste, et la lune s'avança dans le firmament. Je découvris, à sa lumière, un vieillard assis sur un rocher. Les flots calmés expiraient aux pieds de ce vieillard comme aux pieds de leur maître. Je le pris pour Michabou, génie des eaux : je m'allais retirer, lorsqu'un soupir apporté à mon oreille m'apprit que le dieu était un homme.

» Cet homme, de son côté, m'aperçut : la vue de mon vêtement natchez lui fit faire un mouvement de surprise et de frayeur : « Que vois-je ? s'écria-t-il, l'ombre d'un sauvage des Florides ? Qui es-tu ? Viens-tu chercher Lopez? — Lopez ! » répétai-je en poussant un cri. Je m'approche du père d'Atala ; je crois le reconnaître. Il me regarde avec le même étonnement, la même hésitation ; il me tend à demi les bras ; il me parle de nouveau. C'est sa voix, sa voix même ! Erreur ou vérité, je me précipite dans les bras de mon vieil ami, je le serre sur mon cœur, je baigne son visage de mes larmes. Lopez, hors de lui,

doutait encore de la réalité. « Je suis Chactas, lui disais-je, Chactas, ce jeune Natchez que vous comblâtes de vos bienfaits à Saint-Augustin, et qui vous quitta avec tant d'ingratitude. » A ces derniers mots, je fus obligé de soutenir le vieillard, prêt à s'évanouir ; et pourtant il me pressait encore de ses mains, devenues tremblantes par l'âge et par le chagrin.

» L'effusion de ces premiers transports passée, après avoir ranimé mon ancien hôte, je lui dis : « Lopez, quels semblables et funestes génies président à nos destinées ? quelle infortune t'amène comme moi sur ces bords ? que tu es malheureux dans tes enfants ! Pourras-tu croire que j'ai creusé le tombeau de ta fille, de ta fille qui devait être mon épouse ?

» — Que me dis-tu ? répondit le vieillard.

» — J'ai aimé Atala, m'écriai-je, la fille de cette Floridienne que tu as aimée. » Ici ma voix, étouffée dans mes larmes, s'éteignit. Mille souvenirs m'accablèrent : c'étaient la patrie, l'amour, la liberté, les déserts perdus !

» Lopez, qui me comprenait à peine, me pria de m'expliquer. Je lui fis succinctement le récit de mes aventures. Il en fut touché ; il admira et pleura cette fille qu'il n'avait point connue. Il s'étendit en longs regrets sur le bonheur que nous eussions pu goûter réunis dans une cabane, au fond de quelque solitude.

» — Mais, mon fils, ajouta-t-il, la volonté de Dieu s'est opposée à nos desseins ; c'est à nous de nous soumettre. A peine m'aviez-vous quitté à Saint-Augustin, que des méchants m'accusèrent : des colons puissants, à qui j'avais enlevé quelques Indiens esclaves en les rachetant à un prix élevé, se joignirent à mes ennemis. Le gouverneur, qui était au nombre de ces derniers, nous fit saisir moi et ma sœur : on nous transporta à Mexico, où nous comparûmes au tribunal de l'inquisition. Nous fûmes acquittés

mais après plusieurs années de prison, durant lesquelles ma sœur mourut. On me permit alors de retourner à Saint-Augustin. Mes biens avaient été vendus. J'attendis quelque temps, dans l'espoir d'obtenir justice : l'iniquité prévalut. Je me décidai à abandonner cette terre de persécution.

» Je m'embarquai pour les vieilles Espagnes : comme je mettais le pied au rivage, j'appris que mes ennemis, redoutant mes plaintes, avaient obtenu contre moi un ordre d'exil. Je remontai sur le vaisseau, et je me réfugiai dans la Provence. Le prélat de Marseille m'accueillit avec bonté ; ses secours ont soutenu ma vie. J'ai fait autrefois la charité, et maintenant je suis nourri du pain des pauvres. Mais j'approche du moment de la délivrance éternelle, et Dieu, j'espère, me fera part de son froment. »

» Comme Lopez finissait de parler, le guerrier qui surveillait ma servitude revint et m'ordonna de le suivre. Le sachem espagnol me voulut accompagner ; mais son habit n'était pas celui d'un possesseur de grandes cabanes, et le guide repoussa l'indigne étranger : « Rocher insensible, m'écriai-je, les esprits vengeurs de l'hospitalité violée vous frapperont pour votre dureté. Ce sachem est un suppliant comme moi parmi votre peuple ; il y a plus, c'est un vieillard et un infortuné. Ce n'est pas ainsi que je vous traiterais, si vous veniez dans le pays des chevreuils : je vous présenterais le calumet de paix, je fumerais avec vous, je vous offrirais une peau d'ours et du maïs : le Grand Esprit veut que l'on traite de la sorte les étrangers. »

» A ces paroles, le guerrier des cités se prit à rire : j'aurais tiré de ce méchant une vengeance soudaine ; mais, songeant que j'exposais Lopez, j'apaisai le bouillonnement de mon cœur. Lopez, à son tour, dans la crainte de m'attirer quelque mauvais traitement, s'éloigna, promettant de me

venir voir. Je regagnai la natte du malheur, sur laquelle sont assis presque tous les hommes.

» Lopez et le Grand Chef de la prière accoururent le lendemain : je formai avec eux et mes compagnons sauvages une petite société libre et vertueuse, au milieu de la servitude et du vice, comme ces cocotiers chargés de fruits et de lait, qui croissent ensemble sur un écueil aride, au milieu des flots mexicains. Les autres esclaves assistaient à nos discours : plusieurs commencèrent à régler leurs âmes, qu'ils avaient laissées jusqu'alors dans un affreux abandon. Bientôt, par la patience, par la confession de nos erreurs, par la puissance des prières, nous enchantâmes nos fers. C'est de cette façon, me disait le ministre des chrétiens, que d'anciens esclaves avaient racheté autrefois leur liberté, en répétant à leurs maîtres les compositions d'un homme divin et des chants aimés du ciel.

» Du village où nous étions, on nous transporta à un autre village où nous fûmes employés aux travaux d'un port : on nous ramena ensuite à notre première demeure. Le mérite de nos souffrances supportées avec humilité monta vers le Grand Esprit : celui que vous appelez le Seigneur plaça ce mérite auprès de nos fautes ; ainsi me l'a conté le prêtre instruit des choses merveilleuses. Comme une veuve indienne, pleine d'équité, met dans ses balances le reste des richesses de son époux et l'objet offert en échange par l'Européen, elle égalise les deux poids dans toute la sincérité de son cœur, ne voulant ni nuire à ses enfants ni à l'étranger qui se confie en elle, de même le Juge suprême pesa l'offense et la réparation : celle-ci l'emporta aux yeux de sa miséricorde. Dans ce moment même, je vis venir Lopez, tenant un collier qu'il me montrait de loin, en criant : « Vous êtes libre ! » Je m'empresse de déployer le collier ; il était marqué du sceau d'Ononthio-Frontenac, chef du Canada avant Ononthio-Denonville.

Les premières branches du collier s'exprimaient ainsi :

» — Le Soleil de la grande nation des Français a désapprouvé la conduite d'Ononthio-Denonville. Le chef de tous les chefs a su que son fils Chactas, qui lui avait renvoyé plusieurs de ses enfants dans le Canada, était retenu dans la hutte de l'esclavage. Ononthio-Denonville est rappelé. Moi, ton père Ononthio-Frontenac, je retourne au Canada ; je t'y ramènerai avec tes compagnons. Hâte-toi de venir me trouver au grand village, où je t'attends pour te présenter au Soleil. Essuie les pleurs de tes yeux : le calumet de paix ne sera plus violé, et la natte du sang sera lavée avec l'eau de fleuve.

» Je fis à haute voix l'explication du collier aux chefs sauvages ; à l'instant même un guerrier détacha nos fers. Aussitôt que nous sentîmes nos pieds dégagés des entraves, nous présentâmes en sacrifice au Grand Esprit un pain de tabac, que nous jetâmes dans la mer, après avoir coupé l'offrande en douze parties.

» Le chef de la prière nous donna l'hospitalité, et nous reçûmes, avec de l'or, des vêtements nouveaux, faits à la façon de notre pays.

» Dès que l'esprit du jour eut attelé le soleil à son traîneau de flamme, on nous conduisit à la hutte roulante qui nous devait emporter : Lopez et le chef de la prière nous accompagnaient. Longtemps, à la porte de la cabane mobile, je tins serré contre mon cœur le père d'Atala ; je lui disais :

» — Lopez, faut-il que je vous quitte encore, que je vous quitte lorsque vous êtes malheureux ? Suivez votre fils : venez parmi vos Indiens planter votre bienfaisante vie dans le sol de ma cabane. Là, vous ne serez point méprisé parce que vous êtes pauvre : je chasserai pour votre repas, vous serez honoré comme un génie. Si mes prières trouvent votre cœur fermé, si vous craignez de vous exposer

aux fatigues d'un long voyage, je resterai avec vous : j'apprendrai les arts des blancs, je vous mettrai par mon travail au-dessus de l'indigence. Qui vous fermera les yeux? qui cueillera le dernier jour de votre vieillesse ? Souffrez que la main d'un fils vous présente au moins la coupe de la mort : d'autres l'agiteraient peut-être, et vous la feraient boire troublée.

» Sage et indulgent Lopez, vous me répondîtes : « Vous n'avez jamais été ingrat envers moi : quand vous me quittâtes à Saint-Augustin, vous suiviez le penchant naturel à tous les hommes ; loin de vous rien reprocher, je vous admirai. Dans ce moment vous seriez coupable en demeurant sur ces bords : Dieu a enrichi votre âme des plus beaux dons de l'adversité ; vous devez ces richesses à votre patrie. Que si je refuse de vous suivre, ne croyez pas que ce soit faute de vous aimer ; mais je serais un trop vieux voyageur. Il faut que chacun accomplisse les ordres de la Providence : vous dormirez auprès des os de vos pères : moi je dois mourir ici. La charité partagera ma dépouille ; les enfants de l'étranger viendront jouer autour de ma tombe, et l'effaceront sous leurs pas. Aucune épouse, aucun fils, aucune sœur, aucune mère, ne s'arrêtera à ma pierre funèbre, visitée seulement du malheureux, et sur laquelle passera le sentier du pèlerin. »

» Et Lopez m'inondait de ses larmes, comme un jardinier arrose l'arbrisseau qu'il a planté. Le chef de la prière, voulant prévenir une plus longue faiblesse, nous cria : « A quoi pensez-vous? où est donc votre courage? » Il me jette dans la hutte roulante, en ferme brusquement la porte, et fait un geste de la main. A ce signal, le guide du traîneau pousse ses coursiers, qui s'agitaient dans leurs traits et blanchissaient le frein d'écume : frappant de leurs seize pieds d'airain le pavé sonore, ils partent, suivis des quatre ailes bruyantes de la cabane mobile, qui roulent

avec des étincelles de feu. Les édifices fuient des deux côtés; nous franchissons des portes qui s'ébranlent à notre passage; et bientôt le traîneau, lancé dans une longue carrière, glisse comme une pirogue sur la surface unie d'un fleuve. »

LIVRE SIXIÈME

« La force de mon âme resta longtemps abattue par la tendresse de mes adieux à Lopez. Le génie de la Renommée nous avait devancés : durant tout le voyage, nous reçumes l'hospitalité dans des huttes que le Soleil avait fait préparer pour nous. Notre simplicité en conclut que ces hommes que nous voyions étaient des esclaves du Soleil; que ces champs cultivés que nous traversions étaient des pays conquis, labourés par les vaincus pour les vainqueurs, qui sans doute fumaient tranquillement sur leur natte et que nous allions trouver au grand village. Cette idée nous donna un mépris profond pour les peuples qui nous environnaient; nous brûlions d'arriver à la résidence des vrais Français, ou des guerriers libres.

» Nous fûmes étrangement surpris en entrant au grand village [1] : les chemins [2] étaient sales et étroits; nous remarquâmes des huttes de commerce [3] et des troupeaux de serfs, comme dans les rues de la France. On nous conduisit chez notre père Ononthio-Frontenac. La cabane était

1. Paris.
2. Les rues.
3. Les boutiques.

pleine de guerriers qu'Ononthio nous dit être de ses amis. Il nous avertit que nous irions, dès le lendemain, à un autre village [1], où nous allumerions le feu du conseil avec le chef des chefs. Après avoir pris le repas de l'hospitalité, nous nous retirâmes dans une des chambres de la cabane, où nous dormîmes sur des peaux d'ours.

» Le soleil éclairait les travaux de l'homme civilisé et les loisirs du sauvage, lorsque nous partîmes du grand village. Des coursiers couverts de fumée nous traînèrent à la hutte [2] du chef des chefs, en moins de temps qu'un sachem plein d'expérience et l'oracle de sa nation met à juger un différend qui s'élève entre deux mères de famille.

» A travers une foule de gardes, nous fûmes conduits jusqu'au père des Français. Surpris de l'air d'esclavage que je remarquais autour de moi, je disais sans cesse à Ononthio : « Où est donc la nation des guerriers libres? » Nous trouvâmes le Soleil assis comme un génie, sur je ne sais quoi qu'on appelait un trône, et qui brillait de toutes parts. Il tenait en main un petit bâton avec lequel il jugeait les peuples. Ononthio nous présenta à ce Grand Chef, en disant :

» — Sire, les sujets de Votre Majesté [3]...

» Je me tournai vers les chefs des Cinq-Nations, et leur expliquai la parole d'Ononthio. Ils me répondirent : « C'est faux ; » et ils s'assirent à terre, les jambes croisées. Alors, m'adressant au premier sachem :

» — Puissant Soleil, lui dis-je, toi dont les bras s'étendent jusqu'au milieu de la terre, Ononthio vient de prononcer une parole qu'un génie ennemi lui aura sans doute inspi-

1. Versailles.
2. Château de Versailles.
3. Louis XIV.

rée : mais toi, qu'Athaënsic[1] n'a pas privé de sens, tu es trop prudent pour te persuader que nous soyons tes esclaves.

» A ces paroles, qui sortaient ingénument de mes lèvres, il se fit un mouvement dans la hutte. Je continuai mon discours :

» — Chef des chefs, tu nous as retenus dans la hutte de la servitude par la plus indigne trahison. Si tu étais venu chanter la chanson de paix chez nos vieillards, nous aurions respecté en toi les manitous vengeurs des traités. Cependant la grandeur de notre âme veut que nous t'excusions; car le souverain Esprit ôte et donne la raison comme il lui plaît, et il n'y a rien de plus insensé et de plus misérable qu'un homme abandonné à lui-même. Enterrons donc la hache dont le manche est teint de sang; éclaircissons la chaîne d'amitié, et puisse notre union durer autant que la terre et le soleil ! J'ai dit.

» En achevant ces mots, je voulus présenter le calumet de paix au Soleil; mais sans doute quelque génie frappa ce chef de ses traits invisibles, car la pâleur étendit son bandeau blanc sur son front : on se hâta de nous emmener dans une autre partie de la cabane.

» Là, nous fûmes entourés d'une foule curieuse : les jeunes hommes surtout nous souriaient avec complaisance; plusieurs me serrèrent secrètement la main.

» Trois héros s'approchèrent de nous; le premier paraissait rassasié de jours, et cependant on l'aurait pris pour l'immortel vieillard des foudres, tant il traînait après lui de grandeur. A peine pouvait-on soutenir l'éclat de ses regards : l'âme brillante, ingénieuse et guerrière de la France respirait tout entière dans cet homme.

» Le second cachait sous des sourcils épais et un air in-

1. La vengeance.

décis, une expression extraordinaire de vertu et de courage ; on sentait qu'il pouvait être le rival du premier héros, et le frein de sa fortune.

» Le troisième guerrier, beaucoup plus jeune que les deux autres, portait la modération sur ses lèvres et la sagesse sur son front. Sa physionomie était fine, son œil observateur, sa parole tranquille. Le premier de ces guerriers achevait ses jours de gloire dans une superbe cabane, parmi les bois et les eaux jaillissantes, avec neuf vierges célestes qu'on nomma les Muses ; le second ne quittait le grand village que pour habiter les camps ; le troisième vivait retiré dans un petit héritage, non loin d'un temple où il se promenait souvent autour des tombeaux.

» J'invitai ces trois enfants des batailles à venir chanter au milieu du sang notre chanson de guerre ; l'aîné des fils d'Areskoui [1] sourit, le second s'éloigna, le troisième fit un mouvement d'horreur [2].

» Ononthio me fit observer plus loin des guerriers qui causaient ensemble avec chaleur. « Voilà me dit-il, trois hommes que la France peut opposer à l'Europe combinée. Quel feu dans le plus jeune des trois ! quelle impétuosité dans sa parole ! Il s'efforce de convaincre ce sachem inflexible qui l'écoute qu'on doit faire servir les galères de la mer intérieure sur les flots de l'Océan. Ce fils illustre d'un père encore plus fameux, fait sourire le troisième guerrier, qui ne veut pas décider entre les deux autres, et s'excuse en disant qu'il ignore les arts de Michabou [3] ; il ne tient que d'Areskoui le secret des ceintures inexpugnables dont il environne les cités [4]. »

1. Génie de la guerre.
2. Condé, Turenne et Catinat.
3. Génie des eaux.
4. Seignelay, fils de Colbert, Louvois et Vauban.

» Dans ce moment un jeune héros s'avança vers le guerrier au regard sévère [1]; il lui présenta un collier [2] de suppliant. Le fils altier de la montagne jeta les yeux sur le collier, et le rendit durement au héros, avec des paroles du refus. Le jeune homme rougit et sortit, en jetant sur la cabane un regard qui me fit frémir, car il me sembla qu'il avait imploré le génie des vengeances [3].

» Je fus distrait de ces pensées par un grand bruit qui se fit à une porte. Entrent aussitôt deux guerriers qui se tenaient en riant sous le bras. Leur taille arrondie annonçait les fils heureux de la joie; leurs pas étaient un peu chancelants; leur haleine était encore parfumée des esprits du plus excellent jus du feu [4]. Leurs vêtements flottaient négligés, comme au sortir d'un long festin; leur visage était tout empreint des poudres chères au conseil des sachems [5]. Je ne sais quoi de brave, de populaire, de spirituel, d'insouciant, de libéral jusqu'à la prodigalité, était répandu sur leur personne; ils avaient l'air de ne rien voir avec un cœur ennemi, de se divertir des hommes, de penser peu aux dieux et de rire de la mort. On les eût pris pour des jumeaux qu'Areskoui [6] aurait eus d'une mortelle après la victoire, ou pour les fils légitimes de quelque roi fameux; ils mêlaient à la noblesse des hautes destinées de leur père ce que l'amour et une plus humble condition ont de gracieux et de fortuné [7].

» A peine ces enfants joufflus des vendanges avaient-ils

1. Louvois.
2. Un placet, une lettre.
3. Le prince Eugène.
4. Du vin.
5. Du tabac.
6. Génie de la guerre.
7. Les deux Vendôme, petits-fils de Henri IV par Gabrielle.

posé un pied mal assuré dans la cabane, que deux autres guerriers coururent se joindre à eux. Un de ces derniers avait reçu en naissant un coup fatal de la main du génie, mais c'était l'enfant des bons succès [1]; l'autre ressemblait parfaitement à un génie sauveur [2]. Je l'avais vu arrêter par le bras le jeune homme qui était sorti de la grande cabane après le refus du guerrier hautain [3].

» Ainsi réunis, ces quatre guerriers allaient parcourant la hutte, réjouissant les cœurs par leurs agréables propos : ils ne dédaignèrent pas de causer avec un sauvage. Les deux frères me demandèrent si les banquets étaient longs et excellents dans mes forêts, et si l'on sommeillait beaucoup d'heures sur la peau d'ours. Je tâchai de faire honneur à mes bois, et de mettre dans ma réponse la gaieté qui respirait sur les lèvres de ces hommes. Un esprit me favorisa, car ils parurent contents et me voulurent montrer eux-mêmes la somptuosité de la hutte du Soleil.

» Nous parcourûmes d'immenses galeries dont les voûtes étaient habitées par les génies, et dont les murs étaient couverts d'or, d'eau glacée [4] et de merveilleuses peintures. Les guerriers blancs désirèrent savoir ce que je pensais de ces raretés.

» — Mes hôtes, répondis-je, je vous dirai la vérité, telle que les manitous me l'inspirent, dans toute la droiture de mon cœur. Vous me semblez très à plaindre et fort misérables; jamais je n'ai tant regretté la cabane de mon

1. Luxembourg

2. Villars.

3. Louvois refusa un régiment au prince Eugène, et celui-ci passa au service de l'empereur.

4. Des glaces.

père Outalissi, ce guerrier honoré des nations comme un génie. Ce palais dont vous vous enorgueillisez a-t-il été bâti par l'ordre des esprits ? N'a-t-il coûté ni sueurs ni larmes? Ses fondements sont-ils jetés dans la sagesse, seul terrain solide ? Il faut une vertu magnifique pour oser habiter la magnificence de ces lieux : le vice serait hideux sous ces dômes. A la pesanteur de l'air que je respire, à je ne sais quoi de glacé dans cet air, à quelque chose de sinistre et de mortel que j'aperçois sous le voile des sourires, il me semble que cette hutte est la hutte de l'esclavage, des soucis, de l'ingratitude et de la mort. N'entendez-vous pas une voix douloureuse qui sort de ces murs, comme s'ils étaient l'écho où se viennent répéter les soupirs des peuples ? Ah ! qu'il serait grand ici, le bruit des pleurs, si jamais il commençait à se faire entendre ! Un tel édifice tombé ne serait point rebâti, tandis que ma hutte se peut relever plus belle en moins d'une journée. Qui sait si les colonnes de mes chênes ne verdiront point encore à la porte de ma cabane, lorsque les piliers de marbre de ce palais seront prosternés dans la poudre ?

» C'est ainsi, ô René! qu'un ignorant sauvage de la Nouvelle-France devisait avec les plus grands hommes de ta vieille patrie, sous le règne du plus grand roi, au milieu des pompes de Versailles. Nous quittâmes les galeries, et nous descendîmes dans les jardins au milieu du fracas des armes.

» Dans ces jardins, malgré les préjugés de ma race, je fus vraiment frappé d'étonnement : la façade entière du palais, semblable à une immense ville ; cent degrés de marbre blanc conduisant à des bocages d'orangers ; des eaux jaillissantes au milieu des statues et des parterres ; des grottes, séjour des esprits célestes ; des bois où les premiers héros, les plus belles femmes, les esprits les plus divins, erraient en méditant les triples merveilles de la

guerre, de l'amour et du génie : tout ce spectacle enfin saisit fortement mon âme. Je commençai à entrevoir une grande nation où je n'avais aperçu que des esclaves, et pour la première fois je rougis de ma superbe du désert.

» Nous nous avançâmes parmi les bronzes, les marbres, les eaux et les ombrages ; chaque flot, contraint de sortir de la terre, apportait un génie à la surface des bassins. Ces génies variaient selon leur puissance : les uns étaient armés de tridents, les autres sonnaient des conques recourbées ; ceux-ci étaient montés sur des chars, ceux-là vomissaient l'onde en tourbillon. Mes compagnons s'étaient écartés, je m'assis au bord d'un bain solitaire. La rêverie vint planer autour de moi ; elle secouait sur mes cheveux les songes et les souvenirs : elle m'envoya la plus douce des tristesses du cœur, celle de la patrie absente.

» Nous abandonnâmes enfin la hutte des rois, et la Nuit marchant devant nous avec la fraîcheur, nous reconduisit au grand village.

» Lorsque les dons du sommeil eurent réparé mes forces, Ononthio me tint ce discours : « Chactas, fils d'Outalissi, vous vous plaignez que vous n'avez point encore vu les guerriers libres, et vous me demandez sans cesse où ils sont : je vous les veux faire connaître. Un esclave va vous conduire aux cabanes où s'assemblent diverses espèces de sachems : allez et instruisez-vous, car on apprend beaucoup par l'étude des mœurs étrangères. Un homme qui n'est point sorti de son pays ne connaît pas la moitié de la vie. Quant aux autres chefs, vos compagnons, comme ils n'entendent pas la langue de la terre des chairs blanches, ils préféreront sans doute rester sur la natte à fumer leur calumet et à parler de leur pays. »

» Il dit. Plein de joie, je sors avec mon guide : comme un aigle qui demande sa pâture, je m'élance plein de la faim

de la sagesse. Nous arrivons à une cabane [1] où étaient assemblés des hommes vénérables.

» J'entrai avec un profond respect dans le conseil, et je fus d'autant plus satisfait, qu'on ne parut faire aucune attention à moi. Je remerciai les génies, et je me dis : « Voici enfin la nation française ! C'est comme nos sachems ! » Je pris une pipe consacrée à la paix, et je m'apprêtai à répondre à ce qu'on allait sans doute me demander touchant les mœurs, les usages et les lois des chairs-rouges. Je prêtai attentivement l'oreille, et je promis le sacrifice d'un ours à Michabou [2], s'il voulait m'envoyer la prudence, pour faire honneur à mon pays.

» Par le Grand Lièvre [3], ô mon fils ! je fus dans la dernière confusion quand je m'aperçus que je n'entendais pas un mot de ce que disaient les divins sachems. Je m'en pris d'abord à quelque manitou, ennemi de ma gloire et de mes forêts : je m'allais retirer plein de honte, lorsque l'un des vieillards, se tournant vers moi, dit gravement : « Cet homme est rouge, non par nature, car il a la peau blanche comme l'Européen. » Un autre soutint que la nature m'avait donné une peau rouge, un troisième fut d'avis de m'adresser des questions ; mais un quatrième s'y opposa, disant que, d'après la conformation extérieure de ma tête, il était impossible que je comprisse ce qu'on me demanderait.

» Pensant, dans la simplicité de mon cœur, que les sachems se divertissaient, je me pris à rire. « Voyez, s'écria celui qui avait énoncé la dernière opinion, je vous l'avais dit ! Je serais assez porté à croire, à en juger par ses longues oreilles, que le Canadien est l'espèce mi-

1. Le Louvre.
2. Génie des eaux.
3. Divinité souveraine des chasseurs.

toyenne entre l'homme et le singe. » Ici s'éleva une dispute violente sur la forme de mes oreilles. « Mais voyons, dit enfin un des vieillards qui avait l'air plus réfléchi que les autres : il ne se faut pas laisser aller à des préventions.

» Alors le sachem s'approcha de moi avec des précautions qu'il crut nécessaires, et me dit : « Mon ami, qu'avez-vous trouvé de mieux dans ce pays-ci ? »

» Charmé de comprendre enfin quelque chose à tous ces discours, je répondis : « Sachem, on voit bien à votre âge que les génies vous ont accordé une grande sagesse : les mots qui viennent de sortir de votre bouche prouvent que je ne me suis pas trompé. Je n'ai pas encore acquis beaucoup d'expérience, et je pourrais être un de vos fils : quand je quittai les rives du Meschacebé, les magnolias avaient fleuri dix-sept fois, et il y a dix neiges que je pleure la hutte de ma mère. Cependant, tout ignorant que je suis, je vous dirai la vérité. Jusqu'à présent je n'ai point encore vu votre nation ; ainsi je ne saurais vous parler des guerriers libres, mais voici ce que j'ai trouvé de mieux parmi vos esclaves : les huttes de commerce [1] où l'on expose la chair des victimes me semblent bien entendues et parfaitement utiles. »

» A cette réponse, un rire, qui ne finissait point, bouleversa l'assemblée : mon conducteur me fit sortir, priant les sachems d'excuser la stupidité d'un sauvage. Comme je traversais la hutte, j'entendis argumenter sur mes ongles et ordonner de noter aux colliers [2] ce conseil, comme

1. Boutiques de charcutier et de boucher. Les sauvages amenés à Paris sous Louis XIV ne furent frappés que de l'étal des viandes de boucherie.

2. Registres, livres, contrats, lettres, en général toute sorte d'écrits

un des meilleurs de la lune dans laquelle on était alors.

» De cette assemblée, nous nous rendîmes à celle des sachems appelés juges. J'étais triste en songeant à mon aventure, et je rougissais de n'avoir pas plus d'esprit. Arrivé dans une île [1], au milieu du grand village, je traversai des huttes obscures et désertes, et je parvins au lieu [2] où résidait le conseil. De vénérables sachems, vêtus de longues robes rouges et noires, écoutaient un orateur qui parlait d'une voix claire et perçante : « Voici, dis-je intérieurement, les vrais sachems; les autres, je le vois à présent, ne sont que des sorciers et des jongleurs. »

» Je me plaçai dans le rang des spectateurs avec mon guide, et m'adressant à mon voisin : « Vaillant fils de la France, lui dis-je, cet orateur à la voix de cigale parle sans doute pour ou contre la guerre, ce fléau des peuples? Quelle est, je te supplie de me le dire, l'injustice dont il se plaint avec tant de véhémence ?

» L'étranger, me regardant avec un sourire, me répondit : « Mon cher sauvage, il s'agit bien de la guerre ici ! De la guerre, oui, à ce misérable que tu vois, et qui sera sans doute étranglé pour avoir eu la faiblesse de confesser dans les tourments un crime dont il n'y a d'autre preuve que l'aveu arraché à ses douleurs. »

» Je conjurai mon conducteur de me ramener à la hutte d'Ononthio, puisqu'on s'amusait partout de ma simplicité.

» Nous retournions en effet chez mon hôte, lorsqu'en passant devant la cabane des prières [3], nous vîmes la foule rassemblée aux portes : mon guide m'apprit qu'il y avait dans cette cabane une fête de la Mort. Je me sentis un violent désir d'entrer dans ce lieu saint : nous y péné-

1. La Cité.
2. Le Palais-de-Justice.
3. Une église.

trâmes par une ouverture secrète. On se taisait alors pour écouter un génie dont le souffle animait des trompettes d'airain [1] : ce génie cessa bientôt de murmurer. Les colonnes de l'édifice, enveloppées d'étoffes noires, auraient versé à leur pied une obscurité impénétrable, si l'éclat de mille torches n'eût dissipé cette obscurité. Au milieu du sanctuaire, que bordaient des chefs de la prière [2], s'élevait le simulacre d'un cercueil. L'autel et les statues des hommes protecteurs de la patrie se cachaient pareillement sous les crêpes funèbres. Ce que le grand village et la cabane du Soleil contenaient de plus puissant et de plus beau était rangé en silence dans les bancs de la nef.

» Tous les regards étaient attachés sur un orateur vêtu de blanc au milieu de ce deuil, et qui, debout dans une galerie suspendue [3], les yeux fermés, les mains croisées sur sa poitrine, s'apprêtait à commencer un discours : il semblait perdu dans les profondeurs du ciel. Tout à coup ses yeux s'ouvrent, ses mains s'étendent ; sa voix, interprète de la mort, remplit les voûtes du temple, comme la voix même du Grand Esprit [4]. Avec quelle joie je m'aperçus que j'entendais parfaitement le chef de la prière ! Il me semblait parler la langue de mon pays, tant les sentiments qu'il exprimait étaient naturels à mon cœur !

» Je m'aurais voulu jeter aux pieds de ce sacrificateur, pour le prier de parler un jour sur ma tombe, afin de réjouir mon esprit dans la contrée des âmes ; mais, lorsque je vins à songer à mon peu de vertu, je n'osai demander une telle faveur : le murmure du vent et du torrent est la seule éloquence qui convient au monument d'un sauvage.

1. L'orgue.
2. Les prêtres.
3. La chaire.
4. Bossuet.

» Je ne sortis point de la cabane de la prière sans avoir invoqué le Dieu de la fille de Lopez. Revenu chez Ononthio, je lui fis part des fruits de ma journée; je lui racontai surtout les paroles de l'orateur de la mort. Il me répondit :

» — Chactas, connais la nature humaine : ce grand homme qui t'a enchanté n'a pu se défendre d'être importuné d'une autre renommée que la sienne : pour quelques mots mal interprétés, il partage maintenant la cour et la ville et persécute un ami [1].

» Tu verras bien d'autres contradictions parmi nous. Mais tu ne serais pas aussi sage que ton père, fils d'Outalissi, si tu nous jugeais d'après ces faiblesses.

» Ainsi me parlait Ononthio, qui avait vécu bien des neiges [2]. Les choses qu'il venait de me dire m'occupèrent dans le silence de ma nuit. Aussitôt que la mère du jour, la fraîche Aurore, eut monté sur l'horizon avec le jeune Soleil, son fils, suspendu à ses épaules dans des langes de pourpre, nous secouâmes de nos paupières les vapeurs du sommeil. Par ordre d'Ononthio, nous jetâmes autour de nous nos plus beaux manteaux de castor, nous couvrîmes nos pieds de mocassines merveilleusement brodées, et nous ombrageâmes de plumes nos cheveux relevés avec art : nous devions accompagner notre hôte à la fête que le Grand Chef préparait dans des bois, non loin des bords de la Seine.

» Vers l'heure où l'Indienne chasse avec un rameau les mouches qui bourdonnent autour du berceau de son fils, nous partons; nous arrivons bientôt au séjour des manitous et des génies [3]. Ononthio nous place sur une estrade élevée.

1. Fénelon.
2. Années.
3. Fêtes de Louis XIV.

» Le chef des chefs paraît, couvert de pierreries : il était monté sur un cheval plus blanc qu'un rayon de la lune et plus léger que le vent. Il passe sous des portiques semblables à ceux de nos forêts : cent héros l'accompagnent, vêtus comme les anciens guerriers de la France.

» Une barrière tombe : les héros s'avancent; un char immense et tout d'or les suit. Quatre Siècles, quatre Saisons, les Heures du jour et de la nuit, marchent à côté de ce char. On se livre des combats qui nous ravissent.

» La nuit enveloppe le ciel; les courses cessent; mille flambeaux s'allument dans les bosquets. Tout à coup une montagne brillante de clarté s'élève du fond d'un antre obscur; un génie et sa compagne sont debout sur sa cime : ils en descendent, et couvrent des raretés de la terre et de l'onde une table de cristal. Des femmes éblouissantes de beauté viennent s'asseoir au banquet et sont servies par des Nymphes et des Amours.

» Un amphithéâtre sort du sein de la terre et étale sur ses gradins des chœurs harmonieux qui font retentir mille instruments. A un signal la scène s'évanouit : quatre riches cabanes, chargées des dons du commerce et des arts, remplacent les premiers prodiges. Ononthio me fait observer les personnages qui distribuent les présents de la munificence royale.

» — Voyez-vous, me dit-il, cette femme si belle, mais d'un port un peu altier[1], qui préside à l'une des quatre cabanes avec le fils d'un roi? Un nuage est sur son front : c'est un astre qui se retire devant cette autre beauté, au regard plus doux, mais plein d'art, qui tient la seconde cabane avec ce jeune prince[2]. Si le Grand Chef avait voulu être heureux parmi les femmes, il n'eût écouté ni l'une

1. Madame de Montespan.
2. Madame de Maintenon.

ni l'autre de ces beautés, et l'âme la plus tendre ne se consumerait pas aujourd'hui dans une solitude chrétienne[1]. »

» Tandis que j'écoutais ces paroles, je remarquai plusieurs autres femmes que je désignai à Ononthio. Il me répondit :

» — Les Grâces mêmes ont arrangé les colliers[2] que cette matrone envoie à sa fille chérie : quant à ces trois autres fleurs qui balancent ensemble leurs tiges, l'une se plaît au bord des ruisseaux[3], l'autre aime à parer le sein des princesses infortunées[4], et la troisième offre ses parfums à l'amitié[5]. Voilà plus loin deux palmiers illustres par leur race; mais ils n'ont pas la grâce des trois fleurs, et ne sont ornés que de colliers politiques[6]. Chactas, quand ce talent dans les femmes se trouve réuni au génie dans les hommes, c'est ce qui établit la supériorité d'un peuple. Trois fois favorisées du ciel les nations où la muse prend soin d'aplanir les sentiers de la vie! les nations chez lesquelles règne assez d'urbanité pour adoucir les mœurs, pas assez pour les corrompre!

» Durant ce discours, la voix de deux hommes se fit entendre derrière nous. Le plus jeune disait au plus âgé : « Je ne m'étonne pas que vous soyez surpris de cette institution de la chambre ardente : nous sommes, en tous genres, au temps des choses extraordinaires. Si l'on pouvait parler du *Masque de fer*... » Ici la voix du guerrier devint sourde comme le bruit d'une eau qui tombe sous

1. Madame de la Vallière.
2. Lettres de madame de Sévigné.
3. Madame Deshoulières.
4. Madame de la Fayette.
5. Madame Lambert.
6. Mémoires de mademoiselle de Montpensier et de Madame, seconde femme du frère de Louis XIV.

des racines, au fond d'une vallée pleine de mousse.

» Je tournai la tête et j'aperçus un guerrier que je reconnus pour étranger à son vêtement : il portait une coiffure de pourpre. Ononthio, qui vit ma surprise, se hâta de me dire : « Fils de la terre des chasseurs, tu te trouves dans le pays des enchantements. Le guerrier qui nous a interrompus par ses propos est lui-même ici une merveille : c'est un roi [1] venu de la ville de marbre, pour humilier son peuple aux pieds du Soleil des Français. »

» A peine Ononthio s'était exprimé de la sorte, que la terreur saisit toute l'assemblée : le chef des chefs se troubla aux paroles secrètes que lui porta un héraut. Tandis que des cris retentissaient au loin, le silence et l'inquiétude étaient sur toutes les lèvres et sur tous les fronts : un castor qui a entendu des pas au bord de son lac suspend les coups dont il battait le ciment de ses digues, et prête au bruit une oreille alarmée. Après quelques moments, les plaintes s'évanouirent, et le calme revint dans la fête. Je demandai à Ononthio la cause de cet accident ; il hésita avant de répondre. Voici quelles furent ses paroles :

» — C'est une imprudence causée par une troupe de guerriers qui a passé trop près de ce lieu en escortant des bannis.

» Je répliquai : « Ils ont donc commis des crimes? A leurs gémissements, je les aurais pris pour des infortunés plutôt que pour des hommes haïs du Grand Esprit à cause de leurs injustices : il y a dans la douleur un accent auquel on ne peut se tromper. D'ailleurs, ils me semblaient bien nombreux, ces hommes : y aurait-il tant de cœurs amis du mal? »

» Ononthio repartit : « On compte plusieurs milliers de Français ainsi condamnés à l'exil ; on les bannit, parce

1. Le doge de Gênes.

qu'ils veulent adorer Dieu à des autels nouvellement élevés [1].

» — Ainsi, m'écriai-je, c'est la voix de plusieurs milliers de Français malheureux que je viens d'entendre au milieu de cette pompe française. O nation incompréhensible! d'une main vous faites des libations au manitou des joies, de l'autre vous arrachez vos frères à leur foyer! vous les forcez d'abandonner, avec toutes sortes de misères, leurs génies domestiques!

» — Chactas! Chactas! s'écria vivement Ononthio, on ne parle point de cela ici. »

» Je me tus; mais le reste des jeux me parut empoisonné : incapable de fixer mes pensées sur les mœurs et les lois des Européens, je regrettai amèrement ma cabane et mes déserts.

» Nous nous retrouvâmes avec délices chez Ononthio. « Heureux, me disais-je en cédant au sommeil, heureux ceux qui ont un arc, une peau de castor et un ami! »

» Le lendemain, vers la première veille de la nuit, Ononthio me fit monter avec lui sur son traîneau, et nous arrivâmes au portique d'une longue cabane [2] qu'inondaient les flots des peuples. Par d'étroits passages, éclairés à la lueur de feux renfermés dans des verres, nous pénétrons jusqu'à une petite hutte [3] tapissée de pourpre, dont une esclave nous ouvrit la porte.

» A l'instant je découvre une salle où quatre rangs de cabanes, semblables à celle où j'entrais, étaient suspendus aux contours de l'édifice : des femmes d'une grande beauté, des héros à la longue chevelure et chargés de vêtements d'or, brillaient dans les cabanes à la clarté des

1. Les protestants. Révocation de l'édit de Nantes, dragonnades.
2. Un théâtre.
3. Une loge.

lustres. Au-dessous de nous, au fond d'un abîme, d'autres guerriers debout et pressés ondulaient comme les vagues de la mer. Un bruit confus sortait de la foule ; de temps en temps des voix, des cris plus distincts se faisaient entendre, et quelques fils de l'harmonie, rangés au bas d'un large rideau, exécutaient des airs tristes qu'on n'écoutait pas.

» Tandis que je contemplais ces choses si nouvelles pour moi, tandis qu'Ononthio et ses amis étudiaient dans mes yeux les sensations d'un sauvage, un sifflement tel que celui des perruches dans nos bois part d'un lieu inconnu : le rideau se replie dans les airs comme le voile de la Nuit touché par la main du Jour.

» Une cabane soutenue par des colonnes se découvre à mes regards. La musique se tait : un profond silence règne dans l'assemblée. Deux guerriers, l'un jeune, l'autre déjà atteint par la vieillesse, s'avancent sous les portiques. René, je ne suis qu'un sauvage ; mes organes grossiers ne peuvent sentir toute la mélodie d'une langue parlée par le peuple le plus poli de l'univers ; mais, malgré ma rudesse native, je ne saurais te dire quelle fut mon émotion lorsque les deux héros vinrent à ouvrir leurs lèvres au milieu de la hutte muette. Je crus entendre la musique du ciel : c'était quelque chose qui ressemblait à des airs divins, et cependant ce n'était point un véritable chant : c'était je ne sais quoi qui tenait le milieu entre le chant et la parole. J'avais ouï la voix des vierges de la solitude durant le calme des nuits ; plus d'une fois j'avais prêté l'oreille aux brises de la lune, lorsqu'elles réveillent dans les bois les génies de l'harmonie ; mais ces sons me parurent sans charmes auprès de ceux que j'écoutais alors.

» Mon saisissement ne fit qu'augmenter à mesure que la scène se déroula. O Atala ! quel tableau de la passion,

source de toutes nos infortunes ! Vaincu par mes souvenirs, par la vérité des peintures, par la poésie des accents, les larmes descendirent en torrent de mes yeux : mon désordre devint si grand, qu'il troubla la cabane entière.

» Lorsque le rideau retombé eut fait disparaître ces merveilles, la plus jeune habitante d'une hutte voisine de la nôtre me dit : « Mon cher Huron, je suis charmée de toi, et je te veux avoir ce soir à souper, avec celui que tu appelles ton père. » Ononthio me prit à part, et me raconta que cette femme gracieuse était une célèbre ikouessen, chez laquelle se réunissait la véritable nation française. Ravi de la proposition, je répondis à l'ikouessen : « Amante du plaisir, tes lèvres sont trop aimables pour recevoir un refus. Tu excuseras seulement ma simplicité, parce que je viens des grandes forêts. »

» Dans ce moment la toile s'enleva de nouveau. Je fus plus étonné du second spectacle que je ne l'avais peut-être été du premier, mais je le compris moins. Les passions que vous appelez tragiques sont communes à tous les peuples, et peuvent être entendues d'un Natchez et d'un Français ; les pleurs sont partout les mêmes, mais les ris diffèrent selon les temps et les pays.

» Les jeux finis, l'ikouessen s'enveloppa dans un voile ; et, me forçant, avec la folâtrerie des Amours, à lui donner la main, nous descendîmes les degrés de la hutte où se pressait une foule de spectateurs : Ononthio nous suivait. L'Indien ne sait point rougir ; je ne me sentis aucun embarras, et je remarquai qu'on avait l'air d'applaudir à la naïve hauteur de ma contenance.

» Nous montons sur un traîneau au milieu des armes protectrices, des torches flamboyantes et des cris des esclaves qui faisaient retentir les voûtes du nom pompeux de leurs maîtres. Comme le char de la Nuit, roulent les ca-

banes mobiles : l'enfant du commerce, retiré dans la paix de ses foyers, entend frémir les vitrages de sa hutte, et sent trembler sous lui la couche nuptiale. Nous arrivons chez la divinité des plaisirs. S'élançant du traîneau rapide auquel ils étaient suspendus, des esclaves nous en ouvrent les portes : nous descendons sous un vestibule de marbre orné d'orangers et de fleurs. Nous pénétrons dans des cabanes voluptueuses, aux lambris de bois d'ébène gravés en paysages d'or. Partout brûlaient les trésors dérobés aux filles des rochers et des vieux chênes. La véritable nation française (car je l'avais reconnue au premier coup d'œil) était déjà établie aux foyers de l'ikouessen. Un ton d'égalité, une franchise semblable à celle des sauvages, régnaient parmi les guerriers.

» J'adressai ma prière à l'Amour hospitalier, manitou de cette cabane; et, me mêlant à la foule, je me trouvai pour la première fois aussi à l'aise que si j'eusse été dans le conseil des Natchez.

» Les guerriers étaient rassemblés en divers groupes, comme des faisceaux de maïs plantés dans le champ des peuples. Chacun enseignait son voisin et était enseigné par lui : tour à tour les propos étaient graves comme ceux des vieillards, fugitifs comme ceux des jeunes filles. Ces hommes, capables de grandes choses, ne dédaignaient pas les agréables causeries; ils répandaient au dehors la surabondance de leurs pensées; ils formaient de discours légers un entretien aimable et varié : dans un atelier européen, des ouvriers aux bras robustes filent le métal flexible qui réunit les diverses parties de la beauté; l'un en aiguise la pointe, l'autre en polit la longueur, un troisième y attache l'anneau qui fixe le nuage transparent sur le sein de la vierge, ou le ruban sur sa tête.

» Abandonné à moi-même, j'errais de groupe en groupe, charmé de ce que j'entendais, car je comprenais toutes

les paroles : on ne montrait aucune surprise de ma façon étrangère.

» Tandis que je promenais mes pas à travers la foule, j'aperçus, dans un coin, un homme qui ne conversait avec personne et qui paraissait profondément occupé. J'allai droit à lui. « Chasseur, lui dis-je, je te souhaite un ciel bleu, beaucoup de chevreuils et un manteau de castor. De quel désert es-tu? car, je le vois bien, tu viens comme moi d'une forêt. »

» Le héros, qui eut l'air de se réveiller, me regarda et me répondit : « Oui, je viens d'une forêt.

« Je ne dormirai point sous de riches lambris;
Mais voit-on que le somme en perde de son prix?
En est-il moins profond et moins plein de délices?
Je lui voue au désert de nouveaux sacrifices. »

» — Je l'avais bien deviné, m'écriai-je; ton apparence est simple, mais tu es excellent. Y a-t-il rien de moins brillant que le castor, le rossignol et l'abeille? »

» Comme j'achevais de prononcer ces mots, un guerrier au regard pénétrant s'approcha de nous, mettant un doigt sur sa bouche. « Je parie, dit-il, que nos deux sauvages sont charmés l'un de l'autre. »

» En même temps il passa son bras sous le mien, et m'entraîna dans une autre partie de la cabane. « Laissons-nous donc tout seul cet enfant des bois? » lui dis-je. « Oh! répliqua mon conducteur, il se suffit à lui-même : il ne parle pas d'ailleurs le langage des hommes, et n'entend que celui des dieux, des lions, des hirondelles et des colombes [1]. »

» Nous traversions la foule : un des plus beaux Français

1. La Fontaine.

que j'aie jamais vus, s'appuyant sur les bras de deux de ses amis, nous accosta. Mon guide lui dit : « Quel chef-d'œuvre vous nous avez donné ! vous avez vu les transports dans lesquels il a jeté ce sauvage. — J'avoue, repartit le guerrier, que c'est un des succès qui m'ont le plus flatté dans ma vie. — Et cependant, dit un de ses deux amis d'un ton sévère, vous eussiez mieux fait de ne pas tant céder au goût du siècle, de retrancher votre Aricie, au risque de perdre cette scène qui a ravi cet Iroquois. »

» Le second ami du guerrier le voulut défendre. « Voilà vos faiblesses, s'écria le premier; voilà comme vous êtes descendu du *Misanthrope* au sac dans lequel vous enveloppez votre Scapin ! » A ce propos j'allais à mon tour m'écrier : « Sont-ce là les hommes aimés du ciel, dont j'ai entendu les chants? » Mais les trois amis s'éloignèrent [1], et je me retrouvai seul avec mon guide.

» Il me conduisit à l'autre extrémité de la cabane, et me fit asseoir près de lui sur une natte de soie. De là, promenant ses yeux sur la foule tantôt en mouvement, tantôt immobile, il me dit : « Chactas, je te veux faire connaître les caractères des personnages que tu vois ici ; ils te donneront une idée de ce siècle et de ma patrie.

» Remarque d'abord ces guerriers qui sont nonchalamment étendus sur cette demi-couche d'édredon. Ce sont des enfants des Jeux et des Ris; ils tiennent l'immortalité de leur naissance; car, bien qu'ils te paraissent déjà vieux, ils sont toujours jeunes comme les Grâces, leurs mères. Retirés loin du bruit dans un faubourg paisible, ils passent leurs jours assis à des banquets. Les tempes ornées de lierre et le front couronné de fleurs, ils mêlent à des vins parfumés l'eau d'une source que les hommes nom-

1 Racine, Molière et Boileau.

ment Hippocrène, et les dieux, Castalie. Toutefois tu te tromperais, Chactas, si tu prenais ces hommes pour des efféminés sans courage. Nul guerrier n'est peut-être moins qu'eux attaché à la vie; ils la briseraient avec la même insouciance que les vases fragiles qu'ils s'amusent quelquefois à fracasser dans les festins. »

» Émerveillé de la fine peinture de mon curieux démonstrateur, je regardais avec intérêt ces hommes [1], qui présentaient un caractère inconnu chez les sauvages; mais mon hôte m'arracha à ces réflexions, pour me faire observer une espèce d'ermite qui causait avec l'ikouessen. « Il a été prêtre, me dit-il; il va devenir roi; et avant qu'il s'ennuie de son second bandeau, il vit en simple jongleur [2]. Quant à cet autre guerrier si vieux, dont les pieds sont supportés par un coussin de velours, c'est un étranger nouvellement arrivé. Son père conduisit un monarque à l'échafaud et mit sur sa tête la couronne qu'il avait abattue [3]. Richard, plus sage qu'Olivier, a préféré le repos à l'agitation d'une vie éclatante : rentré dans l'état obscur de ses aïeux, il n'estime la gloire de son père qu'autant qu'il la compte au nombre de ses plaisirs.

» — Par Michabou [4], m'écriai-je, voici un étrange mélange! il ne manquait ici qu'un sauvage comme moi. » Mon exclamation fit rire l'observateur des hommes, qui me répondit : « Tu es loin, mon cher Chactas, d'avoir tout vu : quelle que soit ton envie de connaître, on la peut aisément rassasier. Ces quatre hommes appuyés contre cette table d'albâtre sont les quatre artistes qui ont créé les merveilles de Versailles : l'un en a élevé les

1. La société du Marais, Chaulieu, la Fare, etc.
2. Casimir, roi de Pologne.
3. Olivier Cromwell.
4. Génie des eaux.

colonnes, l'autre en a dessiné les jardins, le troisième en a sculpté les statues, le quatrième en a peint les tableaux.

» Regarde assis à leurs pieds, sur ces tapis d'Orient, ces hommes au visage bronzé et aux robes de soie : ils sont venus des portes de l'Aurore comme toi de celles du couchant, eux pour être ambassadeurs à notre cour [2], toi pour servir sur nos galères ; mais eux et toi pour payer également un tribut à notre génie, et faire de ce siècle un siècle à jamais miraculeux.

» Du reste, ces sauvages de l'Inde sont plus heureux aujourd'hui que ceux de la Louisiane, car ils trouvent du moins ici à parler le langage de leur patrie. Ces guerriers blancs, qui s'entretiennent avec eux, sont des voyageurs qui ont recueilli les simples des montagnes ou les débris de l'antiquité [3].

» Ces autres hommes, resserrés dans l'embrasure de cette fenêtre, sont des savants que la munificence de notre roi a été chercher jusque dans une terre ennemie, pour les combler de bienfaits. Les lettres qu'ils tiennent à la main, et qu'ils parcourent avec tant d'intérêt, sont la correspondance de plusieurs sachems qui, bien que nés dans des pays divers, forment en Europe une illustre république, dont Paris est le centre. Par ces lettres ils s'apprennent mutuellement leurs découvertes : l'un d'entre eux, au moment où je te parle, vient de trouver le vrai système de la nature, et un autre lui fait passer en réponse ses calculs sur l'infini [4].

» Non loin de ces étrangers, tu peux remarquer un

1. Mansard, Lenôtre, Coustou, Lebrun.
2. Ambassadeurs de Siam.
3. Tournefort, Boucher, Gerbillon, Chardin, etc.
4. Newton, Leibnitz.

homme qui raisonne avec une grande force : c'est un fameux sachem, de ceux que nous appelons philosophes. Albion est sa patrie ; mais depuis quelque temps il s'est exilé sur les rives bataves, d'où il est venu rendre hommage à la France [1].

» Eh bien ! continua notre hôte, que penses-tu maintenant de notre nation ? Trouves-tu ici assez d'hommes et de choses extraordinaires ? Des prélats aussi différents de talent que de principes, des gens de lettres remarquables par le contraste de leur génie, des bureaux de beaux-esprits en guerre, des filles de la volupté intriguant avec des moines auprès du trône, des courtisans se disputant leurs dépouilles mutuelles, des généraux divisés, des magistrats qui ne s'entendent pas, des ordonnances admirables, mais transgressées ; la loi, proclamée souveraine, mais toujours suspendue par la dictature royale ; un homme envoyé aux galères pour un temps, mais y demeurant toute sa vie ; la propriété déclarée inviolable, mais confisquée par le bon plaisir du maître ; tous les citoyens libres d'aller où ils veulent et de dire ce qu'ils pensent, sous la réserve d'être arrêtés s'il plaît au roi, et d'être envoyés au gibet, en témoignage de la liberté des opinions ; enfin, des édifices élevés, des manufactures formées, des colonies fondées, la marine créée, l'Europe à demi subjuguée, une partie de la nation chassant une autre partie de cette nation : tel est ce siècle, dont tu vois l'abrégé dans cette salle ; siècle qui, malgré ses erreurs, restera un modèle de gloire : siècle dont on ne sentira bien la grandeur que lorsqu'on le prétendra surpasser. »

» En achevant ces mots, mon instructeur me quitta pour aller ailleurs observer les hommes : il ne me parut pas

1. Locke.

une des moindres raretés du siècle qu'il venait de peindre.

» Des esclaves annoncèrent le banquet aux conviés. Des tables couvertes de fleurs, de fruits et d'oiseaux, nous offrirent leurs élégantes richesses. Le vin était excellent, la gaieté véritable, et les propos aussi fins que ceux des Hurons. La volage ikouessen, qui m'avait donné un siége à sa droite, se raillait de moi, et me disait : « Parle-moi donc de tes forêts. Je voudrais savoir si en Huronie il y a, comme parmi nous, de grandes dames qui veulent faire enfermer au couvent de pauvres jeunes filles, parce que ces jeunes filles prétendent jouir de leur liberté. Oh ! c'est un beau pays que le tien, où l'on dit ce que l'on pense au Grand Chef, et où chacun fait ce qu'il a envie de faire ! Ici c'est précisément le contraire : tout le monde est obligé de mentir au Soleil, et de se soumettre à la volonté de son voisin : c'est pour cela que tout va chez nous à merveille. »

» Cette femme ajouta beaucoup d'autres propos où, sous l'apparence de la frivolité, je découvris des pensées très-graves. On joua gracieusement sur la réponse que j'avais faite aux sorciers de la grande hutte, et que l'ikouessen disait être admirable. « Mais, ajouta-t-elle, je veux savoir à mon tour ce que tu as trouvé de plus sensé parmi nous. Comme je ne t'ai parlé ni de ta peau ni de tes oreilles, j'espère que tu me feras une autre réponse que celle qui t'a perdu dans l'esprit de nos philosophes.

» — Mousse blanche des chênes qui sers à la couche des héros, répondis-je, les galériens et les femmes comme toi me semblent avoir toute la sagesse de ta nation.

» Ce mot fit rire la table hospitalière, et la coupe de la liberté fut vidée en l'honneur de Chactas.

» Alors les génies des amours dérobèrent la conversation, et la tournèrent sur un sujet trop aimable. Le souvenir de la fille de Lopez remua les secrets de mon sein, et le

fit palpiter. Une convive remarqua que si la passion crée des tempêtes, l'âge les vient bientôt calmer, et que l'on recouvre en peu de temps la tranquillité d'âme où l'on était avant d'avoir perdu la paix de l'enfance. Les guerriers applaudirent à cette observation ; je répondis :

» — Je ne puis trouver le calme dont on jouit après l'orage, semblable à celui qui a précédé cet orage : le voyageur qui n'est pas parti n'est pas le voyageur revenu ; le bûcher qui n'a point encore été allumé n'est pas le bûcher éteint. L'innocence et la raison sont deux arbres plantés aux extrémités de la vie : à leurs pieds, il est vrai, on trouve également le repos; mais l'arbre de l'innocence est chargé de parfums, de boutons de fleurs, de jeune verdure; l'arbre de la raison n'est qu'un vieux chêne séché sur sa tige, dépouillé de son ombrage par la foudre et les vents du ciel.

» C'était ainsi que nous devisions à ce festin : je t'en ai fait le détail minutieux, car c'est là qu'ayant aperçu les hommes à leur plus haut point de civilisation, je te les devais peindre avec une scrupuleuse exactitude. Les choses de la société et de la nature, présentées dans leur extrême opposition, te fourniront le moyen de peser, avec le moins d'erreur possible, le bien et le mal des deux états.

» Nous étions prêts à quitter les tables, lorsqu'on apporta à notre magicienne un berceau couronné de fleurs : il renfermait un enfant du voisinage qui réclamait, disait la nourrice, les présents de naissance. L'ikouessen connaissait les parents du nouveau-né : elle le prit dans ses bras, lui trouva un air malicieux [1], et promit de lui donner un jour des grains de porcelaine [2] pour acheter des colliers [3]. »

1. Voltaire.
2. De l'argent.
3. Des livres.

LIVRE SEPTIÈME

« Le lendemain de ce jour si complétement employé, je me résolus de chercher moi-même la nation française, et d'essayer si je ne la rencontrerais pas mieux seul qu'à l'aide d'un conducteur.

» Je sortis sans guide, vers la première moitié du matin. Après avoir parcouru des chemins étroits et tortueux, j'arrivai à un pont où je saluai un roi bienfaisant que portait un cheval de bronze [1]. De là, remontant le cours du fleuve aux eaux blanches, dans lequel les femmes lavaient des tuniques de lin, je parvins à la place du sang [2]. Une grande foule s'y trouvait rassemblée : on me dit qu'on allait attacher une victime à la machine qu'on me montra, et sur laquelle j'aperçus le génie de la mort [3] sous la forme d'un homme.

Persuadé qu'il s'agissait de l'exécution d'un prisonnier de guerre, je m'assis pour entendre chanter ce prisonnier et pour l'encourager à souffrir les tourments comme un Indien. Je dis à l'un de mes voisins qui paraissait fort touché : « Fils de l'humanité, ce guerrier a-t-il été pris en combattant avec courage, ou bien est-ce un enfant des faibles, que l'homicide Areskoui a saisi dans sa fuite ? »

» Le guerrier me répondit : « Ce n'est point un soldat qui va cesser de vivre ; c'est un chef de la prière, qui, banni

1. Le pont Neuf et la statue de Henri IV.
2. La Grève.
3. Le bourreau.

de la France pour des opinions religieuses, n'a pu supporter les chagrins de l'exil. Vaincu par le sentiment qui subjugue tous les hommes, il est revenu déguisé dans son pays : le jour, il se tenait caché dans un souterrain ; la nuit, il errait autour du champ paternel, à la clarté des astres qui présidèrent à sa naissance. Quelques misérables l'ont reconnu dans ses promenades où il respirait en secret l'air de sa patrie; ils l'ont dénoncé : la loi le condamne à mort pour avoir rompu son ban. »

» Le guerrier se tut, et je vis un vieillard s'avancer au milieu de la foule. Arrivé aux piliers de sang, ce vieillard dépouilla sa robe, se mit à genoux et adora. Ensuite, mettant un pied assuré sur le premier barreau de l'échelle, et s'élevant d'échelon en échelon, il semblait monter vers le ciel. Ses cheveux blancs flottaient sur son cou ridé et bruni par l'âge; on voyait sa vieille poitrine à nu, qui respirait tranquillement sous sa tunique entr'ouverte : il jeta un dernier regard sur la France, et la mort le lia par la cime comme une gerbe moissonnée.

» Je me levai dans le trouble de mes sens, qui ne m'avait pas d'abord permis de me dérober à l'abominable spectacle. Je m'écriai : « Remenez-moi à mes déserts ! reconduisez-moi dans mes forêts ! » et je m'éloignai à grands pas. Longtemps j'errai à l'aventure tout en pleurs et comme hors de moi-même. Mais enfin la lassitude du corps parvint à distraire les fatigues de l'âme ; et, me trouvant aussi harassé qu'un chasseur qui a poursuivi un cerf agile, je fus contraint de demander quelque part les dons de l'hospitalité.

» Je heurte à la porte d'une très-belle cabane; un esclave vient m'ouvrir : « Que veux-tu? » me dit-il brusquement. « Va dire à ton maître, répondis-je, qu'un guerrier des chairs rouges veut boire avec lui la coupe du banquet. » L'esclave se prit à rire et referma la porte

» Cette épreuve ne me découragea point. A quelque distance, dans une petite voie écartée, une habitation assez semblable à nos huttes s'offrit à mes regards. Je me présente sur le seuil de cette demeure. J'aperçois au fond d'une case obscure un guerrier demi-nu, une femme et trois enfants : j'augurai bien de mes hôtes, lorsque je vis qu'ils restaient tranquilles à mon aspect comme des Indiens. J'entre dans la cabane, je m'assieds au foyer, dont je salue le manitou domestique ; et, prenant dans mes bras le plus jeune des trois enfants, ces douces lumières de leur mère, j'entonne la chanson du suppliant.

» Quand cela fut fait, je dis en français : « J'ai faim, » et le guerrier me répondit : « Tu as faim ? » ce qui me fit penser qu'il avait été voyageur chez les peuples de la solitude. Il se leva, prit un gâteau de maïs noir, et me le donna : je ne le pus manger, car je vis la mère répandre une larme et les enfants dévorer des yeux le pain que je portais à ma bouche. Je le distribuai à leur innocence, et je dis au guerrier leur père : « Les mânes des ours n'ont donc pas été apaisés par des sacrifices la neige dernière, puisque la chasse n'a pas été bonne et que tes enfants ont faim ? — Faim ! répondit mon hôte, oui ! Pour nous autres misérables, cette faim dure toute notre vie. »

» Je repartis : « Il y a sans doute quelque autre guerrier dont le soleil a regardé les érables, et dont les flèches ont été plus favorisées du grand Castor : il te fera part de son abondance. » L'homme sourit amèrement, ce qui me fit juger que j'avais dit une chose peu sage.

» Une veuve qui, du lit désert où elle est couchée, voit les toiles de l'insecte suspendues sur sa tête, se plaint de l'abandon de sa cabane; ainsi la laborieuse matrone dont je recevais l'hospitalité adressa les paroles de l'injure à son époux, en l'accusant d'oisiveté. Le guerrier frappa rudement son épouse : je me hâtai d'étendre le calumet de

paix entre mes hôtes, et d'apaiser la colère qui monte du cœur au visage en nuage de sang. J'eus alors pour la première fois l'idée de la dégradation européenne dans toute sa laideur. Je vis l'homme abruti par la misère, au milieu d'une famille affamée, ne jouissant point des avantages de la société, et ayant perdu ceux de la nature.

» Je me levai ; je mis un grain d'or dans la main du guerrier, je l'invitai à venir s'asseoir avec sa famille dans ma cabane. « Ah ! s'écria mon hôte tout ému, quoique vous ne soyez qu'un Iroquois, on voit bien que vous êtes un roi des sauvages. — Je ne suis point un roi, » répondis-je en me hâtant de quitter cette cabane, où j'avais trouvé quelques vertus primitives poussant encore faiblement au milieu des vices de la civilisation : le bouquet de romarin que nos chefs décédés emportent avec eux au tombeau prend quelquefois racine sur l'argile même de l'homme et végète jusque dans la main des morts.

» J'avoue qu'après de telles expériences, je fus prêt à renoncer à mes études, à retourner chez Ononthio. En vain je cherchais ta nation et des mœurs, et je ne trouvais ni les secondes ni la première. La nature me semblait renversée ; je ne la découvrais, dans la société, que comme ces objets dont on voit les images inverties dans les eaux. Génie propice qui arrêtâtes mes pas, qui m'engageâtes à continuer mes recherches, puissiez-vous, en récompense des faveurs que vous m'avez faites, puissiez-vous approcher le plus près du Grand Esprit ! Sans vous, sans votre conseil, je ne serais pas ce que je suis, je n'aurais pas connu un homme qui m'a réconcilié avec les hommes, et de qui mes cheveux blancs tiennent le peu de sagesse qui les couronne.

» Je marchais le cœur serré, la tête baissée, lorsque la voix de deux esclaves, qui causaient à la porte d'une cabane, me tira de ma rêverie. Mon premier mouvement fut

de m'éloigner; mais, frappé de l'air d'honnêteté des deux esclaves, je me sentis disposé à faire une dernière tentative. Je m'avançai donc, et, m'adressant au plus vieux des serviteurs : « Va, lui dis-je, apprends à ton maître qu'un guerrier étranger a faim. »

» L'esclave me regarda avec étonnement, mais je ne vis point l'impudence et la bassesse dans ses regards. Sans me répondre, il entra précipitamment dans les cours de la cabane, et, revenant quelques moments après tout hors d'haleine, il me dit : « Seigneur sauvage, mon maître vous prie de lui faire l'honneur d'entrer. » Je suivis aussitôt le bon esclave.

» Nous montons les degrés de marbre qui circulaient autour d'une rampe de bronze. Nous traversons plusieurs huttes où régnait avec la paix une demi-lumière, et nous arrivons enfin à une cabane pleine de colliers [1]. Là, je vis un homme occupé à tracer sur des feuilles les signes de ses pensées. Il était assez maigre et d'une taille élevée : un air de bonté intelligente était répandu sur son visage; l'expression de ses yeux ne se saurait décrire : c'était un mélange de génie et de tendresse, une beauté, je ne sais laquelle, que jamais peintre n'a pu exprimer. Ainsi me le raconta depuis Ononthio.

» — Chactas, me dit l'homme en se levant aussitôt qu'il m'aperçut, nous ne sommes déjà plus des étrangers l'un à l'autre. Un de mes parents, qui a prêché notre sainte religion en Amérique, se hâta de m'écrire lorsque vous fûtes si injustement arrêté. Je sollicitai, de concert avec le gouvernement du Canada, votre délivrance, et nous avons eu le bonheur de l'obtenir. Je vous ai vu depuis à Versailles, et, d'après le portrait qu'on m'a fait de vous, il me serait difficile de vous méconnaître. Je vous avouerai

1. De livres, de papiers, etc. Une bibliothèque.

d'ailleurs que la manière dont vous venez, par hasard, de me faire demander l'hospitalité, m'a singulièrement touché; car, ajouta-t-il avec un léger sourire, je suis moi-même un peu sauvage.

» — Serais-tu, m'écriai-je aussitôt, ce généreux chef de la prière qui s'est intéressé à ma liberté et à celle de mes frères? Puisse le Grand Esprit te récompenser! Je ne t'ai vu encore qu'un moment, mais je sens que je t'aime et te respecte déjà comme un sachem.

» Mon hôte, me prenant par la main, me fit asseoir avec lui auprès d'une table. On servit le pain et le vin, la force de l'homme. Les esclaves s'étant retirés pleins de vénération pour leur maître, je commençai à échanger les paroles de la confiance avec le serviteur des autels.

» — Chactas, me dit-il, nous sommes nés dans des pays bien éloignés l'un de l'autre; mais croyez-vous qu'il y ait entre les hommes de grandes différences de vertu, et conséquemment de bonheur?

» Je lui répondis : « Mon père, à te parler sans détour, je crois les hommes de ton pays plus malheureux que ceux du mien. Ils s'enorgueillissent de leurs arts et rient de notre ignorance; mais, si toute la vie se borne à quelques jours, qu'importe que nous ayons accompli le voyage dans un petit canot d'écorce, ou sur une grande pirogue chargée de lianes et de machines? Le canot même est préférable, car il voyage sur le fleuve le long de la terre, où il peut trouver mille abris : la pirogue européenne voyage sur un lac orageux, où les ports sont rares, les écueils fréquents, et où souvent on ne peut jeter l'ancre à cause de la profondeur de l'abîme.

» Les arts ne font donc rien à la félicité de la vie, et c'est là pourtant le seul point où vous paraissez l'emporter sur nous. J'ai été ce matin témoin d'un spectacle exécrable, qui seul déciderait la question en faveur de mes bois.

Je viens de frapper à la porte du riche et à celle du pauvre : les esclaves du riche m'ont repoussé; le pauvre n'est lui-même qu'un esclave.

» Jusqu'à présent j'avais eu la simplicité de croire que je n'avais point encore vu ta nation; ma dernière course m'a donné d'autres idées. Je commence à entrevoir que ce mélange odieux de rangs et de fortunes, d'opulence extraordinaire et de privations excessives, de crime impuni et d'innocence sacrifiée, forme en Europe ce qu'on appelle la société. Il n'en est pas de même parmi nous : entre dans les huttes des Iroquois, tu ne trouveras ni grands, ni petits, ni riches, ni pauvres; partout le repos du cœur et la liberté de l'homme. » Ici, je fis le mieux qu'il me fut possible la peinture de notre bonheur, et je finis, comme à l'ordinaire, par inviter mon hôte à se faire sauvage.

» Il m'avait écouté avec la plus grande attention : le tableau de notre félicité le toucha : « Mon enfant, me dit-il, je me confirme dans ma première pensée : les hommes de tous les pays, quand ils ont le cœur pur, se ressemblent; car c'est Dieu alors qui parle en eux, Dieu qui est toujours le même. Le vice seul établit entre nous de différences hideuses : la beauté n'est qu'une; il y a mille laideurs. Si jamais je trace le tableau d'une vie heureuse et sauvage, j'emploierai les couleurs sous lesquelles vous me la venez de peindre.

» Mais, Chactas, je crains que dans vos opinions vous n'apportiez un peu de préjugés, car les Indiens en ont comme les autres hommes. Il arrive un temps où le genre humain, trop multiplié, ne peut plus exister par la chasse : il faut alors avoir recours à la culture. La culture entraîne des lois; les lois, des abus. Serait-il raisonnable de dire qu'il ne faut point de lois, parce qu'il y a des abus? Serait-il sensé de supposer que Dieu a rendu la condition sociale

la pire de toutes, lorsque cette condition paraît être l'état universel des hommes?

» Ce qui vous blesse, sincère sauvage, ce sont nos travaux, l'inégalité de nos rangs, enfin cette violation du droit naturel, qui fait que vous nous regardez comme des esclaves infiniment malheureux : ainsi votre mépris pour nous tombe en partie sur nos souffrances. Mais, mon fils, s'il existe une félicité relative, dont vous n'avez ni ne pouvez avoir aucune idée; si le laboureur à son sillon, l'artisan dans son atelier, goûtaient des biens supérieurs à ceux que vous trouvez dans vos forêts, il faudrait donc retrancher d'abord de votre mépris tout ce que vous donnez de ce mépris à nos prétendues misères.

» Comment vous expliquerai-je ensuite ce sixième sens où les cinq autres viennent se confondre, le sens des beaux-arts? Les arts nous rapprochent de la Divinité; ils nous font entrevoir une perfection au-dessus de la nature, et qui n'existe que dans notre intelligence. Si vous m'objectiez que les jouissances dont je parle sont vraisemblablement inconnues de la classe indigente de nos villes, je vous répondrais qu'il est d'autres plaisirs sociaux accordés à tous : ces plaisirs sont ceux du cœur.

» Chez vous, les attachements de la famille ne sont fondés que sur des rapports intéressés de secours accordés et rendus : chez nous, la société change ces rapports en sentiments. On s'aime pour s'aimer; on commerce d'âmes; on arrive au bout de sa carrière à travers une vie pleine d'amour. Est-il un labeur pénible à celui qui travaille pour un père, une mère, un frère, une sœur? Non, Chactas, il n'en est point; et, tout considéré, il me semble que l'on peut tirer de la civilisation autant de bonheur que de l'état sauvage. L'or n'existe pas toujours sous sa forme primitive, tel qu'on le trouve dans les mines de votre

Amérique : souvent il est façonné, filé, fondu en mille manières; mais c'est toujours de l'or.

» La condition politique qui nous courbe vers la terre, qui oblige l'un à se sacrifier à l'autre, qui fait des pauvres des ri ch es, qui semble, en un mot, dégrader l'homme, est précisément ce qui l'élève : la générosité, la pitié céleste, l'amour véritable, le courage dans l'adversité, toutes ces choses divines sont nées de cette condition politique. Le citoyen charitable qui va chercher, pour la secourir, l'humanité souffrante dans les lieux où elle se cache, peut-il être un objet de mépris? Le prêtre vertueux qui naguère trempait vos fers de ses larmes sera-t-il frappé de vos dédains? L'homme qui, pendant de longues années, a lutté contre le malheur, qui a supporté sans se plaindre toutes les sortes de misères, est-il moins admirable dans sa force que le prisonnier sauvage, dont le mépris se réduit à braver quelques heures de tourments?

» Si les vertus sont des émanations du Tout-Puissant, si elles sont nécessairement plus nombreuses dans l'ordre social que dans l'ordre naturel, l'état de société, qui nous rapproche davantage de la Divinité, est donc un état supérieur à celui de nature.

» Il est parmi nous d'ardents amis de leur patrie, des cœurs nobles et désintéressés, des courages magnanimes, des âmes capables d'atteindre à ce qu'il y a de plus grand. Songeons, quand nous voyons un misérable, non à ses haillons, non à son air humilié et timide, mais aux sacrifices qu'il fait, aux vertus quotidiennes qu'il est obligé de reprendre chaque matin avec ses pauvres vêtements, pour affronter les tempêtes de la journée ! Alors, loin de le regarder comme un être vil, vous lui porterez respect. Et s'il existait dans la société un homme qui en possédât les vertus sans en avoir les vices, serait-ce à cet homme que vous oseriez comparer le sauvage? En paraissant tous les

deux au tribunal du Dieu des chrétiens, du Dieu véritable, quelle serait la sentence du juge? Toi, dirait-il au sauvage, tu ne fis point de mal, mais tu ne fis point de bien. Qu'il passe à ma droite, celui qui vêtit l'orphelin, qui protégea la veuve, qui réchauffa le vieillard, qui donna à manger au Lazare; car c'est ainsi que j'en agis lorsque j'habitais entre les hommes. »

Ici le chef de la prière cessa de se faire entendre. Le miel distillait de ses lèvres; l'air se calmait autour de lui à mesure qu'il parlait. Ce qu'il faisait éprouver n'était pas des transports, mais une succession de sentiments paisibles et ineffables. Il y avait dans son discours je ne sais quelle tranquille harmonie, je ne sais quelle douce lenteur, je ne sais quelle langueur de grâces, qu'aucune expression ne peut rendre. Saisi de respect et d'amour, je me jetai aux pieds de ce bon génie.

» — Mon père, lui dis-je, tu viens de faire de moi un nouvel homme. Les objets s'offrent à mes yeux sous des rapports qui m'étaient auparavant inconnus. O le plus vénérable des sachems! chaste et pure hermine des vieux chênes, que ne puis-je t'emmener dans mes forêts! Mais, je le sens, tu n'es pas fait pour habiter parmi des sauvages; ta place est chez un peuple où l'on peut admirer ton génie et jouir de tes vertus. Je vais bientôt rentrer dans les déserts du Nouveau-Monde; je vais reprendre la vie errante de l'Indien; après avoir conversé avec ce qu'il y a de plus sublime dans la société, je vais entendre les paroles de ce qu'il y a de plus simple dans la nature; mais, quels que soient les lieux où le Grand Esprit conduise mes pas, sous l'arbre, au bord du fleuve, sur le rocher, je rappellerai tes leçons, et je tâcherai de devenir sage de ta sagesse.

» — Mon fils, me répondit mon hôte en me relevant, chaque homme se doit à sa patrie : mon devoir me retient

sur ces bords, pour y faire le peu de bien dont je suis capable; le vôtre est de retourner dans votre pays. Dieu se sert souvent de l'adversité comme d'un marchepied pour nous élever; il a permis contre vous une injustice, afin de vous rendre meilleur. Partez, Chactas; allez retrouver votre cabane. Moins heureux que vous, je suis enchaîné dans un palais. Si je vous ai inspiré quelque estime, répandez-la sur ma nation, de même que je chéris la vôtre; devenez parmi vos compatriotes le protecteur des Français. N'oubliez pas que, tous tant que nous sommes, nous méritons plus de pitié que de mépris. Dieu a fait l'homme comme un épi de blé; sa tige est fragile et se tourmente au moindre souffle, mais son grain est excellent.

» Souvenez-vous enfin, Chactas, que si les habitants de votre pays ne sont encore qu'à la base de l'échelle sociale, les Français sont loin d'être arrivés au sommet : dans la progression des lumières croissantes, nous paraîtrons nous-mêmes des barbares à nos arrière-neveux. Ne vous irritez donc point contre cette civilisation qui appartient à notre nature, contre une civilisation qui peut-être un jour, envahissant vos forêts, les remplira d'un peuple où la liberté de l'homme policé s'unira à l'indépendance de l'homme sauvage.

» Le chef de la prière se leva; nous marchâmes lentement vers la porte. — Je ne suis pas ici chez moi, me dit-il; je retourne au palais d'un prince dont l'éducation me fut confiée. Si je puis vous être utile, ne craignez pas de vous adresser à mon zèle; mais vous autres sauvages, vous avez peu de chose à demander aux rois.

» Je répondis : — Ta bonté m'enhardit; je laisse en France un père qui languit dans l'adversité. Demande son nom à toutes les infortunes soulagées, elles te diront qu'il s'appelle Lopez.

» A ces paroles, que je prononçai d'une voix altérée, un génie porta les larmes que j'avais aux yeux dans ceux de mon hôte. Cet hôte, plein de bonté, m'apprit que le chef de la prière qui visitait mes chaînes à Marseille lui avait raconté les traverses de mon ami et les liens qui m'unissaient à cet Espagnol ; que déjà Lopez était à l'abri de l'indigence et qu'il retournerait bientôt riche et heureux dans sa vieille patrie. On avait même adouci le sort d'Honfroy, mon compagnon de boulet.

» Ces mots inondèrent mon cœur d'un torrent de joie, et la vivacité de ma reconnaissance m'ôta la force de l'exprimer. Cependant l'homme miséricordieux avait tiré un cordon qui correspondait à un écho d'airain : à la voix de cet écho, les esclaves accoururent et nous conduisirent aux degrés de marbre. Là, je dis un dernier adieu au pasteur des peuples; je pleurais comme un Européen. Je brisai mon calumet en signe de deuil, et j'entonnai à demi-voix le chant de l'absence : « Bénissez cette cabane hospitalière, ô génie des fleuves errants ! que l'herbe ne couvre jamais le sentier qui mène à ses portes, jour et nuit ouvertes au voyageur ! »

» Tandis que ma voix attendrie résonnait sous le vestibule, le prêtre, les yeux levés vers le ciel, offrait à Dieu sa prière. Les serviteurs tombèrent à genoux, et reçurent la bénédiction que le sacrificateur pacifique répandit sur moi. Alors, dans un grand désordre, je descendis précipitamment les degrés. Parvenu au dernier marbre, je levai la tête et j'aperçus mon hôte [1], qui, penché sur les fleurs de bronze, me suivait complaisamment de ses regards : bientôt il se retira, comme s'il se sentait trop ému. Je restai quelque temps immobile, dans l'espérance de le revoir; mais le retentissement des portes que j'entendis se

1. Fénelon.

fermer m'avertit qu'il était temps de m'arracher de ce lieu. Dans la cour et sous les péristyles, une foule indigente attendait les bienfaits du maître charitable : je joignis mes vœux à ceux que faisaient pour lui tant d'infortunés, et je sortis de cette cabane plein de reconnaissance, d'admiration et d'amour.

» Ononthio reçut enfin l'ordre de son départ et du nôtre. Nous quittâmes Paris pour nous rendre à un golfe du lac sans rivages [1]. Comme notre traîneau passait sur un pont d'où l'on découvrait la file prolongée des cabanes du grand village, je m'écriai : — Adieu, terre des palais et des arts! adieu, terre sacrée où j'aurais voulu passer ma vie, si les tombeaux de mes ancêtres ne s'élevaient loin d'ici!

» Je me laissai retomber au fond du traîneau. Oui, mon fils, j'éprouvai de vifs regrets en quittant la France. Il y a quelque chose dans l'air de ton pays que l'on ne sent point ailleurs et qui ferait oublier à un sauvage même ses foyers paternels.

» Nous fîmes un voyage charmant jusqu'au port où nous attendaient les vaisseaux. Nous roulâmes d'abord sur des chaussées bordées d'arbres à perte de vue; ensuite nous descendîmes au bord d'un fleuve qui coulait dans un vallon enchanté. On ne voyait que des laboureurs qui creusaient des sillons ou des bergers qui paissaient des troupeaux. Là, le vigneron effeuillait le cep sur une colline pierreuse; ici, le cultivateur appuyait les branches du pommier trop chargé; plus loin, des paysannes chassaient devant elles l'âne paresseux qui portait le lait et les fruits à la ville, tandis que des barques, traînées par de forts chevaux, rebroussaient le cours du fleuve. Des étrangers, des gens de guerre, des commerçants, allaient et venaient sur toutes les voies publiques. Les coteaux étaient cou-

1. La mer.

ronnés de riants villages ou de châteaux solitaires. Les tours des cités apparaissaient dans les lointains; des fumées s'élevaient du milieu des arbres : on voyait se dérouler la brillante écharpe des campagnes, toute diaprée de l'azur des fleuves, de l'or des moissons, de la pourpre des vignes et de la verdure des prés et des bois.

» Ononthio me disait : — Tu vois ici, Chactas, l'excuse des fêtes de Versailles : dans toute l'étendue de la France, c'est la même richesse; les travaux seulement et les paysages diffèrent, car ce royaume renferme dans son sein tout ce qui peut servir aux besoins ou aux délices de la vie. L'attention que l'œil du maître donne à l'agriculture s'étend sur les autres parties de l'État. Nous avons été chercher jusque dans les pays étrangers les hommes qui pouvaient faire fleurir le commerce et les manufactures. Ce roi qui t'a paru superbe, si occupé de ses plaisirs, travaille laborieusement avec ses sachems; il entre jusque dans les moindres détails. Le plus petit citoyen lui peut soumettre des plans et obtenir audience de lui : de la même main qu'il protége les arts et fait céder l'Europe à nos armes, il corrige les lois et introduit l'unité dans nos coutumes.

» Il est trois choses que les ennemis de ce siècle lui reprochent : le faste des monuments et des fêtes, l'excès des impôts, l'injustice des guerres.

» Quant à nos fêtes, ce n'est pas aux Français à en faire un crime à leur souverain : elles sont dans nos mœurs, et elles ont contribué à imprimer à notre âge cette grandeur que le temps n'effacera point. Nous sommes devenus la première nation du monde par nos édifices et par nos jeux, comme le furent jadis par les mêmes pompes les habitants d'un pays appelé la Grèce.

» Le reproche relatif à l'accroissement de l'impôt n'a aucun fondement raisonnable : nul royaume ne paye moins

à son gouvernemeut, en proportion de sa fertilité, que la France.

» Il est malheureux qu'on ne puisse aussi facilement nous justifier du reproche fait à notre ambition. Mais, belliqueux sauvage, tu le sais, est-il beaucoup de guerres dont les motifs soient équitables? Louis a révélé à la France le secret de ses forces : il a prouvé qu'elle se peut rire des ligues de l'Europe jalouse. Après tout, les étrangers, qui cherchent à rabaisser notre gloire, doivent cependant ce qu'ils sont à notre génie. Louis est moins le législateur de la France que celui de l'Europe. Descendez sur les rivages d'Albion, pénétrez dans les forêts de la Germanie, franchissez les Alpes ou les Pyrénées, partout vous reconnaîtrez qu'on a suivi nos édits pour la justice, nos règlements pour la marine, nos ordonnances pour l'armée, nos institutions pour la police des chemins et des villes : jusqu'à nos mœurs et nos habits, tout a été servilement copié. Telle nation qui, dans son orgueil, se vante aujourd'hui de ses établissements publics, en a emprunté l'idée à notre nation. Vous ne pouvez faire un pas chez les étrangers sans retrouver la France mutilée : Louis est venu après des siècles de barbarie, et il a créé le monde civilisé.

» Après six jours de voyage, nous arrivâmes au bord de la grande eau salée. Nous passâmes une lune entière à attendre des vents favorables. Je contemplai avec étonnement ce port [1] qui venait d'être construit dans le lac qui marche [2], de même que j'avais vu cet autre [3] port du lac immobile [4], auquel le manitou de la nécessité m'avait

1. Rochefort.
2. L'Océan.
3. Toulon.
4. La Méditerranée.

contraint de travailler. Je visitai les arsenaux et les bassins; je n'eus pas moins de sujet d'admirer le génie de ta nation dans ces arts nouveaux pour elle que dans ceux où depuis longtemps elle était exercée. Une activité générale régnait dans le port et dans la ville : on voyait sortir des vaisseaux qui emportaient des colonies aux extrémités du monde, en même temps que des flottes rapportaient à la France les richesses des terres les plus éloignées. Un matelot embrassait sa mère sur la grève, au retour d'une longue course; un autre recevait en s'embarquant les adieux de sa femme. Onze mille guerriers des troupes d'Areskoui [1], cent soixante-six mille enfants des mers, mille jeunes fils de vieux marins, instruits dans les hautes sciences de Michabou [2], cent quatre-vingt-dix-huit monstres nageants [3] qui vomissaient des feux par soixante bouches, trente galères dont je dois me souvenir, vous rendaient alors les dominateurs des flots, comme vous étiez les maîtres de la terre.

» Enfin, le Grand Esprit envoya le vent du milieu du jour qui nous était favorable : l'ordre du départ est proclamé; on s'embarque en tumulte. De petits canots nous portent aux grands navires; nous arrivons sous leurs flancs; nous y demeurons quelque temps balancés par la lame grossie : nous montons sur les machines flottantes à l'aide de cordes qu'on nous jette. A peine avons-nous atteint le bord, que nos matelots, comme des oiseaux de la tempête, se répandent sur les vergues. La foudre [4], sortant du vaisseau d'Ononthio, donne le signal au reste de la flotte : tous les vaisseaux, avec de longs efforts, arrachent leur

1. Génie de la guerre.
2. Génie de la mer.
3. Vaisseaux de guerre.
4. Le canon.

pied [1] d'airain des vases tenaces. La double serre ne s'est pas plutôt déprise de la chevelure de l'abîme, qu'un mouvement se fait sentir dans le corps entier du vaisseau. Les bâtiments se couvrent de leurs voiles : les plus basses, déployées dans toute leur largeur, s'arrondissent comme de vastes cylindres; les plus élevées, comprimées dans leur milieu, ressemblent aux mamelles gonflées d'une jeune mère. Le pavillon sans tache de la France se déroule sur les haleines harmonieuses du matin. Alors de la flotte épandue s'élève un chœur qui salue par trois cris d'amour les rivages de la patrie. A ce dernier signal, nos coursiers marins déploient leurs dernières ailes, s'animent d'un souffle plus impétueux, et, s'excitant mutuellement dans la carrière, ils labourent à grand bruit le champ des mers.

» Les transports de la joie ne descendirent point dans mon cœur à ce départ de la contrée des mille cabanes. J'avais perdu Atala ; je quittais Lopez ; le pays des belliqueuses nations du Canada n'était pas celui qui m'avait vu naître : sorti presque enfant de la terre des sassafras, que retrouverais-je dans la hutte de mes aïeux, si jamais les génies bienfaisants me permettaient de rentrer sous son écorce ?

» La scène imposante que j'avais sous les yeux servait à nourrir ma mélancolie : je ne pouvais me rassasier du spectacle de l'Océan. Ma retraite favorite, lorsque je voulais méditer durant le jour, était la cabane grillée du grand mât de notre navire; où je montais et m'asseyais, dominant les vagues au-dessous de moi. La nuit, renfermé dans ma couche étroite, je prêtais l'oreille au bruit de l'eau qui coulait le long du bord ; je n'avais qu'à déployer le bras pour atteindre de mon lit à mon cercueil.

1. L ancre.

» Cependant le cristal des eaux que nous avaient donné les rochers de la France commençait à s'altérer. On résolut d'aborder aux îles non loin desquelles les vaisseaux se trouvaient alors. Nous saluons les génies de ces terres propices ; nous laissons derrière nous Fayal enivrée de ses vins, Tercère aux moissons parfumées, Santa-Crux qui ignore les forêts, et Pico dont la tête porte une chevelure de feu. Comme une troupe de colombes passagères, notre flotte vient ployer ses ailes sous les rivages de la plus solitaire des filles de l'Océan.

» Quelques marins étant descendus à terre, je les suivis ; tandis qu'ils s'arrêtaient au bord d'une source, je m'égarai sur les grèves, et je parvins à l'entrée d'un bois de figuiers sauvages : la mer se brisait en gémissant à leurs pieds, et dans leurs cimes on entendait le sifflement aride du vent du nord. Saisi de je ne sais quelle horreur, je pénètre dans l'épaisseur de ce bois, à travers les sables blancs et les joncs stériles. Arrivé à l'extrémité opposée, mes yeux découvrent une statue portée sur un cheval de bronze : de sa main droite elle montrait les régions du couchant.

» J'approche de ce monument extraordinaire. Sur sa base, baignée de l'écume des flots, étaient gravés des caractères inconnus : la mousse et le salpêtre des mers rongeaient la surface du bronze antique ; l'alcyon, perché sur le casque du colosse, y jetait, par intervalles, des voix langoureuses ; des coquillages se collaient aux flancs et aux crins du coursier, et lorsqu'on approchait l'oreille de ses naseaux ouverts, on croyait ouïr des rumeurs confuses. Je ne sais si jamais rien de plus étonnant s'est présenté à la vue et à l'imagination d'un mortel.

» Quel dieu ou quel homme éleva ce monument ? quel siècle, quelle nation le plaça sur ces rivages ? qu'enseigne-t-il par sa main déployée ? Veut-il prédire quelque grande révolution sur le globe, laquelle viendra de l'Occident ?

Est-ce le génie même de ces mers qui garde son empire, et menace quiconque oserait y pénétrer ?

» A l'aspect de ce monument, qui m'annonçait un noir océan de siècles écoulés, je sentis l'impuissance et la rapidité des jours de l'homme. Tout nous échappe dans le passé et dans l'avenir ; sortis du néant pour arriver au tombeau, à peine connaissons-nous le moment de notre existence.

» Je m'empressai de retourner aux vaisseaux et de raconter à Ononthio la découverte que j'avais faite. Il se préparait à visiter avec moi cette merveille ; mais une tempête s'éleva, et la flotte fut obligée de gagner la haute mer.

» Bientôt cette flotte est dispersée. Demeuré seul et chassé par le souffle du midi, notre vaisseau, pendant douze nuits entières, vole sur les vagues troublées. Nous arrivons dans ces parages où Michabou fait paître ses innombrables troupeaux. Une brume froide et humide enveloppe la mer et le ciel ; les flots glapissent dans les ténèbres : un bourdonnement continu sort des cordages du vaisseau, dont toutes les voiles sont ployées ; la lame couvre et découvre sans cesse le pont inondé ; des feux sinistres voltigent sur les vergues, et, en dépit de nos efforts, la houle qui grossit nous pousse sur l'île des Esquimaux.

» J'avais, ô mon fils ! été coupable d'un souhait téméraire : j'avais appelé de mes vœux le spectacle d'une tempête. Qu'il est insensé celui qui désire être témoin de la colère des génies ! Déjà nous avions été le jouet des mers autant de jours qu'un étranger peut en passer dans une cabane avant que son hôte lui demande le nom de ses aïeux : le soleil avait disparu pour la sixième fois. La nuit était horrible : j'étais couché dans mon hamac agité ; je prêtais l'oreille aux coups des vagues qui ébranlaient la structure du vaisseau : tout à coup j'entends courir sur le pont, et

des paquets de cordages tomber ; j'éprouve en même temps le mouvement que l'on ressent lorsqu'un vaisseau vire de bord. Le couvercle de l'entre-pont s'ouvre, et une voix appelle le capitaine. Cette voix solitaire, au milieu de la nuit et de la tempête, avait quelque chose qui faisait frémir. Je me dresse sur ma couche ; il me semble ouïr des marins discutant le gisement d'une terre que l'on avait en vue. Je monte sur le pont : Ononthio et les passagers s'y trouvaient déjà rassemblés.

» En mettant la tête hors de l'entre-pont, je fus frappé d'un spectacle affreux, mais sublime. A la lueur de la lune, qui sortait de temps en temps des nuages, on découvrait sur les deux bords du navire, à travers une brume jaune et immobile, des côtes sauvages. La mer élevait ses flots comme des monts dans le canal où nous étions engouffrés. Tantôt les vagues se couvraient d'écume et d'étincelles ; tantôt elles n'offraient plus qu'une surface huileuse, marbrée de taches noires, cuivrées ou verdâtres, selon la couleur des bas-fonds sur lesquels elles mugissaient : quelquefois une lame monstrueuse venait roulant sur elle-même sans se briser, comme une mer qui envahirait les flots d'une autre mer. Pendant un moment, le bruit de l'abîme et celui des vents étaient confondus ; le moment d'après, on distinguait le fracas des courants, le sifflement des récifs, la triste voix de la lame lointaine. De la concavité du bâtiment sortaient des bruits qui faisaient battre le cœur au plus intrépide. La proue du navire coupait la masse épaisse des vagues avec un froissement affreux, et, au gouvernail, des torrents d'eau s'écoulaient en tourbillonnant comme au débouché d'une écluse. Au milieu de ce fracas, rien n'était peut-être plus alarmant qu'un murmure sourd, pareil à celui d'un vase qui se remplit.

» Cependant des cartes, des compas, des instruments de

toutes les sortes, étaient étendus à nos pieds. Chacun parlait diversement de cette terre où était assis sur un écueil le génie du naufrage. Le pilote déclara que le naufrage était inévitable. Alors l'aumônier du vaisseau lut à haute voix la prière qui porte, dans un tourbillon, l'âme du marin au Dieu des tempêtes. Je remarquai que des passagers allaient chercher ce qu'ils avaient de plus précieux, pour le sauver : l'espérance est comme la montagne Bleue dans les Florides ; de ses hauts sommets le chasseur découvre un pays enchanté, et il oublie les précipices qui l'en séparent. Moi et les autres chefs sauvages, nous prîmes un poignard pour nous défendre, et un fer tranchant pour couper un arc et tailler une flèche. Hors la vie, qu'avions-nous à perdre ? Le flot qui nous jetait sur une côte inhabitée nous rendait à notre bonheur : l'homme nu saluait le désert et rentrait en possession de son empire.

Il plut à la souveraine Sagesse de sauver le vaisseau ; mais la même vague qui le poussa hors des écueils emporta l'un de ses mâts et me jeta dans l'abîme : j'y tombai comme un oiseau de mer qui se précipite sur sa proie. En un clin d'œil le vaisseau, chassé par les vents, parut à une immense distance de moi ; il ne pouvait s'arrêter sans s'exposer une seconde fois au naufrage, et il fut contraint de m'abandonner. Perdant tout espoir de le rejoindre, je commençai à nager vers la côte éloignée. »

LIVRE HUITIÈME

« Les premiers pas du matin s'étaient imprimés en taches rougeâtres dans les nuages de la tempête, lorsque

couvert de l'écume des flots, j'abordai au rivage. Courant sur les limons verdis, tout hérissés des pyramides de l'insecte des sables, je me dérobe à la fureur du génie des eaux. A quelque distance s'offrait une grotte dont l'entrée était fermée par des framboisiers. J'écarte les broussailles et pénètre sous la voûte du rocher, où je fus agréablement surpris d'entendre couler une fontaine. Je puisai de l'eau dans le creux de ma main, et, faisant une libation : — Qui que tu sois, m'écriai-je, manitou de cette grotte, ne repousse pas un suppliant que le Grand Esprit a jeté sur tes rivages ; que cette malédiction du ciel ne t'irrite pas contre un infortuné ! Si jamais je revois la terre des sassafras, je te sacrifierai deux jeunes corbeaux dont les ailes seront plus noires que celles de la nuit.

» Après cette prière, je me couchai sur des branches de pin : épuisé de fatigue, je m'endormis aux soupirs du Sommeil, qui baignait ses membres délicats dans l'eau de la fontaine.

» A l'heure où le fils des cités, couvert d'un riche manteau, se livre aux joies d'un festin servi par la main de l'abondance, je me réveillai dans ma grotte solitaire. En proie aux attaques de la faim, je me lève : comme un élan échappé à la flèche du chasseur croit bientôt retourner à ses forêts, près de rentrer sous leur ombrage, il rencontre une autre troupe de guerriers qui l'écartent avec des cris et le poursuivent de nouveau sur les montagnes : ainsi j'étais éloigné de ma patrie par les traits de la fortune.

» A l'instant où je sortais de la grotte, un ours blanc se présente pour y entrer ; je recule quelques pas et tire mon poignard. Le monstre, poussant un mugissement, me menace de ses serres énormes, de son museau noirci et de ses yeux sanglants : il se lève, et me saisit dans ses bras comme un lutteur qui cherche à renverser son adversaire.

Son haleine me brûle le visage; la faim de ses dents est prête à se rassasier de ma chair; il m'étouffe dans ses embrassements; aussi facilement qu'ils ouvrent un coquillage au bord de la mer, ses ongles vont séparer mes épaules. J'invoque le manitou de mes pères, et, de la main qui me reste libre, je plonge mon poignard dans le cœur de mon ennemi. Les bras du monstre se relâchent; il abandonne sa proie, s'affaisse, roule à terre, expire.

» Plein de joie, j'assemble des mousses et des racines à l'entrée de ma grotte : deux cailloux me donnent le feu ; j'allume un bûcher, dont la flamme et la fumée s'élèvent au-dessus des bois. Je dépouille la victime; je la mets en pièces; je brûle les filets de la langue et les portions consacrées aux génies : je prends soin de ne point briser les os, et je fais rôtir les morceaux les plus succulents. Je m'assieds sur des pierres polies par la douce lime des eaux; je commence un repas avec l'hostie de la destinée, avec des cressons piquants et des mousses de roches aussi tendres que les entrailles d'un jeune chevreuil. La solitude de la terre et de la mer était assise à ma table : je découvrais à l'horizon, non sans une sorte d'agréable tristesse, les voiles du vaisseau où j'avais fait naufrage.

» L'abondance ayant chassé la faim et la nuit étant revenue sur la terre, je me retirai de nouveau au fond de l'antre, avec la fourrure du monstre que j'avais terrassé. Je remerciai le Grand Esprit qui m'avait fait sauvage et qui me donnait dans ce moment tant d'avantage sur l'homme policé. Mes pieds étaient rapides, mon bras vigoureux, ma vie habituée aux déserts : un génie ami des enfants, le Sommeil, fils de l'Innocence et de la Nuit, ferma mes yeux, et je bus le frais sumac du Meschacebé dans la coupe dorée des Songes.

» Les sifflements du courlis et le cri de la barnacle, perchée sur les framboisiers de la grotte, m'annoncèrent le

retour du matin : je sors. Je suspends par des racines de fraisiers les restes de la victime à mes épaules; j'arme mon bras d'une branche de pin ; je me fais une ceinture de joncs où je place mon poignard, et, comme un lion marin, je m'avance le long des flots.

» Pendant mon séjour chez les Cinq-Nations iroquoises, le commerce et la guerre m'avaient conduit chez les Esquimaux, et j'avais appris quelque chose de la langue de ce peuple. Je savais que l'île de mon naufrage s'approchait, dans la région de l'étoile immobile, des côtes du Labrador : je cherchai donc à remonter vers ce détroit.

» Je marchai autant de nuits qu'une jeune femme qui n'a point encore nourri de premier-né reste dans le doute sur le fruit que son sein a conçu : craignant de tromper son époux, elle ne confie ses tendres espérances qu'à sa mère; mais aux défaillances de cette femme, annonces mystérieuses de l'homme, à son secret, qui éclate dans ses regards, le père devine son bonheur, et, tombant à genoux, offre au Grand Esprit son fils à naître.

» Je traversai des vallées de pierres revêtues de mousse, et au fond desquelles coulaient des torrents d'eau demi-glacée : des bouquets de framboisiers, quelques bouleaux, une multitude d'étangs salés couverts de toutes sortes d'oiseaux de mer, variaient la tristesse de la scène. Ces oiseaux me procuraient une abondante nourriture, et des fraises, des oseilles, des racines, ajoutaient à la délicatesse de mes banquets.

» Déjà mes pas étaient arrivés au détroit des tempêtes. Les côtes du Labrador se montraient quelquefois par delà les flots, au coucher et au lever du soleil. Dans l'espoir de rencontrer quelque navigateur, je cheminais le long des grèves; mais, lorsque j'avais franchi des caps orageux, je n'apercevais qu'une suite de promontoires aussi solitaires que les premiers.

» Un jour, j'étais assis sous un pin : les flots étaient devant moi ; je m'entretenais avec les vents de la mer et les tombeaux de mes ancêtres. Une brise froide s'élève des régions du nord, et un reflet lumineux voltige sous la voûte du ciel. Je découvre une montagne de glace flottante ; poussée par le vent, elle s'approche de la rive. Manitou du foyer de ma cabane, dites quel fut mon étonnement lorsqu'une voix, sortant de l'écueil mobile, vint frapper mon oreille. Cette voix chantait ces paroles dans la langue des Esquimaux :

« Salut, esprit des tempêtes, salut, ô le plus beau des fils de l'Océan !

» Descends de ta colline, où l'importun soleil ne luit jamais ; descends, charmante Élina ! Embarquons-nous sur cette glace. Les courants nous emportent en pleine mer ; les loups marins viennent se livrer à l'amour sur la même glace que nous.

» Sois-moi propice, esprit des tempêtes, ô le plus beau des fils de l'Océan !

» Élina, je darderai pour toi la baleine ; je te ferai un bandeau pour garantir tes beaux yeux de l'éclat des neiges ; je te creuserai une demeure sous la terre, pour y habiter avec un feu de mousse ; je te donnerai trente tuniques impénétrables aux eaux de la mer. Viens sur le sommet de notre rocher flottant. Nos amours y seront enchaînées par les vents, au milieu des nuages et de l'écume des flots.

» Salut, esprit des tempêtes, ô le plus beau des fils de l'Océan ! »

» Tel était ce chant extraordinaire. Couvrant mes yeux de ma main et jetant dans les flots une partie de mon vêtement, je m'écriai : — Divinité de cette mer dont je viens d'entendre la voix, soyez-moi propice ; favorisez mon retour. Aucune réponse ne sortit de la montagne, qui vint

s'échouer sur les sables, à quelque distance du lieu où j'étais assis.

» J'en vis bientôt descendre un homme et une femme, vêtus de peaux de loups marins. Aux caresses qu'ils prodiguaient à un enfant, je les reconnus pour mari et femme. Ainsi l'a voulu le Grand Esprit; le bonheur est de tous les peuples et de tous les climats : le misérable Esquimau, sur son écueil de glace, est aussi heureux que le monarque européen sur son trône; c'est le même instinct qui fait palpiter le cœur des mères et des amantes dans les neiges du Labrador et sur le duvet des cygnes de la Seine.

» Je dirige mes pas vers la femme, dans l'espérance que l'homme accourrait au secours de son épouse et de son enfant. L'esprit qui m'inspira cette pensée ne trompa point mon attente. Le guerrier s'avance vers moi avec fureur : il était armé d'un javelot surmonté d'une dent de vache marine : ses yeux sanglants étincelaient derrière ses ingénieuses lunettes; sa barbe rousse, se joignant à ses cheveux noirs, lui donnait un air affreux. J'évite les premiers coups de mon adversaire, et, m'élançant sur lui, je le terrasse.

» Élina, arrêtée à quelque distance, faisait éclater les signes de la plus vive douleur ; ses genoux fléchirent : elle tomba sur le rocher. Comme le pois fragile qui s'élève autour de la gerbe de maïs, sa fleur délicate se marie au blé robuste, et joint ainsi la grâce à la vie utile de son époux ; mais si la pierre tranchante de l'Indienne vient à moissonner l'épi, l'humble pois, qu'une tige amie ne soutient plus, s'affaisse, et couvre de ses grappes fanées le sol qui l'a vu naître : ainsi la jeune sauvage était tombée sur la terre. Elle tenait embrassé son fils, tendre fleur de son sein.

» Je rassure l'Esquimau vaincu : je le caresse en passant la main sur ses bras, comme un chasseur encourage

l'animal fidèle qui le guide au fond des bois ; l'Esquimau se relève à demi et presse mes genoux, en signe de reconnaissance et de faiblesse. Dans cette attitude, il n'avait rien de rampant à la manière de l'Europe : c'était l'homme obéissant à la nécessité.

» La femme revient de son évanouissement. Je l'appelle ; elle fait un pas vers nous, fuit, revient, et, toujours resserrant le cercle, s'approche de plus en plus de son maître et de son mari. Bientôt elle met les mains à terre et s'avance ainsi jusqu'à mes pieds. Je prends l'enfant qu'elle portait sur son dos ; je lui prodigue des caresses : ces caresses apprivoisèrent tellement la mère de l'enfant, qu'elle se mit à bondir de joie à mes côtés. Lorsqu'un guerrier emporte dans ses bras un chevreau qu'il a trouvé sur la montagne, la mère, traînant ses longues mamelles et surmontant sa frayeur, suit avec de doux bêlements le ravisseur, qu'elle semble craindre d'irriter contre le jeune hôte des forêts.

» Aussitôt que l'Esquimau eut reconnu mon droit de force, il devint aussi soumis qu'il s'était montré intraitable. Je descendis la côte avec mes deux nouveaux sujets, et je leur fis entendre que je voulais passer au Labrador.

» L'Esquimau va prendre sur le rocher de glace des peaux de loup marin que je n'avais pas aperçues ; il les étend avec des barbes de baleine ; il en forme un long canot ; il recouvre ce canot d'une peau élastique. Il se place au milieu de cette espèce d'outre, et m'y fait entrer avec sa femme et son enfant : refermant alors la peau autour de ses reins, semblable à Michabou lui-même, il gourmande les mers.

» Un traîneau parti du grand village de tes pères, au moment où nous quittâmes l'île du naufrage, n'aurait atteint le palais de tes rois qu'après notre arrivée aux rivages du Labrador. C'était l'heure où les coquillages des grèves

s'entr'ouvrent au soleil et la saison où les cerfs commencent à changer de parure. Les génies me préparaient encore une nouvelle destinée : je commandais, j'allais servir.

» Nous ne tardâmes pas à rencontrer un parti d'Esquimaux. Ces guerriers, sans s'informer des arbres de mon pays ni du nom de ma mère, me chargèrent de l'attirail de leurs pêches et me contraignirent d'entrer dans un grand canot. Ils armèrent mon bras d'une rame, comme si depuis longtemps leurs manitous eussent été en alliance avec les miens, et nous remontâmes le long des rochers du Labrador.

» Les deux époux, naguère mes esclaves, s'étaient embarqués avec nous ; ils ne me donnèrent pas la moindre marque de pitié ou de reconnaissance : ils avaient cédé à mon pouvoir, ils trouvaient tout simple que je subisse le leur : au plus fort l'empire, au plus faible l'obéissance.

» Je me résignai à mon sort.

» Nous arrivâmes à une contrée où le soleil ne se couchait plus. Pâle et élargi, cet astre tournait tristement autour d'un ciel glacé; de rares animaux erraient sur des montagnes inconnues. D'un côté s'étendaient des champs de glace, contre lesquels se brisait une mer décolorée ; de l'autre s'élevait une terre hâve et nue, qui n'offrait qu'une morne succession de baies solitaires et de caps décharnés. Nous cherchions quelquefois un asile dans des trous de rochers, d'où les aigles marins s'envolaient avec de grands cris. J'écoutais alors le bruit des vents répétés par les échos de la caverne et le gémissement des glaces qui se fendaient sur la rive.

» Et cependant, mon jeune ami, il est quelquefois un charme à ces régions désolées. Rien ne te peut donner une idée du moment où le soleil, touchant la terre, semblait rester immobile et remontait ensuite dans le ciel, au

lieu de descendre sous l'horizon. Les monts revêtus de neige, les vallées tapissées de la mousse blanche que broutent les rennes, les mers couvertes de baleines et semées de glaces flottantes; toute cette scène, éclairée comme à la fois par les feux du couchant et par la lumière de l'aurore, brillait des plus tendres et des plus riches couleurs : on ne savait si on assistait à la création ou à la fin du monde. Un petit oiseau, semblable à celui qui chante la nuit dans tes bois, faisait entendre un ramage plaintif. L'amour amenait encore le sauvage Esquimau sur le rocher où l'attendait sa compagne : ces noces de l'homme aux dernières bornes de la terre n'étaient ni sans pompe ni sans félicité.

» Mais bientôt à une clarté perpétuelle succéda une nuit sans fin. Un soir le soleil se coucha et ne se leva plus. Une aurore stérile, qui n'enfanta point l'astre du jour, parut dans le septentrion. Nous marchions à la lueur du météore, dont les flammes mouvantes et livides s'attachaient à la voûte du ciel comme à une surface onctueuse.

» Les neiges descendirent; les daims, les caribous, les oiseaux mêmes, disparurent : on voyait tous ces animaux passer et retourner vers le Midi : rien n'était triste comme cette migration qui laissait l'homme seul. Quelques coups de foudre, qui se prolongeaient dans des solitudes où aucun être animé ne les pouvait entendre, semblèrent séparer les deux scènes de la vie et de la mort. La mer fixa ses flots; tout mouvement cessa, et au bruit des glaces brisées succéda un silence universel.

» Aussitôt mes hôtes s'occupèrent à bâtir des cabanes de neige : elles se composaient de deux ou trois chambres, qui communiquaient ensemble par des espèces de portes abaissées. Une lampe de pierre, remplie d'huile de baleine, et dont la mèche était faite d'une mousse séchée, servait à la fois à nous réchauffer et à cuire la chair des veaux

marins. La voûte de ces grottes sans air fondait en gouttes glacées ; on ne pouvait vivre qu'en se pressant les uns contre les autres et en s'abstenant, pour ainsi dire, de respirer. Mais la faim nous forçait encore de sortir de ces sépulcres de frimas : il fallait aller aux dernières limites de la mer gelée épier les troupeaux de Michabou.

» Mes hôtes avaient alors des joies si sauvages, que j'en étais moi-même épouvanté. Après une longue abstinence, avions-nous dardé un phoque, on le traînait sur la glace : la matrone la plus expérimentée montait sur l'animal palpitant, lui ouvrait la poitrine, lui arrachait le foie, et en buvait l'huile avec avidité. Tous les hommes, tous les enfants, se jetaient sur la proie, la déchiraient avec les dents, dévoraient les chairs crues; les chiens, accourus au banquet, en partageaient les restes et léchaient le visage ensanglanté des enfants. Le guerrier vainqueur du monstre recevait une part de la victime plus grande que celle des autres ; et lorsque, gonflé de nourriture, il ne se pouvait plus repaître, sa femme, en signe d'amour, le forçait encore d'avaler d'horribles lambeaux qu'elle lui enfonçait dans la bouche. Il y avait loin de là, René, à ma visite au palais de tes rois et au souper chez l'élégante ikouessen.

» Un chef des Esquimaux vint à mourir : on le laissa auprès de nous, dans une des chambres de la hutte, où l'humidité causée par des lampes amena la dissolution du corps. Les ossements humains, ceux des dogues et les débris des poissons, étaient jetés à la porte de nos cabanes ; l'été, fondant le tombeau de glace qui croissait autour de ces dépouilles, le laissa pêle-mêle sur la terre.

» Un jour nous vîmes arriver, sur un traîneau que tiraient six chiens à longs poils, un famille alliée à celle dont j'étais l'esclave. Cette famille retourna bientôt après aux lieux d'où elle était venue ; mon maître l'accompagna et m'ordonna de le suivre.

» La tribu d'Esquimaux chez laquelle nous arrivâmes n'habitait point, comme la nôtre, dans des cabanes de neige ; elle s'était retirée dans une grotte dont on fermait l'ouverture avec une pierre. Comme on voit, au commencement de la lune voyageuse, des corneilles se réunir en bataillons dans quelque vallée, ou comme des fourmis se retirent sous une racine de chêne, ainsi cette nombreuse tribu d'Esquimaux était réfugiée dans le souterrain.

» Je fis le tour de la salle pour chercher quelques vieillards, qui sont la mémoire des peuples : le Grand Esprit lui-même doit sa science à son éternité. Je remarquai un homme âgé, dont la tête était enveloppée dans la dépouille d'une bête sauvage. Je le saluai en lui disant : « Mon père ! » Ensuite j'ajoutai : — Tu as beaucoup honoré tes parents, car je vois que le ciel t'a accordé une longue vie. En faveur de mon respect pour tes aïeux, permets-moi de m'asseoir sur la natte à tes côtés. Si je savais où une douce mort a déposé les os de tes pères, je te les aurais apportés pour te réjouir.

» Le vieillard souleva son bonnet de peau d'ours, et me regarda quelque temps, en méditant sa réponse. Non, le bruit des ailes de la cigogne qui s'élève d'un bocage de magnolias dans le ciel des Florides est moins délicieux à l'oreille d'une vierge que ne le furent pour moi les paroles de cet homme, lorsque je retrouvai sur ses lèvres, dans l'antre des affreux Esquimaux, le langage du prêtre divin des bords de la Seine.

» — Je suis fils de la France, me dit le vieillard : lorsque nous enlevâmes aux enfants d'Albion les forts bâtis aux confins du Labrador, je suivais le brave d'Iberville. Ma tendresse pour une jeune fille des mers me retint dans ces régions désolées, où j'ai adopté les mœurs et la vie des aïeux de celle que j'aimais.

Tel que dans les puits des savanes d'Atala on voit sor-

tir des canaux souterrains l'habitant des ondes, brillant étranger que l'amour a égaré loin de sa patrie, ainsi, ô Grand Esprit! tu te plais à conduire les hommes par des chemins qui ne sont connus que de ta providence. René, on trouve les guerriers de ton pays chez tous les peuples : les plus civilisés des hommes, ils en deviennent, quand ils le veulent, les plus barbares. Ils ne cherchent point à nous policer, nous autres sauvages ; ils trouvent plus aisé de se faire sauvages comme nous. La solitude n'a point de chasseurs plus adroits, de combattants plus intrépides ; on les a vus supporter les tourments du cadre de feu[1] avec la fortitude des Indiens mêmes, et malheureusement devenir aussi cruels que leurs bourreaux. Serait-ce que le dernier degré de la civilisation touche à la nature ? Serait-ce que le Français possède une sorte de génie universel qui le rend propre à toutes les vies, à tous les climats ? Voilà ce que pourrait seule décider la sagesse du père Aubry, ou du chef de la prière qui corrigea l'orgueil de mon ignorance.

» Je passai la saison des neiges, dans la société du vieillard demi-sauvage, à m'instruire de tout ce qui regardait les lois ou plutôt les mœurs des peuples au milieu desquels j'habitais.

» L'hiver finissait ; la lune avait regardé trois mois, du haut des airs, les flots fixes et muets qui ne réfléchissaient point son image. Une pâle aurore se glissa dans les régions du midi, et s'évanouit : elle revint, s'agrandit et se colora. Un Esquimau, envoyé à la découverte, nous apprit, un matin, que le soleil allait paraître : nous sortîmes en foule du souterrain pour saluer le père de la vie. L'astre se montra un moment à l'horizon ; mais il se replongea soudain dans la nuit, comme un juste qui, élevant sa tête

[1] Les tourments que l'on fait subir aux prisonniers de guerre.

rayonnante du séjour des morts, se recoucherait dans son tombeau à la vue de la désolation de la terre : nous poussâmes un cri de joie et de deuil.

» Le soleil parcourut peu à peu un plus long chemin dans le ciel. Des brouillards couvrirent la terre et la mer. La surface solide des fleuves se détacha des rivages ; on entendit pour premier bruit le cri d'un oiseau ; ensuite quelques ruisseaux murmurèrent : les vents retrouvèrent la voix. Enfin les nuages amassés dans les airs crevèrent de toutes parts. Des cataractes d'une eau troublée se précipitèrent des montagnes ; des monceaux de neiges tombèrent avec fracas des rocs escarpés : le vieil Océan, réveillé au fond de ses abîmes, rompit ses chaînes, secoua sa tête hérissée de glaçons, et, vomissant les flots renfermés dans sa vaste poitrine, répandit sur ses rivages les marées mugissantes.

» A ce signal, les pêcheurs du Labrador quittèrent leur caverne et se dispersèrent : chaque couple retourna à sa solitude pour bâtir son nouveau nid et chanter ses nouvelles amours. Et moi, me dérobant par la fuite à mon maître, je m'avançai vers les régions du Midi et du couchant, dans l'espoir de rencontrer les sources de mon fleuve natal.

» Après avoir traversé d'immenses déserts et vécu quelques années chez des hordes errantes, j'arrivai chez les Sioux, hommes chéris des génies pour leur hospitalité, leur justice, leur piété, et pour la douceur de leurs mœurs.

» Ces peuples habitent des prairies entre les eaux du Missouri et du Meschacebé, sans chef et sans loi ; ils paissent de nombreux troupeaux dans les savanes.

Aussitôt qu'ils apprirent l'arrivée d'un étranger, ils accoururent et se disputèrent le bonheur de me recevoir. Nadoué, qui comptait six garçons et un grand nombre de

gendres, obtint la préférence; on déclara qu'il la méritait comme le plus juste des Sioux et le plus heureux par sa couche. Je fus introduit dans une tente de peaux de buffle, ouverte de tous côtés, supportée par quatre piquets, et dressée au bord d'un courant d'eau. Les autres tentes, sous lesquelles on apercevait les joyeuses familles, étaient distribuées çà et là dans les plaines.

» Après que les femmes eurent lavé mes pieds, on me servit de la crème de noix et des gâteaux de malomines. Mon hôte ayant fait des libations de lait et d'eau de fontaine au paisible Tébée, génie pastoral de ces peuples, conduisit mes pas à un lit d'herbe, recouvert de la toison d'une chèvre. Accablé de lassitude, je m'endormis au bruit des vœux de la famille hospitalière, aux chants des pasteurs, et aux rayons du soleil couchant, qui, passant horizontalement sous la tente, fermèrent avec leurs baguettes d'or mes paupières appesanties.

» Le lendemain, je me préparai à quitter mes hôtes; mais il me fut impossible de m'arracher à leurs sollicitations. Chaque famille me voulut donner une fête. Il fallut raconter mon histoire, que l'on ne se lassait point d'entendre et de me faire répéter.

» De toutes les nations que j'ai visitées, celle-ci m'a paru la plus heureuse : ni misérable comme le pêcheur du Labrador, ni cruel comme le chasseur du Canada, ni esclave comme jadis le Natchez, ni corrompu comme l'Européen, le Sioux réunit tout ce qui est désirable chez l'homme sauvage et chez l'homme policé. Ses mœurs sont douces comme les plantes dont il se nourrit; il fuit les hivers, et, s'attachant au printemps, il conduit ses troupeaux de prairie en prairie : ainsi la voyageuse des nuits, la lune, semble garder dans les plaines du ciel les nuages qu'elle mène avec elle; ainsi l'hirondelle suit les fleurs et les beaux jours; ainsi la jeune fille, dans ses gracieuses chimères,

laisse errer ses pensées de rivages en rivages et de félicités en félicités.

» Je pressais mon hôte de me permettre de retourner à la cabane de mes aïeux. Un matin, au lever du soleil, je fus étonné de voir tous les pasteurs rassemblés. Nadoué se présente à moi avec deux de ses fils, et me conduit au milieu des anciens : ils étaient assis en cercle à l'ombre d'un petit bocage d'où l'on découvrait toute la plaine. Les jeunes gens se tenaient debout autour de leurs pères.

» Nadoué prit la parole, et me dit : — Chactas, la sagesse de nos vieillards a examiné ce qu'il y avait de mieux pour la nation des Sioux. Nous avons vu que le manitou de nos foyers n'allait point avec nous aux batailles, et qu'il nous livrait à l'ennemi, car nous ignorons les arts de la guerre. Or, vous avez le cœur droit; l'expérience des hommes a rempli votre âme d'excellentes choses : soyez notre chef, défendez-nous ; régnez avec la justice. Nous quitterons pour vous les coutumes des anciens jours ; nous cesserons de former des familles isolées ; nous deviendrons un peuple : par là vous acquerrez une gloire immortelle.

» Or, voici ce que nous ferons : vous choisirez la plus belle des filles des Sioux. Chaque famille vous offrira quatre génisses de trois ans, avec un fort taureau, sept chèvres pleines, cinquante autres donnant déjà une grande abondance de lait, et six chiens rapides qui pressent également les chevreuils, les cerfs et toutes les bêtes fauves. Nous joindrons à ces dons quarante toisons de buffles noirs pour couvrir votre tente. En voyant vos grandes richesses, nul ne pourra s'empêcher de vous réputer heureux. Que les génies vous gardent de rejeter notre prière ! Votre père n'est plus; votre mère dort avec lui. Vous ne serez qu'un étranger dans votre patrie. Si nous allions vous maudire dans notre douleur, vous savez que le Grand Esprit accomplit les malédictions prononcées par les hom-

mes simples. Soyez donc touché de notre peine, et entendez nos paroles.

» Frappé des flèches invisibles d'un génie, je demeurai muet au milieu de l'assemblée. Rompant enfin le silence, je répondis : — O Nadoué ! que les peuples honorent, je vous dirai la vérité toute pure. Je prends à témoin les manitous hospitaliers du foyer où je reçus un asile que la parole du mensonge n'a jamais souillé mes lèvres : vous voyez si je suis touché. Sioux des savanes, jamais l'accueil que j'ai reçu de vous ne sortira de ma mémoire. Les présents que vous m'offrez ne pourraient être rejetés par aucun homme qui aurait quelque sens ; mais je suis un infortuné condamné à errer sur la terre. Quel charme la royauté m'offrirait-elle ? Craignez d'ailleurs de vous donner un maître : un jour vous vous repentiriez d'avoir abandonné la liberté. Si d'injustes ennemis vous attaquent, implorez le ciel ; il vous sauvera, car vos mœurs sont saintes.

» O Sioux ! puisqu'il est vrai que je vous ai inspiré quelque pitié, ne retenez plus mes pas : conduisez-moi aux rives du Meschacebé : donnez-moi un canot de cyprès, que je descende à la terre des sassafras. Je ne suis point un méchant que les génies ont puni pour ses crimes ; vous n'avez point à craindre la colère du Grand Esprit en favorisant mon retour. Mes songes, mes veilles, mon repos, sont tout remplis des images d'une patrie que je pleure sans cesse. Je suis le plus misérable des chevreuils des bois ; ne fermez pas l'oreille à mes plaintes.

» Les bergers furent attendris : le Grand Esprit les avait faits compatissants. Quand le murmure de la foule eut cessé, Nadoué me dit : — Les hommes sont touchés de vos paroles, et les génies le sont aussi. Nous vous accordons la pirogue du retour. Mais contractons d'abord l'alliance :

rassemblons des pierres pour en faire un haut lieu, et mangeons dessus.

» Or cela fut fait comme il avait été dit : le manitou de Nadoué, celui des Sioux, celui des Natchez, reçurent le sacrifice. L'alliance accomplie, et trouvée parfaitement belle par les pasteurs, je marchai avec eux pendant six jours pour arriver au Meschacebé; mon cœur tressaillait en approchant. Du plus loin que je découvris le fleuve, je me mis à courir vers lui; je m'y élançai comme un poisson qui, échappé du filet, retombe plein de joie dans les flots. Je m'écriai en portant à ma bouche l'eau sacrée :

» — Te voilà donc enfin, ô fleuve qui coules dans le pays de Chactas! fleuve où mes parents me plongèrent en venant au monde! fleuve où je me jouais dans mon enfance avec mes jeunes compagnons ! fleuve qui baignes la cabane de mon père et l'arbre sous lequel je fus nourri ! Oui, je te reconnais! Voilà les osiers pliants qui croissent dans ton lit aux Natchez et que j'avais accoutumé de tresser en corbeilles; voilà les roseaux dont les nœuds me servaient de coupe. C'est bien encore le goût et la douceur de ton onde, et cette couleur qui ressemble à celle du lait de nos troupeaux.

» Ainsi je parlais dans mon transport, et les délices de la patrie coulaient déjà dans mon cœur. Les Sioux, doués de simplicité et de justice, se réjouissaient de mon bonheur. J'embrassai Nadoué et ses fils; je souhaitai toutes sortes de dons à mes hôtes, et, entrant dans ma pirogue chargée de présents, je m'abandonnai au cours du Meschacebé. Les Sioux rangés sur la rive me saluaient du geste et de la voix; moi-même je les regardais en faisant des signes d'adieu et priant les génies d'accorder leur faveur à cette nation innocente. Nous continuâmes de nous donner des marques d'amour jusqu'au détour d'un promontoire qui me déroba la vue des pasteurs; mais j'entendais encore le

son de leurs voix affaiblies, que les brises dispersaient sur les eaux, le long des rivages du fleuve.

» Maintenant chaque heure me rapprochait de ce champ paternel dont j'étais absent depuis tant de neiges. J'en étais sorti sans l'expérience, dans ma dix-septième lune des fleurs ; j'allais y entrer dans ma trente-troisième feuille tombée et plein de la triste connaissance des hommes. Que d'aventures éprouvées! que de régions parcourues! que de peuples les pas de mes malheurs avaient visités! Ces réflexions roulaient dans mon esprit, et le courant entraînait ma nacelle.

» Je franchis l'embouchure du Missouri. Je vis à l'orient le désert des Casquias et des Tamarouas, qui vivent dans les républiques unies; au confluent de l'Ohio, fils de la montagne Alleghany et du fleuve Monhougohalla, j'aperçus le pays des Chéroquois, qui sèment comme l'Européen, et des Wabaches, toujours en guerre avec les Illinois. Plus loin je passai la rivière Blanche, fréquentée des crocodiles, et l'Akensas, qui se joint au Meschacebé par la rive occidentale. Je remarquai à ma gauche la contrée des Chicassas, venus du Midi, et celle des Yasous, coureurs des montagnes ; à ma droite je laissai les Sélonis et les Panimas, qui boivent les eaux du ciel et vivent sous des lataniers. Enfin je découvris la cime des hauts magnolias qui couronnent le village des Natchez. Mes yeux se troublèrent, mon cœur flotta dans mon sein : je tombai sans mouvement au fond de ma pirogue, qui, poussée par la main du fleuve, alla s'échouer sur la rive.

» Bocages de la Mort, qui couvrirez bientôt de votre ombre les cendres du vieux Chactas ! chênes antiques, mes contemporains de solitude! vous savez quelles furent mes pensées, quand, revenu de l'atteinte du génie de la patrie, je me trouvai assis au pied d'un arbre et livré à une foule curieuse qui s'empressait autour de moi. Je regardais le

ciel, la terre, le fleuve, les sauvages, sans pouvoir ni parler, ni déclarer les transports de mon âme. Mais lorsqu'un des inconnus vint à prononcer quelques mots en natchez, alors, soulagé et tout en pleurs, je serre dans mes bras ma terre natale, j'y colle mes lèvres comme un amant à celles d'une amante; puis, me relevant :

» — Ce sont donc là les Natchez ! Manitou de mes malheurs, ne me trompez-vous point encore ? Est-ce la langue de mon pays que je viens d'entendre ? Mon oreille ne m'a-t-elle point déçu ?

» Je touchais les mains, le visage, le vêtement de mes frères. Je dis à la troupe étonnée : — Mes amis, mes chers amis, parlez, répétez ces mots que je n'ai point oubliés ! Parlez, que je retrouve dans votre bouche les doux accents de la patrie ! O langage chéri des génies, langage dans lequel j'appris à prononcer le nom de mon père, et que j'entendais lorsque je reposais encore dans le sein maternel !

» Les Natchez ne pouvaient revenir de leur surprise : au désordre de mes sens, ils se persuadèrent que j'étais un homme possédé d'Athaënsic, pour quelque crime commis dans un pays lointain; ils songeaient déjà à m'écarter, comme un sacrilége, du bois du temple et des bocages de la Mort.

» La foule grossissait. Tout à coup un cri s'élève; je pousse moi-même un cri en reconnaissant les chefs compagnons de mon esclavage dans ta patrie, et, en m'élançant dans leurs bras, nous mêlons nos pleurs d'amitié et de joie... « Chactas ! Chactas ! » C'est tout ce qu'ils peuvent dire dans leur attendrissement. Mille voix répètent : « Chactas ! Chactas ! Génies immortels, est-ce là le fils d'Outalissi, ce Chactas que nous n'avons point connu, et qu'on disait enseveli au sein des flots ? »

» Telles étaient les acclamations. On entendait un bruit

confus, semblable aux échos des vagues dans les rochers. Mes amis m'apprirent qu'arrivés à Québec sur le vaisseau, après mon naufrage, ils retournèrent d'abord chez les Iroquois, d'où ils vinrent, après trois ans, conter mes malheurs à mes parents et à mon pays. Leur récit achevé, ils me conduisirent au temple du Soleil, où je suspendis mes vêtements en offrande. De là, après m'être purifié et avant d'avoir pris aucune nourriture, je me rendis au bocage de la mort, pour saluer les cendres de mes aïeux. Les vieillards m'y vinrent trouver, car la nouvelle de mon retour avait déjà volé de cabane en cabane. Plusieurs d'entre eux me reconnurent à ma ressemblance avec mon père. L'un disait : « Voilà les cheveux d'Outalissi. » Un autre : « C'est son regard et sa voix. » Un troisième. « C'est sa démarche; mais il diffère de son aïeul par sa taille, qui est plus élevée. »

» Les hommes de mon âge accouraient aussi, et, à l'aide de circonstances reproduites à ma mémoire, ils me rappelaient les jours de notre jeunesse : alors je retrouvais sur leurs visages des traits qui ne m'étaient point inconnus. Les matrones et les jeunes femmes ne pouvaient rassasier leur curiosité : elles m'apportaient toutes sortes de présents.

» La sœur de ma mère existait encore, mais elle était mourante : mes amis me conduisirent auprès d'elle. qu'elle entendit prononcer mon nom, elle fit un effort pour me regarder; elle me reconnut, me tendit la main, leva les yeux au ciel avec un sourire, et accomplit sa destinée. Je me retirai l'âme en proie aux plus tristes pressentiments, en voyant mon retour marqué par la mort du dernier parent que j'eusse au monde.

» Mes compagnons d'esclavage me menèrent à leur hutte d'écorce; j'y passai la nuit avec eux. Nous y racontâmes sur la peau d'ours beaucoup de choses tirées du fond du

cœur, de ces choses que l'on dit à un ami échappé d'un grand danger.

» Le lendemain, après avoir salué la lumière, les arbres, les rochers, le fleuve et toute la patrie, je désirai rentrer dans la cabane de mon père. Je la trouvai telle que l'avaient mise la solitude et les années : un magnolia s'élevait au milieu, et ses branches passaient à travers le toit; les murs crevassés étaient recouverts de mousse, et un lierre embrassait le contour de la porte de ses mains noires et chevelues.

» Je m'assis au pied du magnolia et je m'entretins avec la foule de mes souvenirs. — Peut-être, me disais-je, selon ma religion du désert, est-ce ma mère elle-même qui est revenue dans sa cabane, sous la forme de ce bel arbre!

» Ensuite je caressais le tronc de ce suppliant réfugié au foyer de mes ancêtres, et qui s'en était fait le génie domestique pendant l'ingrate absence des amis de ma famille. J'aimais à retrouver pour successeurs sous mon toit héréditaire, non les fils indifférents des hommes, mais une paisible génération d'arbres et de fleurs : la conformité des destinées, qui semblait exister entre moi et le magnolia demeuré seul debout parmi ces ruines, m'attendrissait. N'était-ce pas aussi une rose de magnolia que j'avais donnée à la fille de Lopez, et qu'elle emporta dans la tombe?

» Plein de ces pensées qui font le charme intérieur de l'âme, je songeais à rétablir ma hutte, à consacrer le magnolia à la mémoire d'Atala, lorsque j'entendis quelque bruit. Un sachem, aussi vieux que la terre, se présente sous les lierres de la porte : une barbe épaisse ombrageait son menton, sa poitrine était hérissée d'un long poil semblable aux herbes qui croissent dans le lit des fleuves; il s'appuyait sur un roseau; une ceinture de joncs pressait ses reins; une couronne de fleurs de marais ornait sa tête;

un manteau de loutre et de castor flottait suspendu à ses épaules; il paraissait sortir du fleuve, car l'eau ruisselait de ses vêtements, de sa barbe et de ses cheveux.

» Je n'ai jamais su si ce vieillard était en effet quelque antique sachem, quelque prêtre instruit de l'avenir et habitant une île du Meschacebé, ou si ce n'était pas l'ancêtre des fleuves, le Meschacebé lui-même. « Chactas, me dit-il « d'un son de voix semblable au bruit de la chute d'une « onde, cesse de méditer le rétablissement de cette cabane. « En disputeras-tu la possession contre un génie, ô le plus « imprudent des hommes? Crois-tu donc être arrivé à la « fin de tes travaux, et qu'il ne te reste plus qu'à t'asseoir « sur la natte de tes pères? Un jour viendra que le sang « des Natchez... »

» Il s'interrompt, agite le roseau qu'il tenait à la main, me lance des regards prophétiques, tandis que, baissant et relevant la tête, sa barbe limoneuse frappe sa poitrine. Je me prosterne aux pieds du vieillard; mais lui, s'élançant dans le fleuve, disparaît au milieu des vagues bouillonnantes.

» Je n'osai violer les ordres de cet homme ou de ce génie, et j'allai bâtir ma nouvelle demeure sur la colline où tu la vois aujourd'hui. Adario revint du pays des Iroquois; je travaillai avec lui et le vieux Soleil à l'amélioration des lois de la patrie. Pour un peu de bien que j'ai fait, on m'a rendu beaucoup d'amour.

» J'avance à grands pas vers le terme de ma carrière - je prie le ciel de détourner les orages dont il a menacé les Natchez, ou de me recevoir en sacrifice. A cette fin je tâche de sanctifier mes jours, pour que la pureté de la victime soit agréable aux génies : c'est la seule précaution que j'aie prise contre l'avenir. Je n'ai point interrogé les jongleurs : nous devons remplir les devoirs que nous enseigne la vertu, sans rechercher curieusement les secrets

de la Providence. Il est une sorte de sagesse inquiète et de prudence coupable que le ciel punit. Telle est, ô mon fils! la trop longue histoire du vieux Chactas. »

LIVRE NEUVIÈME

Le récit de Chactas avait conduit les Natchez jusqu'aux vallées fréquentées par les castors, dans le pays des Illinois. Ces paisibles et merveilleux animaux furent attaqués et détruits dans leurs retraites. Après des holocaustes offerts à Michabou, génie des eaux, les Indiens, au jour marqué par le jongleur, commencèrent à dépouiller, tous ensemble, leurs victimes. A peine le fer avait-il entr'ouvert les peaux moelleuses, qu'un cri s'élève : « Une femelle de castor! » Les guerriers les plus fermes laissent échapper leur proie ; Chactas lui-même paraît troublé.

Trois causes de guerre existent entre les sauvages : l'invasion des terres, l'enlèvement d'une famille, la destruction des femelles de castor. Ignorant du droit public des Indiens et n'ayant point encore l'expérience des chasseurs, René avait tué des femelles de castor. On délibère en tumulte : Ondouré veut qu'on abandonne le coupable aux Illinois, pour éviter une guerre sanglante. Le frère d'Amélie est le premier à se présenter en expiation. — Je traîne partout mes infortunes, dit-il à Chactas, délivrez-vous d'un homme qui pèse sur la terre.

Outougamiz soutint que le guerrier blanc dont il portait le manitou d'or, gage de l'amitié jurée, n'avait péché que par ignorance : — Ceux qui ont une si grande terreur

des Illinois, s'écria-t-il, peuvent les aller supplier de leur accorder la paix. Quant à moi, je sais un moyen plus sûr de l'obtenir, c'est la victoire. L'homme blanc est mon ami; quiconque est son ennemi est le mien. » En prononçant ces paroles, le jeune sauvage laissait tomber sur Ondouré des regards terribles.

Outougamiz était renommé chez les Natchez pour sa candeur autant que pour son courage : ils l'avaient surnommé Outougamiz le Simple. Jamais il ne prenait la parole dans un conseil, et ses vertus ne se manifestaient que par des actions. Les chasseurs furent étonnés de la hardiesse avec laquelle il s'exprima et de la soudaine éloquence que l'amitié avait placée sur ses lèvres : ainsi la fleur de l'hémérocale, qui referme son calice pendant la nuit, ne répand ses parfums qu'aux premiers rayons de la lumière. La jeunesse, généreuse et guerrière, applaudit aux sentiments d'Outougamiz. René lui-même avait pris sur ses compagnons sauvages l'empire qu'il exerçait involontairement sur les esprits : l'avis d'Ondouré fut rejeté; on conjura les mânes des femelles des castors; Chactas recommanda le secret; mais le rival du frère d'Amélie s'était déjà promis de rompre le silence.

Cependant on crut devoir abréger le temps des chasses : le retour précipité des guerriers étonna les Natchez. Bientôt on murmura tout bas la cause secrète de ce retour. Repoussé de plus en plus de Céluta, Ondouré se rapprocha de son ancienne amante, et chercha dans l'ambition des consolations et des vengeances à l'amour.

Durant l'absence des chasseurs, les habitants de la colonie s'étaient répandus dans les villages indiens : des aventuriers sans mœurs, des soldats dans l'ivresse avaient insulté les femmes; Fébriano, digne ami d'Ondouré, avait tourmenté Céluta, et d'Artaguette l'avait protégée. Au retour d'Outougamiz, l'orpheline raconta à son frère les per-

sécutions par elle éprouvées; Outougamiz les redit à René, qui, déjà défendu dans le conseil par le généreux capitaine, l'alla remercier au fort Rosalie. Un attachement, fondé sur l'estime, commença entre ces deux nobles Français. Trop touché de la beauté de Céluta, d'Artaguette cédait au penchant qui l'entraînait vers l'homme aimé de la vertueuse Indienne. Ainsi se formaient de toutes parts des liens que le ciel voulait briser et des haines que le temps devait accroître. Un événement développa tout à coup ces germes de malheurs.

Une nuit, Chactas, au milieu de sa famille, veillait sur sa natte : la flamme du foyer éclairait l'intérieur de la cabane. Une hache teinte de sang tombe aux pieds du vieillard : sur le manche de cette hache étaient gravés l'image de deux femelles de castors et le symbole de la nation des Illinois. Dans les cabanes des différents sachems, de pareilles armes furent jetées ; et les hérauts illinois, qui étaient ainsi venus déclarer la guerre, avaient disparu dans les ténèbres.

Ondouré, dans l'espoir de perdre celui qui lui enlevait le cœur de Céluta, avait fait avertir secrètement les Illinois de l'accident de la chasse. Peu importait à ce chef de plonger son pays dans un abîme de maux, s'il pouvait à la fois rendre son rival odieux à la nation et atteindre peut-être, par la chance des armes, à la puissance absolue. Il avait prévu que le vieux Soleil serait obligé de marcher à l'ennemi : au défaut de la flèche des Illinois, Ondouré ne pourrait-il pas employer la sienne pour se débarrasser d'un chef importun? Akansie, mère du jeune Soleil, disposerait alors du pouvoir souverain, et par elle l'homme qu'elle adorait parviendrait facilement à la dignité d'édile, dignité qui le rendrait tuteur du nouveau prince. Enfin Ondouré, qui détestait les Français, mais qui les servait pour se faire appuyer d'eux, ne trouverait-il pas quelque moyen

de les chasser de la Louisiane lorsqu'il serait revêtu de l'autorité suprême? Maître alors de la fortune, il immolerait le frère d'Amélie et soumettrait Céluta à son amour.

Tels étaient les desseins qu'Ondouré roulait vaguement dans son âme. Il connaissait Akansie; il savait qu'elle se prêterait à tous ses forfaits, s'il la persuadait de son repentir, si elle se pouvait croire aimée. Il affecte donc pour cette femme une ardeur qu'il ne ressent pas; il promet de sacrifier Céluta, exigeant à son tour d'Akansie qu'elle serve une ambition dont elle recueillera les fruits. La crédule amante consent à des crimes pour une caresse.

La passion de Céluta s'augmentait en silence. René était devenu l'ami d'Outougamiz. Ne serait-il pas possible à Céluta d'obtenir la main de René? Les murmures que l'on commençait à élever de toutes parts contre le guerrier blanc ne faisaient qu'attacher davantage l'Indienne à ce guerrier : l'amour se plaît au dévouement et aux sacrifices. Les prêtres ne cessaient de répéter que des signes s'étaient montrés dans les airs, la nuit de la convocation du conseil; que le serpent sacré avait disparu le jour d'une adoption funeste; que les femelles de castors avaient été tuées; que le salut de la nation se trouvait exposé par la présence d'un étranger sacrilége : il fallait des expiations. Redits autour d'elle, ces propos troublaient Céluta : l'injustice de l'accusation la révoltait, et le sentiment de cette injustice fortifiait son amour, désormais irrésistible.

Mais René ne partageait point ce penchant; il n'avait point changé de nature; il accomplissait son sort dans toute sa rigueur. Déjà la distraction qu'un long voyage et des objets nouveaux avaient produite dans son âme commençait à perdre sa puissance : les tristesses du frère d'Amélie revenaient, et le souvenir de ses chagrins, au lieu de s'affaiblir par le temps, semblait s'accroître. Les déserts n'avaient pas plus satisfait René que le monde, et,

dans l'insatiabilité de ses vagues désirs, il avait déjà tari la solitude, comme il avait épuisé la société. Personnage immobile au milieu de tant de personnages en mouvement, centre de mille passions qu'il ne partageait point, objet de toutes les pensées par des raisons diverses, le frère d'Amélie devenait la cause invisible de tout : aimer et souffrir était la double fatalité qu'il imposait à quiconque s'approchait de sa personne. Jeté dans le monde comme un grand malheur, sa pernicieuse influence s'étendait aux êtres environnants : c'est ainsi qu'il y a de beaux arbres sous lesquels on ne peut s'asseoir ou respirer sans mourir.

Toutefois René ne se voyait pas sans une douleur amère, tout innocent qu'il était, la cause de la guerre entre les Illinois et les Natchez. « Quoi ! se disait-il, pour prix de l'hospitalité que j'ai reçue, je livre à la désolation les cabanes de mes hôtes ! Qu'avais-je besoin d'apporter à ces sauvages le trouble et les misères de ma vie ? Je répondrai à chaque famille du sang qui sera versé. Ah ! qu'on accepte plutôt en réparation le sacrifice de mes jours ! »

Ce sacrifice n'était plus possible que sur le champ de bataille : la guerre était déclarée, et il ne restait aux Natchez qu'à la soutenir avec courage. Le Soleil prit le commandement de la tribu de l'Aigle, avec laquelle il fut résolu qu'il envahirait les terres des Illinois. Adario demeura aux Natchez avec la tribu de la Tortue et du Serpent, pour défendre la patrie. Outougamiz fut nommé chef des jeunes guerriers qui devaient garder les cabanes. René, adopté dans la tribu de l'Aigle, devait être de l'expédition commandée par le vieux Soleil.

Le jour du départ étant fixé, Outougamiz dit au frère d'Amélie : « Tu me quittes ; les sachems m'obligent à demeurer ici ; tu vas marcher au combat sans ton compagnon d'armes : c'est bien mal à moi de te laisser seul ainsi. Si tu meurs, comment ferai-je pour t'aller rejoindre ? Sou-

viens-toi de nos manitous dans la bataille. Voici la chaîne d'or de notre amitié, qui m'avertira de tout ce que tu feras. J'aurais voulu au moins que tu eusses été mon frère avant de me quitter. Ma sœur t'aime; tout le monde le dit, il n'y a que toi qui l'ignores. Tu ne lui parles jamais d'amour. Comment! ne la trouves-tu pas belle? Ton âme est-elle engagée ailleurs? Je suis Outougamiz, qu'on appelle le Simple, parce que je n'ai point d'esprit; mais je serai toujours heureux de t'aimer, soit que je devienne malheureux ou heureux par toi. » Ainsi parla le sauvage. René le pressa sur son sein, et des pleurs d'attendrissement mouillèrent ses yeux.

Bientôt la tribu se mit en marche, ayant le Soleil à sa tête. Toutes les familles étaient accourues sur son passage : les femmes et les enfants pleuraient. Céluta pouvait à peine contenir les mouvements de sa douleur, et suivait des regards le frère d'Amélie. Chactas bénit en passant son fils adoptif, et regretta de ne le pouvoir suivre. La petite Mila, à moitié confuse, cria à René : « Ne va pas mourir! » et rentra, toute rougissante, dans la foule. Le capitaine d'Artaguette salua le frère d'Amélie lorsqu'il passa devant lui, en l'invitant à se souvenir de la gloire de la France. Ondouré fermait la marche : il devait commander la tribu, dans le cas où le vieux Soleil succomberait aux fatigues de la marche ou sous les coups de l'ennemi.

A peine la tribu de l'Aigle s'était éloignée des Natchez que des inquiétudes se répandirent parmi les habitants du fort Rosalie. Les colons découvrirent les traces d'un complot parmi les noirs, et l'on disait qu'il avait des ramifications parmi les sauvages. En effet, Ondouré entretenait depuis longtemps des intelligences avec les esclaves des blancs : il avait fait entendre à leur oreille le doux nom de liberté, pour se servir d'eux si jamais ils pouvaient devenir utiles à son ambition. Un jeune nègre, nommé

Imley, chef de cette association mystérieuse, cultivait une concession voisine de la cabane de Céluta et d'Outougamiz.

Ces récits sont portés à Fébriano. Le renégat, que la soif de l'or dévore, voit, dans les circonstances où se trouvent les Natchez, une possibilité de destruction dont profiteraient à la fois son avarice et sa lubricité. Fébriano recevait des présents d'Ondouré, et l'instruisait de tout ce qui se passait au conseil des Français ; mais, dans l'absence de ce chef, n'ayant plus de guide, il crut trouver l'occasion de s'enrichir de la dépouille des sauvages.

Comme un dogue que son gardien réveille, Fébriano se lève aux dénonciations de ses agents secrets : il se prépare aux desseins qu'il médite par l'accomplissement des rites de son culte abominable.

Enfermé dans sa demeure, il commence, demi-nu, une danse magique représentant le cours des astres. Il fait ensuite sa prière, le visage tourné vers le temple de l'Arabie, et il lave son corps dans des eaux immondes. Ces cérémonies achevées, le moine mahométan redevient guerrier chrétien : il enveloppe ses jambes grêles du drap funèbre des combats ; il endosse l'habit blanc des soldats de la France. Une touffe de franges d'or, semblable à celle qui pendait au bouclier de Pallas, embrasse, comme une main, l'épaule gauche de Fébriano ; il place sur sa poitrine un croissant d'où jaillissent des éclairs ; il suspend à son baudrier une épée à la poignée d'argent, à la lame azurée, qui enfonce une triple blessure dans le flanc de l'ennemi : abaissant sur ses sourcils le chapeau de Mars, le renégat sort et va trouver Chépar.

Pareil à la tunique dévorante qui, sur le mont Œta, fit périr Hercule, l'habit du grenadier français se colle aux os du fils des Maures, et fait couler dans ses veines les poisons enflammés de Bellone. Le commandant n'a pas plutôt aperçu Fébriano, qu'il se sent lui-même possédé de

la fureur guerrière, comme si le démon des combats secouait, par sa crinière de couleuvres, la tête d'une des trois Gorgones.

— Illustre chef, s'écrie Fébriano, c'est avec raison qu'on vous donne les louanges de prudence et de courage; vous savez saisir l'occasion, et tandis que les plus braves d'entre nos ennemis sont partis pour une guerre lointaine, vous jugez qu'il est à propos de se saisir des terres des rebelles. Les trêves sont au moment d'expirer, et vous ne prétendez pas qu'on les renouvelle. Vous savez de quels dangers la colonie est menacée : on soulève les esclaves ; c'est un misérable nègre, voisin de l'habitation du conspirateur Adario et de la demeure du Français adopté par Chactas, c'est Imley que l'on désigne comme le chef de ce complot. J'apprends avec joie que vous avez donné des ordres, que tout est en mouvement dans le camp, et que si les factieux refusent les concessions demandées, les cadavres des ennemis du roi deviendront la proie des vautours.

Par ce discours plein de ruse, Fébriano évite de blesser l'orgueil de Chépar, toujours prêt à se révolter contre un conseil direct. Charmé de voir attribuer à sa prudence des choses auxquelles il n'avait pas songé, le commandant répond à Fébriano : « Vous m'avez toujours paru doué de pénétration. Oui, je connaissais depuis longtemps les machinations des traîtres. Les dernières instructions de la Nouvelle-Orléans me laissent libre : je pense qu'il est temps d'en finir. Allez déclarer aux sauvages qu'ils aient à céder les terres, ou qu'ils se disposent à me recevoir avec les troupes de mon maître. »

Fébriano, dérobant au commandant un sourire ironique, se hâte d'aller porter aux Natchez la décision de Chépar. Le père Souël, retiré à la mission des Yazous, n'était plus au fort Rosalie pour plaider la cause de la justice, et

d'Artaguette reçut l'ordre de se préparer aux combats, et non aux discours.

Le conseil des sachems se rassemble : on écoute les paroles et les menaces du messager français.

— Ainsi, lui répond Chactas, vous profitez de l'absence de nos guerriers pour refuser le renouvellement des traités : cela est-il digne du courage de la noble nation dont vous vous dites l'interprète? Qu'il soit fait selon la volonté du Grand Esprit! Nous désirions vivre en paix, mais nous saurons nous immoler à la patrie.

Dernier essai de la modération et de la prudence! Chactas veut aller lui-même présenter encore le calumet au fort Rosalie; les sachems comptaient sur l'autorité de ses années: ils y comptaient vainement. Les habitants de la colonie poussaient le commandant à la violence; Fébriano l'obsédait par le récit de divers complots : dans un camp on désire la guerre, et le soldat est plus sensible à la gloire qu'à la justice. Tout précipitait donc les partis vers une première action. Non-seulement Chépar refusa la paix, mais, à l'instigation de Fébriano, il retint Chactas au fort Rosalie. « Plus ce vieillard est renommé, dit le commandant, plus il est utile de priver les rebelles de leur meilleur guide. J'estime Chactas, à qui le grand roi offrit autrefois un rang dans notre armée : on ne lui fera aucun mal; il sera traité ici avec toutes sortes d'égards; mais il n'ira pas donner à des factieux le moyen d'échapper au châtiment.

— Français, dit Chactas, vous étiez destinés à violer deux fois dans ma personne le droit des nations. Quand je fus arrêté au Canada, on pouvait au moins dire que ma main maniait la hache; mais que craignez-vous aujourd'hui d'un vieillard aveugle?

— Ce ne sont pas tes coups que nous craignons, s'écrièrent à la fois les colons, mais tes conseils.

Chépar avait espéré que la captivité de leur premier sachem, répandant la consternation parmi les Natchez, les amènerait à se soumettre au partage des terres : il en fut autrement. La rage s'empare de tous les cœurs ; on s'assemble en tumulte, on délibère à la hâte. L'enfer, qui voit ses desseins près d'être renversés, songe à sauver le culte du Soleil de l'attaque imprévue des Français. Satan appelle à lui les esprits de ténèbres : il leur ordonne de soutenir les Natchez par tous les moyens dont il a plu à Dieu de laisser la puissance au génie du mal. Afin de donner aux Indiens le temps de se préparer, le prince des démons déchaîne un ouragan dans les airs, soulève le Meschacebé, et rend pendant quelques jours les chemins impraticables. Profitant de cette trêve de la tempête, les Natchez envoient des messagers aux nations voisines : la jeunesse s'empresse d'accourir.

Chépar n'attendait que la fin de l'orage pour marcher au grand village des Natchez. La sixième aurore ramena la sérénité, et vit les soldats français porter en avant leurs drapeaux : mais l'inondation de la plaine contraignit l'armée à faire un long détour.

Aussitôt que la Renommée eut annoncé aux Natchez la nouvelle de l'approche de l'ennemi, l'air retentit de gémissements : les femmes fuient, emportant leurs enfants sur leurs épaules, et laissant les manitous suspendus aux portes des cabanes abandonnées. On voit s'agiter les guerriers, qui n'ont eu le temps de se préparer au combat ni par les jeûnes, ni par les potions sacrées, ni par l'étude des songes. Le cri de guerre, la chanson de mort, le son de la danse d'Areskoui se mêlent de toutes parts. Le bataillon des Amis, la troupe des jeunes gens, se dispose à descendre à la contrée des âmes : Outougamiz est à la tête de ce bataillon sacré. Outougamiz seul est triste : il n'a point son compagnon, le guerrier blanc, à ses côtés.

Céluta vient trouver son frère : elle le serre dans ses bras, elle le prie de ménager ses jours. « Songe, lui dit-elle, ô mon aigle protecteur! que je suis née avec toi dans le nid de notre mère. Le cygne que tu as choisi pour ami a volé aux rivières lointaines; Chactas est prisonnier; Adario va peut-être recevoir la mort; d'Artaguette est dans les rangs de l'ennemi : que me restera-t-il si je te perds? »

— Fille de Tahamica, répond Outougamiz, souviens-toi du repos funèbre. Si l'homme blanc était ici, le soin lui en appartiendrait; mais voilà son manitou d'or sur mon cœur : il me préservera de tout péril, car il m'a parlé ce matin et m'a dit des choses secrètes. Rassure-toi donc : invoquons l'Amitié et les génies qui punissent les oppresseurs. Ne crois pas que les Français soient les plus nombreux ; en combattant pour les os de nos pères, nos pères combattront pour nous. Ne les vois-tu pas, ces aïeux, qui sortent des Bocages funèbres? « Courage! nous crient-ils, » courage! Ne souffrez pas que l'étranger viole nos cen- » dres; nous accourons à votre secours avec les puissan- » ces de la nuit et de la tombe! » Crois-tu, Céluta, que les ennemis puissent résister à cette pâle milice? Entends-tu la Mort, qui marche à la tête des squelettes, armée d'une massue de fer? O Mort! nous ne redoutons point ta présence : tu n'es pour nos cœurs innocents qu'un génie paisible.

Ainsi parle Outougamiz dans l'exaltation de son âme. Céluta est entraînée dans les bois par Mila et les matrones.

Toute la force des Natchez est dans la troupe de jeunes hommes que les sachems ont placée autour des Bocages de la Mort. Les sachems eux-mêmes forment entre eux un bataillon qui s'assemble dans le bois, à l'entrée du temple du Soleil : la nation ainsi divisée s'était mise sous la protection des tombeaux et des autels. Une admiration

profonde saisissait le cœur à l'aspect des vieillards armés : on voyait se mouvoir, dans l'obscurité du bois, leurs têtes chauves ou blanchies, comme les ondes argentées d'un fleuve, sous la voûte des chênes. Adario, qui commande les sachems, et qui s'élève au-dessus d'eux de toute la hauteur du front, ressemble à l'antique étendard de cette troupe paternelle. Non loin, sur un bûcher, le grand-prêtre fait des sacrifices, consulte les esprits, et ne promet que des malheurs. Ainsi, aux approches des tempêtes de l'hiver, quand la brise du soir apporte l'odeur des feuilles séchées, la corneille, perchée sur un arbre dépouillé, prononce des paroles sinistres.

Bientôt, aux yeux éblouis des Natchez, sort du fond d'une vallée la pompe des troupes françaises, semblable au feu annuel dont les sauvages consument les herbages, et qui s'étend comme un lac de feu. Indiens, à ce spectacle vous sentîtes une sorte d'étonnement furieux; la patrie, enchantant vos âmes, les défendait de la terreur, mais non de la surprise. Vous contempliez les ondulations régulières, les mouvements mesurés, la superbe ordonnance de ces soldats. Au-dessus des flots de l'armée se hérissaient les baïonnettes, telles que ces lances du roseau, qui tremblent dans le courant d'un fleuve.

Un vieillard se présente seul devant les guerriers de la France. D'une main il tient le calumet de paix, de l'autre il lève une hache dégouttante de sang : il chante et danse à la fois, et ses chants et ses pas sont mêlés de mouvements tumultueux et paisibles. Tour à tour il invoque la fureur des jeux d'Areskoui et l'ardeur des luttes de l'amour, la terreur de la bataille des héros et le charme du combat des grâces et de la lyre. Tantôt il tourne sur lui-même en poussant des cris et lançant le tomahawk; tantôt il imite le ton d'un augure qui préside à la fête des moissons. Le visage de ce vieillard est rigide, son regard impérieux,

son front d'airain : tout son air décèle le père de la patrie et l'enthousiaste de la liberté. On mène l'envoyé des Natchez à Chépar.

Debout au milieu d'une foule de capitaines, sans s'incliner, sans fléchir le genou, il parle ainsi au commandant des Français :

— Mon nom est Adario : de père en fils, tous mes ancêtres sont morts pour la défense de leur terre natale. Je te viens, de la part des sachems, redemander Chactas et te proposer une dernière fois la paix. Si j'avais été le chef de ma nation, tu ne m'eusses vu que la hache à la main. Que veux-tu ? Quels sont tes desseins ? Que t'avons-nous fait ?

Prétends-tu nous massacrer dans les cabanes où nous avons donné l'hospitalité à tes pères, lorsque, faibles et étrangers, ils n'avaient ni huttes pour se garantir des frimas, ni maïs pour apaiser leur faim ?

Si tu persistes à nous opprimer, sache qu'avant que nous te cédions les tombeaux de nos ancêtres, le soleil se lèvera où il se couche, les chênes porteront les fruits du noyer, et le vautour nourrira les petits de la colombe.

Tu as violé la foi publique en arrêtant Chactas. Je n'ai pourtant pas craint de me présenter devant toi. Ou ton cœur sera rappelé à des sentiments d'équité, ou tu commettras une nouvelle injustice : dans le premier cas, nous aurons la paix ; dans le second, tu combleras la mesure. Le Grand Esprit se chargera de notre vengeance.

Choisis : voilà le calumet de paix, fume ; voici la hache de sang, frappe.

Tel qu'un fer présenté à la forge se pénètre d'une pourpre brûlante, ainsi le visage de Chépar s'allume des feux de la colère au discours du sauvage. L'indomptable vieillard levait sa tête au-dessus de l'assemblée émue, comme un chêne américain qui, laissé debout sur son sol natal,

domine de sa tige inflexible les moissons de l'Europe flottantes à ses pieds. Alors Chépar :

— Rebelle, ce pays appartient au roi mon maître ; si tu oses t'opposer au partage des terres que j'ai distribuées aux habitants de la colonie, je ferai de ta nation un exemple épouvantable. Retire-toi, de peur que je ne te fasse éprouver le châtiment épargné à Chactas.

— Et moi, s'écrie Adario, brisant le calumet de paix, je te déclare, au nom des Natchez, guerre éternelle ! je te dévoue, toi et les tiens, à l'implacable Athaënsic ! Viens faire un pain digne de tes soldats avec le sang de nos vieillards, le lait de nos jeunes épouses et les cendres de nos pères ! Puissent mes membres, quand ton fer les aura séparés de mon corps, se ranimer pour la vengeance, mes pieds marcher seuls contre toi, ma main coupée lancer la hache, ma poitrine éteinte pousser le cri de guerre, et jusqu'à mes cheveux, réseau funeste, tendre autour de ton armée les inévitables filets de la mort ! Génies qui m'écoutez, que les os des oppresseurs soient réduits en poudre, comme les débris du calumet écrasés sous mes pieds ! que jamais l'arbre de la paix n'étende ses rameaux sur les Natchez et sur les Français, tant qu'il existera un seul guerrier des deux nations, tant que les mères continueront d'être fécondes chez ces peuples !

Il dit : les démons exaucent sa prière ; ils sortent de l'abîme et remplissent les cœurs d'une rage infernale. Le jour se voile, le tonnerre gronde, les mânes hurlent dans les forêts, et les femmes indiennes entendent leur fruit se plaindre dans leur sein. Adario jette la hache au milieu des guerriers : la terre s'entr'ouvre et la dévore ; on l'entend tomber dans de noires profondeurs. Les capitaines français ne se peuvent empêcher d'admirer le courage du vieillard, qui, retourné au milieu des siens, leur adresse ce discours :

— Natchez, aux armes! Assez longtemps nous sommes restés assis sur la natte! Jeunesse, que l'huile coule sur vos cheveux, que vos visages se peignent, que vos carquois se remplissent, que vos chants ébranlent les forêts! Désennuyons nos morts!

Il vit infâme celui qui fuit: les femmes lui présentent le pagne qui voile la pudeur; il siége au conseil parmi les matrones. Mais celui qui meurt pour son pays, oh! comme il est honoré! Ses os sont recueillis dans des peaux de castor, et déposés au tombeau des aïeux; son souvenir se mêle à celui de la religion protégée, de la liberté défendue, des moissons recueillies. Les vierges disent à l'époux de leur choix, sur la montagne: « Assure-« moi que tu seras semblable à ce héros. »

Son nom devient la garantie de la publique félicité, le signal des joies secrètes des familles.

Sois-nous favorable, Areskoui! ton casse-tête est armé de dents de crocodile; le couteau d'escalpe est à ta ceinture: ton haleine exhale, comme celle des loups, l'odeur du carnage; tu bois le bouillon de la chair des morts dans le crâne du guerrier. Donne à nos jeunes fils une envie irrésistible de mourir pour la patrie: qu'ils sentent une grande joie lorsque le fer de l'ennemi leur percera le cœur!

Ainsi parle ou plutôt ainsi chante Adario, et les sauvages lui répondent par des hurlements. Chacun prend son rang et attend l'ordre de la marche. Le grand prêtre saisit une torche et se place à quelques pas en avant. Sa tunique, tachée du sang des victimes, claque dans l'air; des serpents, qu'il a le pouvoir de charmer, sortent en sifflant de sa poitrine et s'entrelacent autour du simulacre de l'oiseau de la nuit qui surmonte sa chevelure: telle les poëtes ont peint la Discorde, entre les bataillons des Grecs et des Troyens. Le jongleur entonne la chanson de la

guerre, que répète le bataillon des Amis : ainsi, sur les ondes de l'Eurotas, les cygnes d'Apollon chantaient leur dernier hymne en se préparant à rejoindre les dieux.

Alors le prince des ténèbres appelle le Temps, et lui dit : « Puissance dévorante que j'ai enfantée, toi qui te nourris de siècles, de tombeaux et de ruines, rival de l'Éternité assise au ciel et dans l'enfer, ô Temps ! mon fils, si je t'ai préparé aujourd'hui une ample pâture, seconde les efforts de ton père. Tu vois la faiblesse de nos enfants ; leur petite troupe est exposée à une destruction qui renverserait nos projets : vole sur les deux flancs de l'armée indienne, coupe les bois antiques pour en faire un rempart aux Natchez ; rends inutile la supériorité du nombre chez les adorateurs de notre implacable ennemi! »

Le Temps obéit; il s'abat dans la forêt, avec le bruit d'un aigle qui engage ses ailes dans les branches des arbres : les deux armées ouïrent sa chute et tournèrent les yeux de ce côté. Aussitôt on entend retentir, dans la profondeur du désert, les coups de la hache de ce bûcheron qui sape également les monuments de la nature et ceux des hommes. Le père et le destructeur des siècles renverse les pins, les chênes, les cyprès, qui expirent avec de sourds mugissements : les solitudes de la terre et du ciel demeurent nues, en perdant les colonnes qui les unissent.

Le prodige étonne les deux armées : les Français le prennent pour le ravage d'un nouvel ouragan ; les Natchez y voient la protection de leurs génies. Adario s'écrie : « Les manitous se déclarent pour les opprimés, marchons ! » Tout s'ébranle. Les Français, formés en bataille, s'émerveillent de voir ces hommes demi-nus qui s'avancent en chantant contre le canon et l'étincelante baïonnette. Quel courage n'inspires-tu point, sublime amour de la patrie !

LIVRE DIXIÈME

Déjà les Natchez s'approchaient de l'ennemi. Chépar fait un signe : le centre de l'armée se replie et démasque les foudres ; à chaque bronze se tient un guerrier avec une mèche enflammée. L'infanterie exécute un mouvement rapide : les grenadiers du premier rang tombent un genou en terre ; les deux autres rangs tournent obliquement et présentent, par les brisures de la ligne, le flanc et les armes aux Indiens. A ce mouvement, les Natchez s'arrêtent et retiennent toutes leurs voix ; un silence et une immobilité formidables règnent des deux côtés : on n'entend que le bruit des ailes de la Mort, qui plane sur les bataillons.

Lorsque l'ardente canicule engendre dans les mers du Mexique le vent pestilentiel du midi, ce vent destructeur pousse, en haletant, une haleine humide et brûlante. La nature se voile : les paysages s'agrandissent ; la lumière scarlatine des tropiques se répand sur les eaux, les bois et les plaines ; des nuages pendent en énormes fragments aux deux horizons du ciel ; un midi dévorant semble être levé pour toujours sur le monde : on croit toucher à ces temps annoncés de l'embrasement de l'univers : ainsi paraissent les armées arrêtées l'une devant l'autre et prêtes à se charger avec furie. Mais l'épée de Chépar a brillé... Muse, soutiens ma voix, et tire de l'oubli les noms de ces guerriers dignes d'être connus de l'avenir !

Une fumée blanche, d'où s'échappent à chaque instant des feux, enveloppe d'abord les deux armées. Une odeur de salpêtre, qui irrite le courage, s'exhale de toutes parts.

On entend le cri des Indiens, la voix des chefs français, le hennissement des chevaux, le sifflement de la balle, du boulet et des bombes, qui montent avec une lumière dans le ciel.

Tant que les Natchez conservent du plomb et des poudres, leurs tubes empruntés à l'Europe ne cessent de brûler dans la main de leurs chasseurs : tous les coups que dirige un œil exercé portent le deuil dans le sein de quelque famille. Les traits des Français sont moins sûrs : les bombes se croisent sans effet dans les airs, comme l'orbe empenné que des enfants se renvoient sur la raquette. Folard est surpris de l'inutilité de son art, et Chépar de la résistance des sauvages. Mais lorsque ceux-ci ont épuisé les semences de feu qu'ils avaient obtenues des peuples d'Albion, Adario élève la voix :

— Jeunes guerriers des tribus du Serpent et du Castor, suivez vos pères ; ils vont vous ouvrir le chemin. » Il dit, et fond à la tête des sachems sur les enfants des Gaules. Outougamiz l'entendit, et, se tournant vers ses compagnons : « Ami, imitons nos pères ! » Suivi de toute la jeunesse, il se précipite dans les rangs des Français.

Comme deux torrents formés par le même orage descendent parallèlement le flanc d'une montagne et menacent la mer de leur égale fureur, ainsi les deux troupes des sachems et des jeunes guerriers attaquent à la fois les ennemis ; et, comme la mer repousse ces torrents, ainsi l'armée française oppose sa barrière à l'assaut des deux bataillons. Alors commence un combat étrange. D'un côté, tout l'art de la moderne Bellone, telle qu'elle parut aux plaines de Lens, de Rocroi et de Fleurus ; de l'autre, toute la simplicité de l'antique Mars, tel qu'on le vit marcher sur la colline des Figuiers et aux bords du Simoïs. Un vent rapide balaye la fumée, et le champ de bataille se découvre. La difficulté du terrain, encombré par les forêts

abattues, rend l'habileté vaine et remet la victoire à la seule valeur; les chevaux, engagés entre les troncs des arbres, déchirent leurs flancs ou brisent leurs pieds; la pesante artillerie s'ensevelit dans des marais; plus loin, les lignes de l'infanterie, rompues par l'impétuosité des sauvages, ne peuvent se reformer sur un terrain inégal, et l'on combat partout homme à homme.

Maintenant, ô Calliope! quel fut le premier Natchez qui signala sa valeur dans cette mêlée sanglante?

Ce fut vous, fils magnanime du grand Siphane, indomptable et terrible Adario.

Les sauvages ont raconté que, sous les ombrages de la Floride, dans une île au milieu d'un lac qui étend ses ondes comme un voile de gaze, coule une mystérieuse fontaine. Les eaux de cette fontaine peuvent redresser les membres pliés par les ans et rebrunir, au feu des passions, la chevelure sur la tête blanchie des vieillards. Un éternel printemps habite au bord de cette source : là, les ormeaux n'entretiennent avec le lierre que des amitiés nouvelles; là, les chênes sont étonnés de ne compter leurs années que par l'âge des roses. Les illusions de la vie, les songes du bel âge habitent avec les zéphyrs les feuilles de lianes qui projettent sur le cristal de la fontaine un réseau d'ombre. Les vapeurs qui s'exhalent des bois d'alentour sont les parfums de la jeunesse; les colombes qui boivent l'eau de la source, les fleurs qu'elle arrose dans son cours, ont sans cesse des œufs dans leur nid, des boutons sur leur tige. Jamais l'astre de la lumière ne se couche sur ces bords enchantés, et le ciel y est toujours entr'ouvert par le sourire de l'Aurore.

Ce fut à cette fontaine, dont la renommée attira les premiers Européens dans la Floride, que le génie de la patrie alla, d'après le récit des Natchez, puiser un peu d'eau : il verse, au milieu de la bataille, quelques gouttes de

cette eau sur la tête du fils de Siphane. Le sachem sent rentrer dans ses veines le sang de sa première jeunesse : ses pas deviennent rapides; son bras s'étend et s'assouplit; sa main reprend la fermeté de son cœur.

Il y avait, dans l'armée française, un jeune homme nommé Sylvestre, que le chagrin d'un amour sans espérance avait amené sur ces rives lointaines pour y chercher la gloire ou la mort. Le riche et inflexible Aranville n'avait jamais voulu consentir à l'hymen de son fils avec l'indigente Isabelle. Adario aperçut Sylvestre au moment où il essayait de dégager ses pieds d'une vigne rampante; le sachem, levant sa massue, en décharge un coup sur la tête de l'héritier d'Aranville : la tête se brise comme la calebasse sous le pied de la mule rétive. La cervelle de l'infortuné fume en se répandant à terre. Adario insulte par ces paroles à son ennemi :

« En vérité, c'est dommage que ta mère ne soit pas ici! elle baignerait ton front dans l'eau d'esquine! Moi, qui ne suis qu'un barbare, j'ai grossièrement lavé tes cheveux dans ton sang! Mais j'espère que tu pardonneras à ma débile vieillesse, car je te promets un tombeau... dans le sein des vautours. »

En achevant ces mots, Adario se jette sur Lesbin; il lui enfonce son poignard entre la troisième et la quatrième côte, à l'endroit du cœur. Lesbin s'abat comme un taureau que le stylet a frappé. Le sachem lui appuie un pied sur le cou; d'une main il saisit et tire à lui la chevelure du guerrier, de l'autre il la découpe avec une partie du crâne, et, suspendant l'horrible trophée à sa ceinture, il assaille le brave Hubert, qui l'attendait. D'un coup de son fort genou, Adario lui meurtrit le flanc, et, tandis qu'Hubert se roule sur la poussière, du tranchant de sa hache l'Indien lui abat les deux bras et le laisse expirer rugissant.

Comme un loup qui, ayant dévoré un agneau, ne respire plus que le meurtre, le sachem vise l'enseigne Gédoin, et d'une flèche lui attache la main au bâton du drapeau français. Il blesse ensuite Adhémar, le fils de Charles. Habitant des rives de la Dordogne Adhémar avait été élevé avec toute sorte de tendresses par un vieux père dont il était le seul appui, et qu'il nourrissait de l'honorable prix donné à ses armes. Mais Charles ne devait jamais presser son fils dans ses bras, au retour des pays lointains. La hache du sachem, atteignant Adhémar au visage, lui enleva une partie du front, du nez et des lèvres. Le soldat reste quelque temps debout, objet affreux, au milieu de ses compagnons épouvantés : tel se montre un bouleau dont les sauvages ont enlevé l'écorce au printemps; le tronc mis à nu, et teint d'une séve rougie, se fait apercevoir de loin parmi les arbres de la forêt. Adhémar tombe sur son visage mutilé, et la nuit éternelle l'environne.

Comme une laie de Cilicie, ou comme un tigre du désert de Sahara, qui défend ses petits, Adario, redoublant de fureur à la vue de ses propres exploits, s'écrie : « Voilà comme vous périrez tous, vils étrangers! tel est le sort que vous réservent les Natchez! » En même temps il arrache un mousquet à Kerbon, il lui plonge dans la bouche la baïonnette; le triple glaive perce le palais et sort par le haut du crâne de la pâle victime, dont les yeux s'ouvrent et se ferment avec effort. Adario abandonne l'arme avec le cadavre, qui demeurent écartés et debout, comme les deux branches d'un compas.

Soulevant une pierre énorme, telle que deux Européens la porteraient à peine pour marquer la borne de quelque jeu dans une fête publique, le sachem la lance aussi légèrement qu'une flèche contre le fils de Malherbe. La pierre roule, et fracasse les jambes du soldat : il frappe le sol de son front, et, dans sa douleur, mord les ronces

ensanglantées. O Malherbe! la faux de la mort te moissonne au milieu de tes belles années! mais tant que les Muses conserveront le pouvoir d'enchanter les peuples, ton nom vivra comme ceux des Français auxquels ton illustre aïeul donna l'immortalité!

Partout Adario se fait jour avec la hache, la massue, le poignard ou les flèches. Geblin, qu'enivre la gloire; d'Assas, au nom héroïque; l'imprudent d'Estaing, qui eût osé défier Mars lui-même; Marigny, Comines, Saint-Alban, cèdent au fils de Siphane. Animés par son exemple, les Natchez viennent mugissant comme des taureaux sauvages, bondissant comme des léopards. La terre se pèle et s'écorche sous les pas redoublés et furieux des guerriers; des tourbillons de poussière répandent de nouveau la nuit sur le champ de bataille; les visages sont noircis, les armes brisées, les vêtements déchirés, et la sueur coule en torrents du front des soldats.

Alors le ciel envoya l'épouvante aux Français. Fébriano, qui combattait devant le sachem, fut le premier à prendre la fuite, et les soldats, abandonnés de leurs chefs, ouvrent leurs rangs.

Adario et les sachems y pénétrèrent avec un bruit semblable à celui des flots qui jaillissent contre les épieux noircis, plantés devant les murs d'une cité maritime. Chépar, du haut d'une colline, voit la défaite de l'aile gauche de son armée; il ordonne à d'Artaguette de faire avancer ses grenadiers. En même temps Folard, parvenu à sauver quelques bronzes, les place sur un tertre découvert et commence à foudroyer les sachems.

Vous prévîtes le dessein du commandant des Français, vaillant frère de Céluta! et, pour sauver vos pères, vous vous élançâtes, soutenu des jeunes Indiens, contre la troupe choisie. Trois fois les compagnons d'Outougamiz s'efforcent de rompre le bataillon des grenadiers, trois

fois ils se viennent briser contre la masse impénétrable.

L'ami de René, s'adressant au ciel : « O génies! si vous nous refusez la victoire, accordez-nous donc la mort! » Et il attaque d'Artaguette.

Deux coursiers, fils des vents, et amants d'une cavale, fille d'Éole, du plus loin qu'ils s'aperçoivent dans la plaine, courent l'un à l'autre avec des hennissements. Aussitôt que leurs haleines enflammées se mêlent, ils se dressent sur leurs jarrets, s'embrassent, couvrent d'écume et de sang leur crinière, et cherchent mutuellement à se dévorer; puis tout à coup, se quittant pour se charger de nouveau, tournant la croupe, dressant leurs queues hérissées, ils heurtent leurs soles dans les airs : des étincelles jaillissent du demi-cercle d'airain qui couvre leurs pieds homicides. Ainsi combattaient d'Artaguette et Outougamiz; tels étaient les éclairs qui partaient de l'acier de leurs glaives. La foudre dirigée par Folard les oblige à se séparer, et répand le désordre dans les rangs des jeunes Natchez.

— Tribus du Serpent et de la Tortue, s'écrie le frère de Céluta, soutenez l'assaut de d'Artaguette, tandis que je vais, avec les alliés, m'emparer des tonnerres!

Il dit : les guerriers alliés marchent derrière lui deux à deux, et s'avancent vers la colline où les attend Folard. Intrépides sauvages, si mes chants se font entendre dans l'avenir, si j'ai reçu quelque étincelle du feu de Prométhée, votre gloire s'étendra parmi les hommes aussi longtemps que le Louvre dominera les flots de la Seine, aussi longtemps que le peuple de Clovis continuera d'être le premier peuple du monde, aussi longtemps que vivra la mémoire de ces laboureurs qui viennent de renouveler le miracle de votre audace dans les champs de la Vendée.

Outougamiz commence à gravir la colline : bientôt il disparaît dans un torrent de feu et de fumée : tel Hercule

s'élevait vers l'Olympe, dans les flammes de son bûcher; tel sur la voie d'airain, et près du temple des Euménides, un orage ravit OEdipe au séjour des dieux. Rien n'arrête les Indiens, dont le péril s'accroît à mesure qu'ils approchent des bouches dévorantes. A chaque pas la mort enlève quelques-uns des assaillants. Tansou, qui se plaît à porter un arc de cèdre, reçoit un boulet au milieu du corps; il se sépare en deux comme un épi rompu par la main d'un enfant. Kiousse, qui, prêt à s'engager dans les chaînes de l'hymen, avait déjà éteint le flambeau dans la cabane de sa maîtresse, voit ses pieds rapides soudainement écrasés: il tombe du haut d'un roc dans une terre limoneuse, où il demeure enfoncé jusqu'à la ceinture; Tani est frappé d'un globe d'airain à la tête : son crâne emporté se va suspendre par la chevelure à la branche fleurie d'un érable.

De tous ces guerriers, Sépine suivait Outougamiz avec le plus d'ardeur. Ce héros descendait d'Œkala, qui avait régné sur les Siminoles. Œkala eut trois fils : Nape, qui devançait les chevreuils à la course; Téran, qui épousa Nitianis, dont les esprits stériles fermèrent le sein; et Scoute, qui fut le dernier des trois enfants d'Œkala. Scoute eut de la chaste Nibila la charmante Élisoé et le fier Alisinape, père de Sépine. Cet ardent sauvage avait promis à sa mère de lui apporter la chevelure du commandant des Français; mais il avait négligé de faire des sacrifices aux génies, et il ne devait plus rentrer dans la cabane de ses pères. Un boulet l'atteignit dans les parties inférieures du corps. Renversé sur la terre, il se roule dans ses entrailles. Son ami Télaza lui tend la main pour l'aider à se relever, mais un second boulet arrache le bras secourable qui va frapper Outougamiz.

Déjà il ne restait plus que soixante guerriers de la troupe qui escaladait la colline des foudres : ils arrivent au som-

met. Outougamiz, perçant à travers les baïonnettes que Folard oppose à ses efforts, s'élance le premier sur un canon, abat la tête du cyclope qui allait y porter la mèche, embrasse le tube, et appelle à lui les sauvages. Là se fait un carnage épouvantable des Français et des Indiens. Folard crie aux premiers : « Quelle honte pour vous si vous étiez vaincus ! » Outougamiz crie aux seconds : « Encore un moment de courage, et à nous la victoire ! »

On entend le frémissement du sang qui se dessèche et s'évapore en tombant sur la machine rougie pour la possession de laquelle on combat. Les décharges des mousquets et des batteries font de la colline un effroyable chaos. Tels sont les mugissements, les ténèbres et les lueurs de l'Etna lorsque le volcan se réveille : un ciel d'airain, d'où tombe une pluie de cendre, s'abaisse sur les campagnes obscurcies, au milieu desquelles la montagne brûle comme un funèbre flambeau ; des fleuves d'un feu violet sillonnent les plaines mouvantes ; les hommes, les cités, les monuments disparaissent, et Vulcain, vainqueur de Neptune, fait bouillonner les mers sur ses fourneaux embrasés.

Toutes les fureurs de la guerre se rassemblent autour du bronze qu'a saisi le frère de Céluta. Les Indiens tâchent d'ébranler la lourde masse et de la précipiter du haut du cofeau : les uns l'embrassent par sa bouche béante ; les autres poussent avec effort les roues, qui laissent dans le sol de profondes traces : ceux-ci tournent contre les Français les armes qu'ils leur ont arrachées ; ceux-là se font massacrer sur le canon que souillent la moelle éparse, les cervelles fumantes, les lambeaux de chair, les fragments d'os. Chaque soldat, noirci par le salpêtre, est couvert du sang de ses amis et de ses ennemis. On se saisit par les cheveux ; on s'attaque avec les pieds et les mains : tel a perdu les bras qui se sert

de ses dents pour combattre : c'est comme un festin de la mort. Déjà Folard est blessé; déjà l'héroïsme de quelques sauvages l'emporte sur tout l'art européen, lorsqu'un grenadier parvient à mettre le feu au tube. Aussitôt la couleuvre de bronze dégorge ses entrailles avec un dernier rugissement : sa destinée étant accomplie, elle éclate, mutile, renverse, tue la plus grande partie des guerriers qui l'environnent. On n'entend qu'un cri, suivi d'un silence formidable.

Comme deux flottes puissantes, se disputant l'empire de Neptune, se rencontrent à l'embouchure de l'antique Ægyptus, le combat s'engage à l'entrée de la nuit. Bientôt un vaisseau s'enflamme par sa poupe petillante : à la lueur du mouvant incendie on distingue la mer, semblable à du sang et couverte de débris : la terre est bordée des nations du désert; les navires, ou démâtés, ou rasés au niveau des vagues, dérivent en brûlant. Tout à coup le vaisseau en feu mugit; son énorme carcasse crève, et lance jusqu'au ciel les tubes d'airain, les pins embrasés et les cadavres des matelots : la nuit et le silence s'étendent sur les ondes. Outougamiz reste seul de toute sa troupe après l'explosion du foudre. Il se voulait jeter parmi les Français; mais le génie de l'Amitié lui fait au fond du cœur cette réprimande : « Où cours-tu insensé? de quel fruit ta mort peut-elle être maintenant à ta patrie? Réserve ce sacrifice pour une occasion plus favorable, et souviens-toi que tu as un ami! » Ému par ces tendres sentiments, le fils de Tabamica bondit du haut de la colline, va se plonger dans le fleuve; et, ranimé par la fraîcheur de l'onde, il rejoint les guerriers qui n'avaient cessé de combattre contre d'Artaguette.

Les sachems, aussi prudents qu'intrépides, craignant d'être coupés dans leur retraite, s'étaient réunis aux bataillons de leurs fils. Tous ensemble soutenaient à peine

les efforts de Beaumanoir, qui, du côté des Français, obtenait l'honneur de la journée. Beaumanoir avait pour ancêtre ce fameux chevalier breton qui but son sang au combat des Trente. Douze générations séparaient Beaumanoir de cette source illustre : Étienne, Matthieu, Charles, Robert, Geoffroy, le second Étienne, Paul, François, qui mourut à Jarnac; George le Balafré, Thomas, François deuxième du nom, et Jean le Solitaire, qui habitait le donjon d'où l'on découvre la colline isolée que couronnent les ruines d'un temple druidique.

Armé d'un casse-tête à l'instar de l'ennemi, Beaumanoir ravage les rangs des Natchez; Adario soutient à peine sa furie. Déjà le vieux Nabal, le riche Lipoé, qui possédait deux cents peaux de castor, trente arcs de bois de merisier et trois cabanes; Ouzao, de la tribu du Serpent; Arimat, qui portait un aigle d'azur sur son sein, une perle à sa lèvre et une couronne de plumes sur sa tête : tous ces guerriers avaient péri sous les ongles de ce fier lion, Beaumanoir.

On remarquait dans l'armée des Natchez un sachem redouté, le robuste Nipane; trois fils secondaient son courage : Tanitien, aux oreilles découpées; Masinaïke, favori de sa mère, et le grand Ossani. Les trois Nipanides, s'avançant à la tête des sauvages, lançaient leurs flèches contre les Français, et se retiraient ensuite à l'abri de la valeur de leur père. Comme un serpent à la peau changeante, à la queue sonore, reposant aux ardeurs du soleil, veille sur ses enfants qui se jouent autour de lui; si quelque bruit vient à se faire entendre, les jeunes reptiles se réfugient dans la bouche de leur mère; l'amour les renferme de nouveau dans le sein dont l'amour les fit sortir : tel était Nipane et ses fils.

Au moment où les trois frères allaient attaquer Beaumanoir, Beaumanoir fond sur eux comme le milan sur

des colombes. Nipane, qui observe le mouvement du guerrier français, s'avance pour secourir les objets de sa vigilante tendresse. Privé d'une victoire qu'il regardait comme assurée, le soldat breton se tourne vers le sachem et l'abat d'un coup de massue.

A la vue de Nipane terrassé, les Natchez poussent un cri : Tanitien, Masinaïke et Ossani lancent à la fois leurs flèches contre le meurtrier de leur père. Beaumanoir se baisse pour éviter la mort, et, se jetant sur les trois jeunes sauvages, il les immole.

Nipane, revenu de son évanouissement, mais répandant le sang par les yeux et par les narines, ne peut, heureux dans son infortune, apercevoir ses fils étendus à ses côtés. « O mes fils ! dit-il d'une voix mourante, sauvez mon corps de la rage des Français! Est-il rien de plus pitoyable qu'un sachem renversé par Areskoui? Les ennemis comptent ses cheveux blancs et insultent à son cadavre : Insensé, disent-ils, pourquoi quittais-tu le bâton de chêne? Ils le dépouillent et plaisantent entre eux sur les restes inanimés du vieillard. » Nipane expire, parlant en vain à ses fils, et, arrivé chez les morts, il gémit de retrouver ces mêmes fils qui l'ont précédé dans la tombe.

Le grand-prêtre, armé d'une torche ardente, rallie les sauvages autour du corps de Nipane. Adario et Outougamiz enlèvent le cadavre; mais Beaumanoir saisit d'une main le sachem, l'oblige à lâcher sa proie, tandis que de l'autre main il lève la massue. Adario recule et détourne le coup. Alors le ciel marque à la fois la fin de la gloire et de la vie de Beaumanoir. D'un revers de sa hache, Adario fend le côté de son ennemi : le Breton sent l'air entrer dans sa poitrine par un chemin inconnu, et son cœur palpiter à découvert. Ses yeux deviennent blancs; il tord les lèvres; ses dents craquent; la massue échappe à sa main; il tombe : la vie l'abandonne; ses membres se raidissent dans la mort.

Adario, s'élançant sur Beaumanoir pour lui enlever la chevelure : « A moi, Natchez! s'écrie-t-il ; Nipane est vengé! » Les sauvages jettent de grandes clameurs, et reviennent à l'attaque. Du côté des Français, les tambours battent la charge, la musique et les clairons retentissent : d'Artaguette, faisant baisser la baïonnette à ses grenadiers, s'avance pour protéger le corps de son loyal compagnon d'armes. La mêlée devient horrible : Lameck reçoit au-dessous des côtes un coup d'épée, comme il saisissait par les pieds le cadavre de Beaumanoir. La membrane qui soutenait les entrailles de Lameck est rompue ; elles s'affaissent dans les aines, lesquelles se gonflent comme une outre. L'Indien se pâme avec d'accablantes douleurs, et un dur sommeil ferme ses yeux.

Le sort du noble Yatzi ne fut pas moins déplorable : ce guerrier descendait des rois Yendats, qui avaient régné sur les Grands Lacs. Lorsque les Iroquois envahirent la contrée de ses pères, sa mère le sauva dans une peau d'ours, et, l'emportant à travers les montagnes, elle devint suppliante aux foyers des Natchez. Élevé sur ces bords étrangers, Yatzi déploya au sortir de l'enfance la générosité d'un roi et la vaillance de ses ancêtres. Sa hutte était ouverte à tous les infortunés, car il l'avait été lui-même : la solitude n'avait point de cœur plus hospitalier.

Yatzi voit dans les rangs ennemis un Français qu'il avait reçu jadis sur la natte : le fils de l'exil, prenant à sa ceinture un calumet de paix, s'avance pour renouveler l'alliance de la cabane; mais le Français, qui ne le reconnaît pas, lui appuie un pistolet sur la poitrine : le coup part, la balle fracasse la moelle épinière; Yatzi, enveloppé d'une nuit soudaine, roule aux pieds de son hôte. Son âme, égarée sur ses lèvres, est prête à s'envoler vers celui qui reçoit le voyageur fatigué.

Transporté de colère, Siégo, autre banni des bois canadiens; Siégo, qui était né sous un savanier (car sa mère fut surprise des douleurs de l'enfantement en allant à la fontaine); Siégo prétend tirer une vengeance éclatante du sort que vient d'éprouver son ami. Insensé qui courait lui-même à sa perte! une balle lancée au hasard lui crève le réservoir du fiel. Le guerrier sent aussitôt sur sa langue une grande amertume; son haleine expirante fait monter, comme par le jeu d'une pompe, le sang qui vient bouillonner à ses lèvres. Ses genoux chancellent; il s'affaisse doucement sur l'infortuné Yatzi, qui, d'un dernier mouvement convulsif, le serre dans ses bras : ainsi l'abeille se repose dans le calice de la miraculeuse dionée; mais la fleur se referme sur la fille du ciel, et l'étouffe dans un voile parfumé.

Les Indiens, à leur tour, arrachent à la vie une foule de Français, et sarclent le champ de bataille. A la supériorité de l'art ils opposent les avantages de la nature : leurs coups sont moins nombreux, mais ils portent plus juste. Le climat ne leur est point un fardeau; les lieux où ils combattent sont ceux où ils s'exercèrent aux jeux de leur enfance; tout leur est arme, rempart ou appui; ils nagent dans les eaux, ils glissent ou ils volent sur la terre. Tantôt cachés dans les herbes, tantôt montés sur les chênes, ils rient du boulet qui passe sur leur tête ou sous leurs pieds. Leurs cris, leurs chants, le bruit de leurs chichikoués et de leurs fifres annoncent un autre Mars, mais un Mars non moins redoutable que celui des Français. Les cheveux rasés ou retroussés des Indiens, les plumes et les ornements qui les décorent, les couleurs qui peignent le visage du Natchez, les ceintures où brille la hache, où pendent le casse-tête et le couteau d'escalpe, contrastent avec la pompe guerrière européenne. Quelquefois les sauvages attaquent tous ensemble, remplis-

sant l'espace qui les sépare des ennemis de gestes et de danses héroïques; quelquefois ils viennent un à un combattre un adversaire qu'ils ont remarqué comme étant le plus digne d'éprouver leur valeur.

Outougamiz se distingue de nouveau dans cette lutte renaissante. On le prendrait pour un guerrier échappé récemment au repos de ses foyers, tant il déploie de force et d'ardenr. Le tranchant de sa hache était fait d'un marbre aiguisé avec beaucoup de soin par Akomanda, aïeul du jeune héros. Ce marbre avait ensuite été inséré, comme une greffe, dans la tige fendue d'un plant de cormier : l'arbuste, en croissant, s'était refermé sur la pierre, et, coupé à une longueur de flèche, il était devenu un instrument de mort dans la main des guerriers.

Outougamiz fait tourner l'arme héréditaire autour de sa tête, et, la laissant échapper, elle va, d'un vol impétueux, frapper Valbel au-dessous de l'oreille gauche : la vertèbre est coupée. Le soldat ami de la joie penche la tête sur l'épaule droite, tandis que son sang rougit son bras et sa poitrine : on dirait qu'il s'endort au milieu des coupes de vin répandues, comme il voulait faire dans les orgies d'un festin.

Le rapide sauvage suit la hache qu'il a lancée, la reprend, et en décharge un coup effroyable sur Bois-Robert, dont la poitrine s'ouvre comme celle d'une blanche victime sous le couteau du sacrificateur. Bois-Robert avait pour aïeul ce guerrier qui escalada les rochers de Fécamp. Il comptait à peine dix-sept années : sa mère, assise sur le rivage de la France, avait longtemps regardé, en répandant des pleurs, le vaisseau qui emportait le fils de son amour. Outougamiz est tout à coup frappé de la pâleur du jeune homme, de la grâce de cette chevelure blonde qui ombrage un front décoloré, et descend, se-

cond voile, sur des yeux déjà recouverts de leurs longues paupières.

« Pauvre nonpareille, lui dit-il, qui te revêtais à peine d'un léger duvet, te voilà tombée de ton nid! Tu ne chanteras plus sur la branche! Puisse ta mère, si tu as une mère, pardonner à Outougamiz! Les douleurs d'une mère sont bien grandes. Hélas! tu étais à peu près de mon âge! Et moi aussi, il me faudra mourir! Mais les esprits sont témoins que je n'avais aucune haine contre toi; je n'ai fait ce mal qu'en défendant la tombe de ma mère. » Ainsi vous parliez, naïf et tendre sauvage; les larmes roulaient dans vos yeux. Bois-Robert entendit votre simple éloge funèbre, et il sourit en exhalant son dernier soupir.

Tandis que, vaincus et vainqueurs, les Français et les Natchez continuent de toutes parts le combat, Chépar ordonne aux légers dragons de mettre pied à terre, d'écarter les arbres et les morts, pour ouvrir un passage à la pesante cavalerie et au bataillon helvétique. L'ordre est exécuté. On roule avec effort, on soulève avec des leviers faits à la hâte le tronc des chênes, les débris des canons et des chars : un écoulement est ouvert aux eaux dont le fleuve a inondé la plaine.

De paisibles castors, dans des vallons solitaires, s'empressent à finir un commun ouvrage : les uns scient des bouleaux et les abattent sur le courant d'une onde, afin d'en former une digue; les autres traînent sur leur queue les matériaux destinés aux architectes; les palais de la Venise du désert s'élèvent; des artisans de luxe en tapissent les planchers avec une fraîche verdure, et préparent les salles du bain, tandis que des constructeurs bâtissent plus loin, au bord du lac, les agréables châteaux de la campagne. Cependant de vieux castors, pleins d'expérience, dirigent les travaux de la république, font préparer les

magasins de vivres, placent des sentinelles avancées pour la sûreté du peuple, récompensent les citoyens diligents et exilent les paresseux : ainsi l'on voyait travailler les Français sur le champ des combats. Partout se forment des pyramides où les guerriers moissonnés par le fer sont entassés au hasard : les uns ont le visage tourné vers la terre, qu'ils pressent de leurs bras raidis; les autres laissent flotter leurs chevelures sanglantes du haut des pyramides funèbres, comme les plantes humides de rosée pendent du flanc des roches ; ceux-ci sont tournés sur le côté, ceux-là semblent regarder le ciel de leurs yeux hagards, et sur leurs traits immobiles la mort a fixé les convulsions de la vie fugitive. Des têtes séparées du tronc, des membres mutilés remplissent les vides de ces trophées; du sang épaissi cimente ces épouvantables monuments de la rage des hommes et de la colère du ciel. Bien différents s'élèvent dans une riante prairie, au milieu des ruisseaux et des doux ombrages, ces monceaux d'herbes et de fleurs tombées sous la faux de l'homme champêtre : Flore, un râteau à la main, invite les bergers à danser à la fête printanière; et les jeunes filles, avec leurs compagnes, se laissent rouler en folâtrant du sommet de la meule embaumée.

La trompette sonne, et la cavalerie se précipite dans les chemins qui lui sont ouverts. Un bruit sourd s'élève de la terre, que l'on sent trembler sous ses pas. Des batteries soudainement démasquées mugissent à la fois. Les échos des forêts multiplient la voix de ces tonnerres, et le Meschacebé y répond en battant ses rives. Satan mêle à ce tumulte des rumeurs surnaturelles qui glaceraient d'effroi les cœurs les plus intrépides. Jamais tel bruit n'avait été ouï depuis le jour où le Chaos, forcé de fuir devant le Créateur, se précipita aux confins des mondes arrachés de ses entrailles; un fracas plus affreux ne se fera point en-

tendre lorsque, la trompette de l'ange réveillant les morts dans leur poussière, tous les tombeaux s'ouvriront à la fois et reproduiront la race pâlissante des hommes. Les légions infernales répandues dans les airs obscurcissent le soleil ; les Indiens crurent qu'il s'allait éteindre. Tremblantes sur leur base, les Andes secouèrent leurs glaçons, et les deux Océans soulevés menacèrent de rompre l'isthme qui joint l'une et l'autre Amérique.

Suivi de ses centaures, Causans plonge dans les rangs des Natchez. Comme, dans une colonie naissante, un laboureur, empruntant de son voisin des poulains et des cavales, les fait entrer dans une grange où les gerbes de froment sont régulièrement étendues; des enfants, placés au centre de l'aire, contraignent par leurs cris joyeux les paisibles animaux à fouler les richesses rustiques : une charmante harmonie règne entre la candeur des enfants, l'innocence des dons de Cérès et la légèreté des jeunes poulains qui bondissent sur les épis, en suivant leurs mères : Causans et ses chevaux homicides broient sous leurs pas une moisson de héros. Et comme des abeilles, dont un ours a découvert les trésors dans le creux d'un chêne, se jettent sur le ravisseur et le percent de leur aiguillon, ainsi, ô Natchez! le poignard à la main, vous résistez aux cavaliers et à leur chef, fils du brave Henri et de l'aimable Laure.

Les chevaux percés de flèches bondissent, se cabrent, secouent leur crinière, frottent leur bouche écumante contre leur pied raidi, ou lèvent leurs naseaux sanglants vers le ciel ; superbes encore dans leur douleur guerrière, soit qu'ils aient renversé leurs maîtres, soit qu'ils les emportent à travers le champ de bataille.

Peut-être, dans l'ardeur dont les combattants étaient animés, tous les Français et tous les Indiens allaient périr, si, des bords entr'ouverts du firmament, Catherine des

Bois, qui voyait ce massacre, n'eût levé les mains vers le trône du Tout-Puissant. Une voix divine se fit entendre : « Vierge compatissante, cessez vos douleurs; ma miséricorde viendra après ma justice. Mais bientôt l'auteur de tous ces maux va suspendre lui-même, afin de mieux favoriser ses projets, la fureur des guerriers. »

Ainsi retentirent dans l'éternité ces paroles, qui tombèrent de soleil en soleil, et descendirent comme une chaîne d'or jusqu'aux abîmes de la terre.

En même temps le roi des enfers, jugeant le combat arrivé au point nécessaire pour l'accomplissement de ses desseins, songe à séparer les combattants.

Il vole à la grotte où le démon de la Nuit se cache pendant que le soleil anime la nature. La reine des ténèbres était alors occupée à se parer. Les Songes plaçaient des diamants dans sa chevelure azurée; les Mystères couvraient son front d'un bandeau, et les Amours, nouant autour d'elle les crêpes de son écharpe, ne laissaient paraître qu'une de ses mamelles, semblable au globe de la lune : pour sceptre, elle tenait à la main un bouquet de pavots. Tantôt elle souriait dans un profond silence, tantôt elle faisait entendre des chants comme ceux du rossignol; la Volupté rouvrait sans cesse ses yeux, qu'un doux sommeil fermait sans cesse; le bruit de ses ailes imitait le murmure d'une source ou le frémissement du feuillage; les zéphyrs naissaient de son haleine. Ce démon de la Nuit avait toutes les grâces de l'ange de la Nuit; mais, comme celui-ci, il ne présidait point au repos de la vertu, et ne pouvait inspirer que des plaisirs ou des crimes.

Jamais le monarque des ombres n'avait vu sa fille aussi charmante. « Ange ravissant, lui dit-il, il n'est pas temps de vous parer : quittez ces brillants atours, et prenez votre robe des tempêtes. Vous savez ce que vous me devez :

vous n'étiez pas avant la chute de l'homme, et vous avez pris naissance dans mes ténèbres. »

La Nuit, fille obéissante, arrache ses ornements : elle se revêt de vapeurs et de nuages, comme lorsqu'elle veut favoriser des amours funestes ou les noirs complots de l'assassin. Elle attelle à son char deux hiboux qui poussent des cris dolents et lamentables : conduite par le prince des enfers, elle arrive sur le champ de bataille.

Soudain les guerriers cessent de se voir, et ne portent plus dans l'ombre que des coups inutiles. Le ciel ouvre ses cataractes; un déluge, se précipitant des nues, éteint les salpêtres de Mars. Les vents agitent les forêts; mais cet orage est sans tonnerre, car Jéhovah s'est réservé les trésors de la grêle et de la foudre.

Le combat cesse. Chépar fait sonner la retraite ; l'armée française se replie confusément dans l'obscurité et rétrograde vers ses retranchements. Chaque chef suit avec sa troupe le chemin qu'il croit le plus court, tandis que des soldats égarés tombent dans les précipices ou se noient dans les torrents.

Alors la Nuit, déchirant ses voiles et calmant ses souffles, laisse descendre une lueur incertaine sur le champ du combat, où les Indiens étaient demeurés épars. Aux reflets de la lune, on apercevait des arbres brisés par les bombes et les boulets, des cadavres flottant dans le débordement du Meschacebé, des chevaux abattus ou errant à l'aventure, des caissons, des affûts et des canons renversés, des armes et des drapeaux abandonnés, des groupes de jeunes sauvages immobiles et quelques sachems isolés, dont la tête chauve et mouillée jetait une pâle lumière. Ainsi, du haut de la forteresse de Memphis, quand le Nil a surmonté ses rivages, on découvre, au milieu des plaines inondées, quelques palmiers à demi déracinés, des ruines qui sortent du sein des flots et le sommet grisâtre des Pyramides.

Bientôt ce qui reste des tribus se retire vers les Bocages de la Mort. Outougamiz, en pénétrant dans l'enceinte sacrée, entrevoit, assis sur un tombeau, un guerrier couvert de sang. Le frère de Céluta s'arrête : « Qui es-tu? dit-il : es-tu l'âme de quelque guerrier tombé aujourd'hui sous le tomahawk d'Areskoui, en défendant les foyers de nos pères? »

L'ombre inclinée ne répond point; le grand prêtre survient et s'avance vers le fantôme avec des évocations. Les sauvages le suivent. Soudain un cri : « Un homme blanc! un homme blanc! »

D'Artaguette, blessé dans le combat et perdu dans la nuit, s'était réfugié aux tombeaux des sauvages. Outougamiz reconnaît le Français contre lequel il a combattu, le Français protecteur de Céluta, le Français ami de René. Touché des malheurs de d'Artaguette et désirant le sauver, il le réclame comme son prisonnier. « Je ne souffrirai point, s'écrie-t-il, que l'on brûle ce suppliant. Quoi! il aurait vainement demandé l'hospitalité aux tombeaux de nos aïeux! il aurait en vain cherché la paix dans le lieu où toutes les guerres finissent! Et que dirait René du pays de l'Aurore, le fils adoptif du sage Chactas, cet ami qui m'a donné la chaîne d'or? Va, me dirait-il, homme cruel, cherche un autre compagnon pour errer dans les vallées; je ne veux point de commerce avec les vautours qui déchirent les infortunés. Non, non, je ne descendrai point chez les morts avec un pareil grain noir dans le collier de ma vie. »

Ainsi parlait le frère de Céluta. L'inexorable Adario ordonne que l'on saisisse le guerrier blanc, et qu'il soit réservé au supplice du feu. Chactas avait fait abolir cet affreux usage; mais le vénérable sachem était prisonnier au fort Rosalie, et les Indiens irrités n'écoutaient que la vengeance. Les femmes qui avaient perdu leurs fils dans

le combat entouraient l'étranger en poussant des hurlements : telles les ombres se pressaient autour d'Ulysse, dans les ténèbres cimmériennes, pour boire le sang des victimes ; tels les Grecs chantaient autour du bûcher de la fille d'Hécube, immolée aux mânes de l'impitoyable Achille.

LIVRE ONZIÈME

Sur une colline, à quelque distance du champ de bataille, s'élevait un sycomore dont la cime était couronnée : tous les soirs des milliers de colombes se venaient percher sur ses rameaux desséchés. Ce fut au pied de cet arbre que le commandant de l'armée française résolut de passer la nuit, et d'assembler le conseil des officiers pour délibérer sur le parti qui restait à prendre.

Le bûcher du bivac est allumé ; des sentinelles sont placées à diverses distances, et les chefs arrivent aux ordres de Chépar. Ils forment un cercle autour du foyer des veilles. On voyait, à la lueur des flammes, les visages fatigués et poudreux, les habits déchirés et sanglants, les armes demi-brisées, les casques fracassés, les chapeaux percés de balles, et tout le noble désordre de ces vaillants capitaines, tandis que les colombes, fidèles à leur retraite accoutumée, loin de fuir les feux, se venaient reposer avec les guerriers.

La résistance inattendue des sauvages avait effrayé le commandant du fort Rosalie : il commençait à craindre de s'être laissé trop emporter à l'humeur intéressée des colons. Il avait livré le combat sans en avoir reçu l'ordre

précis du gouverneur de la Louisiane, et avant l'arrivée des troupes annoncées d'Europe. Un nombre assez considérable de soldats et plusieurs officiers étaient restés sur le champ de bataille : l'absence du capitaine d'Artaguette alarmait.

L'opinion des chefs, rassemblés autour de Chépar, était partagée : les uns voulaient continuer le combat au lever du jour; les autres prétendaient que le châtiment infligé aux sauvages était assez sévère : il s'agissait moins, disaient-ils, d'exterminer ces peuples que de les soumettre; sans doute les Indiens seraient disposés à un arrangement, et, dans tous les cas, la suspension des hostilités donnerait aux Français le temps de recevoir des secours.

Fébriano ne parut point à ce conseil : sa conduite sur le champ de bataille lui fit craindre la présence de ses valeureux compagnons d'armes : c'était dans les secrètes communications avec Chépar que le renégat espérait reprendre son influence et son crédit.

Le feu du bivac ne jetait plus que des fumées; l'aube blanchissait l'orient; les oiseaux commençaient à chanter; le conseil n'avait point encore fixé ses résolutions. Tout à coup retentit l'appel d'une sentinelle avancée; on voit courir des officiers : la grand'garde fait le premier temps des feux. Un parti de jeunes Indiens, commandés par cet Outougamiz dont l'armée française avait admiré la valeur, se présentait au poste. Ces guerriers s'arrêtent à quelque distance; de leurs rangs sort un jeune homme, pâle, la tête nue, portant un uniforme français taché de sang : c'était d'Artaguette. Il s'appuyait sur le bras d'une négresse qui allaitait un enfant : on le reçut à l'avant-garde; les Indiens se retirèrent.

Conduit au général, d'Artaguette parla de la sorte devant le conseil :

— Blessé vers la fin du combat, le brave grenadier Jac-

ques me porta hors de la mêlée. Jacques était blessé lui-même : je le forçai de se retirer ; il obéit à mes ordres, mais dans le dessein de m'aller chercher des secours. La nuit ayant fait cesser le combat, je parvins à me traîner à ce cimetière des Indiens qu'ils appellent les Bocages de la Mort : là je fus trouvé par le jongleur ; on me condamna au supplice des prisonniers de guerre. Outougamiz me voulut en vain sauver : sa sœur, non moins généreuse, fit ce qu'il n'avait pu faire. La loi indienne permet à une femme de délivrer un prisonnier en l'adoptant ou pour frère ou pour mari. Céluta a rompu mes liens ; elle a déclaré que j'étais son frère : elle réserve sans doute l'autre titre à un homme plus digne que moi de le porter.

Les Indiens, dont je suis devenu le fils adoptif, m'ont chargé de paroles de paix. Outougamiz, mon frère sauvage, m'a escorté jusqu'à l'avant-garde de notre armée ; une négresse appelée Glazirne, que j'avais connue au fort Rosalie, et qui se trouvait aux Natchez, m'a prêté l'appui de son bras pour arriver au milieu de vous. Je ne dirai point au général que j'étais opposé à la guerre : il a dû, dans son autorité et dans sa sagesse, décider ce qui convenait le mieux au service du roi ; mais je pense que les Natchez étant aujourd'hui les premiers à parler de paix, l'honneur de la France est à couvert. Les Indiens m'ont accordé la vie et rendu la liberté. Chactas peut être échangé contre moi : je serai glorieux d'avoir servi de rançon à ce vieillard illustre.

Le sang et le courage du capitaine d'Artaguette étaient encore plus éloquents que ses paroles : un murmure flatteur d'applaudissements se répandit dans le conseil. Chépar vit un moyen de se tirer avec honneur du pas dangereux où il s'était engagé : il déclara que, puisque les sauvages imploraient une trêve, il consentait à la leur

accorder, leur voulant apprendre qu'on n'avait jamais recours en vain à sa clémence. Chactas, qu'on envoya chercher au fort Rosalie, conclut une suspension d'armes qui devait durer un an, et dans le cours de laquelle des sachems expérimentés et de notables Français s'occuperaient à régler le partage des terres.

Quelques jours suffirent pour donner la sépulture aux morts ; une nature vierge et vigoureuse eut bientôt fait disparaître dans le bois les traces de la fureur des hommes : mais les haines et les divisions ne firent que s'accroître. Tous ceux qui avaient perdu des parents ou des amis sur le champ de bataille respiraient la vengeance : les Indiens, rendus plus fiers par leur résistance, étaient impatients de redevenir entièrement libres ; les habitants de la colonie, trompés dans leur premier espoir, convoitaient plus que jamais les concessions dont ils se voyaient privés ; et Chépar, humilié d'avoir été arrêté par des sauvages, se promettait, quand il aurait réuni de nouveaux soldats, de faire oublier le mauvais succès d'une démarche précipitée.

Cependant on ne recevait aux Natchez aucune nouvelle du Soleil et de son armée : les messagers envoyés au Grand Chef pour l'instruire de l'attaque des Français n'étaient point revenus. L'inquiétude commençait à se répandre, et l'on remarquait dans Akansie une agitation extraordinaire.

Toute la tendresse de Céluta, qui n'était plus alarmée pour Outougamiz sorti du combat couvert de gloire, s'était portée sur le frère d'Amélie. Outougamiz aurait déjà volé vers René, s'il n'eût été occupé, par ordre des sachems, à donner les fêtes de l'hospitalité aux guerriers des tribus alliées qui s'étaient trouvés au combat. Outougamiz disait à sa sœur : « Sois tranquille; mon ami aura triomphé comme moi. C'est à son manitou que je dois

la victoire; le mien l'aura sauvé de tous les périls. »

Outougamiz jugeait par la force de son amitié de la puissance de son génie tutélaire : il jugeait mal.

Une nuit, un Indien détaché du camp du Soleil annonça le retour de la tribu de l'Aigle. La nouvelle se répand dans les cabanes; les familles s'assemblent sous un arbre, à la lueur des flambeaux, pour écouter les cris d'arrivée : Outougamiz et Céluta sont les premiers au rendez-vous.

On entend d'abord le cri d'avertissement de l'approche des guerriers : toutes les oreilles s'inclinent, toutes les têtes se penchent en avant, toutes les bouches s'entr'ouvrent, tous les yeux se fixent, tous les visages expriment le sentiment confus de la crainte et de l'espérance.

Après le cri d'avertissement commencent les cris de mort. Chactas comptait à haute voix ces cris, répétés autant de fois qu'il y avait de guerriers perdus : la nation répondit par une exclamation de douleur. Chaque famille se demande si elle n'a point fourni quelque victime au sacrifice ; si un père, un frère, un fils, un mari, un amant, ne sont point descendus à la contrée des âmes. Céluta tremblait, et Outougamiz paraissait pétrifié.

Les cris de guerre succédèrent aux cris de mort : ils annonçaient la quantité de chevelures enlevées à l'ennemi, et le nombre des prisonniers faits sur lui. Ces cris de guerre excédant les cris de mort, une exclamation de triomphe se prolongea dans les forêts.

La tribu de l'Aigle parut alors, et défila entre deux rangs de flambeaux. Les spectateurs cherchaient à découvrir leur bonheur ou leur infortune : on vit tout d'abord que le vieux Soleil manquait, et Outougamiz et sa sœur n'aperçurent point le frère d'Amélie. Céluta, défaillante, fut à peine soutenue dans les bras d'Outougamiz, aussi consterné qu'elle. Mila se cacha en disant : « Je lui avais recommandé de ne pas mourir ! »

Ondouré, qui remplaçait le Soleil dans le commandement des guerriers, marchait d'un air victorieux. Il salua la Femme Chef, qui, au lieu de jouir de l'avénement de son fils au pouvoir suprême, semblait troublée par quelque remords. Averti de ce qui passait, Chactas gardait une contenance douloureuse et sévère.

A mesure que la troupe s'avançait vers le grand village, les chefs adressaient quelques mots aux diverses familles : « Ton fils s'est conduit dans la bataille comme un buffle indompté, » disait un guerrier à un père ; et le père répondait : « C'est bien. » « Ton fils est mort, » disait un autre guerrier à une mère ; et la mère répondait en pleurant : « C'est égal. »

Le conseil des sachems s'assemble : Ondouré, appelé devant ce conseil, fait le récit de l'expédition. Selon ce récit, les Natchez avaient trouvé les Illinois venant eux-mêmes attaquer les Natchez : dans le combat produit par cette rencontre, la victoire s'était déclarée en faveur des premiers ; mais malheureusement le Soleil était tombé mort, percé d'une flèche. « Quant au coupable auteur de cette guerre, ajouta Ondouré, resté au pouvoir de l'ennemi, il expie à présent même, dans le cadre de feu, le châtiment dû à son sacrilége. »

Ondouré aurait bien voulu accuser de lâcheté son rival ; mais René, blessé trois fois en défendant le Soleil, avait fait si publiquement éclater sa valeur aux yeux des sauvages, qu'Ondouré même fut obligé de rendre témoignage à cette valeur.

« Devenu chef des guerriers, reprit-il, j'aurais poursuivi ma victoire, si l'un de vos messagers ne m'eût apporté la nouvelle de l'attaque des Français : j'ai commandé la retraite, et suis accouru à la défense de nos foyers. »

Pendant le récit d'Ondouré, la Femme Chef avait donné

des signes d'un trouble extraordinaire : on la vit rougir et pâlir. D'après quelques mots échappés à son coupable amant lorsqu'il marcha aux Illinois, Akansie ne douta point que la flèche lancée contre le vieux Soleil ne fût partie de la main d'Ondouré. Le criminel lui-même se vint bientôt vanter auprès de la jalouse Indienne d'avoir fait commencer le règne du jeune Soleil. « Ma passion pour vous, dit-il, m'a emporté trop loin peut-être : disposez de moi, et ne songez qu'à établir votre puissance. » Ondouré espérait se faire nommer édile par le crédit de la Femme Chef, et gouverner la nation comme tuteur du souverain adolescent.

La mort du vieux Soleil opérait une révolution dans l'État : en lui expirait un des trois vieillards qui avaient aboli la tyrannie des anciens despotes des Natchez. Il ne restait plus que Chactas et Adario, tous deux au moment de disparaître.

Chactas conçut des soupçons sur le genre de mort de son ami : on ne disait point de quel côté la flèche avait frappé le chef centenaire ; on ne rapportait point le corps de ce vénérable chef, bien qu'on eût obtenu la victoire. Un bruit courait, parmi les guerriers de la tribu de l'Aigle, que le Soleil avait été blessé par derrière, qu'il était tombé sur le visage, et que, longtemps défendu à terre par le guerrier blanc, l'un et l'autre, indignement abandonnés, étaient demeurés vivants aux mains de l'ennemi.

Ce bruit n'avait que trop de fondement : telle était l'affreuse vérité ; René et le Soleil avaient été faits prisonniers. Les Illinois se consolèrent de leur défaite en se voyant maîtres du Grand Chef des Natchez : non poursuivis dans leur retraite, ils emmenèrent paisiblement leurs victimes.

Après un mois de marche, de repos et de chasse, ils arrivèrent à leur grand village : là, les prisonniers de

vaient être exécutés. Par un raffinement de barbarie, on avait pris soin de panser les blessures du frère d'Amélie et du Soleil ; les captifs étaient gardés jour et nuit avec les précautions que le démon de la cruauté inspire aux peuples de l'Amérique.

Lorsque les Illinois découvrirent leur grand village, ils s'arrêtèrent pour préparer une entrée triomphante. Le chef de la troupe s'avança le premier en jetant les cris de mort. Les guerriers venaient ensuite, rangés deux à deux : ils tenaient, par l'extrémité d'une corde, René et le chef des Natchez, à moitié nus, les bras liés au-dessus du coude.

Le cortége parvint ainsi sur la place du village : une foule curieuse s'y trouvait déjà assemblée ; cette foule se pressait, s'agitait, dansait autour du vieux Soleil et de son compagnon : telles, dans un soir d'automne, d'innombrables hirondelles voltigent autour de quelques ruines solitaires ; tels les habitants des eaux se jouent dans un rayon d'or qui pénètre les vagues du Meschacebé, tandis que les fleurs des magnolias, détachées par le souffle de la brise, tombent en pluie sur la surface de l'onde.

Lorsque l'armée et tous les sauvages furent réunis dans le lieu de douleur, le grand-prêtre donna le signal du prélude des supplices, appelé, par l'horrible Athaënsic, les *caresses aux prisonniers*.

Aussitôt les Indiens, rangés sur deux lignes, frappent avec des bâtons de cèdre le chef des Natchez : celui-ci, sans hâter sa marche, passe entre ses bourreaux, comme un fleuve qui roule la lenteur de ses flots entre deux rives verdoyantes. René s'attendait à voir tomber la victime ; il ignorait que ces maîtres en supplice évitaient de porter les coups aux parties mortelles, afin de prolonger leurs plaisirs. « Vénérable sachem, s'écriait le frère d'Amélie,

quelle destinée ! Moi, je suis jeune, je puis souffrir ; mais vous ! »

Le Soleil répondit : « Pourquoi me plains-tu ? je n'ai pas besoin de ta pitié. Songe à toi, rappelle tes forces. L'épreuve du feu commencera par moi, parce que je suis un chêne desséché sur ma tige, et propre à m'embraser rapidement. J'espère jeter une flamme dont la lumière éclairera ma patrie et réchauffera ton courage. »

Après ces traitements faits à la vieillesse, le jeune Français eut à supporter les mêmes barbaries ; ensuite les deux prisonniers furent conduits dans une cabane, où on leur prodigua tous les secours et tous les plaisirs. L'oiseau de Minerve canadienne brise le pied de ses victimes, et les engraisse dans son aire durant les beaux jours, pour les dévorer dans la saison des frimas.

La nuit vint : René, couvert de blessures, était couché sur une natte, à l'une des extrémités de la cabane. Des gardes veillaient à la porte. Une femme vêtue de blanc, une couronne de jasmin jaune sur la tête, s'avance dans l'ombre ; on entendait couler ses larmes. « Qui es-tu ? » dit René en se soulevant avec peine. « Je suis la *Vierge des dernières amours*, répondit l'Indienne. Mes parents ont demandé pour moi la préférence, car ils haïssent Venclao que j'aime. Voilà pourquoi je pleure à ton chevet. Je m'appelle Nélida. »

René répondit, dans la langue des sauvages : « Les baisers d'une bouche qui n'est point aimée sont des épines qui percent les lèvres. Nélida, va retrouver Venclao : dis-lui que l'étranger des sassafras a respecté ton amour et ton malheur. » A ces mots, la fille des Illinois s'écria : « Manitou des infortunés, écoute ma prière. Fais que ce prisonnier échappe au sort qu'on lui réserve ! Il n'a point flétri mon sein : puisse sa bien-aimée lui être attachée comme l'épouse de l'alcyon, qui porte aux rayons du

soleil son époux languissant sous le poids des années ! »

En achevant ces paroles, la *Vierge des dernières amours* prit les fleurs de jasmin qui couvraient ses cheveux et les déposa sur le front de René : mœurs extraordinaires, dont la trame semble être tissue par les Muses et par les Furies.

« Couronnée de ta main, dit le jeune homme à Nélida, la victime sera plus agréable au Grand Esprit. » René, depuis longtemps, avait assez de la vie ; content de mourir, il offraït au ciel les tourments qu'il allait endurer pour l'expiation de ceux d'Amélie.

Dans ce moment les gardes entrèrent, et la fille des Illinois se retira.

Elle vint, l'heure des supplices : les Indiens racontèrent que l'astre de la lumière, épouvanté, ne sortit point ce jour-là du sein des mers, et qu'Athaënsic, déesse des vengeances, éclaira seule la nature. Les prisonniers furent conduits au lieu de l'exécution.

Le chef des Natchez est attaché à un poteau, au pied duquel s'élevait un amas d'écorces et de feuilles séchées : le frère d'Amélie est réservé pour la dernière victime. Le grand-prêtre paraît au milieu du cercle que formait la foule autour du poteau : il tient à la main une torche, qu'il secoue en dansant. Bientôt il communique le feu au bûcher : on eût cru voir un de ces sacrifices offerts par les anciens Grecs sur les bords de l'Hellespont : le mont Ida, le Xanthe et le Simoïs pleuraient Astyanax et les ruines fumantes d'Ilion.

On brûle d'abord les pieds du vieillard, aussi tranquille au feu du bûcher que s'il eût été assis, aux rayons du matin, à la porte de sa cabane. Le sachem chante au milieu des tourments qui le conduisent à la tombe, comme l'époux répète le cri d'hyménée en s'approchant du lit nuptial. Les bourreaux, irrités épuisent la fécondité de

leur infernal génie. Ils enfoncent dans les plaies de l'ami de Chactas des éclisses de pin enflammées, et lui crient : « Éclaire-nous donc maintenant, ô bel astre ! » Tel un soleil, couronnant son front du feu le plus doux, se couche au milieu du concert de la nature : ainsi parut aux Illinois la victime rayonnante.

Athaënsic souffle sa rage dans les cœurs : un jongleur, qu'une louve avait nourri dans un antre du Niagara, se précipite sur le sachem, lui arrache la peau de la tête, et répand des cendres rougies sur le crâne découvert du vieillard. La douleur abat le chef des Natchez aux pieds de ses ennemis.

Bientôt réveillé d'un évanouissement dont il s'indigne, il saisit un tison, appelle et défie ses persécuteurs : cantonné au milieu de son bûcher, il est un moment la terreur de toute une armée. Un faux pas le livre de nouveau aux inventeurs des tortures : ils se jettent sur le vieillard ; la hache coupe ces pieds qui visitaient la cabane des infortunés, ces mains qui pansaient les blessures. On roule un tronc encore vivant sur la braise, dont la violence sert de remède aux plaies de la victime et les cicatrise, tandis que le sang fume sur les charbons, comme l'encens dans un sacrifice.

Le chef n'a pas succombé ; il écarte encore de ses regards les guerriers les plus proches, et fait reculer les bourreaux. Moins effrayant est le serpent dont le voyageur a séparé les anneaux avec un glaive : le dragon mutilé s'agite aux pieds de son ennemi, soufflant sur lui ses poisons, le menaçant de ses ardentes prunelles, de sa triple langue et de ses longs sifflements.

— René ! s'écrie enfin le vieillard d'une voix qui semble avoir redoublé de force, je vais rejoindre mes pères ! Je ne me suis livré à ces actions qu'afin de t'encourager à mourir, et de te montrer ce que peut un homme lorsqu'il

veut exercer toute la puissance de son âme. Pour l'honneur de ta nouvelle patrie, imite mon exemple.

Il expire. Il avait accompli un siècle ; sa vertu antique, cultivée si longtemps sur la terre, s'épanouit aux rayons de l'éternité, comme l'aloès américain, qui, au bout de cent printemps, ouvre sa fleur aux regards de l'aurore.

LIVRE DOUZIÈME

Le courage du chef des Natchez avait exalté la fureur des Illinois. Ils s'écriaient, pleins de rage : « Si nous n'avons pu tirer un mugissement de ce vieux buffle, voici un jeune cerf qui nous dédommagera de nos peines. » Femmes, enfants, sachems, tous s'empressent au nouveau sacrifice : le génie des vengeances sourit aux tourments et aux larmes qu'il prépare.

Sur une habitation américaine que gouverne un maître humain et généreux, de nombreux esclaves s'empressent à recueillir la cerise du café : les enfants la précipitent dans des bassins d'une eau pure ; les jeunes Africaines l'agitent avec un râteau pour détacher la pulpe vermeille du noyau précieux, ou étendent sur des claies la récolte opulente. Cependant le maître se promène sous des orangers, promettant des amours et du repos à ses esclaves, qui font retentir l'air des chansons de leur pays : ainsi les Illinois s'empressent, sous les regards d'Athaënsic, à recueillir une nouvelle moisson de douleurs. En peu de temps l'ouvrage se consomme, et le frère d'Amélie, dé-

pouillé par les sacrificateurs, est attaché au pilier du sacrifice.

Au moment où le flambeau abaissait sa chevelure de feu pour la répandre sur les écorces, des tourbillons de fumée s'élèvent des cabanes voisines : parmi des clameurs confuses on entend retentir le cri des Natchez ; un parti de cette nation portait la flamme chez les Illinois. L'épouvante et la confusion se mettent dans la foule assemblée autour du frère d'Amélie ; les jongleurs prennent la fuite ; les femmes et les enfants les suivent : on se disperse sans écouter la voix des chefs, sans se réunir pour se défendre. Dans la terreur dont les esprits sont frappés, la petite troupe des Natchez pénètre jusqu'au lieu du sang. Un jeune chef, la hache à la main, devance ses compagnons. Qui déjà ne l'a nommé ? C'est Outougamiz. Il est au bûcher : il a coupé les liens funestes.

Toutes les paroles de tendresse et de pitié prêtes à s'échapper de son âme par lui sont étouffées. Rien n'est fait encore : René n'est pas sauvé ; un seul instant de retard le peut perdre. Revenus de leur première frayeur, les Illinois se sont aperçus du petit nombre des Natchez ; ils se rassemblent avec des cris, et entourent la troupe libératrice. Les efforts de cette troupe lui ouvrent un chemin ; mais que peuvent douze guerriers contre tant d'ennemis ? En vain les Natchez ont placé au milieu d'eux le frère d'Amélie : ses blessures le rendent boiteux et pesant ; sa main percée d'une flèche ne peut lever la hache, et presque à chaque pas il va mesurer la terre.

Outougamiz charge le frère d'Amélie sur ses épaules ; le fardeau sacré semble lui avoir donné des ailes : le frère de Céluta glisse sur la pointe des herbes ; on n'entend ni le bruit de ses pas ni le murmure de son haleine. D'une main il retient son ami, de l'autre il frappe et combat. A mesure qu'il s'avance vers la forêt voisine, ses compa-

gnons tombent un à un à ses côtés : quand il pénétra avec René dans la forêt, il restait seul.

Déjà la nuit était descendue ; déjà Outougamiz s'était enfoncé dans l'épaisseur des taillis, où, déposant René parmi de longues herbes, il s'était couché près de lui : bientôt il entend des pas. Les Illinois allument des flambeaux qui éclairent les plus sombres détours du bois.

René veut adresser les paroles de sa tendre admiration au jeune sauvage ; mais celui-ci lui ferme la bouche : il connaissait l'oreille subtile des Indiens. Il se lève, trouve avec joie que le frère d'Amélie a repris quelque force, lui ceint les reins d'une corde, et l'entraîne au bas d'une colline qui domine un marais.

Les deux infortunés cherchent un asile au fond de ce marais : tantôt ils plongent dans le limon qui bouillonne autour de leur ceinture, tantôt ils montrent à peine la tête au-dessus des eaux. Ils se frayent une route à travers les herbes aquatiques qui entravent leurs pieds comme des liens, et parviennent ainsi à de hauts cyprès, sur les genoux desquels ils se reposent.

Des voix errantes s'élèvent autour du marais. Des guerriers se disaient les uns aux autres : « Il s'est échappé. » Plusieurs soutenaient qu'un génie l'avait délivré. Les jeunes Illinois se faisaient de mutuels reproches, tandis que des sachems assuraient qu'on retrouverait le prisonnier, puisqu'on était sur ses traces ; et ils poussaient des dogues dans les roseaux. Les voix se firent entendre ainsi quelque temps : par degrés elles s'éloignèrent et se perdirent enfin dans la profondeur des forêts.

Le souffle refroidi de l'aube engourdit les membres de René ; ses plaies étaient déchirées par les buissons et les ronces, et de la nudité de son corps découlait une eau glacée : la fièvre vint habiter ses os, et ses dents commencèrent à se choquer avec un bruit sinistre. Outouga-

miz saisit René de nouveau, le réchauffa sur son cœur ; et, quand la lumière du soleil eut pénétré sous la voûte des cyprès, elle trouva le sauvage tenant encore son ami dans ses bras.

Mère des actions sublimes ! toi qui, depuis que la Grèce n'est plus, as établi ta demeure sur les tombeaux indiens, dans les solitudes du Nouveau-Monde ! toi qui, parmi ces déserts, es pleine de grandeur, parce que tu es pleine d'innocence, Amitié sainte, prête-moi tes paroles les plus fortes et les plus naïves, ta voix la plus mélodieuse et la plus touchante, tes sentiments exaltés, tes feux immortels, et toutes les choses ineffables qui sortent de ton cœur, pour chanter les sacrifices que tu inspires ! Oh ! qui me conduira aux champs des Rutules, à la tombe d'Euryale et de Nisus, où la Muse console encore des Mânes fidèles ! Tendre divinité de Virgile, tu n'eus à soupirer que la mort de deux amis : moi, j'ai à peindre leur vie infortunée.

Qui dira les douces larmes du frère d'Amélie ? qui fera voir ses lèvres tremblantes, où son âme venait errer ? qui pourra représenter sous l'abri d'un cyprès, parmi des roseaux, Outougamiz, sa chaîne d'or, manitou de l'amitié, serrée à triple nœud sur sa poitrine ; Ontougamiz soutenant dans ses bras l'ami qu'il a délivré, cet ami couvert de fange et de sang, et dévoré d'une fièvre ardente ? Que celui qui le peut exprimer nous rende le regard de ces deux hommes, quand, se contemplant l'un l'autre en silence, les sentiments du ciel et du malheur rayonnaient et se confondaient sur leur front. Amitié, que sont les empires, les amours, la gloire, toutes les joies de la terre, auprès d'un seul instant de ce douloureux bonheur ?

Outougamiz, par cet instinct de la vertu qui fait deviner le crime, avait ajouté peu de foi au récit d'Ondouré ; ce qu'il recueillit de la bouche de divers guerriers aug-

menta ses doutes. Dans tous les cas, René était mort ou pris, et il fallait ou lui donner la sépulture, ou le délivrer des flammes.

Outougamiz cache ses desseins à Céluta : il n'avertit qu'une troupe de jeunes Natchez qui consentent à le suivre. Il se dépouille de tout vêtement, et ne garde qu'une ceinture pour être plus léger ; il peint son corps de la couleur des ombres, ceint le poignard, s'arme du tomahawk, attache sur son cœur la chaîne d'or, suspend de petits pains de maïs à son côté, jette l'arc sur son épaule, et rejoint dans la forêt ses compagnons. Il se glisse avec eux dans les ténèbres : arrivé au Bayouc des Pierres, il le traverse, aborde la rive opposée, pousse le cri du castor qui a perdu ses petits, bondit, et il disparaît dans le désert.

Huit jours entiers il marche ou plutôt il vole ; pour lui plus de sommeil, pour lui plus de repos. Ah ! le moment où il fermerait la paupière ne pourrait-il pas être le moment même qui lui ravirait son ami ? Montagnes, précipices, rivières, tout est franchi : on dirait un aimant qui cherche à se réunir à l'objet qui l'attire à travers les corps qui s'opposent à son passage. Si l'excès de la fatigue arrête le frère de Céluta, s'il sent malgré lui ses yeux s'appesantir, il croit entendre une voix qui lui crie du milieu des flammes : « Outougamiz ! Outougamiz ! où est le manitou que je t'ai donné ? » A cette voix intérieure, il tressaille, se lève, baise la chaîne d'or, et reprend sa course.

La lenteur avec laquelle les Illinois retournèrent à leurs villages donna le temps à Outougamiz d'arriver avant la consomption de l'holocauste. Ce sauvage n'est plus le simple, le crédule Outougamiz : à sa résolution, à son adresse, à la manière dont il a tout prévu, tout calculé, on prendrait ce soldat pour un chef expérimenté. Il sauve René, mais en perdant ses nobles compagnons, troupe d'amis

qui offre à l'amitié ce magnanime sacrifice ! Il sauve René, l'entraîne dans le marais ; mais que de périls il reste encore à surmonter !

Le lieu où les deux amis se reposèrent d'abord étant trop voisin du rivage, Outougamiz résolut de se réfugier sous d'autres cyprès qui croissaient au milieu des eaux : lorsqu'il voulut exécuter son dessein, il sentit toute sa détresse. Un peu de pain de maïs n'avait pu rendre les forces à René ; ses douleurs s'étaient augmentées, ses plaies s'étaient rouvertes ; une fièvre pesante l'accablait, et l'on ne s'apercevait de sa vie qu'à ses souffrances.

Accablé par ses chagrins et ses travaux, affaibli par la privation presque totale de nourriture, le frère de Céluta eût eu besoin pour lui-même des soins qu'il prodiguait à son ami. Mais il ne s'abandonna point au désespoir ; son âme, s'agrandissant avec les périls, s'élève comme un chêne qui semble croître à l'œil, à mesure que les tempêtes du ciel s'amoncellent autour de sa tête. Plus ingénieux dans son amitié qu'une mère indienne qui ramasse de la mousse pour en faire un berceau à son fils, Outougamiz coupe des joncs avec son poignard, en forme une sorte de nacelle, parvient à y coucher le frère d'Amélie, et, se jetant à la nage, traîne après lui le fragile vaisseau qui porte le trésor de l'amitié.

Outougamiz avait été au moment d'expirer de douleur ; il se sentit près de mourir de joie lorsqu'il aborda la cyprière. « Oh ! s'écria-t-il, en rompant alors pour la première fois le silence, il est sauvé ! Délicieuse nécessité de mon cœur, pauvre colombe fugitive, te voilà donc à l'abri des chasseurs ! Mais, René, je crains que tu ne me veuilles pas pardonner : car c'est moi qui suis la cause de tout ceci, puisque je n'étais point auprès de toi dans la bataille. Comment ai-je pu quitter mon ami, qui

m'avait donné un manitou sur mon berceau ? C'est fort mal, fort mal à toi, Outougamiz ! »

Ainsi parlait le sauvage. La simplicité de ses propos, en contraste avec la sublimité de ses actions, fit sortir un moment René de l'accablement de la douleur : levant une main débile et des yeux éteints, il ne put prononcer que ces mots : « Te pardonner ! »

Outougamiz entre sous les cyprès : il coupe les rameaux trop abaissés, il écarte des genoux de ces arbres les débris des branches : il y fait un doux lit avec des cimes de joncs pleins d'une moelle légère ; puis, attirant son ami, sur ce lit il le recouvre de feuilles séchées. Ainsi un castor, dont les eaux ont inondé les premiers travaux, prend son nourrisson et le transporte dans la chambre la plus élevée de son palais.

Le second soin du frère de Céluta fut de panser les plaies du frère d'Amélie. Il sépare deux nœuds de roseaux, puise un peu d'eau du marais, verse cette eau d'une coupe dans l'autre pour l'épurer, et lave les blessures, dont il a sucé d'abord le venin. La main d'un fils d'Esculape, armé des instruments les plus ingénieux, n'aurait été ni plus douce ni plus salutaire que la main de cet ami. René ne pouvait exprimer sa reconnaissance que par le mouvement de ses lèvres. De temps en temps l'Indien lui disait avec inquiétude : « Te fais-je mal ? te trouves-tu un peu soulagé ? » René répondait par un signe qu'il se sentait soulagé, et Outougamiz continuait son opération avec délices.

Le sauvage ne songeait point à lui : il avait encore quelque reste de maïs, il le réservait pour René. Outougamiz ne faisait qu'obéir à un instinct sublime, et les plus belles actions n'étaient chez lui que l'accomplissement des facultés de sa vie. Comme un charmant olivier, nourri parmi les ruisseaux et les ombrages, laisse tomber

sans s'en apercevoir, au gré des brises, ses fruits mûrs sur les gazons fleuris, ainsi l'enfant des forêts américaines semait, au souffle de l'amitié, ses vertus sur la terre, sans se douter des merveilleux présents qu'il faisait aux hommes.

Rafraîchi et calmé par les soins de son libérateur, René sentit ses paupières se fermer, et Outougamiz tomba lui-même dans un profond sommeil à ses côtés : les anges veillèrent sur le repos de ces deux hommes, qui avaient trouvé grâce auprès de celui qui dormit dans le sein de Jean.

Outougamiz eut un songe. Une jeune femme lui apparut : elle s'appuyait en marchant sur un arc détendu, entouré de lierre comme un thyrse ; un chien la suivait. Ses yeux étaient bleus ; un sourire sincère entr'ouvrait ses lèvres de rose ; son air était un mélange de force et de grâce. Presque nue, elle ne portait qu'une ceinture plus belle que celle de Vénus. Outougamiz se figurait lui tenir ce discours :

« Étrangère, j'avais planté un érable sur le sol de la hutte où je suis né : voilà que, pendant mon absence, de méchants manitous ont blessé son écorce et ont fait couler sa séve. Je cherche des simples dans ces marais, pour les appliquer sur les plaies de mon érable. Dis-moi où je trouverai la feuille du savinier. »

D'une voix paisible l'Indienne paraissait répondre à Outougamiz : « En vérité, je dis qu'il connaîtra toutes les ruses de la sagesse, l'homme qui pourra pénétrer celles de votre amitié. Ne craignez rien ; j'ai dans le jardin de mon père des simples pour guérir tous les arbres, et en particulier les érables blessés. »

En prononçant ces paroles, qu'Outougamiz croyait entendre, l'Indienne, fille du songe, prit un air de majesté : sa tête se couronna de rayons ; deux ailes blanches bor-

dées d'or ombragèrent ses épaules divines. L'extrémité d'un de ses pieds touchait légèrement la terre, tandis que son corps flottait déjà dans l'air diaphane.

« Outougamiz, semblait dire le brillant fantôme, élève-toi par l'adversité. Que les vertus de la nature te servent d'échelons pour atteindre aux vertus plus sublimes de la religion de cet homme à qui tu as dévoué ta vie : alors je reviendrai vers toi, et tu pourras compter sur les secours de l'ange de l'Amitié. »

Ainsi parle la vision au jeune Natchez, plongé dans le sommeil. Un parfum d'ambroisie, embaumant les lieux d'alentour, répand la force dans l'âme du frère de Céluta, comme l'huile sacrée qui fait les rois, ou prépare l'âme du mourant aux béatitudes célestes.

En même temps le rêve devient magnifique : le séraphin, dont il produit l'image, poussant la terre de son pied comme un plongeur qui remonte du fond de l'abîme, s'élève dans les airs. Cette vertu calme ne se meut point avec la rapidité des messagers qui portent les ordres redoutables du Tout-Puissant : son assomption vers la région de l'éternelle paix est mesurée, grave et majestueuse. Aux champs de l'Europe, un globe lumineux, arrondi par la main d'un enfant des Gaules, perce lentement la voûte du ciel ; aux champs de l'Inde, l'oiseau du paradis flotte sur un nuage d'or, dans le fluide azuré du firmament.

Outougamiz se réveille : la voix du héron annonçait le retour de l'aurore : le frère de Céluta se sentait tout fortifié par son rêve et par son sommeil. Après quelques moments employés à rassembler ses idées, l'Indien, rappelant et les périls passés et les dangers à venir, se lève pour commencer sa journée. Il visite d'abord les blessures de René, frotte les membres engourdis du malade avec un bouquet d'herbes aromatiques, partage avec lui quelques morceaux de maïs, change les joncs de la couche,

renouvelle l'air en agitant les branches des cyprès, et replace son ami sur de frais roseaux : on eût dit d'une matrone laborieuse qui arrange au matin sa cabane, ou d'une mère qui donne de tendres soins à son fils.

Ces choses de l'amitié étant faites, Outougamiz songe à se parer avant d'accomplir les desseins qu'il méditait. Il se mire dans les eaux, peigne sa chevelure, et ranime ses joues décolorées avec la pourpre d'une craie précieuse. Ce sauvage avait tout oublié dans son héroïque entreprise, hors le vermillon des fêtes, mêlant ainsi l'homme et l'enfant, portant la gravité du premier dans les frivolités du second, et la simplicité du second dans les occupations du premier : sur l'arbre d'Atalante, le bouton parfumé qui sert d'ornement à la jeune fille grossit auprès de la pomme d'or qui rafraîchit la bouche du voyageur fatigué.

La nature avait placé dans le cœur d'Outougamiz l'intelligence qu'elle a mise dans la tête des autres hommes : le souffle divin donnait à la Pythie des vues de l'avenir moins claires et moins pénétrantes, que l'esprit dont il était animé ne découvrait au frère de Céluta les malheurs qui pouvaient menacer son ami. Saisissant le Temps corps à corps, l'Amitié forçait ce mystérieux Protée à lui révéler ses secrets.

Outougamiz, ayant pris ses armes, dit au nouveau Philoctète couché dans son antre, mais que l'amitié des déserts, plus fidèle que celle des palais, n'avait point trahi : « Je vais chercher les dons du Grand Esprit, car il faut bien que tu vives, et il faut aussi que je vive. Si je ne mangeais pas, j'aurais faim, et mon âme s'en irait dans le pays des âmes. Et comment ferais-tu alors ? Je vois bien tes pieds, mais ils sont immobiles ; je vois bien tes mains, mais elles sont froides et ne peuvent serrer les miennes. Tu es loin de ta forêt et de ta retraite : qui donnerait la pâture à l'hermine blessée, si le castor qui l'accom-

pagne allait mourir ? Elle baisserait la tête, ses yeux se fermeraient, elle tomberait en défaillance ; les chasseurs la trouveraient expirante, et diraient : Voyez l'hermine blessée loin de sa forêt et de sa retraite ! »

A ces mots, l'Indien s'enfonça dans la cyprière, mais non sans tourner plusieurs fois la tête vers le lieu où reposait la vie de sa vie. Il se parlait incessamment, et se disait : « Outougamiz, tu es un chevreuil sans esprit ; tu ne connais point les plantes, tu ne fais rien pour sauver ton frère. » Et il versait des larmes sur son peu d'expérience, et il se reprochait d'être inutile à son ami.

Il chercha longtemps dans les détours du marais des herbes salutaires : il cueillit des cressons et tua quelques oiseaux. En revenant à l'asile consacré par son amitié, il aperçut de loin les joncs bouleversés et épars. Il approche, appelle, touche à la couche, soulève les roseaux : le frère d'Amélie n'y était plus !

Le désespoir s'empare d'Outougamiz : prêt à se briser la tête contre le tronc des cyprès, il s'écrie : « Où es-tu ? M'as-tu fui comme un faux ami ? Mais qui t'a donné des pieds ou des ailes ? Est-ce la Mort qui t'a enlevé ?... »

Tandis que le sauvage s'abandonne à ses transports, il croit entendre un bruit à quelque distance : il se tait, retient son haleine, écoute : puis soudain se plonge dans l'onde, bondit, nage, bondit encore, et bientôt découvre René qui se débat expirant contre un Illinois.

Outougamiz pousse le cri de mort : l'effort qu'il fait en s'élançant est si prodigieux, que ses pieds s'élèvent au-dessus de la surface de l'eau. Il est déjà sur l'ennemi, le renverse, se roule avec lui parmi les limons et les roseaux. Comme lorsque deux taureaux viennent à se rencontrer dans un marais où il ne se trouve qu'un seul lieu pour désaltérer leur soif, ils baissent leurs dards recourbés ; leurs queues hérissées ne nouent en cercle ; ils se

heurtent du front ; des mugissements sortent de leur poitrine, l'onde jaillit sous leurs pieds, la sueur coule autour de leurs cornes et sur le poil de leurs flancs. Outougamiz est vainqueur ; il lie fortement avec des racines tressées son prisonnier au pied d'un arbre, et étend à l'ombre, sous le même arbre, l'ami qu'il vient encore de sauver.

Par les violentes secousses que le frère d'Amélie avait éprouvées, ses plaies s'étaient rouvertes. Le Natchez, dans le premier moment de sa vengeance, fut prêt d'immoler l'Illinois.

— Comment, lui dit-il, as-tu pu être assez cruel pour entraîner ce cerf affaibli ? S'il eût été dans sa force, lâche ennemi, d'un seul coup de tête il eût brisé ton bouclier. Tu mériterais bien que cette main t'enlevât ta chevelure !

Outougamiz, s'arrêtant comme frappé d'une pensée :

— As-tu un ami ? dit-il à l'Illinois.

— Oui, répondit le prisonnier.

— Tu as un ami? reprit le frère de Céluta, s'approchant de lui et le mesurant des yeux ; ne va pas faire un mensonge.

— Je dis la vérité, reprit l'Illinois.

— Eh bien ! s'écria Outougamiz, tirant son poignard après avoir approché de son oreille la petite chaîne d'or ; eh bien ! rends grâces à ce manitou qui vient de me défendre de te tuer : il ne sera pas dit qu'Outougamiz, de la tribu du Serpent, ait jamais séparé deux amis. Que serait-ce de moi si tu m'avais privé de René ? Ah ! je ne serais plus qu'un chevreuil solitaire. Tu vois, ô Illinois ! ce que tu allais faire ; et ton ami serait ainsi ! et il irait seul murmurant ton nom dans le désert ! Non, il serait trop infortuné !... et ce serait moi !...

Le sauvage coupe aussitôt les liens de l'Illinois. « Sois libre, lui dit-il; retourne à l'autre moitié de ton âme, qui te cherche peut-être, comme je cherchais à l'instant ma

couronne de fleurs, lorsque tu étais assez inhumain pour la dérober à ma chevelure. Mais je compte sur ta foi : tu ne découvriras point mon lieu à tes compatriotes. Tu ne leur diras point : « Sous le cyprès de l'amitié, Outougamiz » le Simple a caché la chair de sa chair. » Jure par ton ami que tes lèvres resteront fermées, comme les deux coupes d'une noix que la lune des moissons n'a point achevé de mûrir.

— Moi, Nassoute, reprit l'étranger, je jure par mon ami, qui est pour moi comme un baume lorsque j'ai des peines dans le cœur, je jure que je ne découvrirai point ton lieu, et que mes lèvres resteront fermées comme les deux coupes d'une noix que la lune des moissons n'a point achevé de mûrir. »

A ces mots Nassoute allait s'éloigner, lorsque Outougamiz l'arrêta et lui dit : « Où sont les guerriers illinois ?

— Crois-tu, répliqua l'étranger, que je sois assez lâche pour te l'apprendre ? »

Frère de Céluta, vous répondîtes : « Va retrouver ton ami : je te tendais un piége; si tu avais trahi ta patrie, je n'eusse point cru à ton serment, et tu tombais sous mes coups. »

Nassoute s'éloigne : Outougamiz vient donner ses soins au frère d'Amélie, comme s'il ne s'était rien passé, et comme s'il n'y eût aucun lieu de douter de la foi de l'Illinois, puisqu'il avait fait le serment de l'amitié.

Quelques jours s'écoulèrent : les blessures de René commençaient à se cicatriser; les meurtrissures étaient moins douloureuses ; la fièvre se calmait. Le frère d'Amélie serait revenu plus promptement à la vie, si une nourriture abondante avait pu rétablir ses forces ; mais Outougamiz trouvait à peine quelques baies sauvages; elles manquèrent enfin : il ne resta plus au frère de Céluta qu'à tenter les derniers efforts de l'amitié.

Une nuit, il sort furtivement du marais, cachant son entreprise à René, et laissant çà et là des paquets flottants de roseaux pour reconnaître la route, si les génies lui permettaient le retour. Il monte à travers le bois de la colline, il découvre le camp des Illinois, où il était résolu de pénétrer.

Des feux étaient encore allumés : la plupart des familles dormaient étendues autour de ces feux. Le jeune Natchez, après avoir noué sa chevelure à la manière des guerriers ennemis, s'avance vers l'un des foyers. Il aperçoit un cerf à demi dépouillé, dont les chairs n'avaient pas encore petillé sur la braise. Outougamiz en dépèce avec son poigard les parties les plus tendres, aussi tranquillement que s'il eût préparé un festin dans la cabane de ses pères. Cependant on voyait çà et là quelques Illinois éveillés, qui riaient et chantaient. La matrone du foyer où le frère de Céluta dérobait une part de la victime ouvrit elle-même les yeux ; mais elle prit l'étranger pour le jeune fils de ses entrailles, et se replongea dans le sommeil. Des chasseurs passent auprès de l'ami de René, lui souhaitent un ciel bleu, un manteau de castor et l'espérance. Outougamiz leur rend à demi-voix le salut de l'hospitalité.

Un d'entre eux, s'arrêtant, lui dit : « Il a singulièrement échappé. » « Un génie sans doute l'a ravi, » répond le frère de Céluta. L'Illinois repartit : « Il est caché dans le marais ; il ne se peut sauver, car il est environné de toutes parts : nous boirons dans son crâne. »

Tandis qu'Outougamiz se trouvait engagé dans cette conversation périlleuse, la voix d'une femme se fit entendre à quelque distance ; elle chantait : « Je suis l'épouse de Venclao. Mon sein, avec son bouton de rose, est comme le duvet d'un cygne que la flèche du chasseur a taché d'une goutte de sang au milieu. Oui, mon sein est blessé, car je ne puis secourir l'étranger qui respecta la *Vierge*

des dernières amours. Puissé-je, du moins, sauver son ami ! » L'Indienne se tut ; puis, s'approchant du Natchez dans les ombres, elle continua de la sorte :

« La nonpareille des Florides croyait que l'hiver avait changé sa parure, et qu'elle ne serait point reconnue parmi les aigles des rochers, chez lesquels elle cherchait la pâture ; mais la colombe fidèle le découvrit, et lui dit : « Fuis, imprudent oiseau ; la douceur de ton chant » t'a trahi. »

Ces paroles frappèrent le frère de Céluta : il lève les yeux et remarque les pleurs de la jeune femme ; il entrevoit en même temps les guerriers armés qui s'avancent. Il charge sur ses épaules une partie de la dépouille du cerf, s'enfonce dans les ombres, franchit le bois, rentre dans les détours du marais, et, après quelques heures de fatigue et de périls, se retouve auprès de son ami.

Un ingénieux mensonge lui servit à cacher à René sa dangereuse aventure ; mais il fallait préparer le banquet : le jour, on en pouvait voir la fumée ; la nuit, on en pouvait découvrir les feux. Outougamiz préféra pourtant la nuit : il espéra trouver un moyen de masquer la lueur de la flamme.

Lorsque le soleil fut descendu sous l'horizon, et que les dernières teintes du jour se furent évanouies, l'Indien tira une étincelle de deux branches de cyprès en les frottant l'une contre l'autre, et en embrasa quelques feuilles. Tout réussit d'abord ; mais les roseaux secs, placés trop près du foyer, prennent feu, et jettent une grande lumière. Outougamiz les veut précipiter dans l'eau, et ne fait qu'étendre la flamme. Il s'élance sur le monceau ardent, et cherche à l'écraser sous ses pieds. René épuise ses forces renaissantes pour seconder son ami : soins inutiles ! le feu se propage, court en petillant sur la cime séchée des joncs et gagne les branches résineuses des cyprès. Le vent

s'élève, des tourbillions de flammes, d'étincelles et de fumée montent dans les airs, qui prennent une couleur sanglante. Un vaste incendie se déploie sur le marais.

Comment fuir ? comment échapper à l'élément terrible qui, après s'être éloigné de son centre, s'en rapprochait et menaçait les deux amis ? Déjà étaient consumés les paquets de joncs sur lesquels le frère de Céluta aurait pu tenter encore de transporter René dans d'autres parties du marais. Essayer de passer au désert voisin : les cruels Illinois n'y campaient-ils pas ? N'était-il pas probable qu'attirés par l'incendie, ils fermaient toutes les issues ? Ainsi, lorsqu'on croit être arrivé au comble de la misère, on aperçoit par delà de plus hautes adversités. Il est difficile au fils de la femme de dire : « Ceci est le dernier degré du malheur. »

Outougamiz était presque vaincu par la fortune : il voyait perdu tout ce qu'il avait fait jusqu'alors. Il n'avait donc sauvé son ami du cadre de feu que pour brûler cet ami de sa propre main ! Il s'écria d'une voix douloureuse : « René, c'est moi qui t'immole ! Que tu es infortuné de m'avoir eu pour ami ! »

Le frère d'Amélie, d'un bras affaibli et d'une main pâle, pressa tendrement le sauvage sur son sein. « Crois-tu, lui dit-il, qu'il ne me soit pas doux de mourir avec toi ? Mais pourquoi descendrais-tu au tombeau ? Tu es vigoureux et habile ; tu te peux frayer un chemin à travers les flammes. Revole à tes ombrages : les Natchez ont besoin de ton cœur et de ton bras ; une épouse, des enfants, embelliront tes jours, et tu oublieras une amitié funeste. Pour moi, je n'ai ni patrie ni parents sur la terre : étranger dans ces forêts, ma mort ou ma vie n'intéresse personne ; mais toi, Outougamiz, n'as-tu pas une sœur ?

— Et cette sœur, répliqua Outougamiz, n'a-t-elle pas

levé sur toi des regards de tendresse ? Ne reposes-tu pas dans le secret de son cœur ? Pourquoi l'as-tu dédaignée ? Que me conseilles-tu ? de t'abandonner ! Et depuis quand t'ai-je prouvé que j'étais plus que toi attaché à la vie ? Depuis quand m'as-tu vu me troubler au nom de la mort ? Ai-je tremblé quand, au milieu des Illinois, j'ai brisé les liens qui te retenaient ? Mon cœur palpitait de crainte quand je te portais sur mes épaules, avec des angoisses que je n'aurais pas échangées contre toutes les joies du monde ! Oui, il palpitait ce cœur, mais ce n'était pas pour moi ! Et tu oses dire que tu n'as point d'ami ! Moi, t'abandonner ! moi, trahir l'amitié ! moi, former d'autres liens après ta mort ! moi, heureux sans toi, avec une épouse e des enfants ! Apprends-moi donc ce qu'il faut que je raconte à Céluta, en arrivant aux Natchez ! Lui dirai-je : « J'avais » délivré celui pour lequel je t'appelai en témoignage de » l'amitié ; le feu a pris à des joncs : j'ai eu peur, j'ai fui ; » j'ai vu de loin les flammes qui ont consumé mon ami ? » Tu sais mourir, prétends-tu, René ; moi, je sais plus, je sais vivre. Si j'étais dans ta place et toi dans la mienne, je ne t'aurais pas dit : « Fuis, et laisse-moi. » Je t'aurais dit : « Sauve-moi, ou mourons ensemble. »

Outougamiz avait prononcé ces paroles d'un ton qui ne lui était pas ordinaire. Le langage de la plus noble passion était sorti, dans toute sa magnificence, des lèvres du simple sauvage. « Reste avec moi ! s'écria à son tour le frère d'Amélie : je ne te presse plus de fuir. Tu n'es pas fait pour de tels conseils. »

A ces mots, quelque chose de serein et d'ineffable se répandit sur le visage d'Outougamiz, comme si le ciel s'était entr'ouvert et que la clarté divine se fût réfléchie sur le front du frère de Céluta. Avec le plus beau sourire que l'ange des amitiés vertueuses ait jamais mis sur les lèvres d'un mortel, l'Indien répondit : « Tu viens de parler comme

un homme; je sens dans mon sein toutes les délices de la mort. »

Les deux amis cessant d'opposer à l'incendie des efforts impuissants et de tenter une retraite impossible, assis l'un près de l'autre, attendirent l'accomplissement de leur destinée.

La flamme, se repliant sur elle-même, avait embrasé le cyprès qui leur servait d'asile; des brandons commençaient à tomber sur leurs têtes. Tout à coup, à travers les masses de feu et de fumée, en entend un léger bruit dans les eaux. Une espèce de fantôme apparaît : ses cheveux sont consumés sur ses tempes; sa poitrine et ses bras sont à demi brûlés, tandis que le bas de son corps dégoutte d'une eau bourbeuse. « Qui es-tu? lui crie Outougamiz; es-tu l'esprit de mon père qui vient nous chercher, pour nous conduire au pays des âmes? »

« Je suis Venclao, répond le spectre, l'ami de Nassoute, auquel tu as donné la vie, et l'époux de Nélida, cette *Vierge des dernières amours* que ton ami a respectée. Je viens payer ma double dette. La flamme a découvert votre asile; les tribus des Illinois environnent le marais; déjà plusieurs guerriers nagent pour arriver jusqu'à vous; je les ai devancés. Nassoute nous attend à l'endroit de la rive que l'on a confiée à sa garde. Hâtons-nous. »

Venclao passe un bras vigoureux sous le bras du frère d'Amélie, et fait signe à Outougamiz de le soutenir du côté opposé. Ainsi entrelacés, tous trois se plongent dans les eaux; ils s'avancent à travers des champs de cannes embrasées, tantôt menacés par le feu, tantôt prêts à s'engloutir dans l'onde. Chaque instant augmente le danger; des cris, des voix se font entendre de toutes parts. Tels furent les périls d'Énée lorsque, dans le nuit fatale d'Ilion, il allait, à la lueur des flammes, par des rues solitaires et détournées, cacher sur le mont Ida et les anciens dieux

de l'antique Troie, et les dieux futurs du Capitole...

Outougamiz, Venclao et René arrivent au lieu où Nassoute les attendait. Le frère d'Amélie est à l'instant placé sur un lit de branchages que Venclao, Nassoute et Outougamiz portent tour à tour. Ils s'éloignent à grands pas du fatal marais ; toute la nuit ils errent par le silence des bois. Aux premiers rayons de l'aurore, les deux Illinois s'arrêtent, et disent aux deux guerriers ennemis : « Natchez, implorez vos manitous ; fuyez. Nous vous avons rendu vos bienfaits. Quittes envers vous, nous nous devons maintenant à notre patrie. Adieu. »

Venclao et Nassoute posent à terre le lit du blessé, mettent un bâton de houx dans la main gauche du frère d'Amélie, donnent à Outougamiz des plantes médicinales, de la farine de maïs, deux peaux d'ours, et se retirent.

Les deux fugitifs continuèrent leur chemin. René marchait lentement le premier, courbé sur le bâton qu'il soulevait à peine; Outougamiz le suivait, répandant des feuilles séchées, afin de cacher l'empreinte de son passage : l'hôte des forêts est moins habile à tromper la meute avide que ne l'était l'Indien à mêler les traces de René, pour le dérober à la recherche de l'ennemi.

Parvenu sur une bruyère, Outougamiz dit tout à coup : « J'entends des pas précipités ! » et bientôt après une troupe d'Illinois se montre à l'horizon vers le nord. Le couple infortuné eut le temps de gagner un bois étroit qui bordait l'autre extrémité : il y pénètre, et, l'ayant traversé, il se trouve à l'endroit même où s'était donné le combat si fatal au Grand Chef des Natchez et au frère d'Amélie.

A peine les deux amis foulaient-ils le champ de la mort, qu'ils ouïrent l'ennemi dans le bois voisin. Outougami dit à René : « Couche-toi par terre : je te viendrai bientôt trouver. »

René ne voulait plus disputer sa vie : il était las de lutter si longtemps pour quelques misérables jours; mais il fut encore obligé d'obéir à l'amitié. Son infatigable libérateur le couvre des effroyables débris du combat, et s'enfonce dans l'épaisseur d'une forêt.

Lorsque des enfants ont découvert le lieu où un rossignol a bâti son nid, la mère, poussant des cris plaintifs et laissant pendre ses ailes, voltige, comme blessée, devant les jeunes ravisseurs, qui s'égarent à sa poursuite et s'éloignent du gage fragile de ses amours : ainsi le frère de Céluta, jetant des voix dans la solitude, attire les ennemis de ce côté, et les écarte du trésor plus cher à son cœur que l'œuf plein d'espérance ne l'est à l'oiseau amoureux.

Les Illinois ne purent joindre le léger sauvage à qui l'amitié avait, pour un moment, rendu toute sa vigueur. Ils approchaient du pays des Natchez, et, n'osant aller plus loin, ils abandonnèrent la poursuite.

Le frère de Céluta vint alors dégager René des ruines hideuses qui avaient protégé sa jeunesse et sa beauté. Les deux amis reprirent leur chemin au lever de l'aurore, après s'être lavés dans une belle source. Il se trouva que les restes glacés sous lesquels René avait conservé l'étincelle de la vie étaient ceux de deux Natchez, d'Aconda et d'Irinée. Le frère d'Amélie les reconnut, et, frappé de cette fortune extraordinaire, il dit à Outougamiz : « Vois-tu ces corps défigurés, déchirés par les aigles et étendus sans honneur sur la terre? Aconda et Irinée, vous étiez deux amis comme nous ! vous fûtes jeunes et infortunés comme nous ! Je vous ai vus périr, lorsque, abattus, j'essayais encore de vous défendre. Outougamiz, tu confiais, cette nuit même, l'ami vivant au secret de deux amis décédés. Ces morts se sont ranimés au feu de ton âme pour me prêter leur abri. »

Outougamiz pleura sur Aconda et sur Irinée; mais il était trop faible pour leur creuser un tombeau.

Comme des laboureurs, après une longue journée de sueurs et de travaux, ramènent leurs bœufs fatigués à leur chaumière; ils croient déjà découvrir leur toit rustique; ils se voient déjà entourés de leurs épouses et de leurs enfants : ainsi les deux amis, en approchant du pays des Natchez, commençaient à sentir renaître l'espérance; leurs désirs franchissaient l'espace qui les séparait de leurs foyers. Ces illusions, comme toutes celles de la vie, furent de courte durée.

Les forces de René, épuisées une dernière fois, touchaient à leur terme; et, pour comble de calamité, il ne restait plus rien des dons de Venclao et de Nassoute.

Outougamiz lui-même succombait : ses joues étaient creuses; ses jambes amaigries et tremblantes ne portaient plus son corps. Trois fois le soleil vint donner la lumière aux hommes, et trois fois il retrouva les voyageurs se traînant sur une bruyère qui n'offrait aucune ressource. Le frère d'Amélie et le frère de Céluta ne se parlaient plus; ils jetaient seulement par intervalles l'un sur l'autre des regards furtifs et douloureux. Quelquefois Outougamiz cherchait encore à aider la marche de René : deux jumeaux qui se soutiennent à peine s'appuient de leurs faibles bras, et ébauchent des pas incertains aux yeux de leur mère attendrie.

Du lieu où les amis étaient parvenus, jusqu'au pays des Natchez, il ne restait plus que quelques heures de chemin; mais René fut contraint de s'arrêter. Excité par Outougamiz, qui le conjurait d'avancer, il voulut faire quelques pas, afin de ne point ravir volontairement à son sublime ami le fruit de tant de sacrifices : ses efforts furent vains. Outougamiz essaya de le porter sur ses épaules; mais il plia et tomba sous le fardeau.

Non loin du sentier battu murmurait une fontaine; René s'en approcha en rampant sur les genoux et sur les mains, suivi d'Outougamiz qui pleurait : le pasteur affligé accompagne ainsi le chevreau qui a brisé ses pieds délicats en tombant d'une roche élevée, et qui se traine vers la bergerie.

La fontaine marquait la lisière même de la savane qui s'étend jusqu'au Bayouc des Pierres, et qui n'a d'autres bornes à l'orient que les bois du fort Rosalie. Outougamiz assit son compagnon au pied d'un saule. Le jeune sauvage attachait ses regards sur le pays de ses aïeux : être venu si près ! « René, dit-il, je vois notre cabane.

— Tourne-moi le visage de ce côté, répondit le frère d'Amélie. Outougamiz obéit.

Le frère de Céluta eut un moment la pensée de se rendre aux Natchez pour y chercher du secours; mais, craignant que l'homme de son cœur n'expirât pendant son absence, il résolut de ne le point quitter. Il s'assit auprès de René, lui prit le front dans ses deux mains et le pencha doucement sur sa poitrine : alors, baissant son visage sur une tête chérie, il se prépara à recueillir le dernier soupir de son ami. Comme deux fleurs que le soleil a brûlées sur la même tige, ainsi paraissaient ces deux jeunes hommes, inclinés l'un sur l'autre vers la terre.

Un bruit léger et le souffle d'un air parfumé firent relever la tête à Outougamiz : une femme était à ses côtés. Malgré la pâleur et le vêtement en désordre de cette femme, comment l'Indien l'aurait-il méconnue? Outougamiz laisse échapper, de surprise et de joie, le front de René; il s'écrie : « Ma sœur, est-ce toi ? »

Céluta recule; elle s'était approchée des deux amis sans les découvrir; le son de la voix de son frère l'a étonnée : « Mon frère ! répond-elle; mon frère! les génies me l'ont

ravi ! L'homme blanc a expiré dans le cadre de feu ! Tous les jours je viens attendre les voyageurs à cette limite ; mais ils ne reparaîtront plus ! »

Outougamiz se lève, s'avance vers Céluta, qui aurait pris la fuite si elle n'avait remarqué avec une pitié profonde la marche chancelante du guerrier. Vous eussiez vu sur le front de l'Indienne passer tour à tour le sentiment de la plus profonde terreur et de la plus vive espérance. Céluta hésitait encore, quand elle aperçoit, attaché au sein de son frère, le manitou de l'amitié. Elle vole à Outougamiz, qu'elle embrasse et soutient à la fois ; mais Outougamiz :

— Je l'ai sauvé ! il est là !... mais il est mort si tu n'as rien pour le nourrir.

L'amour a entendu la voix de l'amitié ! Céluta est déjà à genoux : timide et tremblante, elle a relevé le front de l'étranger mourant ; René lui-même a reconnu la fille du désert, et ses lèvres ont essayé de sourire. Outougamiz, la tête penchée dans son sein, les mains jointes et tombantes, disait : Témoin du serment de l'amitié, ma sœur, tu viens voir si je l'ai bien tenu. J'aurais dû ramener mon ami plein de vie, et le voilà qui expire ! je suis un mauvais ami, un guerrier sans force. Mais toi, as-tu quelque chose pour ranimer mon ami ?

— Je n'ai rien ! s'écrie Céluta désespérée. Ah ! s'il eût été mon époux, s'il eût fécondé mon sein, il pourrait boire avec son enfant à la source de la vie ! Souhait divin de l'amante et de la mère !

La chaste Indienne rougit comme si elle eût craint d'avoir été comprise de René. Les yeux de cette femme étaient fixés au ciel, son visage était inspiré : on eût dit que, dans une illusion passionnée, Céluta croyait nourrir et son fils et le père de son fils.

Amitié, qui m'avez raconté ces merveilles, que ne me

donnâtes-vous le talent pour les peindre! j'avais le cœur pour les sentir [1].

1. C'est ici que s'arrête la première partie des *Natchez*, celle qu'on peut en appeler l'épopée. Ce qui suit n'est plus qu'un simple récit, pour lequel l'auteur, renonçant à la forme épique, adopte celle de la narration.

SECONDE PARTIE

Lorsque Céluta rencontra les deux amis au bord de la fontaine, il y avait déjà plusieurs jours qu'elle était errante dans les bois. Une fièvre ardente l'avait saisie à la nouvelle de la captivité de René : le départ subit d'Outougamiz redoubla les maux de l'infortunée, car elle devina que son frère avait volé à la délivrance de son ami. Or cette seconde victime n'aurait-elle pas été immolée à la rage des Illinois?

La fille de Tabamica s'était obstinée à demeurer seule dans sa cabane. Un jour, couchée sur la natte de douleur, elle vit entrer Ondouré. Les succès de cet homme avaient enflé son orgueil; ses vices s'étaient augmentés de toute l'espérance de ses passions. Sûr maintenant d'Akansie, qui connaissait son crime et qui en profitait, Ondouré se croyait déjà maître du pouvoir absolu, sous le nom de tuteur du jeune Soleil : il songeait à rétablir l'ancienne tyrannie, et, après avoir trompé les Français, il se flattait de trouver quelque moyen de les perdre.

Une seule chose menaçait l'ambition du sauvage, c'était un sentiment plus fort que cette ambition même, c'était l'amour toujours croissant qu'il ressentait pour Céluta : la vanité blessée, la soif de la vengeance, la fougue des sens, avaient transformé cet amour en une sorte de frené-

sie, dont les accès pouvaient réveiller la jalousie de la Femme Chef.

Dans la première exaltation de son triomphe, Ondouré accourut donc à la demeure de la sœur d'Outougamiz. Il s'avança vers la couche où languissait la vierge solitaire : « Céluta, dit-il, réveille-toi! » et il lui secouait rudement la main. « Réveille-toi, voici Ondouré : n'es-tu pas trop heureuse qu'un guerrier comme moi veuille bien encore te choisir pour maîtresse, toi, rose fanée par le misérable blanc dont les manitous nous ont délivrés? »

Céluta essaye de repousser le barbare. « Comme elle est charmante dans sa folie! s'écrie Ondouré ; que son teint est animé! que ses cheveux sont beaux! » Et le sauvage veut prodiguer des caresses à sa victime.

Dans ce moment, Akansie, que l'instinct jaloux égarait souvent autour de la cabane de sa rivale, paraît sur le seuil de la porte. Alors Céluta : « O mère du Soleil! secourez-moi. » Ondouré laisse échapper sa proie : confondu, honteux, balbutiant, il suit Akansie, qui s'éloigne les yeux sanglants, l'âme agitée par les Furies.

Les parentes de Céluta, qui l'avaient voulu garder dans l'absence de son frère, reviennent offrir leur secours à leur amie : elles voient le désordre de sa couche. Céluta leur tait ses nouveaux chagrins; elle affecte de sourire, elle prétend qu'elle se sent soulagée : on la croit, on se retire. Libre des soins qui l'importunent, la fille de Tabamica sort au milieu de la nuit, s'enfonce dans les forêts, et va sur le chemin du pays des Illinois attendre des protecteurs qu'elle rencontre, protecteurs qu'elle supposait perdus sans retour, alors même qu'elle les cherchait encore.

Qui sauvera les trois infortunés? Céluta seule conserve un peu de force ; mais a-t-elle le temps de voler jusqu'au village des Natchez? René et Outougamiz n'auront-ils point

expiré avant qu'elle revienne? Elle pose doucement la tête de René sur la mousse, et se lève : la Providence aura pitié de tant de malheurs. Des guerriers se montrent vers la forêt. Qui sont-ils? N'importe! Dans ce moment Céluta implorerait le secours même d'Ondouré.

— Qui que vous soyez, s'écrie-t-elle en s'avançant vers les guerriers, venez rendre la vie à René et à mon frère!

Des soldats et de jeunes officiers du fort Rosalie accompagnaient le capitaine d'Artaguette à la source même où reposaient les deux amis, source dont les eaux avaient la vertu de cicatriser les blessures. D'Artaguette reconnaît à la voix l'Indienne, qu'il n'aurait pas reconnue à ses traits, tant ils étaient altérés. « Est-ce vous, ma sœur, ma libératrice? » s'écrie à son tour le capitaine.

Céluta vole à lui, verse des pleurs de douleur et de joie, saisit la main de son frère adoptif, la porte avec ardeur à ses lèvres, cherche à entraîner d'Artaguette vers la fontaine, en répétant les noms d'Outougamiz et de René. La troupe se hâte sur les pas de Céluta.

Bientôt on découvre deux hommes, ou plutôt deux spectres, l'un couché, l'autre debout, mais près de tomber; on les environne. « Chasseurs, dit Outougamiz, je puis mourir à présent; prenez soin de mon ami! » et il s'affaissa sur le gazon.

On croyait dans la colonie, comme aux Natchez, que René avait été brûlé par les Illinois. Les secours sont prodigués aux deux mourants : ce fut Céluta qui offrit les premiers aliments à son frère et à l'ami de son frère. D'Artaguette essayait de soutenir l'un et l'autre d'un bras encore mal assuré. Jacques, le grenadier attaché au généreux capitaine, est envoyé aux Natchez pour annoncer le retour miraculeux. Les guerriers et les femmes accourent, les sachems les suivent. Déjà les Français avaient

entrelacé des branches d'arbres sur lesquelles étaient déposés séparément les deux amis. Huit jeunes officiers portaient tour à tour les couches sacrées, comme ils auraient porté les trophées de l'honneur. Auprès de ces lits de feuillage marchaient Céluta, pleine d'un bonheur qu'elle n'osait croire, et d'Artaguette, dont le front pâle annonçait qu'il manquait encore du sang à un noble cœur.

Ce fut dans cet ordre que la foule des Natchez rencontra la pompe triomphale de l'amitié, élevée par les mains de la vaillance. Les bois retentirent d'acclamations prolongées ; on se presse, on veut savoir jusqu'aux moindres circonstances d'une délivrance dont Outougamiz parle à peine, et que René ne peut encore raconter. Les jeunes gens serraient la main d'Outougamiz, et se juraient les uns aux autres une amitié pareille dans l'adversité. Les sachems disaient à Adario et à Chactas qu'ils avaient d'illustres enfants : « C'est vrai, » répondaient les deux vieillards. Adario même était attendri.

Les femmes et les enfants caressaient Céluta; Mila la voulait porter, bien qu'elle se sentît un peu triste au milieu de la joie: Dans l'effusion générale des cœurs, les militaires français avaient leur part des éloges. D'Artaguette disait à Céluta : « Ma sœur, votre frère soutient bien son rôle de libérateur. » René, qui entendit ces mots, murmura d'une voix mourante : « Vous ne savez rien ; Outougamiz ne vous apprendra pas ce qu'il a fait : c'est moi qui vous le dirai, si je vis. » Tous les yeux versaient aussi des larmes sur les jeunes Indiens qui s'étaient immolés au triomphe de l'amitié.

Ondouré et Akansie seuls n'étaient pas présents à cette scène : les méchants fuient comme un supplice le spectacle de la vertu récompensée. René fut déposé chez son père Chactas; mais Adario voulut qu'on portât son neveu

Outougamiz et sa nièce Céluta à sa cabane, afin de prendre soin lui-même de ce couple, qu'il reconnaissait digne de son sang.

Ondouré avait apaisé Akansie par ces mensonges, par ces serments et ces caresses que la passion trompée ne croit plus, mais auxquels elle se laisse aller comme à sa dernière ressource. Quand on a fait un pas dans le crime, on se persuade qu'il est impossible de reculer, et l'on s'abandonne à la fatalité du mal : la Femme Chef se voyait forcée de servir les projets d'un scélérat, d'élever Ondouré jusqu'à elle pour se justifier de s'être abaissée jusqu'à lui. Le retour de René avait rallumé dans le cœur d'Ondouré les flammes de la jalousie ; déçu dans sa vengeance, il lui devenait plus que jamais nécessaire d'atteindre au rang suprême pour exécuter, comme souverain, le crime qu'il avait manqué comme sujet. Il alarme la Femme Chef : « Il est possible, lui dit-il, que René m'ait vu lancer la flèche ; le seul moyen de dominer tous les périls est de s'élever au-dessus de tous les pouvoirs. Que je sois tuteur de votre fils ; que l'ancienne garde des Allouez soit rétablie, et je vous réponds de tout. » Akansie ne pouvait plus rien refuser : elle avait livré sa vertu.

L'Indien, afin de mieux réussir dans ses desseins, s'adressa d'abord aux Français.

Traité rudement par Chépar, Fébriano avait repris peu à peu, à force d'humiliations, son ascendant sur le vieux militaire : la bassesse se sert des affronts qu'elle reçoit comme d'un marchepied pour s'élever. Mais le renégat sentait que son crédit était affaibli s'il ne parvenait à détruire, par quelque service éclatant, la fâcheuse impression qu'avait laissée ses premiers conseils. Le gouverneur de la Louisiane avait témoigné son mécontentement au commandant du fort Rosalie, et, dans la lettre où il lui annonçait l'envoi de troupes nouvelles, il l'invitait

à réparer une imprudence dont souffrait la colonie.

Fébriano épiait donc l'occasion de regagner sa puissance, au moment où Ondouré cherchait le moyen de satisfaire son ambition. Ces deux traîtres, jadis compagnons de débauche, par une conformité de passions, avaient conçu l'un et l'autre une haine violente contre René. L'homme sauvage alla trouver l'homme policé; il lui parla de la mort du Soleil : « Dans les changements prêts à s'opérer aux Natchez, lui dit-il, si le commandant des Français me veut seconder, je lui ferai obtenir les concessions, objets de tant de troubles et de malheurs. »

Ravi d'une proposition qui le rendait important en le rendant utile, Fébriano court avertir Chépar : celui-ci consent à recevoir Ondouré au milieu de la nuit, sur un des ravelins du fort.

— Sachem des Français, dit Ondouré en l'abordant, je ne sais ce que vous méditez. De nouveaux guerriers vous sont arrivés; peut-être est-ce votre dessein de lever encore une fois la hache contre nous? Au lieu de vous engager dans cette route incertaine, je puis vous mener à votre but par une voie plus sûre. Depuis longtemps je suis l'ami des Français; employez votre autorité à me faire élever à la place qui me rendra tuteur du jeune Soleil. Je m'engage alors à vous faire céder les terres que vous réclamez, et dont vos députés et les nôtres doivent régler les limites. Dans deux jours la nomination de l'édile aura lieu. Que l'on envoie par vos ordres des présents aux jeunes guerriers, aux matrones et aux prêtres, et je l'emporterai sur mes compétiteurs.

Flatté d'entendre parler de sa puissance, regardant comme un grand coup de politique de mettre Ondouré, qu'il croyait l'ami de la France, à la tête des Natchez; espérant surtout réparer sa faute par l'obtention des terres dont on lui fait la promesse, Chépar se précipite dans le

projet d'Ondouré : il charge Fébriano de la distribution des présents.

Ondouré retourne auprès d'Akansie, qu'il s'étonne de trouver abattue : il en est du crime comme de ces boissons amères que l'habitude seule rend supportables. « Il ne s'agit plus d'hésiter, s'écrie Ondouré : voulez-vous commander avec moi, ou voulez-vous rester esclave sous un sachem de votre famille? Songez qu'il y va de votre vie et de la mienne : si nous ne sommes pas assez forts pour proscrire nos ennemis, nous serons proscrits par eux. Tôt ou tard, quelque voix accusatrice révélera le secret de la mort du Soleil, et, au lieu de monter au pouvoir, nous serons traînés au supplice. Allez donc; parlez aux matrones, obtenez leurs voix ; je cours m'assurer de celles des jeunes guerriers. Outougamiz, qui balance seul mon crédit auprès d'eux, Outougamiz, encore trop faible, ne peut sortir de sa cabane. Que le jongleur dévoué à nos intérêts fasse s'expliquer les génies, et nous triompherons de la résistance de Chactas et d'Adario. »

L'assemblée générale de la nation étant convoquée pour procéder au choix de l'édile, Chactas proposa d'élever René, son fils adoptif, à cette place importante ; mais le jongleur déclara que l'étranger, coupable à la fois de la disparition du serpent sacré, de la mort des femelles de castors, et de la guerre dans laquelle le vieux Soleil avait péri, était réprouvé du Grand Esprit.

Le frère d'Amélie rejeté, Adario présenta son neveu Outougamiz, qui venait de faire éclater tant de vertu et de vaillance : Outougamiz fut écarté, à cause de la simplicité de sa vertu. Chactas et Adario ne voulaient point pour eux-mêmes une charge dont leur âge ne leur permettait plus l'exercice.

Akansie désigna à son tour Ondouré : ce nom fit rougir les hommes qui conservaient encore quelque pudeur.

Chactas repoussa de toute la dignité de son éloquence un guerrier dont il osa peindre les vices. Adario, qui sentait le tyran dans Ondouré, menaça de le poignarder s'il attentait jamais à la liberté de la patrie; mais les présents de Fébriano avaient produit leur effet : les matrones enchantées par des parures, les jeunes guerriers séduits par des armes, un assez bon nombre de sachems à qui l'ambition ôtait la prudence, soutinrent le candidat de la Femme Chef. Les manitous consultés approuvèrent l'élection d'Ondouré. Ainsi l'éducation d'un enfant qui devait un jour commander à des peuples fut remise à des mains oppressives et souillées : le champ empoisonné de Gomorrhe fait mourir la plante qu'on lui confie, ou ne porte que des arbres dont les fruits sont remplis de cendre.

Cependant les blessures de René se fermaient; des simples, connus des sauvages, rétablissaient ses forces avec une étonnante rapidité. Il n'avait qu'un moyen de payer à Outougamiz la dette d'une amitié sublime, c'était d'épouser Céluta. Le sacrifice était grand : tout lien pesait au frère d'Amélie; aucune passion ne pouvait entrer dans son cœur; mais il crut qu'il se devait immoler à la reconnaissance; du moins ce n'était pas à ses yeux démentir sa destinée que de trouver un malheur dans un devoir.

Il fit part de sa résolution à Chactas : Chactas demanda la main de Céluta à Adario; Outougamiz fut rempli de joie en apprenant que son ami allait devenir son frère. Céluta, rougissant, accorda son consentement avec cette grâce modeste qui respirait en elle; mais elle éprouvait quelque chose de plus que ce plaisir mêlé de frayeur qu'éprouve la jeune vierge près de passer dans les bras d'un époux. Malgré l'amour qui entraînait vers René la fille de Tabamica, malgré la félicité dont elle se faisait l'image, elle était frappée d'une tristesse involontaire; un secret pres-

sentiment serrait son cœur : René lui inspirait une terreur dont elle ne se pouvait défendre ; elle sentait qu'elle allait tomber dans le sein de cet homme comme on tombe dans un abîme.

Les parents ayant approuvé le mariage, Chactas dit à René : « Bâtis ta cabane, portes-y le collier pour charger les fardeaux, et le bois pour allumer le feu : chasse pendant six nuits ; à la septième, Céluta te suivra à tes foyers. »

René établit sa demeure dans une petite vallée qu'arrosait une rivière tributaire du Meschacebé. Quand l'ouvrage fut fini, on découvrait de la porte de la nouvelle cabane les prairies du vallon entrecoupées d'arbustes à fleurs : une forêt, vieille comme la terre, couvrait les collines, et dans l'épaisseur de cette forêt tombait un torrent.

Des danses et des jeux signalèrent le jour du mariage. Placés au milieu d'un cercle de leurs parents, René et Céluta furent instruits de leurs devoirs : on conduisit ensuite les époux au toit qu'ils devaient habiter.

L'aurore les trouva sur le seuil de la cabane : Céluta, un bras jeté autour du cou de René, s'appuyait sur le jeune homme. Les yeux de l'Indienne, avec une expression de respect et de tendresse, cherchaient ceux de son époux. D'un cœur religieux et reconnaissant, elle offrait sa félicité au Maître de la nature, comme un don qu'elle tenait de lui : la rosée de la nuit remonte, au lever du soleil, vers le ciel d'où elle est descendue.

Les regards distraits du frère d'Amélie se promenaient sur la solitude : son bonheur ressemblait à du repentir. René avait désiré un désert, une femme et la liberté : il possédait tout cela, et quelque chose gâtait cette possession. Il aurait béni la main qui, du même coup, l'eût débarrassé de son malheur passé et de sa félicité présente, si toutefois c'était une félicité.

Il essaya de réaliser ses anciennes chimères : quelle femme était plus belle que Céluta? Il l'emmena au fond des forêts, et promena son indépendance de solitude en solitude ; mais quand il avait pressé sa jeune épouse contre son sein, au milieu des précipices ; quand il l'avait égarée dans la région des nuages, il ne rencontrait point les délices qu'il avait rêvées.

Le vide qui s'était formé au fond de son âme ne pouvait plus être comblé. René avait été atteint d'un arrêt du ciel, qui faisait à la fois son supplice et son génie; René troublait tout par sa présence : les passions sortaient de lui, n'y pouvaient rentrer : il pesait sur la terre qu'il foulait avec impatience et qui le portait à regret.

Si l'impitoyable Ondouré avait pénétré dans le cœur du frère d'Amélie, s'il en avait connu toute la misère, s'il avait vu les alarmes de Céluta et l'espèce d'épouvante que lui inspirait son mari, l'union du couple infortuné n'aurait point fait sentir au sauvage les tourments qu'il éprouva lorsque la renommée lui apprit la nouvelle de cette union. Qu'importait à Ondouré d'avoir satisfait son ambition? Céluta échappait à son amour! René n'était point encore immolé à sa jalousie! Les succès du détestable Indien lui coûtaient cher; il était obligé de subir la tendresse d'une femme odieuse; il avait fait à Chépar des promesses qu'il ne pouvait ni ne voulait remplir. Comment perdre ces étrangers du fort Rosalie qui étaient devenus ses maîtres, puisqu'ils possédaient une partie de son secret? Comment sacrifier ce rival, que les mauvais génies avaient envoyé aux Natchez pour le désespoir d'Ondouré?

Plusieurs projets s'offrirent d'abord à la pensée de l'édile; mais les uns n'étaient pas assez sûrs, les autres n'enveloppaient pas assez de victimes. Le dégoût de l'état de nature, le désir de posséder les jouissances de la vie sociale augmentaient le trouble des esprits d'Ondouré

dévorait des regards tout ce qu'il apercevait dans les habitations des blancs; on le voyait errer à travers les villages, l'air farouche, l'œil en feu, les lèvres agitées d'un mouvement convulsif.

Un jour qu'il promenait ainsi ses noires rêveries, il arrive à la cabane de Réné : le frère d'Amélie parcourait alors les déserts avec Céluta. Mille passions, mille souvenirs accompagnés de mille desseins funestes, agitent le cœur d'Ondouré. Il fait d'abord à pas lents le tour de la hutte ; bientôt il heurte à la porte, l'ouvre, et jette des regards sinistres dans l'intérieur du lieu. Il y pénètre, s'assied au foyer solitaire, comme ces génies du mal attachés à chaque homme, et qui, selon les Indiens, se plaisent à fréquenter les demeures abandonnées. Des lits de jonc, des armes européennes, quelques voiles de femme, un berceau, présent de la famille de Céluta, tout ce qui frappe la vue d'Ondouré accroît son supplice : « C'est donc ici qu'ils ont été heureux ! » murmure-t-il à voix basse. Son imagination s'égare : il se lève, disperse les roseaux des couches, et brise les armes, dont il jette au loin les éclats. Les parures de Céluta appellent ensuite sa rage : il les soulève d'une main tremblante, les approche de sa bouche comme pour les couvrir de baisers, puis les déchire avec fureur. Déjà ses bras se levaient sur le berceau, lorsqu'il les laisse tout à coup retomber à ses côtés ; sa tête se penche sur sa poitrine, son front se couvre d'un nuage sombre ; le sauvage paraît travaillé par la conception douloureuse d'un crime.

C'en est fait! les destinées de Céluta, les destinées du frère d'Amélie, les destinées des Français sont fixées ! Ondouré pousse un profond soupir, et, souriant comme Satan à ses perversités : « Je te remercie, dit-il, ô Athaënsic! tu m'as bien inspiré ! Génie de cette cabane, je te remercie! tu m'as conduit ici pour me découvrir les moyens

d'accomplir mes vengeances, d'atteindre à la fois le but de mes desseins divers. Oui, vous périrez, ennemis d'Ondouré! et toi, Céluta !... » Il ne se révèle à lui-même toute l'horreur et toute l'étendue de son projet que par un cri qu'il pousse en sortant de la cabane. Ce cri fut entendu des Français et des Natchez : les premiers en frissonnèrent; les seconds prévirent la ruine de leur patrie.

Lorsque René reviut de ses courses, il fut frappé du désordre de sa cabane, sans en pouvoir pénétrer la cause. Nourrie dans la religion des Indiens, Céluta tira de ce désordre un présage funeste. Elle n'avait point rapporté le bonheur de son pèlerinage au désert : René était pour elle inexplicable; elle avait cependant aperçu quelque chose de mystérieux au fond du cœur de l'homme auquel elle était unie ; mais cet homme ne lui avait point révélé ses secrets, il ne les avait racontés à personne. Après son retour à sa cabane, René sembla devenir plus sombre et moins affectueux : la timide Céluta n'osait l'interroger; elle ne tarda pas à prendre pour de la lassitude ou de l'inconstance ce qui n'était que l'effet du malheur et d'un caractère impénétrable. Le hasard vint donner quelque apparence de réalité aux premiers soupçons de la sœur d'Outougamiz.

René traversait un jour une cyprière, lorsqu'il entendit des cris dans un endroit écarté : il court à ses cris. Il aperçoit entre les arbres une Indienne se débattant contre un Européen. A l'apparition d'un témoin, le ravisseur s'enfuit. Le frère d'Amélie avait reconnu Fébriano et Mila. « Ah ! s'écria l'adolescente en se jetant dans ses bras, si tu avais voulu m'épouser, tu n'aurais pas été obligé de venir à mon secours. Que je te remercie, pourtant ! J'ai eu si grand'peur lorsque l'homme noir m'a surprise, que j'ai fermé les yeux de toutes mes forces, dans la crainte de le voir. » René sourit ; il rassura la jeune sauvage, et lui pro-

mit de la reconduire chez son père. Il l'aida d'abord à laver son visage meurtri. Mila lui dit alors : « Que ta main est douce ! c'est tout comme celle de ma mère ! Les méchants ! ils racontent tant de mal de toi, et tu es si bon ! » Quand il se fallut quitter, Mila trouva que le chemin était si court ! Elle fondit en larmes, et s'échappa en disant : « Je ne suis qu'une linotte bleue, je ne sais point chanter pour le chasseur blanc. » Le frère d'Amélie reprit le chemin de sa cabane, et ne songea plus à cette aventure.

Elle fut bientôt connue d'Ondouré ; elle lui fournit l'occasion d'ajouter une calomnie de plus à toutes celles qu'il inventait pour assouvir sa haine ; il se félicita de pouvoir faire partager à Céluta ces tourments de jalousie qu'il avait connus par elle. La rencontre de René et de Mila fut représentée à la chaste sœur d'Outougamiz comme l'infidélité de l'homme qu'elle aimait Céluta pleura et cacha ses larmes.

Cependant Céluta était mère ; l'épouse féconde n'assurait-elle pas les droits de l'amante ? Lorsque René eut la certitude que sa femme portait un enfant dans son sein, il s'approcha d'elle avec un saint respect : il la pressa doucement, de peur de la blesser : « Femme, lui dit-il, le ciel a béni tes entrailles ! »

Céluta répondit : « Je n'ai pas osé faire des vœux avant vous pour l'enfant que le Grand Esprit m'a donné. Je ne suis que votre servante : mon devoir est de nourrir votre fils ou votre fille, je tâcherai d'y être fidèle. »

Le front du frère d'Amélie s'obscurcit. « Nourrir mon fils ou ma fille ! dit-il avec un sourire amer : sera-t-il plus heureux que moi ? sera-t-elle plus heureuse que ma sœur ? Qui aurait dit que j'eusse donné la vie à un homme ? » Il sortit, laissant Céluta dans une inexprimable douleur.

Ondouré poursuivait ses projets ; malgré l'autorité d'A-

dario et de Chactas, il avait rétabli dans toute leur puissance les Allouez, gardes dévoués au despotisme des anciens Soleils; il avait dépêché des messagers, avec des ordres secrets, pour toutes les nations indiennes. Plus que jamais il trompait le commandant du fort Rosalie à l'aide de fausses confidences : il lui faisait dire par Fébriano que, sans l'opposition d'Adario, de Chactas et de René, il serait entièrement maître du conseil des Natchez; que ces trois ennemis du nom français l'empêchaient de tenir sa promesse. Ondouré invitait Chépar à les enlever quand il lui en donnerait le signal. Par cette politique, il avait le double dessein de livrer ses adversaires aux étrangers, et de soulever les Natchez contre ces mêmes étrangers, lorsque ceux-ci se seraient portés à quelque violence contre deux sachems idoles de leur patrie.

Il fallait néanmoins ne rien précipiter; il fallait que toutes les forces des Indiens fussent secrètement rassemblées, afin de frapper sûrement le dernier coup. Il était en même temps aussi difficile de modérer ces éléments de discorde que de les faire agir de concert. Les trêves, sans cesse renouvelées, suspendaient à peine des hostilités toujours prêtes à renaître: les Français et les Natchez s'exerçaient aux armes, en cultivant ensemble les champs où ils se devaient exterminer.

Plusieurs mois étaient nécessaires à Ondouré pour l'exécution de son vaste plan. Chépar, de son côté, n'avait point encore reçu tous les secours qu'il attendait. Une paix forcée par la position des chefs régnait donc dans la colonie; les Indiens, en attendant l'avenir, s'occupaient de leurs travaux et de leurs fêtes.

Mila, ayant des liens de famille avec Céluta, vint remercier celui qu'elle appelait son libérateur. Elle lui apporta une gerbe de maïs qui ressemblait à une quenouille chargée d'une laine dorée : « Voilà, lui dit-elle, tout ce que je

te puis donner, car je ne suis pas riche. » René accepta l'offrande.

Céluta sentit ses yeux se remplir de larmes, mais elle reçut sa jeune parente avec son inaltérable douceur; elle caressa même avec bonté l'aimable enfant, qui lui demanda si elle assisterait à la moisson de la folle avoine [1]. Céluta lui dit qu'elle s'y trouverait. Mila sortit pleine de joie en voyant René tenir encore dans sa main la gerbe de maïs.

Depuis le jour où le capitaine d'Artaguette avait ramené aux Natchez les infortunés amis, il était allé à la Nouvelle-Orléans voir son frère, le général Diron d'Artaguette, et le jeune conseiller Harlay, qui devait épouser Adélaïde, fille du gouverneur de la Louisiane. Il revint au fort Rosalie la veille de la moisson annoncée par Mila. Il avait appris le mariage du frère d'Amélie avec Céluta : la reconnaissance que le capitaine devait à cette belle sauvage, le tendre penchant qui l'entraînait vers elle, l'estime qu'il sentait pour René, le conduisirent à la cabane des nouveaux époux. Il trouva la famille réunie prête à partir pour la moisson : Chactas, Adario, Céluta, René, Outougamiz, rétabli dans toute sa force ; Outougamiz, qui avait oublié ce qu'il avait fait, et qui fuyait lorsque René racontait les prodiges de sa délivrance.

D'Artaguette fut reçu avec la plus touchante hospitalité par Céluta, qui l'appelait son frère. Outougamiz lui dit : « Céluta t'a sauvé, tu as sauvé mon ami : je t'aime; et si nos nations combattent encore, ma hache se détournera de toi. » René proposa au capitaine d'assister à la fête de la moisson : « Très-volontiers, » répondit d'Artaguette. Ses regards ne se pouvaient détacher de Céluta, dont une secrète langueur augmentait la beauté.

1. Sorte de riz qui croît dans les rivières.

On s'embarque dans des canots, sur la rivière qui coulait au bas de la colline où la cabane de René était bâtie. On remonte le courant pour arriver au lieu de la moisson. Les chênes-saules dont la rivière était bordée y répandaient l'ombre ; les pirogues s'ouvraient un chemin à travers les plantes qui couvraient de feuilles et de fleurs la surface de l'eau. Par intervalles, l'œil pénétrait la profondeur des flots roulant sur des sables d'or, ou sur des lits veloutés d'une mousse verdoyante. Des martins-pêcheurs se reposaient sur des branches pendantes au-dessus de l'onde, ou fuyaient devant les canots, en rasant le bord de la rivière.

On arrive au lieu désigné : c'était une baie où la folle avoine croissait en abondance. Ce blé, que la Providence a semé en Amérique pour le besoin des sauvages, prend racine dans les eaux ; son grain est de la nature du riz : il donne une nourriture douce et bienfaisante.

A la vue du champ merveilleux, les Natchez poussèrent des cris, et les rameurs, redoublant d'efforts, lancèrent leurs pirogues au milieu des moissons flottantes. Des milliers d'oiseaux s'enlevèrent, et, après avoir joui des bienfaits de la nature, cédèrent leur place aux hommes.

En un instant les nacelles furent cachées dans la hauteur et l'épaisseur des épis. Les voix qui sortaient du labyrinthe mobile ajoutaient à la magie de la scène. Des cordes de bouleau furent distribuées aux moissonneurs ; avec ces cordes ils saisissaient les tiges de la folle avoine, qu'ils liaient en gerbe ; puis, inclinant cette gerbe sur le bord de la pirogue, ils la frappaient avec un fléau léger ; le grain mûr tombait dans le fond du canot. Le bruit des fléaux qui battaient les gerbes, le murmure de l'eau, les rires et les joyeux propos des sauvages animaient cette scène moitié marine, moitié rustique.

Le champ était moissonné : la lune se leva pour éclairer

le retour de la flotte; sa lumière descendait sur la rivière, entre les saules à peine frémissants. De jeunes Indiens et de jeunes Indiennes suivaient les canots à la nage, comme des sirènes ou des tritons; l'air s'embaumait de l'odeur de la moisson nouvelle, mêlée aux émanations des arbres et des fleurs. La pirogue du Grand Chef était à la tête de la flotte, et un prêtre, debout à la poupe de cette pirogue, redisait le chant consacré à l'astre des voyageurs :

« Salut, épouse du Soleil! tu n'as pas toujours été heureuse! Lorsque, contrainte par Athaënsic de quitter le lit nuptial, tu sors des portes du matin, tes bras arrondis, étendus vers l'orient, appellent inutilement ton époux.

» Ce sont encore ces beaux bras que tu entr'ouvres lorsque tu te retournes vers l'occident, et que la cruelle Athaënsic force à son tour le Soleil à fuir devant toi.

» Depuis ton hymen infortuné, la mélancolie est devenue ta compagne : elle ne te quitte jamais, soit que tu te plaises à errer à travers les nuages, soit qu'immobile dans le ciel, tu tiennes tes yeux fixés sur les bois; soit que, penchée au bord des ondes du Meschacebé, tu t'abandonnes à la rêverie; soit que tes pas s'égarent avec les fantômes le long des pâles bruyères.

» Mais, ô Lune! que tu es belle dans ta tristesse! L'Ourse étoilée s'éclipse devant tes charmes, tes regards veloutent l'azur du ciel : ils rendent les nues diaphanes; ils font briller les fleuves comme des serpents; ils argentent la cime des arbres; ils couvrent de blancheur le sommet des montagnes; ils changent en une mer de lait les vapeurs de la vallée.

» C'est ta lumière, ô Lune! qui donne de grandes pensées aux sachems; c'est ta lumière qui remplit le cœur d'un amant du souvenir de sa maîtresse : à ta clarté, la mère veille au berceau de son fils; à ta clarté, les guer-

riers marchent aux ennemis de la patrie; à ta clarté, les chasseurs tendent des piéges aux hôtes des forêts; et maintenant, à ta clarté, chargés des dons du Grand Esprit, nous allons revoir nos heureuses cabanes. »

Ainsi chantait le prêtre : à chaque strophe, la conque mêlait ses sons au chœur général des Natchez; un recueillement religieux avait saisi Céluta, Réné, d'Artaguette, Outougamiz, Adario et le vieux Chactas : le pressentiment d'un avenir malheureux s'était emparé de leurs cœurs. La tristesse est au fond des joies de l'homme : la nature attache une douleur à tous ses plaisirs; et quand elle ne nous peut refuser le bonheur, par un dernier artifice elle y mêle la crainte de le perdre. Une voix vint arracher les amis à leurs graves réflexions; cette voix semblait sortir de l'eau; elle disait : « Mon libérateur, me voici. » René, d'Artaguette, Outougamiz, Chactas, Adario, Céluta regardent dans le fleuve, et ils aperçoivent Mila qui nageait auprès du canot. Enveloppée d'un voile, elle ne montrait au-dessus de l'eau que ses épaules demi-nues et sa tête humide; quelques épis de folle avoine, capricieusement tressés, ornaient son front. Sa figure riante brillait à la clarté de la lune, au milieu de l'ébène de ses cheveux; des filets d'argent coulaient le long de ses joues : on eût pris la petite Indienne pour une naïade qui avait dérobé la couronne de Cérès.

— Outougamiz, disait-elle, viens donc te baigner avec moi. Pour le guerrier blanc, ton frère, j'en aurais peur.

Outougamiz saute par-dessus le bord de la pirogue. Mila se mit à nager de concert avec lui. Tantôt elle se balançait lentement, le visage tourné vers le ciel : vous eussiez cru qu'elle dormait sur les vagues; tantôt, frappant de son pied l'onde élastique, elle glissait rapidement dans le fleuve. Quelquefois, s'élevant à demi, elle avait

l'air de se tenir debout; quelquefois ses bras écartaient l'onde avec grâce : dans cette position, elle tournait un peu la tête, et l'extrémité de ses pieds se montrait à la surface des flots. Son sein, légèrement enflé à l'œil sous le voile liquide, paraissait enfermé dans un globe de cristal : elle traçait, par ses mouvements, une multitude de cercles qui, se poussant les uns sur les autres, s'étendaient au loin : Mila s'ébattait au milieu de ces ondulations brillantes comme un cygne qui baigne son cou et ses ailes.

La langueur des attitudes de Mila aurait pu faire croire qu'elle cherchait des voluptés cachées dans ces ondes mystérieuses; mais le calme de sa voix et la simplicité de ses paroles ne décelaient que la plus tranquille innocence. Il en était ainsi des caprices de l'élégante Indienne avec Outougamiz : elle passait à son cou un bras humide; elle approchait son visage si près du sien, qu'elle lui faisait sentir à la fois la fraîcheur de ses joues et la chaleur de ses lèvres. Liant ses pieds aux pieds de son compagnon de bain, elle n'était séparée de lui que par l'onde, dont la molle résistance rendait encore ses entrelacements plus doux : « N'était-ce pas ainsi, disait-elle, que tu étais couché avec René sur le lit de roseaux, au fond du marais ? » Il ne fallait chercher dans ces jeux que ceux d'un enfant plein de charme; et si quelque chose d'inconnu se mêlait aux pensées de Mila, ce n'était point à Outougamiz que s'adressaient ces pensées.

Tant de grâces n'avaient point échappé à la fille de Tabamica : moins René y avait paru sensible, plus elle craignit une délicatesse affectée. Rentrée dans sa demeure, elle se trouva mal : bien que son sein maternel n'eût encore compté que sept fois le retour de l'astre témoin des plaisirs de Mila, Céluta sentit que l'enfant de René se hâterait d'arriver à la triste lumière des cieux, afin de partager les destinées de son père.

Le frère d'Amélie avait passé la nuit dans les bois : au lever du soleil, il ne retrouva Céluta ni dans la cabane, ni à la fontaine, ni au champ des fleurs. Il apprit bientôt que, pressée pendant la nuit par des douleurs, son épouse s'était retirée à la hutte que lui avaient bâtie les matrones, selon l'usage, et qu'elle resterait dans cette hutte un nombre de jours plus ou moins long, selon le sexe de l'enfant.

Céluta pensa perdre la vie en la donnant à une fille que l'on porta à son père, et qu'en versant des pleurs il nomma Amélie. Cette seconde Amélie paraissait au moment d'expirer : René se vit obligé de verser l'eau du baptême sur la tête de l'enfant en péril ; l'enfant poussa un cri. Le baptême, parmi les sauvages, était regardé comme un maléfice : Ondouré accusa le guerrier blanc d'avoir voulu faire mourir sa fille, par dégoût pour Céluta et par amour pour une autre femme. Ainsi s'accomplissait le sort de René : tout lui devenait fatal, même le bonheur.

L'enfant vécut, et les jours de retraite expirèrent : Céluta revint à son toit, où l'attendaient ses parents. Les vêtements de la jeune mère étaient nouveaux : elle ne devait rien porter de ce qui lui avait servi autrefois : son enfant était suspendu à sa mamelle. Lorsqu'elle mit le pied sur le seuil de sa cabane, ses yeux, jusqu'alors baissés avec modestie, se levèrent sur René, qui lui tendait les bras pour recevoir son enfant : tout ce que la passion d'une amante, tout ce que la dignité d'une épouse, tout ce que la tendresse d'une mère, tout ce que la soumission d'une esclave, tout ce que la douleur d'une femme peuvent jamais réunir de plus touchant, fut exprimé par le regard de Céluta. « Je ne vous ai donné qu'une fille, dit-elle ; pardonnez à la stérilité de mon sein : je ne suis pas heureuse. »

René prit son enfant, l'éleva vers le ciel, et le remit

dans les bras de sa mère. Tous les parents bénirent la fille de Céluta : Outougamiz lui suspendit un moment au cou le manitou d'or et sembla la consacrer ainsi au malheur.

Chez les sauvages, ce sont les parents maternels qui imposent les noms aux nouveau-nés. Selon la religion de ces peuples, le père donne l'âme à l'enfant, la mère ne lui donne que le corps : on suppose d'après cela que la famille de la femme connaît seule le nom que le corps doit porter. René, s'obstinant à appeler sa fille Amélie, blessa de plus en plus les mœurs des Indiens.

Depuis qu'il était père, sa tristesse était singulièrement augmentée. Il passait des jours entiers au fond des forêts. Quand il revenait chez lui, il prenait sa fille sur ses genoux, la regardait avec un mélange de tendresse et de désespoir, et tout à coup la remettait dans son berceau, comme si elle lui faisait horreur. Céluta détournait la tête et cachait ses larmes, attribuant le mouvement de René à un sentiment de haine pour elle.

Si René, rentrant au milieu de la nuit, adressait des mots de bonté à Céluta, c'était avec peine qu'elle parvenait à dissimuler l'altération de sa voix; si René s'approchait de son épouse pendant le jour, elle lui laissait adroitement sa fille dans les bras et s'éloignait de lui; si René montrait quelque inquiétude de la santé chancelante de la sœur d'Outougamiz, celle-ci en attribuait le dérangement à la naissance d'Amélie. Elle disait alors des choses si touchantes, en s'efforçant de prendre un air serein, que son trouble paraissait davantage à travers ce calme de la vertu résignée.

Mila se retrouvait partout sur les pas du frère d'Amélie; elle venait souvent à la cabane, où Céluta l'accueillait toujours avec douceur.

— Si tu étais ma mère, disait Mila à l'épouse affligée, je serais toujours avec toi; j'entendrais le guerrier blanc te

parler de l'amitié de ton frère, et te raconter des histoires de son pays. Nous préparerions ensemble la couche du guerrier blanc; et puis, quand il dormirait, je rafraîchirais son sommeil avec un éventail de plumes.

Mila terminait ordinairement ses discours en se jetant dans les bras de Céluta : c'était chercher la tranquillité au sein de l'orage, la fraîcheur au milieu des feux du midi. La jeune Indienne obtenait un regard de pitié des yeux dont elle faisait couler les larmes; elle sollicitait l'amitié d'un cœur qu'elle venait de poignarder.

La mère de Mila, impatiente de ses courses, avait menacé sa fille de lui jeter de l'eau au visage, châtiment qu'infligent à leurs enfants les matrones indiennes. Mila avait répondu qu'elle mettrait le feu à la cabane de sa mère; les parents avaient ri, et Mila avait continué de chercher René.

Un soir, celui-ci était assis au bord d'un de ces lacs que l'on trouve partout dans les forêts du Nouveau-Monde. Quelques baumiers isolés bordaient le rivage; le pélican, le cou reployé, le bec reposant comme une faux sur sa poitrine, se tenait immobile à la pointe d'un rocher; les dindes sauvages élevaient leur voix rauque du haut des magnolias; les flots du lac, unis comme un miroir, répétaient les feux du soleil couchant. Mila survint.

— Me voici ! dit-elle ; je suis tout étonnée, je t'assure, j'avais peur d'être grondée.

— Et pourquoi vous gronder ? dit René.

— Je ne sais, répondit Mila en s'asseyant et s'appuyant sur les genoux du guerrier blanc.

— N'auriez-vous point quelque secret ? répliqua René.

— Grand Esprit ! s'écria Mila, est-ce que j'aurais un secret ? J'ai beau penser, je ne me souviens de rien.

Mila posa ses deux petites mains sur les genoux de René, inclina la tête sur ses mains, et se mit à rêver en regar

dant le lac. René souffrait de cette attitude, mais il n'avait pas le courage de repousser cette enfant. Il s'aperçut, au bout de quelque temps, que Mila s'était endormie.

Age de candeur, qui ne connais aucun péril! âge de confiance, que tu passes vite! — Quel bonheur pour toi, Mila, murmura sourdement René, si tu dormais ici ton dernier sommeil!

— Que dis-tu? s'écria Mila, tirée de son assoupissement. Pourquoi m'as-tu réveillée? Je faisais un si beau rêve!

— Vous feriez mieux, dit René, de me chanter une chanson, plutôt que de dormir ainsi comme un enfant.

— C'est bien vrai, dit Mila. Attends, que je me réveille. Et elle frotta ses yeux humides de sommeil et de larmes.

— Je me souviens, reprit-elle, d'une chanson de Céluta. O Céluta! comme elle est heureuse! comme elle mérite de l'être! C'est ta femme, n'est-ce pas?

Mila se prit à chanter; elle avait dans la voix une douceur mêlée d'innocence et de volupté. Elle ne put chanter longtemps; elle brouilla tous ses souvenirs, et pleura de dépit de ne pouvoir redire la chanson de Céluta.

La mère de Mila, qui la suivait, la trouva assise aux genoux de René; elle la frappa avec une touffe de lilas qu'elle tenait à la main, et Mila s'échappa en jetant des feuilles à sa mère. L'imprudente colère de la matrone révéla la course de sa fille; le bruit s'en répandit de toutes parts. Mila elle-même s'empressa de dire à Céluta qu'elle avait dormi sur les genoux du guerrier blanc, au bord du lac. Céluta n'avait pas besoin de ce qu'elle prenait pour une nouvelle preuve du malheur qui l'avait frappée.

Le frère d'Amélie connaissait trop les passions pour ne pas apercevoir ce qui naissait au fond du cœur de Mila; il devint plus sévère avec elle : cette rigueur effraya la gentille sauvage. Ses sentiments repoussés se replièrent sur tout ce qui aimait René, sur Céluta, sur Outougamiz, qui

avait délivré le guerrier blanc avec tant de courage, et qui avait si bien nagé dans le fleuve. Mila rencontrait souvent Outougamiz dans les cabanes : la naïveté héroïque du jeune homme plaisait à la naïveté malicieuse de la jeune fille.

— Tu as sauvé ton ami du cadre de feu, disait un jour Mila à Outougamiz. C'est bien beau! j'aurais voulu être là!

— Tu m'aurais beaucoup gêné, répondit le frère de Céluta, parce que tu aurais eu faim; et que t'aurais-je donné à manger?

— C'est vrai, répliqua l'Indienne; mais si j'avais été avec toi, j'aurais pris la tête de ton ami dans mes deux mains, j'aurais réchauffé ses yeux avec mes lèvres; et, pour voir si son cœur battait encore, j'aurais mis ma main sur son cœur. — Et Mila portait la main au cœur d'Outougamiz.

— Ne fais pas cela, dit le sauvage. Est-ce que tu serais devenue amoureuse? — Non certainement, s'écria l'Indienne étonnée; mais je le demanderai à Céluta.

L'âme de la jeunesse, en prenant son essor, essaye de tous les sentiments; goûte, comme l'enfant, à toutes les coupes, douces ou amères, et n'apprend à s'y connaître que par l'expérience. Attirée d'abord par René, Mila trouva bientôt en lui quelque chose de trop loin d'elle. Le cœur d'Outougamiz était le cœur qui convenait à celui de Mila; leur sympathie une fois déclarée promettait d'être durable, et cette sympathie allait naître.

Hélas! ces simples et gracieuses amours, qui auraient dû couler sous un ciel tranquille, se formaient au moment des orages! Malheureux, ô vous qui commencez à vivre quand les révolutions éclatent! Amour, amitié, repos, ces biens qui composent le bonheur des autres hommes, vous manqueront; vous n'aurez le temps ni d'aimer ni d'être aimés. Dans l'âge où tout est illusion, l'affreuse vérité vous poursuivra; dans l'âge où tout est espérance, vous n'en

nourrirez aucune : il vous faudra briser d'avance les liens de la vie, de peur de multiplier des nœuds qui sitôt doivent se rompre !

René, vivant en lui-même, et comme hors du monde qui l'environnait, voyait à peine ce qui se passait autour de lui; il ne faisait rien pour détruire des calomnies qu'il ignorait, ou qu'il aurait méprisées s'il les eût connues, calomnies qui n'en allaient pas moins accumuler sur sa tête des malheurs publics et des chagrins domestiques. Se renfermant au sein de ses douleurs et de ses rêveries dans cette espèce de solitude morale, il devenait de plus en plus farouche et sauvage : impatient de tout joug, importuné de tout devoir, les soins qu'on lui rendait lui pesaient : on le fatiguait en l'aimant. Il ne se plaisait qu'à errer à l'aventure ; il ne disait jamais ce qu'il devenait, où il allait; lui-même ne le savait pas. Était-il agité de remords ou de passions? cachait-il des vices ou des vertus? c'est ce qu'on ne pouvait dire. Il était possible de tout croire de lui, hors la vérité.

Assise à la porte de sa cabane, Céluta attendait son mari des journées entières. Elle ne l'accusait point, elle n'accusait qu'elle-même : elle se reprochait de n'avoir ni assez de beauté ni assez de tendresse. Dans la générosité de son amour, elle allait jusqu'à croire qu'elle pourrait devenir l'amie de toute autre femme maîtresse du cœur de René ; mais quand elle portait son enfant à son sein, elle ne pouvait s'empêcher de le baigner de larmes. Lorsque le frère d'Amélie revenait, Céluta apprêtait le repas; elle ne prononçait que des paroles de douceur ; elle ne craignait que de se rendre importune; elle ébauchait un sourire qui expirait à ses lèvres; et lorsque, jetant des regards furtifs sur René, elle le voyait pâle et agité, elle aurait donné toute sa vie pour lui rendre un moment de repos.

Chactas essayait quelquefois d'apaiser par sa tranquille

raison les troubles de l'âme du frère d'Amélie; mais il ne lui pouvait arracher son secret. — Qu'as-tu? lui disait-il. Tu voulais la solitude; ne te suffit-elle plus? Avais-tu pensé que ton cœur était inépuisable? Les sources coulent-elles toujours?

— Mais qui empêche, répondait René, quand on s'aperçoit de la fuite du bonheur, de clore la vie? Pourquoi des amis inséparables n'arrivent-ils pas ensemble dans le monde où les félicités ne passent plus?

— Je n'attache pas plus de prix que toi à la vie, répliquait le sachem expérimenté : vous mourez, et vous êtes oublié; vous vivez, et votre existence n'occupe pas plus de place que votre mémoire. Qu'importent nos joies ou nos douleurs dans la nature? Mais pourquoi t'occuper toi-même de ce qui dure si peu? Tu as déjà rempli parmi nous les devoirs d'un homme envers ta patrie adoptive : il t'en reste d'autres à accomplir. Peut-être n'attendras-tu pas longtemps ce que tu désires.

Les paroles de la vieillesse sont des oracles : tout, en effet, commençait à précipiter la catastrophe aux Natchez. Les messagers d'Ondouré étaient revenus avec des paroles favorables de la part des nations indiennes. Le commandant français, qui avait reçu de nouveaux soldats, n'avait pas besoin d'être excité secrètement, comme il l'était, par Fébriano, pour exciter des violences contre René, Chactas et Adario. Chépar pressait Ondouré de tenir ses promesses relativement au partage des terres; Ondouré répondait qu'il les mettrait à exécution aussitôt qu'on l'aurait débarrassé de ses adversaires.

Les calomnies répandues par Ondouré, à l'aide du jongleur, avaient produit tout leur effet contre le frère d'Amélie : pour les Natchez, l'impie René était le complice secret des mauvais desseins des Français; pour les Français le traître René était l'ennemi de son ancienne patrie

La famille de Chactas, au milieu de laquelle Mila passait maintenant ses jours, prenait un matin son repas accoutumé dans la cabane de Céluta, lorsqu'elle vit entrer le grenadier Jacques : il était chargé d'un billet du capitaine d'Artaguette, adressé au fils adoptif de Chactas, ou, dans son absence, au vénérable sachem lui-même. Ce billet informait René de l'ordre qui venait d'être donné de l'arrêter, avec Adario. « Vous n'avez pas un moment à perdre pour vous dérober à vos ennemis, mandait le capitaine au frère d'Amélie. Vous êtes dénoncé comme ayant porté les armes contre la France ; un conseil de guerre est déjà nommé afin de vous juger. Adario, qu'on retiendra prisonnier tant que les terres ne seront pas concédées, répondra de la conduite des Natchez. On n'ose encore toucher à la tête de Chactas. »

A cette lecture, Céluta fut saisie d'un tremblement ; pour la première fois elle bénit l'absence de René ; depuis deux jours il n'avait point paru. Céluta, Mila et Outougamiz convinrent de courir dans les bois, de chercher le frère d'Amélie et de le tenir éloigné des cabanes ; Chactas, avec le reste de la famille, se hâta de se rendre chez Adario.

Instruit du sort qu'on lui prépare, Adario refuse de fuir, il déploie une natte, s'assied à terre. Fatigué des cris qu'il entend : —Indigne famille ! dit-il d'une voix terrible, que me conseillez-vous ? Moi ! me cacher devant des brigands ! donner un tel exemple à la jeunesse ! Chactas, j'attendais d'autres sentiments d'un des pères de la patrie,

— De quelle utilité peut être à la patrie votre captivité ou votre mort ? répondit Chactas. En vous retirant, au contraire, dès demain peut-être nous pourrons nous défendre contre les oppresseurs de notre liberté ; mais aujourd'hui le temps nous manque ; je ne sais quelle main perfide a écarté la plupart des jeunes guerriers....

— Non, dit Adario, je ne me retirerai point ; je vous laisse le soin de me venger.

Adario se lève et prend ses armes : sa famille n'ose s'opposer à son dessein. Le sachem se rassied : un profond silence règne autour de lui.

On entend au dehors les pas d'une troupe de concessionnaires, conduits par Fébriano. A la gauche du sachem était son fils ; derrière lui, sa vieille épouse, et sa jeune fille, mère d'un enfant qu'elle tenait dans ses bras ; devant lui, Chactas, appuyé sur un bâton blanc.

Fébriano entre, déploie un ordre et commande à Adario de le suivre.

— Oui, je te vais suivre, répond le sachem ; je vois que tu m'as reconnu ; je t'ai fait assez peur le jour de la bataille pour que tu te souviennes de moi.

Adario s'élance de sa natte et appuie le bout d'un javelot sur la poitrine de Fébriano. Chactas, dont les regards ne dirigent plus les mains tremblantes, cherche en vain, dans la nuit qui l'environne, à détourner les coups et à faire entendre des paroles pacifiques. Le renégat recule, et sa troupe avance. Des cris s'échappent de la multitude remplissant les lieux d'alentour. Les femmes éplorées se suspendent aux fusils des concessionnaires. Une voix s'élève, la bande armée tire : le fils d'Adario tombe mort à ses côtés. Le sachem se défend quelque temps derrière le corps de son fils ; Chactas, renversé, est foulé aux pieds. Une épaisse fumée monte dans les airs : la cabane est en flammes ; tout fuit. Lié des mains de Fébriano, Adario est conduit, avec sa femme, sa fille et son petit-fils, au fort Rosalie. D'autres sicaires du complice d'Ondouré, envoyés à la demeure de René, n'avaient trouvé que le silence et la solitude.

Les habitants de la colonie accoururent en foule sur le passage des prisonniers. Ceux-ci auraient inspiré une

pitié profonde, s'il ne suffisait pas d'être malheureux parmi les hommes pour en être haï et persécuté. D'Artaguette, qui avait refusé de conduire des soldats aux Natchez, subissait lui-même une captivité militaire, et ne pouvait plus être d'aucun secours à la famille enchaînée.

Le conseil de Chépar s'étant assemblé, Fébriano déclara qu'Adario s'était armé, qu'il avait méprisé les ordres du roi, et qu'on avait été obligé de l'enlever de vive force. Deux avis furent ouverts : le premier, de transporter le rebelle aux îles ; le second, de le vendre, avec sa famille, au fort Rosalie. Ce dernier avis l'emporta. Le commandant choisit le parti le plus violent, comme le plus capable de frapper les Natchez d'une épouvante salutaire : l'imprudence et la dureté paraissent souvent aux esprits étroits de l'habileté et du courage. Il fut donc résolu qu'Adario, sa femme et ses enfants seraient, à l'instant même, publiquement vendus et employés aux travaux de la colonie.

Ondouré passa secrètement quelques heures au fort Rosalie : Fébriano l'informa du jugement rendu par le conseil ; le sauvage s'en réjouit, ainsi que du meurtre du fils d'Adario et de l'incendie de la cabane. Il regrettait seulement de n'avoir pu abattre du premier coup sa principale victime ; mais il s'en consolait, dans la pensée que René n'avait échappé à son sort que pour peu de temps.

L'Indien espérait trouver la rage des Natchez à son comble et les esprits disposés à tout entreprendre : il ne se trompait pas. Revenu du fort Rosalie, il se rendit au lieu où Chactas, après l'enlèvement d'Adario, avait rassemblé les tribus : c'était au bord du lac des bois, dans l'endroit où Mila s'était endormie sur les genoux de René.

Le Chef parut avec un front triste au milieu de l'assemblée. Tous les yeux se tournèrent vers lui. Les jeunes guerriers, à peine de retour d'une longue chasse, s'écrié-

rent : — Tuteur du Soleil, que nous conseillez-vous?

— Mon opinion, répondit modestement le rusé sauvage, est celle des sachems.

Les sachems louèrent cette modération, excepté Chactas, qui découvrit l'hypocrite.

— Que la Femme Chef s'explique! dit-on de toutes parts.

— O malheureux Natchez! dit Akensie subjuguée et criminelle, on conspire! Et elle se tut.

« Il la faut forcer de parler! » fut le cri de la foule. Alors Ondouré :

— Remarquez, ô guerriers! que le fils adoptif de Chactas, que l'on représentait comme une des victimes désignées par Chépar, a pourtant été soustrait à la trahison de nos ennemis, tandis qu'Adario est dans les fers! Sachems et guerriers, avez-vous quelque confiance en moi?

— Oui, oui! répétèrent mille voix. Celle de Chactas, dans ce moment de passion, ne fut point écoutée.

— Voulez-vous faire, reprit Ondouré, ce que j'ordonnerai pour votre salut?

— Parlez, nous vous obéirons! s'écria de nouveau l'assemblée.

FIN DU TOME PREMIER

Paris. — Imp. N.-M. DUVAL, 17, rue de l'Echiquier

PQ 2205 N4 1885 t.1

Chateaubriand, François Auguste René
Les Natchez

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY